Bouvy Aline
(1974, Watermael-Boitsfort)

Vit et travaille à Bruxelles, Belgique.



La pratique multidisciplinaire d'Aline Bouvy est habitée par son refus de compromis et d'adaptation aux systèmes de notre société qui visent à réguler notre désir, en le conformant aux normes et valeurs qui forment cette même société. A travers la mise en place de stratégies poétiques et d'une esthétique rigoureuse à l'humour engagé, elle questionne les hiérarchies de pouvoirs établis et les systèmes patriarcaux. Sa pratique s'efforce à confronter ce qui est considéré comme hors-norme, par le biais de narrations souvent ancrées dans le contexte même des lieux où elle présente son travail, interrogeant simultanément le rôle de l'artiste et son engagement.
Après de nombreuses années d'activités artistiques collaboratives, elle a entamé une pratique personnelle en 2013.
Son travail est représenté par la galerie Nosbaum & Reding à Luxembourg et par la galerie Albert Baronian à Bruxelles.

Formation **:**

1995-1999. Bruxelles. Ecole de Recherche Graphique / ERG

1999-2001. Maastricht / NL. Jan van Eyck Academie

2009. Résidence : Paris / FR, Cité internationale des arts

2015. Résidence : Paris / FR, Cité internationale des arts

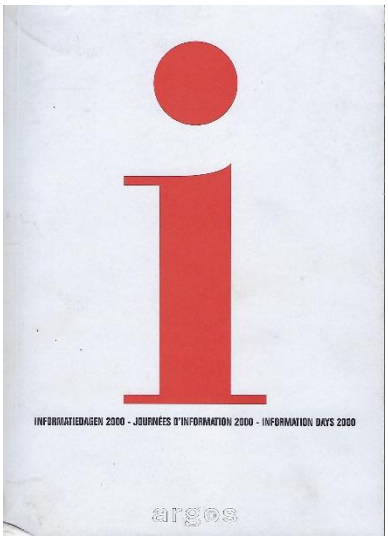
2019. Résidence : Berlin /DE. Künstlerhaus, Bethanien

PENDANT 13 ANS, ALINE BOUVY TRAVAILLE ET EXPOSE EN DUO AVEC L'ARTISTE JOHN GILLIS.

2000

(25/06-20/08/2000) Sittard / NL, Stedelijk Museum Het Domein. **Unfortunately last Sunday afternoon somebody left the door open … (Malheureusement, dimanche passé, quelqu'un a laissé la porte ouverte …)**
*Groupe diversifié d'artistes, dont beaucoup étaient ou sont impliqués dans les activités de la Jan van Eyck Akademie et du KSA:K — Center for Contemporary Art, reflétant la nature institutionnelle collaborative du projet : **Bijl Guillaume**, **Bouvy Aline & Gillis John**, Cranston Mag, Dragnev Lilian Gander Ryan, Gverovic Tina, Kinoshita Suchan, Konrad Aglaia, Kool Renée, Kroboth Manfred, Macari Lucia, Novikov Timur, Oorebeek Willem, Rata Vasile, Verlan Mark, Visch Henk, Zait Nira.
** Catalogue (180 pg.)

(15/11-19/11/2000) Bruxelles, Argos-Center for Art and Media. **Informatiedagen 2000. Rewind, Audiovisuele producties uit de jaren 70 en 80 - information days 2000'**



- Texte de présentation :
Les journées d'information d'argos présentent un survol de la production de la production audiovisuelle artistique belge de l'année écoulée. L'accent y est mis sur des travaux hors catégorie expérimentaux, obsessionnels ou non conventionnels, ou qui jettent explicitement des passerelles vers d'autres formes d'art. Cette manifestation croît chaque année en importance, 300 artistes prenant part à cette 4e édition La formule d'une bibliothèque multimédia permet la consultation de plus de 400 nouvelles productions (film, vidéo, audio, CD-ROM, internet, …)
Cette année « REWIND » présente en complément historique, un programme de quelques 100 bandes vidéo témoignant des efforts d'argos en matière de conservations de films et de vidéo d'artistes des années '70

* 51N4E, Adrienssens Paul, Aerts Toon, Agence/Agency/Agentschap, Albayti Leila, Albers Beatrijs, Alves Catherine, Alvim Fernando, Arthuis Isabelle, Asselberghs Herman, Aubier Stéphane, Augustijnen Koen, Augustijnen Sven, Baes Pascal, Barrea Olivier, Barry Orla, Bateau Lavoir, Bay Didier, Bentovim Michal, Bergman Marta, Bernier Pascal, Bianchet Frédéricq, Bijl Guillaume, Bismuth Pierre, Blondeel Maria, Bollangée Maria-Julia, Bounameux Henry, Bonsangue Sylvie-Antonio, Bosquet Léa, **Bouvy Aline**, Brehmer Andreas, Bronger Henning, Broucke Koen, Burki Marie-José, Case Charley, Cash Robert, Catrysse Wim, Cepeda André, Cereghetti Caroline, Charrueau Delphine, Clemens Pierre, Clinckx Cristine, Cloots Martine, Colinet André, Collard Sandrine, Compernol Luc, Coopman Johan, Couderc Laura, Crabeels Cel, Crest Mikael, Curlet François, Daems Anne, De Bemels Antonin, De Boe Rik, De Boer Manon, De Bondt Sara, De Castillon Emanuelle, De Clerck Benoit, De Coninck Franky De Decker Koen, Dedobbeleer Koenraad, Defize Stanislas, De Gelas Anne, De Grazia Yvonne, De Gruyter Jess, De Gruyter Jos & Thys Harald, De Hasque Jean-Frédéric, Dehoux Robert, Dekyndt Edith, De La Fontaine jean, De Leener Stefaan, Delmotte Messieurs, Dementieva Alexandra, De Mey Thierry, Denicolai Simona, Derf & Doogie, Deridder Jean-Paul, Derrien Gaël, Dervaux Laurence, Deschuyteneer Nicolas, De Sterck Anne, Destrooper Pedro, Deswattines Frédéric, Devens Zjuul, Devresse Jean-Pierre, D'Haeseleer Kurt, D'Hondt Lieven, Dial, Dialogist-Kantor, Dierckx Ben, Dilillo Lisa, Dizzasteer versus Gerb-O-Rama, Dosch Kevin, D'o Honoré, Dos Santos Lopes Laone, Downsbrough Peter, Duclaux Lise, Duna

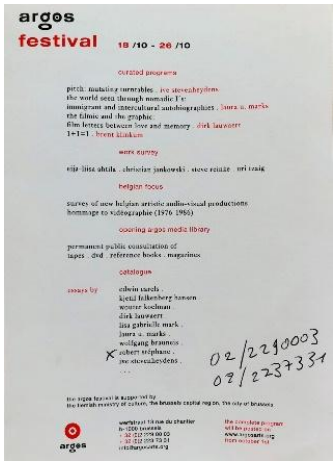
Delia, Du Welz Fabrice, Eeman Ezra, Engels Ludo, Evrard David, Experimental Intermedia, Eycken Pieter, Factor 44, Feyper Frédérick, Fife Beatrix, Francis Filip, François Michel, Gaillard Frédéric, Garcia Dora, Geeroms Chan, Gelisse Patricia, Gérard Pierre, Geirlandt Toni, Geirnaert Piet, Géronnez Alain, Gigounon Bernard, Gilboa Michal, **Gillis John**, Gobijn Luk, Godelaine Inge, Godin Noël, Gossele Carina, Graeffly Rohan, Grandjean Marjolaine, Graux Guillaume, Guns Patrick, Hamaide Stéfanie, Harvey Aurelia, Hefti Christoph, Hendrikx Dirk, Hoekstra Berend, Huberlane Renaud, Hugo Doctor, Jacobs Steven, Jadin Philippe, Katagiri Mamoru, Kempenaers Jan, Kneepkens Lien, Kosmopoulos Kosmas, Krimerman Anna, Lafontaine Marie-Jo, Lagast Peter, Laï Tamara, Laridon Fjoor, Lazare Roger, Legrelle Geoffroy, Lennep Jacques, Leus Bart, Libens Daniel, Lum, Luyten Mark, Maes Annemie, Mahéo Erwan, Marenne Karin, Marly Jean-Pierre, Martin Isabelle, Martin Leonidas, Martin Marie-France, Martin Patricia, Matthys Kobe, Mertens Nathalie, Mesmaeker Jacqueline, Meunier Olivier, Meyer Eva, Michiels Inez, Mirti Walter, Misfit, M'Nasari Chade, Montalvo Carlos, Morel Julie, Morrens Peter, Moulin Olivier, Moulin Stéphane, Moury Jean-Sébastien, Munos Delphine, Mwe-Di-Malila Lionel, Niblock Phil, Nölle Annick, Nys Sophie, Oorebeek Willem, Op de Beeck Hans, Opsomer Els, Pacquée Ria, Parouty Antoine, Patar Vincent, Pauwels Eric, Pazienza Claudio, Penders Anne, Penninckx Lucia, Pereira-Eires Joaquim, Persyn Veerle, Phylloxera Performance, Piccinato Enzo, Piccu Lynn, Pinckaers Vincent, Pirotte François, Point Laurent, Poloni Marco, Provoost Ivo, Radulescu Claudia, Reggers Steve, Reuzé Sébastien, Robijns Gert, Robin Gwendoline, Rosell Albaer Lazzara, Rousseau Jean-Jacques, Ruegg Ilona, Saman Geert, Samyn Nichaël [sic], Saura Léonidas Martin, Schaerf Eran, Schillings Paul, Schoutsen Peter, Serneels Stefan, Sessa Alberta, Sexion 28, Skivée Lawrence, Stamfli David, Stoav, Straeling Chris, Struyf Jean-Louis, Suermondt Robert, Tardif Aurélie, Taxi Val Mentek, Telenicc, Terlinden Christophe, Theys Hans, Theys Koen, Thirion Dominique, Thomaes Monique, Thomas Ivan, Thys Harald, Timmermans Reggy, Tine Z., Tolmatcheff Frédéric, Thonnard Philippe, Traub Wayn, Troberg Louis, Tuerlinckx Joëlle, Uské, Van Campenhout Ophélia, Van Cutsem Philippe, Vandekeybus Wim, Van den Abeele Maarten, Vandenbergh Kim, Van den Berghe Dorothée, Vandenberghe Peter, Van den Broeck Hans, Vandeput Bart, Vandeputte Stijn, Vanderbeke Katrien, Vandenborght Karen, Vanderstichelen Loïc, Van de Vorst Dominique, Van Dienderen An, Van Dijk Bart, Van Dingenen Filip, Van Doren Kaat, Van Gestel Kristof, Van Grunderbeek Dimitri, Vanhoe Reinaart, Van Ingelgom Ignace, Van Kerckhoven Anne-Mie, Van Obbergen Vanessa, Van Oldenborgh Lennaart, Van Oldenbergh Wendelien, Van Riel Els, Vee Stephan, Vergara Angel, Verhaeghe Ria, vermeir Katleen, Verrier Cyril, Vidéoconférence, Visser Barbara, Vissers Rony, Wachtelaer Geert, Wajskop Bruno, Wathelet Marylin, Weinberger Daniel, Whettnall Sophie, Wille Jonas, Wishart Stevie, Yannay Ariel, Yespers Yo, Zaleski Szymon, Zaman Fanny, Zéno Thierry.

2002

Subvention de la Communauté française pour le projet "*La souplesse des catégories : de la rumeur au symposium*", ALLias asbl, Palais des Beaux-Arts, juillet 2002
avec Jacques André, Laurent Baudoux, Aline Bouvy et John Gillis, Frédéric Deryke, Carlston Hatton, Olivier Stevenart et Loic Vanderstichelen.

(18/10-26/10/2002) Bruxelles, Argos (à Bruxelles dans six endroits différents : argos, musée du cinéma, recyclart, matrix art project, cinema nova et Abclub) **Festival argos - video / performances.** Le festival argos est le festival de l'expression artistique dans le domaine de l'audio-visuel : installations, performances, visionnements de films et de vidéo, bibliothèque des médias, et rencontres.







* Ive Stevenheydens, Laura U. Marks, Dirk Lauwaert, Brent Klinkum ; Eija-Liisa Ahtila (rétrospective), Christian Jankowski (rétrospective), Steve Reinke (rétrospective), Uri Tzaig (rétrospective).
Les participants canadiens sont le vidéaste Steve Reinke, à qui une rétrospective sera consacrée ; curateur / auteur Laura U. Marks qui a créé un programme au sujet des autobiographies interculturelles et des immigrants avec des oeuvres de cinéastes / vidéastes canadiens Yudi Sewraj ou the Woman's video workshop of Igloolik ; Diane Landry qui viendra présenter l'installation / performance "Pitch: Mutating Turntables".
+ Programme sur le travail autobiographique de couple d'artistes : e.a. Bouvy Aline & Gillis John
+ Belgian Focus : Survey of new belgian artistic audio-visual productions ; hommage to Vidéographie (1976-1986).
+ Autobiographies interculturelles de réalisateurs du Tiers-Monde.
** Catalogue : essais de Laura U. Marks, Dirk Lauwaert, Ive Stevenheydens et Kjetil Kalkenberg Hansen + aperçu de la production audio-visuelle belge récente.

(10/11-15/12/2002) Hasselt, Z 33. **Nr 2.03 FreeSpace Limburg – tent. ‘4.**
* Bouvy Aline / Gillis John, Coeckelberghs Luc, Cruz Maria, Feldmeier Sonja, Harvey Ellen, Hoegen Philippe, Nijs Sofie, O’Byrne Lorcan, Philipsz Susan, Sehler Stefan, Schmoll Georg, Van Helmont Arjan, Weidenbaum Peter.
*** Catalogue

(/ - / /2002) Bruxelles, Allias - Taverne des Beaux-Arts. **The idea is good, but the world isn’t ready for it yet (L'idée est bonne, mais le monde n'est pas encore prêt à l'accueillir).**
* Curateur :Jean-Paul Jacquet.

(/ - / /2002) Amsterdam / NL, De Appel. Bouvy Aline & Gillis John. On and on and on, na, na, naa. Performance.

(/ - / /2002) Chisinau / MD, KSA:K. **The music in me : Concerting in me (La musique en moi : La concertation en moi).**
* e. a. Bouvy Aline & Gillis John.
** Ensuite Brême / DE, Gesellschaft für Aktuelle Kunst

2003

(21/03-04/05/2003) Vilnius / LT, Contemporary Art Center. **Hurts so good**.
Œuvres vidéo (et des documentations de performances en direct) de 13 jeunes artistes ayant récemment obtenu leur diplôme de la **Jan van Eyck Academy à Maastricht**.
* Commissaire : Steve Rushton
** e. a. Bouvy Aline & Gillis John.

(06/06-12/07/2003) Bruxelles, Galerie Damasquine. Bouvy Aline & Gillis John.

- Texte de présentation :
SENTIR TA TÊTE EXPLOSER (sentir ta boîte crânienne sur le point d'éclater en morceaux) sentir ta moelle épinière te remonter au cerveau à force d'être comprimée sentir ton cerveau comme un fruit sec se sentir sans cesse et inconsciemment et comme électriquement TELEGUIDEE sentir qu'on te VOLE tes associations d'idées sentir ton âme pisser de ton corps, comme si tu n'arrivais plus à fixer l'eau Pour parler de façon simplement audible, il te faut faire un effort, IL TE FAUT PRESQUE HURLER, comme pour parler très fort. Te sentir devenir muette Impossible de te rappeler le sens des mots, sinon très vaguement les sifflantes -s, ss, tz, sch-, supplice intolérable REALITE DE CELLULOÏD Maux de tête Flashes Ne plus maîtriser la construction des phrases, la grammaire, la syntaxe. Si tu écris - au bout de deux lignes, impossible de te rappeler le début de la première Sentir que tu te consumes au-dedans Sentir que dire ce qu'il en est, ce serait exactement comme jeter de l'eau bouillante à la gueule des autres et les EBOUILLANTER, les DEFIGURER à vie UNE AGRESSIVITE FOLLE, sans exutoire. C'est le pire. ETRE PERSUADEE QUE TU N'AS PAS LA MOINDRE CHANCE DE T'EN TIRER : et impossible de faire entendre ça. Sentir le temps et l'espace irrémédiablement imbriqués l'un dans l'autre et te sentir vaciller, piégée dans un labyrinthe de glaces déformantes Et après : la terrible euphorie d'entendre quelque chose - qui différencie le jour de la nuit acoustique Sentir que maintenant le temps repart, le cerveau se dilate, la moelle épinière se remet en place pour des semaines Et te sentir comme dépiautée Bourdonnements d'oreilles, et AU REVEIL TE SENTIR ROUEE DE COUPS Et bouger au ralenti Te sentir comme enfermée dans une cuve de PLOMB, et sous vide. Et après : choc, comme si une PLAQUE DE FER te tombait sur la TÊTE. Comparaisons, concepts qui te viennent à l'esprit : Aux prises avec un FAUVE PSYCHIQUE. Tambourinage impitoyable, comme dans une fusée en pleine accélération, où les types sont écrasés sous la vitesse. La colonie pénitentiaire de Kafka - le type sur une planche à clous - et LE GRAND HUIT sans arrêt. Quant à la radio : ça permet un minimum de détente, comme un coup de freins, ON CHUTE DE 240 A 190

(07/06-12/07/2003) Berlin / DE, Galerie Kuttner Siebert. Bouvy Aline & Gillis John, Schneider Stéphanie. First Glance.

(/ /2003) Liège, Cercle Nautique. **Bouvy Aline & Gillis John**. **Can't be Zarathoustra all the time (On ne peut pas être Zarathoustra tout le temps)**. Performance.

Donation au Mudam de Luxembourg : *Unreleased* (Shooting) film d'animation, couleur, muet, 40 secondes accompagné de 48 aquarelles chacune mesurant 20,5 x 32.

2004

(19-20/03/2004) Bruxelles, ERG. **9U X9**
Dans le cadre des portes ouvertes, l'Erg expose des ex-étudiants. … Vidéo, installation, peinture, dessin, bande dessinée, photographie, graphisme, art numérique.

* Buluk Joris, Bureau Sylvain, Coulon Antoine, Dailly Marie-Noëlle, Decorps Charles, Dellaripa Laurent, Bouvy Aline & Gillis John, Goerg Sacha, Vermot Harrisson Joël, Huyghebaert Pierre, Joseph Jean-Marc, Lecrenier Pierre, Martin Isabelle, Paulus Stéphanie, Plateus Benoît, Rogeaux Pierre, Tedesco Carole, Van Caeter Cédric.

(23/04-05/06/2004) Bruxelles, Galerie Aliceday. **Bande annonce, dessins et performances**.

* Bouvy Aline & Gillis John, Calais Stéphane, Crumb Robert, Dans Michael, Jacquard Simon, Johansson Chris, Johnston Daniel, Lizène Jacques, Marcel Didier, Miracle Marcel, The Royal Art Lodge, Sanders Mira, Swennen Walter, Tayou Pascal Marthine, Toguo Barthélemy.

- Claude Lorent. Bande annonce. Article de *La Libre* mis en ligne le 12/05/2004.
Lifting de galerie et changement de nom, Aliceday en est à sa seconde exposition. Une entrée en matière pour la suite sous forme d'un ensemble consacré au dessin et regroupant dix-sept artistes avec qui le nouveau lieu poursuivra ou entamera une collaboration suivie. Il y en aura d'autres... qui ne pratiquent pas le dessin. Une orientation ? Visiblement oui, ou plutôt un ton, un esprit à saisir dans la jeunesse et l'actualité artistique. Une manière de porter le regard de biais, avec une fausse légèreté, avec humour, en posant le bout du crayon discrètement sur des rêves, des remarques apparemment anodines, des historiettes qui n'ont l'air de rien mais... qui ne sont pas si innocentes..., en captant des figures issues d'autres univers ou en campant de drôles de petits personnages. A ce rendez-vous, se croisent Michael Dans, Stéphane Calais, Marcel Miracle, Jacques Lizène, Walter Swennen, Pascale Marthine Tayou, Barthélémy Toguo... et quelques autres.

(05/05-23/06/2004) Bruxelles, Komplot. **Projet MIDI/ZUID**

e. a Agency, Bouvy Aline &Gillis John, Clitandre Natacha, de Grazia Yvonne, Géronnez Alain, Matthys Kobé,Mertens Nathalie, Nys Sophie, Stévenart Olivier

- Texte de présentation :
Les interventions artistiques étaient de l'ordre de l'infiltration du tissu urbain. Il s'agissait principalement de performances, d'imprimés et d'objets qui mettaient l'utilisateur et l'habitant en relation avec l'artiste dans l'espace public. L'idée de se concentrer sur le quartier du Midi était motivée par le déficit de représentation de ce quartier dans le Parcours d'artistes et par le manque d'ancrage symbolique du quartier en général qui est souvent vécu comme un non-lieu.
Nathalie Mertens a travaillé sur l'interaction avec les habitants en distribuant une carte postale représentant des vues du parc Germaux à la Porte de Halle. Le jardin public fermé depuis quelques années est devenu une véritable réserve naturelle de plantes sauvages en pleine ville. Les habitants ont beaucoup apprécié cette manière de profiter du devenir de cet espace public.
De la même manière, **Alain Géronnez** donne une image « touristique » du quartier de la Gare du Midi dans sa brochure J'irai revoir ma norme Midi. Associant textes et images, il retrace l'histoire récente

de ce quartier en pleine mutation. Le ton oscille entre mélancolie et fascination envers cet espace urbain plein de surprises. A la manière du flâneur de Baudelaire, il arpente les rues de la commune depuis des années pour y capter des images du quotidien dont il relate les petits accidents. Cette brochure déjà culte, fut distribuée à la Gare du Midi dans les bureaux de tourisme, au marché du Midi, dans des cafés à Saint-Gilles et dans le Parcours d'artistes.
Alors que ces artistes exploraient l'in-visibilité et la rupture dans le flux de la vie quotidienne, **Kobe Matthys** a travaillé sur l'invisible : la gare la nuit. Que s'y passe-t-il ? Il est annoncé sur les portes qu'elles seront fermées entre 1h45 et 4h du matin. L'artiste invitait chaque samedi, les gens à venir à l'heure de la fermeture pour une rencontre inopinée, sans but, si ce n'est d'être là. La première rencontre fut mal vécue par les gardiens de la gare qui se sont sentis agressés par cet attroupement incongru. La deuxième rencontre a plutôt créé du stress pour les participants qui n'arrivaient plus à sortir de la gare. En effet, il est possible de rester dans la gare pendant sa fermeture mais on ne peut évidemment pas en sortir. Le lieu public devient un espace clos dans lequel on peut se retrouver enfermé. Le troisième rendez-vous s'est déroulé encore différemment dans le sens où les gardiens n'ont pas fermé les portes. Aucun règlement intérieur de la SNCB ne mentionne cette fermeture.
Yvonne de Grazia a abordé la fictionnalisation de l'espace public en redoublant le son de la rue par une bande son de rue issue de films. Cette intervention sonore permettait de souligner l'aspect énergique et dynamique de la ville mais elle était aussi vécue comme une pollution sonore par les passants. Diffusé dans une voiture ou sur une chaîne hi-fi portable, la bande son voyageait dans le quartier pour un décalage sonore en couverture du son ambiant.
Sophie Nys a produit 15.000 sacs en plastique jetable à l'effigie de I LOVE BRUSSELS distribués sur le marché du Midi. Ces sacs qui ont inondé le marché de leur logo en forme de cœur rouge, ont rencontré un franc succès. Les maraîchers les trouvaient attractifs au point de vouloir les acheter ! Même si le message du sac était ambigu quant à l'appréciation du devenir architectural du quartier.
La diffusion de l'imprimé s'est déroulée autrement pour la brochure WAKE UP d'**Aline Bouvy et John Gillis**. Distribuée à l'aide d'un mini mégaphone par des faux prédicateurs dans la Gare du Midi et le Marché du Midi. Proposant un voyage intérieur, textes et images inspirés du psychédélisme et de l'écriture sous influence constituent une alternative ludique et parodique des mouvements spirituels. Les passants étaient sollicités par un groupe de trois personnes qui les enjoignaient à changer leur vie. Les réactions étaient aussi diverses que les personnalités rencontrées. Certains, amusés s'arrêtaient pour prendre une brochure, alors que d'autres détournaient le regard. La performance fut autant perçue comme une mise en scène que comme une manifestation de prosélytisme d'une nouvelle secte.
La pièce la plus visible était celle d'**Olivier Stévenart** puisqu'elle était la seule à être fixée dans l'espace public pendant trois semaines. Il s'agissait d'un boulard ou bitte d'amarrage située à l'entrée de la gare du Midi côté avenue Fonsny. Encerclée de couleur jaune au sol, le boulard en forme de champignon géant, se détachait très fortement du fond de pierre grise du porche. Dans ce lieu de passage très fréquenté où les passagers attendent leur taxi ou leur chauffeur, la sculpture s'est transformée en mobilier urbain. Les adultes l'utilisaient comme banc et les enfants comme élément de jeu. A la fois complètement intégré urbanistiquement et complètement saugrenu dans une gare, le boulard était à la fois symbolique et pratique.
Natacha Clitandre invitait les habitants à la rencontrer au café Verschueren pour éditer leur portrait audiovisuel ou textuel sur internet. Elle a fait sa publicité à travers des affiches qui la représentaient. Son image de jeune femme de couleur était accrochée en pleine période électorale sur les vitrines des commerces. Dans les cafés devant la gare du Midi, ce fut une expérience intéressante de voir cette affiche voisiner avec des femmes limitées dans leur liberté par leur profession de péripatéticiennes.

(21/10-21/11/2004) En divers lieux à Bruxelles**. 3e édition du Festival Maïs**.(à vérifier avec 2005)

* Nous sommes heureux de vous présenter la programmation de la troisième édition du Festival Maïs. Cet événement prend la forme d'une plate-forme de création actuelle à ciel ouvert. En offrant pour un temps l'espace urbain à l'action d'artistes, Maïs vise à interpeller, à proposer aux Bruxellois un autre regard sur leur ville et sur les multiples formes, tantôt étonnantes, tantôt poétiques, de l'art d'aujourd'hui. Au départ d'un appel à projets ouvert à tous, "Maïs #3, ville en créations" met

particulièrement l'accent cette année sur l'espace public, afin de favoriser cette rencontre avec des artistes et des disciplines souvent méconnus du public. Dans les rues, les parcs, magasins ou impasses de la ville, des pratiques diverses vont se confronter : installations, projections vidéo, expositions, performances, musique… De cette interaction entre l'art actuel, l'espace urbain et le public naîtra un bouillonnant laboratoire artistique fertilisant la ville et auquel chacun est invité à prendre part ! (Henri Simons, *Premier Echevin de la Ville de Bruxelles en charge de la Culture)*
*** Participation d'Aline Bouvy & John Gillis : "***Wake Up*", performance pamphlet (organisation Komplot).

** *Wake up* s'inspire du pamphlet des Témoins de Jéhovah qui propose des textes et des illustrations autour du culte, ainsi que la vision idéale d'un monde meilleur. Ce mode de prédication est détourné dans une performance qui permet aux artistes, par des slogans scandés au mégaphone, de diffuser leurs visions d'un monde totalement subjectif, invitant le passant à une sorte de voyage mental.

(31/10/2004-02/01/2005) Ludwigschafen / DE, Kunstverein. **No friture, Die junge Belgische Szene**.
* Commissaires : Barbara Auer, Martin Stather.

** Bouvy Aline & Gillis John, Balleux Stephan, Casaer Paul, Daems Anne, Denicolai Simona & Provoost Ivo, Francois Michel, Gillen Tina, Jolle Sven´t, Kever Nadia, López-Menchero Emilio, Noiret-Thomé Xavier, Robijns Gert, Terlinden Christophe, Tyfus Dennis, Vangrunderbeek Dimitri.
*** Catalogue.

(12/11-18/12/2004) London, Vilma Gold. **Axxxspressunizm**.
* Commissaires : Mark Beardsley / John Russell

** Attoe D., Beasley M., Bouvy Aline / Gillis John, Bransford J., Brown J., De Los Angeles III L., Dicke A., Enright B., Espinisa J., Greene M., Howe R., Hugg S., Jones Ch., Kalfi R., Lowther R., Moreno G., Packard R., Paré M., Planas E., Putma A., Russell J., Torop D., Weissman B., Ursitti Cl.
*** Ensuite, Bruxelles, Galerie Aliceday.

(/ - / /2004) Bruxelles, Ecole de recherche Graphique / ERG. **Das Spiel ist aus (La partie est finie)**

(/ - / /2004) Bruxelles, Théâtre Mercelis. Vollevox #3. **I'm alone, I love my tits (Je suis seule, j'aime mes seins).**
* Curateur : Komplot.

2005

(23/04-04/06/2005) Luxembourg / LU, Galerie Nosbaum & Reding. Bouvy Aline & Gillis John. Perry-ism.



- Robert Garnett. Londres, avril 2005. Texte de présentation :
Aline Bouvy et John Gillis sont un duo qui travaille en collaboration depuis 2000. A l'occasion de cette exposition, ils présentent une série de dessins et de peintures, une sculpture et un film. Normalement, on en viendrait directement à examiner les produits et le contenu de cette collaboration. Dans ce cas-ci, nous sommes cependant forcés de marquer une pause, car contrairement à la plupart des collaborations de nos jours, la répartition des tâches au sein du travail n'est pas transmise de manière lisse. En tout état de cause, il ne s'agit pas de la représentation d'un mariage idéal – je pourrais d'ailleurs ajouter que cela ne surprendra personne qui connaît bien le 'couple' ! Trêve de plaisanterie, je veux dire par là que les artistes ne masquent pas – ou sont par ailleurs incapables de masquer – les fissures inévitables qui se manifestent dans l'exercice d'une telle pratique. Leur travail semble autant émaner de la collaboration que d'en parler. Le travail consiste dans des couches successives marquant les apports de chacun, ne coïncidant pas - ou tout simplement, étant incapables de coïncider avec l'idée d'une image 'juste'. Les tableaux ne semblent pas se soucier de montrer de 'bonnes' peintures – peu importe ce que ce terme peut, a pu ou pourra jamais recouvrir. Les artistes seraient plutôt contraints de concéder que la réciprocité idéale consiste précisément en cela – un idéal 'impossible' qui dissimule les inévitables rapports de force antagonistes, fondamentaux à toute relation, personnelle ou sociale. Ce que ces travaux donnent à voir dans leur facture même, c'est la nature 'réelle' du processus de collaboration dont l'asymétrie anime les œuvres tout en les rendant proprement décousues.
Ces travaux s'apparentent à un jeu de voix et d'images dans un sens décalé. Ils traitent en particulier du phénomène de la séduction, de l'attrait affectif au point d'être paralysé, transporté par l'autre dans un état d'hypnose. La plupart des explications de l'hypnose y décèlent la preuve du pouvoir de la parole sur la conscience, du pouvoir du signifiant à transformer le goût d'un citron en celui d'une pêche. Mais n'est-ce pas tout autant la voix que la parole qui produit l'attrait corporel: la vérité d'une blague ne réside-t-elle pas autant, sinon plus, dans son énonciation que dans son 'contenu'? N'est-ce pas l'attitude, le comportement, l'accumulation de gestes corporels qui produit l'attrait hypnotique? Cela nous permet d'approcher ces travaux de manière différente, en y voyant le souci d'exécuter un geste en tant qu'articulation d'une attitude, quelque chose qui est 'écrit' au travers de l'apparence du 'travail', au travers de sa 'surface'.
Les tableaux revendiquent ouvertement leur 'superficialité' en ce sens. Leurs surfaces, par leur traitement all-over et leurs détails, regorgent de motifs empruntés à la mode et au style; peut-être pourrait-on dire qu'ils se délectent à exposer le superficiel. Mais n'avons-nous pas tous recours à l'image ? Chacun n'est-il pas tiraillé entre la façon dont il se voit lui-même et l'idée qu'il se fait de la façon dont quelqu'un d'autre le voit? A l'instar d'une certaine personne qui affirmait il y a 2 siècles, '*Il n'y a que les gens superficiels qui ne jugent pas selon les apparences*', reviendrait plus ou moins à postuler que la surface est paradoxalement l'espace le plus profond dont nous disposons.
Peut-être n'existe-t-il pas de point idéal duquel on puisse voir l'autre. Peut-être est-ce cela qui caractérise l'impossibilité d'une vraie relation entre un couple, entre l'art et ses spectateurs, entre l'image et le mot. Mais là n'est peut-être pas la fin de l'histoire. N'est-ce pas cette 'impossibilité' même qui fait que nous éprouvons du désir, sans aboutir pour autant au pathos de l'assouvissement sans cesse différé. Peut-être l'attitude affirmative de la culture pop, ses formes collectives du désir

corporel avec lesquels ces travaux tentent de renouer, démontrent-elles qu'il existe un moyen de combler ce fossé entre 'idéal' et actuel. Peut-être l'art est-il le travail de la création active du désir, où le 'ça' n'est plus l'objet à tout jamais perdu, mais l'acte positif consistant à '*going for It*'.

(15/06-19/06/2005) Bruxelles. Divers lieux. **Festival Maïs.**
* e. a : Bouvy Aline & Gillis John. *Wake Up II* (organisation : Komplot) (ou et vidéo**, *The Re-enactment of an event which never happened***, 2005, 5'10''.

(04/08-11/09/2005) London / GB, Studio Voltaire. **SV05 : Annual Member's Show**.
* Commissaires : Enrico David, Catherine Wood.
** e. a. Bouvy Alin & Gillis John
- Deux publications, "Politics of the Self" (Koenig Books London) et "Perry-ism" (Revolver Verlag), portent sur son travail (et celui de John Gillis),

(22/10-19/11/2005) Bruxelles, Komplot. **Bouvy Aline & Gillis John. Wake Up 1**
* WAKE UP s'inspire de la brochure des Témoins de Jéhovah : textes et images liés à la religion et à l'image idéale d'un monde meilleur. Cette façon de prêcher est transformée en une performance dans laquelle les performeurs peuvent diffuser leur vision du monde totalement subjective, invitant ainsi le passant à une sorte de voyage intérieur.

(12/11/2005-21/01/2006) Berlin, Galerie Kuttner Siebert. Bouvy Aline & Gillis John. Sonia Versace.

(16/12/2005) Bruxelles, Komplot. **K-Market**
* Babin Olivier, **Aline Bouvy & John Gillis** (avec *Wake Up*), Closky Claude, de Bondt Sara, de Gaulejac Clement, Deguislage Delphine, Engramer Sammy, Gatelier Laure, Gatelier Laure & Lalou Benjamin, Gerbault Christophe, Klaschka Ella, Giller Jérôme, Koper Kosten, Thirion Dominique, Mees Jonathan et Berrensheim Tim Meeuw, Mertens Nathalie, Nys Sophie, Pringle Ruth, Renand Yan, Siebold Stéfanie, Philippe Zunino & Jérôme Giller.
* Galerie Ravenstein. **Bouvy Aline & Gillis John. K*Market**. Performance

-Texte de présentation :
K-MARKET est une infiltration d'un magasin vide par des pièces qui auraient une qualité perturbatrice de l'échange commercial par leur discrétion ou à l'opposé leur tonitruance. Les pièces sont annoncées dans un dépliant promotionnel et mises en vente à travers des dispositifs performatifs.

(/ - / /2005) Meymac / FR, Abbaye Saint-André, Centre d'art contemporain. **Le canard était toujours vivant.**
Liste du site de l'Abbaye (24 noms) [À VÉRIFIER] pas dans cette liste
Adam Adach, Yves Belorgey Norbert Bauer, Norbert Bisky, Nina Bovasso, Nicolas Chardon, Philippe Cognee, Dexter Dalwood, Tatjana Doll, Torben Giehler, Tina Gillen, Olivier Masmonteil, Jonathan Meese, Markus Muntean, Adi Rosenblum, Benjamin Nachtwey, Audrey Nervi, Albert Oehlen, Christopher Orr, Bruno Perramant, Lisa Ruyter, Yvan Salomone, Adrian Schiess, Heidi Wood.

- Texte de présentation :
Il en va apparemment de la peinture comme du fameux canard de Robert Lamoureux.
Peut-on encore, cependant, envisager les créations picturales comme constituant un domaine spécifique, un « art » avec un grand A. Celui-ci, si l'on se réfère à ses formes historiques, est assurément marginalisé. En revanche, le recours à la peinture, au pigment pictural, comme moyen d'une création souple, économe, quasi solitaire, en ce qu'elle permet, sans de lourds appareillages technologiques, à l'artiste de s'exprimer de façon immédiate et complexe, de se projeter, garde tout son attrait.
Contrairement à la photographie, chaque œuvre de peinture oppose au regard une densité matérielle. A la différence de la vidéo, elle s'offre à tous instants, dans sa totalité, disponible pour des lectures multiples.
La **« peinture »**, cette pratique, cette technique inventive, débarrassée des contraintes liées au sujet, au support ou à l'espace, **continue de diversifier ses modalités**, d'élargir son champ d'expression avec beaucoup d'audaces.
L'exposition, dans la tradition des expositions thématiques du Centre d'art contemporain de Meymac, rassemblera une quarantaine de jeunes artistes contemporains dont les tableaux illustrent la diversité de la création picturale aujourd'hui.

Autre source :
(23 noms) Aline Bouvy & John Gillis, Stéphanie Brossard, Isabelle Cornaro, Philippe Durand, Didier Faustino / Bureau des Mésarchitectures, Ryan Gander, Liam Gillick, Hans Hemmert, Jérôme Hentsch, Pierre Huyghe, Ann Veronica Janssens, Pierre Joseph, Ken Lum, Eva Marisaldi, Melik Ohanian, Bruno Perramant, Philippe Ramette, Jim Shaw, Andreas Slominski, Philippe Thomas, Richard Venlet, Lawrence Weiner, Erwin Wurm

(/ - / /2005) London / GB, Jonatha, Viner - Fortescue Avenue. **Slim Volume Poster Publication**.
* Commissaire : Andrew Hunt
* e. a. Bouvy Alin & Gillis John

2006

(26/01-12/03/2006) London / GB, Dicksmith Gallery. **Writing in Strobe**.
* Commissaire : Andrew Hunt.

L'exposition était conçue pour être lue rapidement, comme une réponse à l'analyse par Gilles Deleuze de l'essai "Neutre" (1972) d'Hélène Cixous. Deleuze suggérait que l'écriture de Cixous ne s'ouvrait au lecteur que lorsqu'elle était lue à un rythme soutenu. L'exposition visait à créer un effet "stroboscopique", permettant au spectateur de déterminer ses propres "sauts" à travers les œuvres.
* e. a
Pavel Büchler et Nick Thurston : "Head over Heels and Away" (2006) – une compilation de citations des écrits de Franz Kafka citées dans l'essai de Gilles Deleuze et Félix Guattari "Kafka : Pour une littérature mineure". Il s'agissait d'un petit livret contenant "les écrits complets de Franz Kafka" pour souligner comment les auteurs avaient réussi à condenser l'œuvre entière de Kafka dans une si petite publication.
Simon D. O'Sullivan et David Burrows : "Plastique Fantastique Shrine" (dont la critique a été publiée dans Art Monthly, mai 2006, et Frieze, juillet 2006).
Eva Weinmayr : Une page du journal The Sun recouverte d'une couche nacrée de laque automobile métallique, reflétant le néon clignotant d'une autre œuvre.
The Thirteenth Collective : "#1 Record (after Ron Pekar)" (2006), une reproduction de la pochette du premier album du groupe Big Star.
Aline Bouvy et John Gillis : Leur vidéo "*Politics of the Self*" (2003) avait une bande-son forte et omniprésente qui contribuait à l'atmosphère de l'exposition.
Adam McEwen et **Thompson** (avec une œuvre en néon intitulée "Empty", 2003) ont également contribué aux thèmes de l'exposition sur la perception rapide et les effets stroboscopiques.
L'exposition a utilisé des effets de lumière stroboscopiques et une bande-son omniprésente pour créer une expérience visuelle immersive et rapide. Elle a été largement commentée dans les publications artistiques de l'époque.

(08/03-23/04/2006) Bruxelles, Palais des Beaux-Arts. A 4 : Bouvy Aline & Gillis John, “Acid On My Sphinx” / Lizein Annick, “Swing”
* A l’initiative de B.P.S. 22 Project (Province du Hainaut), le programme A4 vise à repérer les salles vacantes de nos institutions culturelles. Une belle occasion d’y installer de jeunes plasticiens prometteurs.
** Commissaire **:** Sonia Dermience
*** Les jeunes créateurs sont de nouveau à l'honneur du « programme A4», conçu par BPS.22 Project. Annick Lizein approche le paysage dans ses peintures comme un univers onirique omettant tout repère spatio-temporel, si ce n'est dans quelques détails végétaux ou d'architecture agissant comme trace du corps absent. Aline Bouvy / John Gillis présentent un salon sophistiqué où se côtoient peintures mélancoliques, sculptures mortelles et meubles électrifiés.

(/ - / /2006) Chicago / US Wendy Cooper Gallery. Bouvy Aline & Gillis John. You never cry with just one eye (On ne pleure jamais d'un seul œil)

(/ - / /2006) Bruxelles, Galeries Anspach. Bouvy Aline & Gillis John. Ego devant la mort.
Performance en collaboration avec Denicolai Simona et Provoost Ivo.

(22/07-27/08/2006) Lectoure / FR, . **L'été photographique de Lectoure**.
* Bezerra de Mello Renato, Bouvy Aline & Gillis John, Holdt Jakob, Kozyrev Yuri, Lecat Elodie, Pennequin Charles, Segonzac Bertrand, Simons Luzia, Svoboda Jan

(01/12/2006-27/01/2007) Bruxelles, Galerie Aliceday. Bouvy Aline / Gillis John, Another drenched night at the Pagano Club (Encore une nuit arrosée au Pagano Club).
* Project space : David Burrows & Simon O'Sullivan, 'We are plastique fantastique, Staabucks Fukkee is your enemy'.


Collage 2006

(15/12/2006-21/01/2007) Napoli / IT, 404 arte contemporanea. Bouvy Aline & Gillis John. My other Cunt.

(/ - / /2006) Edimbourg / GB, The Embassy. **Not Yet Night.**
* e. a. Bouvy Aline & Gillis John

2007

(12/01-10/02/2007) Paris / FR, Atelier Cardena Bellanger. **What glue do you use ? (Quelle colle utilisez-vous ?)**
Hommage au collage...

* Bellino Dianne, Belott Brian, Bluhm Erik, Bouvy Aline & Gillis John, Bruggeman Sébastien, Fauguet Richard, Holstad Christian, Mir Aleksandra, Piñon Javier Javier, Roepstorff Kirstine, Sarkisian Amy, Scherrer Leonor, Schumann Frieda, Smith Josh, Suermondt Robert, Weber Marnie.

- Communiqué de presse :
«Tous les livres sur Dada racontent l'histoire de Kurt Schwitters ratissant les rues de Hanovre à la recherche de mégots et de tickets de concerts usagés pour ses collages ; la théorie Dada de base qui veut que l'art puisse être fait à partir de n'importe quoi égalait la théorie de base du punk selon laquelle tout le monde pouvait faire de l'art. » (Greil Marcus : *Lipstick traces* Allia, Paris 1998).
C'est bien sûr l'une des raisons, mais on en trouverait bien d'autres, pour laquelle on retrouve régulièrement le terme de collage dans toute l'histoire du XXème siècle. Du cubisme à aujourd'hui, en passant par le dadaïsme, le futurisme, le surréalisme… jusqu'à l'incontournable *Just what is it that makes today's home so different, so appealing* de Richard Hamilton en 1956, il y a quelques-unes des œuvres incontournables et toujours terriblement contemporaines par cette idée de juxtaposition d'images, de matières, de sources différentes et qui, re agencées créent une « situation » nouvelle et toujours inattendue.
Dans cette introduction, on surlignera l'espèce d'aura qui entoure désormais toutes ces œuvres historiques, aura que soulignait déjà André Breton dans *Le Point du jour* en évoquant les années «qui ont fait jaunir les bouts de journaux dont l'encre toute fraîche ne contribuait pas peu à l'insolence des magnifiques papiers collés de 1913», on surlignera aussi la similitude de méthode dans le temps entre *Tatlin at home* de Raoul Haussmann en 1920 et Richard Hamilton qui, quarante ans plus tard, avait établi pour son travail de collages une sorte de classement «programmatique»: homme, femme, nourriture, histoire, journaux, cinéma, instruments domestiques, voitures, espace, bandes dessinées, télévision, téléphone, information.
On ne fera volontairement pas de distinction entre collage, papier collé, montage, assemblage… au contraire, dans son élaboration, ce projet a peut-être pointé d'autres questions : quelles images, quelles provenances, quelles constructions ? Le titre n'est autre que la première question posée lors d'une interview à un de ces artistes anglais qui ont toujours travaillé le collage : John Stezaker.
L'exposition sur le collage à l'Atelier Cardenas Bellanger s'est construite comme un collage. Différentes personnes : artistes, galeristes, commissaires… ont été invitées à proposer un axe et aussi des noms d'artistes pour ce projet. On devrait donc y voir différentes perceptions de l'actualité mais aussi des techniques ce que Jean Clay appelait « cette véritable machine infernale » dont partout on murmure la grande vitalité aujourd'hui.

(01/03-31/03/2007) Birmingham / GB, International Project Space. Bouvy Aline & Gillis John New Beat.

(08/03-22/04/2007) Bruxelles, Maison Grégoire (Dieweg 292. 1180). **Come over to my house to see my album (Venez chez moi pour voir mon album)**.



* Bouvy Aline & Gillis John, Cognée Philippe, Fabra Marie, Geoffray Catherine, Hurteau Philippe, Joisten Bernard, Kolle Régine

- **Philippe Terrier-Hermann**. Texte de présentation :
L'exposition « Come Over to my House to See my Album» présente, dans le cadre domestique de la maison Grégoire, un ensemble d'images rendues par différents procédés picturaux. Rassemblées comme dans un album, ces images attestent d'une volonté de leurs réalisateurs de s'inscrire dans une iconographie réellement contemporaine. Google, journal télé, pornographie, publicité, magazine, cinéma, famille sont les sources de ces artistes qui, bien que submergés par celles-ci, décident d'en sélectionner certaines, dans ce flux incessant, afin de leur donner un tout autre statut, les rendre icônes. Une fois isolée, l'image sera retraitée, puis reproduite, afin de « créer un trouble dans cet océan d'image, introduire du sens, un espace-temps, une distance, une critique, alimenter la réflexion » (1).
(1) Philippe Cognée in *Visiotime 1*
Cette exposition est un écho des exposition *Visiotime 1 et 2*, dont la dernière s'est tenue en 2006 à Paris

(25/03-09/04/2007) Huy, Institut Tibétain Yeunten Ling, Château du Fond l'Evêque. **Projet pour un nouveau temple**.
* Environ 80 artistes exposent et vendent leurs œuvres dans le temple du centre bouddhiste Yeunten Ling de Huy. Les recettes permettront de parachever la construction du temple. Les œuvres invendues deviendront la propriété du temple.
* Conception : Institut Tibétain Yeunten Ling & Harald Thys

** Anesiadou Danai, Baay Henk, Bertounesque Sarah, Betsens Carlos, Bijl Guillaume, Bouvy Aline & Gillis John, Cielen Fia, Chrysiis, Colin Nicole, Curlet François, Evrard David, Dans Michael, Daral, De Decker Koen, Dedobbeleer Koenraad, De Gruyter Jos & Thys Harald, De Mot Geert, Denicolai Simona & Provoost Ivo, Dieltiens, Dirckx Roger, Du Chatel Jb, Elly, Eyskens Mark, Flament Anne-Catherine, François Michel, Gamadeh, Géronnez Alain, Haesaerts Sofie, Hendrickx Arnaud, Herlemont Louise, Herman Ivan, Hoojien Hopman, Huybrechts Jo, Kerkhofs Roel, Kobra, Lambrechts Franciska, Lasch Doris, Lavigne Kwinten, Lejeune Marie, Leonardo Leno, Lester Gabriel, Le Saux Nolwenn, Lopez Menchero Emilio, Mannaerts Valérie, Michaux Yves, Naja, Nys Sophie, Pacquée Ria, Pelletier Sophie, Platéus Benoît, Piron Luc, Quintin Michele, Radulescu Claudia, Rebetez Boris, Schouppe Joost, Suermondt Robert, Taurin, Theys Koen, Thys Erik, Van Beek Nicole, Van Dam Eva, Van Damme Philippe, Van Den Abeele Michael, Van De Vyvere Ann, Vangrunderbeek Dimitri, Van Remoortel Betsy, Vanderstichelen Loïc, Venlet Richard, Vercammen Stefan, Vermeersch Pieter, Vester An, Voet Leen, Wagener Monique, Wambacq Freek, Warzee François, Wilks Stephen.

(16/05-30/05/2007) Bruxelles, Komplot. **Project. From Brussels, With Love**

* Bouvy Aline et Gillis John, Delmotte Messieurs, Denicolai Simona & Provoost Ivo, Koper Kosten, Radulescu Claudia,

- Texte de présentation :
From Brussels With Love est le titre d'une série de projets de Komplot à l'étranger. Après Londres *(*foire *Published And Be Damned*, juillet 2006) et Paris (Salon Light, novembre 2006), Komplot propose des éditions d'artistes, des vidéos et des performances chez ADD, à Bucarest, en mai 2007.
Le choix des artistes a été en partie déterminé par la vidéo de *Sad in Country (Part 1)* de Catherine Vertige & Kosten Koper, réalisé en 2007 sur les collectifs d'artistes belges des années 70, 80 et 90. A travers un montage non hiérarchique basé sur des interviews et des images d'archives, le film nous emmène à la découverte de six collectifs tels que Club Moral (Anvers), Building Underwood (Bruxelles Caudiès) ou encore la famille Rona (Bruxelles).
Ainsi, seront montrés les revues +- 0, des années 70 éditées par la famille Rona qui regroupe à la fois textes critiques, brèves et inserts d'artistes ; des multiples photocopiés de Simona Denicolai et Ivo Provoost ; la revue Joe Dalton de David Evrard, fanzine collectif qui regroupe des contributions diverses et qui paraît 4 fois par an ainsi que des revues Force Mental, revue des années 80 créée par Danny Devos et Anne-Mie Van Kerckhoven de Club Moral.
Afin d'élargir notre propos sur la jeune scène artistique belge, seront également présentés le fanzine 'Wake Up' d'Aline Bouvy / John Gillis et des éditions de Claudia Radulescu. Enfin, le vernissage se clôturera sur une performance live du sulfureux Messieurs Delmotte. Komplot a déjà produit plusieurs vidéos de Messieurs Delmotte qui est connu pour ses performances filmées en solo, entre le burlesque et le dérisoire, prenant le rôle d'un personnage sérieux et réactif au contexte.

(mai 2007) Bruxelles. **Artistes dans la ville. Festival Maïs (04e).**
* Concept : Versaen Frédérique.

** - Parcours Maïs : Bernardet Jean-Baptiste / FR, Bouvy Aline, Couderc Laura / FR, De Visscher Anne-Sophie, d'Oultremondt Juan, Duclaux Lise, Hunter Nathalie, Janssens Djos, Lopez-Menchero Emilio, Marot Dorothée / FR, Piroud Arno / FR, Radulescu Claudia / RO, Ruggiero Daniel / CH, Suermondt Robert / CH, Van de Vijvere Ann
- Collectif Code (collectif de curateurs et un magazine gratuit) au Parking Ecuyer : Atelier Blink, Bernardet Jean-Baptiste / FR, Collectif_frct / CH, Chabert Cyprien / FR, Croes Eric, Ménard Benoît / FR, Rousseau Samuel / FR, Roux Léopoldine / FR, Ruggiero Daniel / CH, Smits Helmut / NL, Candermeuleerdeke + Les Hauts-Parleurs / FR.
- +Association Irma Firma, 5 élèves de l'Institut Victor Horta
***Catalogue18 x 13 cm ; 80 p., ill. coul.

(/ - / /2007) Bruxelles, Galerie Aliceday. **Summer Show**.
* e. a. Bouvy Aline & Gillis John.

(18/08-21/10/2007) Mechelen (Malines), Divers lieux. **Biennale de l'art vidéo. Contour 2007. Décodeur**.
* Commissaire : Nav Haq



** e. a. Bouvy Aline & Gillis John, Byrne Gerard, Cummings Neil, Lewandowska Marysia, Fast Omer, Guimarães Cao, Höller Carsten, Holmkvist Saskia, Khan Hassan, Kuang-Yu Tsui, Lester Gabriel, Narkevicius Deimantas, Nashashibi Rosalind, Nashashibi / Skaer, Noël Cédric, Robijns Gert, Supersober (Bohdan Stehlik / Una Szeemann), Vanagt Sarah.
*** Ensuite Vilnius / LT, Contemporary Art center / CAC.

- Texte de présentation :
Contour 2007, troisième biennale d'art vidéo, intitulée *Decoder* , explorait la manière dont les mécanismes perceptifs et rhétoriques façonnent notre compréhension du monde. L'exposition analysait les pratiques médiatiques contemporaines, interrogeant la manière dont les questions sociopolitiques sont appréhendées et débattues à travers le visuel. Plutôt que d'être explicitement politique, elle examinait la manière dont nous abordons les préoccupations politiques dans l'art contemporain. Organisée dans toute la ville de Malines, cette manifestation urbaine utilisait des sites historiques et contemporains, offrant au public une expérience immersive avec l'art vidéo, remettant en question les pratiques de visionnage conventionnelles.

(06/09-20/10/2007) Luxembourg / LU, Galerie Nosbaum Reding, Bouvy Aline & Gillis John. Venusia



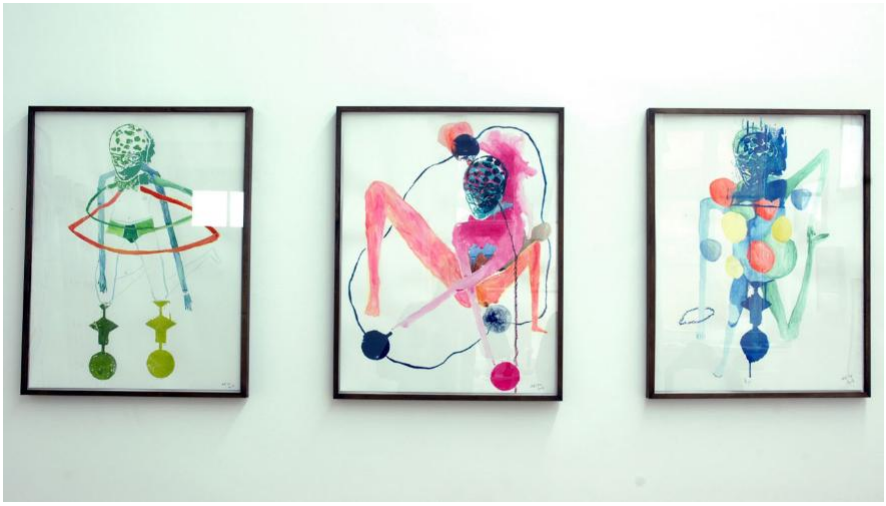
- Texte de présentation :
À l'occasion de leur deuxième exposition personnelle à la galerie Nosbaum & Reding à Luxembourg, le duo d'artistes Aline Bouvy/John Gillis présentera une nouvelle œuvre, un film intitulé « Venusia » (2007), dont la première a eu lieu à la biennale d'art vidéo « Contour » à Malines, Belgique. « Venusia » sera projeté dans un box spécialement conçu dans l'une des salles de la galerie. À l'extérieur de ce box, Aline Bouvy/John Gillis montreront une sélection de documents qu´ils ont utilisés pour ce film, principalement des collages, aquarelles et linogravures de différents formats.

Comme l'écrit Nav Haq, le travail d'Aline Bouvy et de John Gillis comporte de multiples facettes de lecture, adressant des problématiques comme l'avenir et la condition humaine, à travers des moyens d'expression banals. Utilisant plusieurs médiums, comme la sculpture, la vidéo, la peinture ou l´installation, leurs expositions sont très visuelles, et stylistiquement variées. Leur œuvre est à la fois colorée et sombre, séduisante et sauvage, testant le spectre des réponses possibles aux

questionnements métaphysiques. Souvent elle a un côté rétro, renvoyant à des visions futuristes de science-fiction tout en étant influencée par un passé païen. « Venusia » est une vision d'un futur post-technologique. Sombre et chaotique, ce travail est partiellement influencé par Serge Lutens, photographe et styliste français des années'60. Le film, un collage animé à partir de coupures de magazines divers, est festif mais aussi macabre. Des parties de corps de mannequins sont utilisées pour représenter des cadavres et autres membres plus ambigus, envisageant une co-existence entre le païen et l'hyper élégance. S'attachant à des concepts comme la beauté, le sexe et la mort, « Venusia » est une vision mystique de la vie et de sa dégradation.

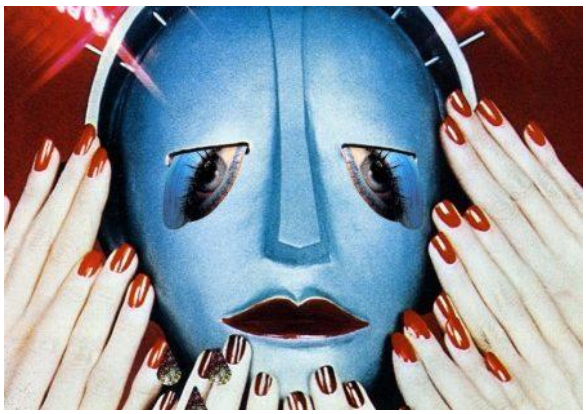






Aline Bouvy/John Gillis. *Venusia*, 2007.
Disponible en dvd, édition spéciale de 7 exemplaires.
Coproduit par Contour, Vlaams Audio-Visuele Fonds et Centre for Contemporary Art in Vilnius (Lithuanie).
Durée approximative : 8 min. Bande sonore originale écrite et composée par Johnston Sheard (Londres).

https://miutoorecords.wordpress.com/artists-2/aline-bouvy-john-gillis-2/



DVD, chaîne unique, 8 minutes
En collaboration avec John Gillis

https://alinebouvy.com/projects/venusia
Attirée par un collier de perles, comme un poisson mordu par un appât, une femme le mord. Séduite par le désir de splendeur et la promesse vénusienne de la beauté, elle incorpore les perles, se cache derrière des ongles vernis et apparaît nue, mais masquée, telle la femme-robot de Fritz Lang.
Dans leur œuvre *Venusia* , les artistes Aline Bouvy et John Gillis créent un collage à partir de coupures de magazines de mode sur fond noir et les mettent en mouvement. Les artistes créent ainsi un collage animé évoquant le surréalisme, dont l'esthétique trash et brillante est sublimée par une bande sonore monotone composée de rythmes baroques et de blues synthétiques. S'appuyant sur le regard vide de la femme, les yeux apparaissent à plusieurs reprises comme un motif dans le cosmos créé par Bouvy et Gillis. Ils gravitent autour d'eux et observent les différentes transformations des séquences d'images. Comme s'ils remplissaient les « récipients » ouverts de la femme d'informations issues de son environnement social, qui deviennent un continuum composé d'îlots d'amour, de bijoux et d'accessoires.
Dans une séquence rapide de coupes, lors de la dernière prise, des centaines de visages de magazines de mode traversent un masque et donnent vie à la coquille vide de la poupée mécanique. Ils déconstruisent l'illusion d'une société composée d'individus et la révèlent comme la surface de projection d'un culte de la beauté fétichisé.



Vidéo /Vimeo

Bande sonore originale
écrite et interprétée par
Johnston Sheard
Montage et effets
supplémentaires
par Dominique Piccinato



Commandé par Contour Biennale , 2007
Commissariat : Nav Haq



(12/10-15/10/2007) London / GB, Royal Academy of Arts. **Art Fair**.
- Galerie Aliceday (Bruxelles) : Beaudry Charlotte, Bouvy Aline / Gillis John, St. Calais, Karubian Charles.

(10/11/2007-26/01/2008) Bruxelles, L'Observatoire - Maison Grégoire. **Monsieur Jean-Paul invite. Exposition interdite aux moins de 18 ans.**
* Commissaire : Jean-Paul Jacquet.

** André Jacques, Anesiadou Danai, Audéoud Fabienne, Augustijnen Sven, Baudoux Laurent, Bouvy Aline & Gillis John, Chiachio Leo, Cielen Fia, Curlet Francois, Gierlandt Toni & Montalvo Carlos, de Gruyter Jos & Thys Harald, Harald De Lepeleire , Denicolai Simona & Provoost Ivo, Gaillard Patrice & Claude, Evrard David, François Michel, Hosking Mark, Janssen Ann Veronica, Mannaerts Valerie, Meert Julien, Naismith Michelle, Nys Sophie, Platéus Benoit, Pinault Régis, Radulescu Claudia, Roussel Benoit, Russell John, Saintagnan Eléonore, Schouppe Joost, Stappaerts Timothy, Stevenart Olivier, Tatu Pierre, Terlinden Christophe, Terrier-Hermann Philippe, van Autreve Joëlle, van den Abeele Michael, Vanderstichelen Loïc, Venlet Richard, Verhoeven Gert, Voet Leen, Wambacq Freek.

(/ - / /2007) Bruxelles, Plan B. **Artz. Attack**.
* e. a. Bouvy Aline & Gillis John.

(27/10-01/12/2007) Nantes / FR, Zoo Galerie. Bouvy Aline & Gillis John. Venusia
* e. a. Bouvy Aline & Gillis John.

(/ - / /2007) Berlin, Artnews Projects. **Nosbaum & Reding @Artnews Projects.**
* e. a. Bouvy Aline & Gillis John.

(/ - / /2007) Bologna / IT, Nosdella.due. **The Parallax crew**.
* e. a. Bouvy Aline & Gillis John.

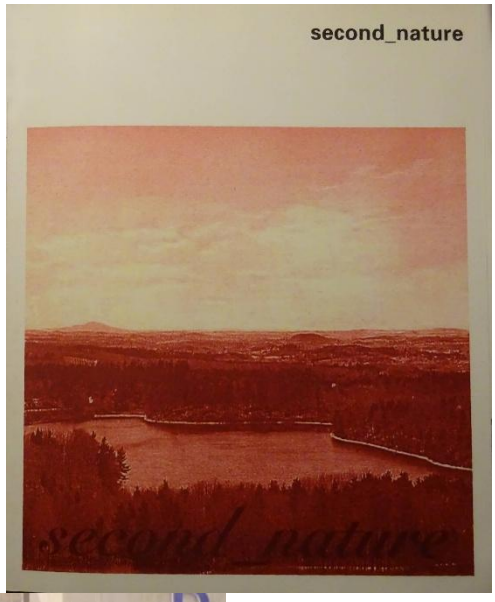
(/ - / /2007) London / GB, Kingston University. **Guest : Futur Criticism**.
* e. a. Bouvy Aline & Gillis John.

2008

(26/01-09/03/2008) Malines, Cultureel centrum De Garage. **Onder den Toren. Losing Control.**
* Bouvy Aline & Gillis John, Janssens Ann Veronica, van den Abeele Michael, Voet Leen.

Obtient une MAÎTRISE EN RÉALISATION EN 2008 À LA KINGSTON UNIVERSITY (ROYAUME-UNI).[à préciser]

(27/05-17/10/2008) Luxembourg / LU, DEXIA Parc Heinz. **Second_nature**.
* En partenariat avec la Galerie Nosbaum & Reding, Luxembourg





* Atelier Van Lieshout, Baudelaire Eric, Berlanger Marcel, Aline Bouvy & Gillis John, Breuning Olaf, Burden Chris, Cabrita Reis Pedro, Canoilas Hugo, Decker Simone, Gaillard Cyprien, Huth Susanne, Johanson Chris, Lavier Bertrand, McBride Rita, Mechita Myriam, Rondinone Ugo, Temple Mary, Trinkaus Gaby, Weis Trixi, Wurm. Erwin

** Catalogue.

- Préface de Franck Wagner, Président du Comité de direction Dexia Banque Internationale à Luxembourg
Le printemps a toujours été la saison de la nature en fleur et du retour à la vie. Le Parc Heintz s'imposait donc pour l'exposition *second_nature*. …, Dexia Banque Internationale à Luxembourg présente la quatrième exposition de groupe qui permettra d'apprécier un ensemble de 32 œuvres réalisées par des artistes internationaux.
Le jeu rhétorique entre la première et la seconde nature ainsi que la mise en exergue du comportement non naturel de l'être humain permettaient souvent d'expliquer de flagrants déséquilibres dans le monde. Dans cet ordre d'idées, l'exposition *second_nature* est consacrée à l'éloignement et au rapprochement entre nature et société. 25 artistes expriment à leur façon les rapports existants entre la première et la seconde nature. Le but n'est pas de rechercher une justification au comportement humain, mais la seconde nature devrait permettre d'interpréter le comportement humain sous différentes perspectives. La plupart des créations de *second_nature* sont regroupées au Parc Heintz où elles sont en confrontation directe avec la nature première. En dehors du parcours extérieur, les œuvres s'expriment également dans un espace clos, à savoir l'atrium en verre de la banque. En effet, les matériaux utilisés n'auraient pas résisté aux intempéries qui sont des manifestations de la nature première. En plus des nombreuses manifestations culturelles initiées et parrainées par Dexia, la Galerie l'Indépendance et le Parc Heintz illustrent parfaitement l'implication de la banque qui figure parmi les mécènes les plus innovants et les plus actifs du Grand-Duché.

- Sabine Dorscheid « second_nature », texte au catalogue, pg 11--13
L'homme [...] joue lui-même vis-à-vis de la nature le rôle d'une puissance naturelle. [...] En même temps qu'il agit par ce mouvement sur la nature extérieure et la modifie, il modifie sa propre nature et développe les facultés qui y sommeillent. Karl Marx, Le Capital (1867) [1]

Le terme de seconde nature désigne à la fois la faculté de l'homme d'intervenir de manière planifiée dans son environnement et le résultat de cette intervention. C'est précisément cette capacité qui distingue l'homme des autres éléments qui composent la première nature. L'apprivoisement progressif de la nature par l'homme a souvent été critiqué, notamment à partir du XX siècle, comme un artifice répréhensible. La crainte selon laquelle cette mainmise sur la nature aurait pour effet inverse d'estomper la prépondérance de l'homme et de parachever son enchaînement (au capitalisme) a été colportée tant par les propagandistes de tous bords, populistes ou marxistes, que par bon nombre de tenants de l'ésotérisme, pour qui la place de l'homme dans le grand ensemble cosmique gagnerait à être ramenée à des dimensions plus modestes.

Nous partirons néanmoins de l'hypothèse que la seconde nature, pour parler avec Adorno, coïncide avec notre première nature[2]. Ce serait donc dans la nature de l'homme que d'intervenir dans son environnement et d'exploiter le monde à l'aide d'outils. Après tout, nous devons notre niche biologique à l'action raisonnée. Quel chemin pourrait dès lors nous ramener à la nature supposée première ? L'homme n'est pas une bête. Or, chaque différence constituée entre la première et la seconde nature relève en vérité d'une réflexion idéologique, respectivement rhétorique.

L'opposition rhétorique entre première et seconde nature, au même titre que l'accent mis sur l'artificialité du comportement humain, a souvent été employée pour expliquer les inégalités flagrantes qui prévalent dans le monde. Dès les débuts de l'industrialisation, d'aucuns crurent y voir la racine de tous les maux capitalistes :

« Dans la première pierre que le sauvage lance sur le gibier qu'il poursuit, dans le premier bâton qu'il saisit pour abattre le fruit qu'il ne peut atteindre avec la main, nous voyons l'appropriation d'un article dans le but d'en acquérir un autre, et nous découvrons ainsi l'origine du capital.[3] »

Mais dès lors qu'on se départit de l'idée que la notion de seconde nature est d'une quelconque utilité dans la recherche d'une vérité universelle et que l'on accepte de la considérer au mieux comme un indicateur capable de nous renseigner sur notre approche de la nature, elle peut nous aider à déceler ses récupérations idéologiques. C'est dans cet esprit que l'exposition second_nature entend jauger l'éloignement ou le rapprochement respectifs qui caractérisent les rapports de la société à la nature. Vingt-cinq artistes ont été invités à réfléchir sur les notions de première et de seconde nature, sans qu'il s'agisse, à l'instar de Heidegger et de son postulat de l'emprise de l'être, de trouver une quelconque justification à l'action de l'homme ni, à plus forte raison, de chercher dans la seconde nature une excuse au comportement humain. Bien au contraire, le pouvoir émancipateur de la pensée et de l'action humaine occupe une place importante dans les œuvres d'art exposées. Ugo Rondinone fait ainsi mourir la nature pour l'art, tandis que la sculpture de Pedro Cabrita Reis présente le système de l'art comme un acquis de la civilisation : l'art pour l'art, aux seules fins d'atteindre le sublime. Et si le globe monumental de l'Atelier van Lieshout dessine le territoire d'un État esclavagiste à la conquête du monde, Erwin Wurm parodie notre inébranlable confiance dans le progrès et l'esthétique qu'elle produit.

L'émancipation de l'homme des contraintes naturelles existentielles (climat, danger animal, disponibilité de nourriture, etc.) est indissociable des progrès technologiques et sociaux de la civilisation. La conception de Norbert Elias, selon laquelle le processus de civilisation relève de l'affinement continu des mœurs et coutumes du Moyen Age au XIX siècle, est d'une simplicité envoûtante. C'est oublier que les catastrophes civilisationnelles du XXe siècle ont exposé la naïveté de cette vision. Les observations de Norbert Elias ont à juste titre fait l'objet de nombreux débats ces trente dernières années, son détracteur le plus virulent étant Hans Peter Duerr (*Le Mythe du processus de civilisation*). La contribution au catalogue de Jens Maassen analyse le développement de la civilisation sous ses aspects philosophiques et sociologiques Un court texte de Karl Marx, *Bénéfices secondaires du crime*, fait la transition avec le deuxième essai du catalogue. Cette réflexion mélancolique, où l'auteur du Capital démontre que le mal est aussi source et force matrice de productions culturelles positives, introduit le sujet de Laurence Massy, qui est non seulement historienne de l'art, mais l'une des rares policières belges à traquer les vols d'œuvres d'art. Sa contribution dévoile une face cachée du marché de l'art en s'intéressant à un monde parallèle qui a ses propres lois. Les œuvres d'art, dont certaines d'une valeur inestimable, seraient fréquemment utilisées comme moyen de paiement dans le trafic de drogue et d'armes produits culturels irremplaçables, les tableaux de maitres anciens, surtout s'ils sont de petit format, constituent une valeur sûre et, qui plus est, maniable. Conventions et règles, y compris celles du marché de l'art, font partie de la seconde nature, étant des mécanismes régulateurs sur lesquels le monde de l'art s'est accordé. Le trafic illicite d'œuvres d'art se soustrait quant à lui à ce consensus. Le vol, la contrebande ou l'échange d'œuvres d'art contre des drogues, des armes ou des diamants minent les conventions du marché de l'art, comme nous le montre Laurence Massy dans son aperçu pittoresque de la pègre artistique.

La plupart des œuvres d'art dans *second_nature* seront installées au Parc Heintz, où elles s'exposeront pour ainsi dire à la première nature. Le parcours débute avec un tronc d'arbre déraciné utilisé par Trixi Weis comme support de dessin, qui jouxte les grandes structures en cristal de Myriam Mechita. Il longe ensuite les deux sculptures anthropomorphiques d'Aline Bouvy et John Gillis avant d'atteindre les tubes en néon surdimensionnés de Pedro Cabrita Reis, les panneaux en fibre de verre de Marcel Berlanger accrochées dans les branches d'un arbre, le globe tournant de l'Atelier van Lieshout et les fragiles tentes d'enfants en étoffe, à motif imitant la chair imaginé par Gabi Trinkaus. Passé le grand ready-made de Bertrand Lavier, on traverse le gazon pour se retrouver devant le maître yoga de Chris Johanson. De l'ensemble parodique d'outils de jardin qu'Olaf Breuning a doté de traits humains, on passe ensuite à l'installation de Hugo Canoilas, véritable fouille archéologique qui prétend mettre au jour les fresques du plafond de la construction inachevée de la Villa Heintz. Dans la partie basse du parc, le visiteur remarquera trois caissons spécialement aménagés pour abriter les œuvres vidéo de Cyprien Gaillard, Susanne Huth et Eric Baudelaire, qui s'intéressent à différentes émanations architecturales de la civilisation, soit respectivement les châteaux et jardins français, les alentours de Los Angeles et les banlieues parisiennes lors de récentes émeutes. À la sortie des projections, le visiteur découvrira l'objet volant non identifié d'Erwin Wurm qui s'est posé sur le gazon naturel.

L'œuvre mélancolique d'Ugo Rondinone invite le spectateur à se reposer au pied d'un arbre enveloppé de ruban adhésif argenté, en écoutant les sons ésotériques d'un carillon surdimensionné. Les couvertures de Simone Decker invitent elles aussi le spectateur à s'asseoir, mais leur particularité ne se dévoile que lorsque ses utilisateurs se font photographier : seul le tissu rétro-réflexif du plaid répercute la lumière du flash, reléguant les individus et l'environnement à l'obscurité.

Les œuvres d'art qui n'auraient pas résisté aux intempéries (de la première nature), ont été rassemblées dans l'espace d'exposition attenant. Soit d'abord une grande toile de Tina Gillen qui dépeint un paysage dépeuplé dont les architectures, proches du mirage, pointent le caractère éphémère et transitoire de la seconde nature. La construction de la réalité est le sujet principal évoqué par les œuvres réunies dans cette salle. Chris Burden illustre avec une simplicité séduisante comment le bien et le mal investissent le monde et, en inventant une histoire censée restituer les caractéristiques du mal, nous apprend à les distinguer. Il a raison sur au moins un point : le monde est à l'image des histoires que nous racontons à son propos. C'est autour de courts extraits de l'épos cinématographique *Andrei Rublev* (1966) d'Andrei Tarkovski, dont l'histoire se déroule dans la Russie médiévale, que Hugo Canoilas a reconstitué une bourgade non moins archaïque donnant à voir les débuts de la civilisation. Rita McBride présente un instrument de mesure du monde, une sorte de pochoir surdimensionné aux formes équivoques, dont on se demande si elles renvoient à un équivalent dans la réalité qu'elles sont censées appréhender. Ou se pourrait-il au contraire que l'homme conçoive d'abord les outils de mesure qu'il utilise ensuite pour réinventer le monde ? Una Hunderi, dont les photographies méta-idylliques mettent à mal les clichés de la beauté naturelle, interrogent ce faisant un autre volet de la perception humaine, tandis que les photographies d'Andrea Witzmann s'emploient à montrer des issues, dont on se demande pourtant vers où elles mènent. Seraient-ce des issues à la civilisation ? Les miroirs cassés d'Alexander Heim donnent à voir les résultats de réelles transformations civilisationnelles, alors que Mary Temple projette des ombres forcément impossibles dans la salle. L'humour est un outil important de la seconde nature, puisqu'il permet l'analyse distanciée des processus, sans oublier qu'il s'agit par ailleurs d'un moyen de connaissance propre à l'homme. Lutz/Guggisberg ont modelé une petite flottille en pain cuit. Le procédé millénaire de la cuisson du pain, aliment de base par excellence, sert ici à produire un objet insolite un navire en pain, ou plus précisément un porte-conteneurs jouxté de bateaux pilotes. La scène est bercée par le murmure de la fontaine de table dont Olaf Breuning, en y collant des yeux, a fait un petit monstre : une variante trash d'un motif d'architecture paysagère de la Renaissance. Déjà à cette époque, les paysagistes avaient en effet pour intention de former la première nature et de la peupler de monstres et de ruines. Le besoin de créer apparaît dès lors comme faisant partie intégrante de notre seconde nature.

L'exposition *second_nature* a pu être réalisée grâce au soutien généreux de la Dexia Banque Internationale à Luxembourg. Nous tenons à remercier les artistes d'avoir produit de nouvelles œuvres aux significations multiples. Nos remerciements s'étendent à leurs galeries respectives. Je tiens à exprimer ma gratitude toute particulière à Alex Reding et à son équipe d'assistants : sans leur engagement infatigable, nous n'aurions pas été en mesure de monter ce projet. Merci enfin à tous les participants d'avoir relevé le défi.

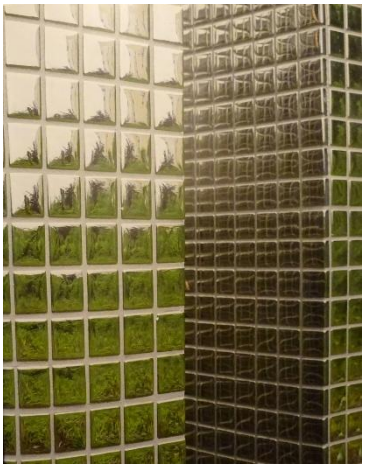
1. Karl Marx, *Le Capital, livre I,* troisième section, chapitre VII, Production de valeurs d'usage alinéa
2. Trad Joseph Roy, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, Paris, 1968
2. Theodor W. Adorno, *Gesammelte Schriften*, Bd. 1, Frankfurt am Main, 1973, p. 365
3. Robert Torrens, *An Essay on the Production of Wealth*, Londres, 1821, p. 79

Pages sur Aline Bouvy et J Gillis pg 50 -53

Pessimisme culturel, mélancolie, fragilité, déséquilibre : les deux sculptures d'Aline Bouvy et John Gillis sont imprégnées du sentiment de tristesse que génère notre culture. Le grand pantin qu'ils exposent a perdu toute sa grâce ; le voilà par terre, terrassé par le poids de sa propre existence. Lui faisant face, la sculpture *Ropeman, there is no hope man III* dégage la même impression, bien qu'elle utilise des matériaux plus nobles tels que des pierres de mosaïque argentées et du béton poli. Le corps humain est ici composé de formes cubiques et d'une corde. Les bouteilles apparaissant au niveau de la

tête et aux pieds indiquent la cause de la déchéance de cette pauvre créature : l'alcool fut sa seule issue. Les psycho-totems de Aline Bouvy/John Gillis sont des monuments à la mort qui, au lieu de commémorer un quelconque héros, nous rappellent le gâchis quotidien du don de la vie humaine. Le sarcophage fragmenté formé par les cubes donne à voir un paysage-état d'âme : la vie comme mise en scène d'un drame quotidien.

Photos
Ropeman, there is no hope man III, 2008
Bois, carrelage mosaïque, béton, bouteilles en verre, corde,
160 x 430 x 100 cm,
Courtesy Galerie Nosbaum & Reding, Luxembourg







Dead Bent, 2008, Chêne, métal, 220 x 700 x 160 cm
Courtesy Galerie Nosbaum & Reding, Luxembourg

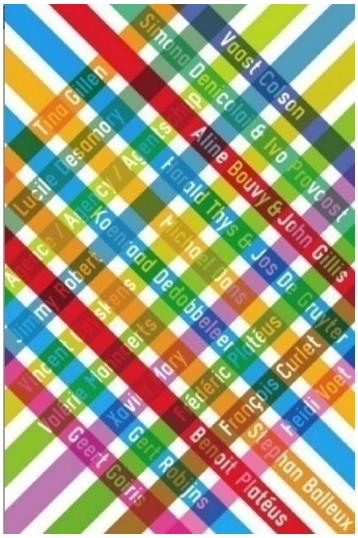
(05/06-04/07/2008) Bruxelles, Komplot (au Van Abbemuseum d'Eindhoven /NL) **From Love, With Brussels.**

* Biscotti Rossella, Bouvy Aline & Gillis John, Denicolai Simona & Provoost Ivo, Haesaerts Sofie, Koper Kosten, Motte Grégoire, NG, Park Douglas, Radulescu Claudia, Ryslavy Kurt, Van Braak & Schonderbeek Bart, Van den Abeele Michael, Wambacq Freek,

- Texte de présentation :
Le titre From Love, with Brussels est inspiré du disque From Brussels With Love paru chez Les disques du crépuscule en 1980. Si le titre est très romantique, le projet tourne autour de la toponymie de la plateforme your-space située à l'intérieur du Van Abbe, qui devient l'espace approprié par ses invités temporaires et ses visiteurs.
Komplot fonctionne comme une équipe curatoriale mobile, infiltrant l'espace public et les structures architecturales pour encourager des projets artistiques qui dépassent les frontières. Explorant des environnements nébuleux et des contextes fluctuants, de nouveaux territoires et des formes d'expression originales, Komplot favorise le développement de la production et de la diffusion de pièces résiduelles et de traces pour les événements qu'il organise.
Pour From Love, With Brussels, Komplot présente des pièces qui adoptent une stratégie infiltrante et performative similaire, en termes de présentation et de réception.
La déclaration de From Love, With Brussels agit comme un pendant au profil affirmé de la proposition de Freek Lomme The Return of the Dutch for your-space in Brussels, opérant dans l'environnement spartiate de l'espace de résidence de Komplot, un ancien garage de réparation automobile qui s'ouvre sur la rue.

(novembre 2008) Gijon / ES, . **Festival internationale d'art vidéo. Optica**.
* e. a. Bouvy Aline & Gillis John

(28/11/2008-22/02/2009) Bruxelles, Wiels. **Un-Scene**.



* Avec l'exposition *Un-Scene*, Wiels esquisse un panorama des artistes contemporains belges ou résidant en Belgique. L'exposition rassemblera une vingtaine d'artistes de la génération émergente. Ce premier portrait subjectif et hypothétique est composé par la direction artistique de Wiels (Devrim Bayar, Charles Gohy et Dirk Snauwaert). Il devrait permettre de relever les lignes de force, points communs et parcours singuliers de cette génération. En outre, il fera découvrir au public les préoccupations et les talents des jeunes plasticiens, sans manquer d'intéresser tous ceux qui, en Belgique et à l'étranger, guettent les artistes de demain.

** Agence, Balleux Stephan, Bouvy Aline & Gillis John, Colson Vaast, Curlet François, Dans Michael, Dedobbeleer Koenraad, Desamory Lucile, Geyskens Vincent, Gillen Tina, Goiris Geert, Mannaerts Valérie, Mary Xavier, Platéus Benoit, Platéus Frédéric, Robert Jimmy, Robijns Gert, Denicolai Simona & Provoost Ivo, Thys Harald & De Gruyter Jos, Voet Heidi.

*** Programmation complémentaire**,** chaque mercredi à 19h.
L'exposition sera accompagnée par des projections, des performances, des films, Look Who's Talking (visites guidées originales par les artistes d'*Un-Scene*) et 4 tables rondes en collaboration avec les jeunes magazines d'art A-Prior, CODE, Janus et Sic.

(04/12-14/12/2008) Bruxelles, Komplot. **Projet Architecture de survie.**

Komplot poursuit le projet Architectures Of Survival initié à Zagreb et Berlin, à l'occasion de la visite de Yona Friedman à Los Angeles.
* Argote Ivan, Bastard Pauline, Bouvy Aline & Gillis John, Burbridge Matthew, Camacho Francesco, Delmotte Messieurs, Denicolai Simona & Provoost Simona, Evrard David, Friedman Yona, Naismith Michelle, NG, Pichler Michalis, Platéus Frédéric, Ryslavy Kurt, Skuldt Jim, Straub Jaro, The Center of Attention, Van den Abeele Michael, Winkler Andrea,

- Notice sur Bouvy & Gillis.
Ils utilisent la réalité « street cred » de la banlieue de Liège à Berlin, Londres, Bruxelles... les systèmes de mode, la musique sexy, les graffitis et les magazines de style de vie comme source de leur travail pour parler de séduction, de malentendus, d'icônes primitivistes et futuristes. Représentant le regard hypnotique sur l'autre ainsi que la division du travail dans la création de l'œuvre d'art, le duo fait un pied de nez à la « rectitude » en sondant les limites du mauvais goût, du formalisme, du luxe, de la déviance et de la culture pop.

- Texte de présentation :
L'œuvre de l'architecte hongrois Yona Friedman (*1923, Budapest, vit à Paris) est le point de départ de cette exposition dont le titre lui-même est une référence réflexive au livre de Friedman de 1975 « Architecture Of Survival » (MIT Press, USA). Ce livre examine la nature précaire de la société moderne et propose des stratégies créatives pour contrer les problèmes posés par l'hyperconsommation et les modes capitalistes d'organisation spatiale et sociale.
Friedman s'est fait connaître avec son manifeste « L'Architecture Mobile » (1958) et son projet de ville utopique « La Ville Spatiale » (1959). Ses idées l'ont conduit au-delà de l'architecture et l'ont amené à s'engager dans la sociologie, l'économie, les mathématiques, les sciences de l'information, la planification, l'art visuel et la réalisation de films.

Aujourd'hui, ses écrits sont devenus des concepts architecturaux influents qui prennent comme point de départ la perspective de ceux qui vivent dans un état de pauvreté généralisée au sein du modèle économique capitaliste. Il propose des structures pour l'imprévisible, en fournissant les moyens et les voies pour que les gens déterminent, se réapproprient et réinventent leur propre environnement de vie au-delà de la capacité fonctionnelle normative des nouvelles formes sociales à façonner leurs propres espaces de vie.
Par rapport à la méthode de Friedman consistant à se réapproprier l'architecture en tant qu'outil créatif - par la création de manuels, d'instructions et de recettes « à faire soi-même » - l'exposition articulera la manière dont le processus créatif actuel intègre les notions de survie et de mobilité.
Fondamentalement, comment les œuvres d'art « survivent » à leur contexte d'origine. Le travail de l'artiste portera sur les « traces » et les « restes » de performances et d'actions, ce domaine d'investigation étant privilégié dans le projet, les aspects participatifs et performatifs des œuvres étant cruciaux dans ce contexte. L'une des caractéristiques matérielles communes des œuvres exposées est la « légèreté » et l'économie de moyens. Qu'elles soient construites à partir de matériaux de récupération, de tissus, d'objets ou de papier, ou qu'elles soient audiovisuelles, elles sont conçues pour être facilement transportables, ce qui permet une flexibilité improvisée en matière de création et de présentation.
"Tous les artistes se ressemblent. Ils rêvent de faire quelque chose de plus social, de plus collaboratif et de plus réel que l'art". - Dan Graham.
Avec Architectures of Survival, il y a la création d'une certaine « distance critique » à propos des trains de pensée utopiques sociaux artistiques et un désir de revivifier le modèle de l'exposition et sa relation avec le spectateur

(/ - / /2008) Bruxelles, Veals & Geeks (magasin de disques, rue des Grands Carmes 8a. 1000). Bouvy Aline & Gillis John. Joven y Brillante (Jeune et brillant).

(/ - / /2008) Chamarande / FR, Domaine départemental. **Seconde nature**.

* e. a. Atelier Van Lieshout, Eric Baudelaire, Marcel Berlanger, Bouvy Aline & Gillis John, Olaf Breuning, Chris Burden, Pedro Cabrita Reis, Hugo Canoilas, Simone Decker, Cyprien Gaillard, Susanne Huth, Chris Johanson, Bertrand Lavier, Rita McBride, Myriam Mechita, Ugo Rondinone, Mary Temple, Gaby Trinkaus, Trixi Weis, Erwin Wurm.
** Ensuite Dexia BIL (Parc Heinz)

(/ - / /2008) Eindhoven / NL, Van Abbemuseum. **From Love with Brussels**.
* ** e. a. Bouvy Aline & Gillis John,

(/ - / /2008) Osnabrück / DE. Kunsthalle Dominikanerkirche. **Young Identities - Global Youth**.
* e. a. Bouvy Aline & Gillis John

(/ - / /2008) Vitoria / ES, Centro Museo Vasco de Arte Contemporaneo – Atrium. **Gravity, Coleccio Ernesto Esposito. Gravity**.
* e. a. Bouvy Aline & Gillis John
** Catalogue

(/ - / /2008) New York / US, Goethe Institut New York. **Publish and be damned**.
* e. a. Bouvy Aline & Gillis John
** Catalogue

(/ - / /2008) Los Angeles / US, Outpost and Art2012. **Architecture of Survival**
* e. a. Bouvy Aline & Gillis John

2009

2009. PARIS. RÉSIDENCE À LA CITÉ INTERNATIONALE DES ARTS.

(16/02-03/03/2009) Bruxelles, Etablissement d'en face. **Isofix** ; (07/03-04/04) **Isomopolis.**

* Anesiadou Danai, Auer Abel, Bouvy Aline & Gillis John, Callies Michael, Catherall David, Cielen Fia, Colson Vaast, Curlet François, De Gruyter Jos, Euler Jana, Evrard David, François Michel, Gaillard Patrice & Claude, Gnam Manuel, Goris Ester, Hap, Hendrickx Arnaud, Janssens Ann Veronica, Kapper-Williams Pernille, Lambrechts Franciska, Kwinten, Lavigne, Lopez-Menchero Emilio, Maheo Erwan, Nkanga Ottobong, Nys Sophie, Ots Jurgen, Platéus Benoit, Ruegg Niklaus, Ryslavy Sarah & Charles, Schouppe Joost, Segers Lieven, Suermondt Robert, Taylor Zin, Thys Harald, Van Damme Philippe, Van Den Abeele Michael, Venlet Richard, Vermeersch Pieter, Vermeersch Robin, Voet Leen, Waechtler Peter, Wambacq Freek.

(28/05-29/06/2009) Bruxelles, Norden. **Collective Show Utopia**.

* Aline Bouvy & John Gillis, Cathy Weyders, Ricard Aymar, Alice De Wrangel, Aurore De Smet, Le Faon, Elise Draux, Elzo Durt, Byram, Diligence & Co. (Emilie Pischedda, Valentin Souquet, Barbara Fourneret.)

(13/06-25/07/2009) Austin / US-Texas, Bay 12 Gallery. **Mercury Retrograde : Animated Realities**.
* Curateurs : Zeljika Himbele and William Heath
Cette exposition vise à mettre en lumière comment les artistes utilisaient l'animation pour commenter les complexités d'un monde en perpétuel changement.

** Participants belges : Bouvy Aline & Gillis John

- Texte de présentation :
"Mercury Retrograde: Animated Realities" explore la nature instable de notre réalité à l'ère de la mondialisation et de la surmédiatisation. Sous le prisme du phénomène astrologique de "Mercure Rétrograde", souvent associé à des périodes de confusion, de réévaluation et de dysfonctionnement, cette exposition présente des œuvres d'animation vidéo qui sondent un futur incertain.
Les artistes internationaux réunis pour cette exposition s'approprient des images issues de la culture populaire et des médias de masse pour en révéler les mécanismes sous-jacents. Leurs œuvres offrent une réflexion critique sur des thèmes tels que la consommation de masse, les relations de pouvoir et la perception de la réalité dans un monde saturé d'informations et d'images.
À travers l'animation, médium intrinsèquement lié au mouvement et à la transformation, l'exposition invite le spectateur à une relecture des narratives contemporaines, incitant à une réflexion approfondie sur la manière dont notre environnement médiatique façonne notre compréhension du monde et de notre propre existence. Il s'agit de décrypter les "réalités animées" qui nous entourent, celles qui sont construites et diffusées, et d'en saisir les implications pour notre perception collective et individuelle.

(27/06-23/08/2009) Paris / FR, Mains d'œuvres. **Opération Tonnerre.**
* e. a. Bouvy Aline & Gillis John

(12/09-31/10/2009) Bruxelles, Etablissement d'en face. Bouvy Aline & Gillis John. Aporie de la peur.

- **Michael Van den Abeele**. Texte de présentation :
Dans leurs peintures, sculptures et animations vidéo, Aline Bouvy et John Gillis utilisent une méthode de collage et d'assemblage. Cette méthode utilise une grande variété de caractéristiques techniques et stylistiques, avec pour conséquence une forte densité de stimuli visuels et de confusion. Malgré son caractère électrique et nerveux, leur travail semble posséder un noyau spirituel, une transcendance qui émerge du chaos. Le titre de l'exposition, Aporie de la peur, signifie autant comprendre l'impuissance et le désespoir que comprendre la peur, ou la déclarer (philosophiquement). Et bien qu'il s'agisse plus ou moins d'un pléonasme, l'accent est mis sur l'inexplicabilité, l'incompréhensibilité et l'irrationalité de la peur. La peur est le contraire de la perte de l'ego. En effet, le moment de la peur se caractérise par une conscience excessive de soi, ce qui entraîne une impuissance et une incapacité à se comporter spontanément. Les œuvres d'Aline Bouvy et de John Gillis, ainsi que leur méthode de travail, sont justement caractérisées par cette perte de l'ego. Leurs œuvres sont des échappées belles. Leur méthode est celle de l'intuition et de l'abandon (à l'immunité). Ce sont des célébrations, tant au sens rituel et archaïque du terme qu'au sens futuriste et décadent : la transcendance susmentionnée se double d'une transgression. Ces célébrations équivalent à une sorte de serment primitif contre le désastre et les mauvais esprits, et l'état de transe ou d'hypnose n'est jamais loin. Des figures hybrides aux poses obscènes, des têtes grotesques et des sculptures fétichistes peuplent une mythologie virtuelle.
Les œuvres qu'Aline Bouvy et John Gillis présentent à l'Etablissement d'en face sont des scènes qui sont pour la plupart brodées à la main sur des tissus luxueux et décoratifs. Les matériaux de haute qualité et les nombreuses heures de travail à la main confèrent aux tissus de cette exposition une aura d'exclusivité et de fétichisme qui va à l'encontre des regards désespérés et des corps névrosés des personnages représentés. La dévotion artisanale et la précision technique sont associées à une atmosphère de défaitisme et de dystopie. Malgré la nature prosaïque du langage visuel, les œuvres ont un caractère mythologique et presque archéologique. Dans l'une des œuvres exposées, des mégots de cigarettes minutieusement brodés flottent sur un fond sombre, comme dans un firmament cosmique. Cela élève (ou abaisse) la figure centrale du tissu à une sorte de divinité secondaire et marginale, un dieu des mégots récupérés.

(25/09-27/09/2009) New York-Brooklyn / US, **D.U.M.B.O. Art Under the Bridge Festival (13e)**. **Video D.U.M.B.O.**
* e. a. Bouvy Aline & Gillis John

(02/10-31/10/2009) Bruxelles, Komplot. **Projet Studios and office.**

* Atkinson Felicia, Babin Olivier, Bourgeois Jean-Daniel, Bouvy Aline & Gillis John, Bossuroy Anne, Burbridge Matthew, Club Moral, Denicolai Simona & Provoost Ivo, Dewinter John, Espace Office,

Espiau Thibaut, Evrard David, Gilissen Filip, Haesaerts Sofie, Lizène Jacques, Locht Jonas, Meurant Gérard, Motte Grégoire, Neidich Warren, Saitaignan Eléonore, Skuldt Jim, Straub Jaro, Tayler Zin, Weissenrieder Johanna.

(/ - / /2009) Paris / FR, Le Temple. Bouvy Aline & Gillis John. Peripatetics, vagabonds and other shapes.
* Catalogue (br. sous jaquette / 64 pp., 30 cm ; français, anglais)

(/ - / /2009) Paris / FR, La Générale. **Dark Pearl**.
* e. a. Bouvy Aline & Gillis John

(/ - / /2009) Bonn / DE, Kunstmuseum. **Videonale 12.**
* Participants belges : Bouvy Aline & Gillis John

(/ - / /2009) London / GB, Volume Projects. Bouvy Aline & Gillis John Venusia.

(/ - / /2009) New York City / US, Virgil de Voldère Gallery, **I love Benelux**.
* Commissaire : Nina Bovasso.
** e. a. Bouvy Aline & Gillis John, Dans Michael, Platéus Benoît

2010

(20/03-13/06/2010) Nottingham / GB, Nottingham castle & Museum. **A stranger's window**.
* Curateur **:** Moot Gallery.

** 13 artistes et collaborateurs à concevoir des méthodes pour exposer 13 œuvres sélectionnées de la collection de dessins et d'œuvres sur papier du Nottingham Castle Museum and Art Gallery. C'était un projet "offsite" pour Moot Gallery, signifiant qu'il se déroulait en dehors de leur espace habituel.
** Participants belges : Bouvy Aline & Gillis John

(21/04-24/05/2010) Osnabrück / DE, Dominikanerkirche and other places around Osnabrück**.**
European Media Art Festival / EMAF (23e). Mash Up and More – EMAF – Ausstellung.
EMAF ArtBox : Il s'agit du projet ArtBox du **European Media Art Festival (EMAF)**, un festival de renom à Osnabrück, Allemagne, dédié à l'art des médias, aux films expérimentaux, aux installations, performances et autres formes d'art numérique et médiatique. L'ArtBox est souvent un espace dédié à des projections ou installations spécifiques.

* Beck Heiko, Bellinkx Ruben, Bouvy Aline & Gillis John, Braun Ulu & Rauschmeier Roland, Chen Yun-Ju, **Coeckelberghs Luc**, Demming Stefan, Efrat Eitan & Foighel Brutmann Sirah, Fritsch Matthias, Gold Extra, Küntzel Tilman, Rhodes Geoffrey Alan, Rosenberger Tobias, Sarno David & Hermann Tobias, Schuda Susanna, Sokolova Anna, Sonntag Jan Peter, Stracke Casper, Wunderling Jens.
*** Catalogue : Hermann Nöring et divers auteurs, 224 p., ill. coul., allemand / anglais.

(août 2010) Stoumont -**Résidence d'artistes**. **The After Lucy Experiment**.

Projet des artistes **Charlotte Beaudry, Aline Bouvy, Céline Gillain, Claude, Delphine Deguislage, Aurélie Gravas et Claudia Radulescu**.

Durant le mois d'août 2010 elles initient de façon spontanée une résidence dans une maison à l'architecture rustico-moderne ayant appartenu à la peintre Lucy Fabry arrière-grand-mère de Céline Gillain. La maison se situe à Stoumont-Congo dans la vallée de l'Amblève, lieu encore empreint des affrontements de la bataille des Ardennes.
Pendant cette semaine de résidence, la notion de groupe, au sens historique des avant-gardes, a été redéfinie. La frontière entre le groupe et l'individu s'est complexifiée de manière dramatique.
Vêtues à l'identique, c'est en dissidentes chastes à l'autodérision violente et à la décadence contenue qu'elles ont croisé leurs influences et conjugué leurs savoir-faire.
Après cette résidence et la formation naturelle de ce qui semblait devenir « un groupe », les idées de plusieurs projets ont commencé à émerger.
Tout d'abord, il y a eu le choix du nom du collectif, **TALE - The After Lucy Experiment**, en mémoire de Lucy Fabry.

(11/09-30/10/2010) Bruxelles, Komplot. **Rien de politique …**

* Amaral Jofroi, Atkinson Felicia, Bouvy Aline & Gillis John, Bruzzone Marco Camacho Francisco, Cantor Ellen, Cirio Paolo, Devos Danny, Evans Chris, Evrard David, Fertil Alan & Teixidor Damien, Gaillard & Claude, Naismith Michelle, Nys Sophie, Pariset Aude, PicaPica, Saintagnan Eleonore, Van Wolputte Philippe

(09/10/09/01/2011) Ostende, Mu.Zee. **PPP & Ensoriaanse Mars op Ostende**

(/ - / /2010) Bruxelles, La Chaussette. Bouvy Aline & Gillis John, Gaillard Patrick &Claude

(/ - / /2010) Bruxelles, La Chaussette. Heat in coupling (Chaleur dans l'accouplement).

(/ - / /2010) Anvers, L'Edition populaire. Bouvy Aline & Gillis John. Ne t'inquiète pas, je ne te veux aucun bien.
Ce titre, frappant et ironique, typique des titres d'expositions d'art contemporain cherche à interpeller, à créer un décalage ou à suggérer une complexité sous-jacente. Il pourrait faire allusion à une exploration des ambiguïtés des relations, des attentes ou même du rôle de l'art lui-même.

2011

(15/09-05/11/2011) Luxembourg / LU, Galerie Nosbaum Reding. Bouvy Aline & Gillis John. Sharp Dull.

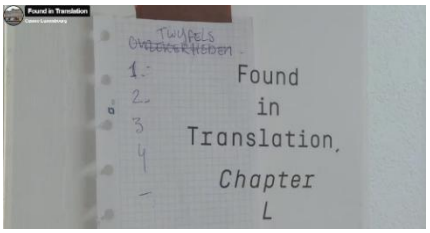


**Sharp Dull* est la traduction littérale anglaise du terme grec oxymoron, une figure de style qui vise à rapprocher deux termes que leurs sens devraient éloigner.

- Texte de présentation :
La Galerie Nosbaum & Reding est ravie de présenter *Sharp Dull**, une nouvelle exposition personnelle du duo d'artistes Aline Bouvy / John Gillis, qui investiront les deux espaces de la galerie.
"Dans leurs peintures, sculptures et films d'animation, Aline Bouvy et John Gillis utilisent une méthode de collage et d'assemblage. Cette méthode, d'une grande variabilité technique et stylistique, se caractérise par une forte densité de stimulations visuelles et par voie de conséquence une sorte de profuse confusion. Nonobstant son caractère nerveux et électrique, leur travail semble renfermer un noyau spirituel, une transcendance qui procède du chaos.
Le travail et les procédés d'Aline Bouvy et John Gillis se signalent précisément par cette dissolution de l'ego. Leurs œuvres sont par excellence des escapades. Leur méthode est celle de l'intuition et de l'abandon (à l'insaisissable). Ce sont des célébrations, au sens rituel et archaïque du terme aussi bien que dans son acception décadente et futuriste : transcendance va ici de pair avec transgression. Ces célébrations s'apparentent à des conjurations du sort et des mauvais esprits, aux parages de la transe hypnotique. Figures hybrides prenant des poses obscènes, têtes grotesques ou sculptures fétiches peuplent une mythologie virtuelle." (Source: Michael Van den Abeele, exposition Bouvy/Gillis, *Aporie de la peur*, Etablissement d'en face projects, 2009)

Dans les peintures exposées à la Galerie, un espace sombre est illuminé par une source de lumière présente dans le tableau même, en l'occurrence des lampes fluorescentes. Ce que ces lampes éclairent varie, parfois ce sont des éléments hétéroclites et épars ne laissant prise à aucun récit, flottant en apesanteur, parfois il s'agit d'objets plus élaborés. Des jeux de métamorphoses ouvrent des espaces modifiables et transformables, où se croisent images, systèmes géométriques et réseaux organiques. La préciosité de la peinture à l'huile et le considérable temps de travail confèrent aux toiles exposées une aura d'exclusivité fétichiste qui jure avec les regards désemparés et les visages névrotiques représentés. Le soin et la méticulosité technique éclatent sur fond de défaitisme et de dystopie. En dépit du prosaïsme des figures, les œuvres manifestent un caractère quasi archaïque.
Certains tableaux, par le traitement dramatique du clair-obscur et une composition allégorique, s'apparentent à des "vanités", dénuées cependant de toute morale. Ce qui intéresse Aline Bouvy / John Gillis dans ce travail c'est la charge de cette apparition faciale, fantomatique et dissipée, une présence humaine désincarnée, parfois mystique, parfois plus comique, voire même ridicule.
Le rappel insistant est celui des primitifs, attentifs à l'iconographie sociale comme à la magnification du corps, en l'occurrence confronté au vacuum d'une société de consommation, addictive, schizoïde, pornographique et soumise à la frayeur.

(01/10/2011-08/01/2012) Luxembourg / LU, Casino. **Found in Translation, Chapter L**



* Commissaire : Emmanuel Lambion
** L'exposition est réalisée avec le soutien de Mondriaan Stichting et de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

*** Almarcegui Lara, Arata Juan, Bakowski Wojciech, Bismuth Pierre, Bouvy Aline & Gillis John, Bru Lucia, Buklys Liudvikas, B-1010 be-DIX_TIEN, Camacho Francisco, Chemarin Ludovic, Dedobbeleer Koenraad, Dekyndt Edith, Denicolai Simona & Provoost Ivo, Geoffray Agnès, gerlach en koop, de Gruyter Jos & Theys Harald, Haesaerts Sofie, Holmkvist Saskia, Houben Hedwig, Janssens Ann Veronica, Kamma Eleni, Kifleyesus Ermias, Kuri Gabriel, Gary Lucca Adrien, Ruscica Jani, Suermondt Robert, Starling Simon, Vermeersch Pieter, VVORK, Wambacq Freek.

*** Aline Bouvy présente des tapisseries en collaboration avec John Gillis.

- Aline Bouvy à propos de ses travaux intitulés *Ne t'inquiète pas, je ne te veux aucun bien*, présentés en collaboration avec John Gillis dans le cadre de l'exposition *Found in Translation, Chapter L*. Il s'agit de broderies incarnant des personnages humains en situation de pauvreté et des hommes et des femmes marquées par l'immigration :
https://casino-luxembourg.lu/fr/casino-channel/bouvy-gillis

- Texte de présentation :
Citation antonymique d'une locution anglaise bien connue (« lost in translation »), le titre de l'exposition joue sur l'ambivalence et la polysémie du mot en anglais. Celui-ci peut en effet se traduire en français autant par « traduction » que par « translation ». Le dénominateur commun de ces deux « traductions » réside dans l'approche étymologique du terme même de « translation », qui se réfère dans son origine latine à l'action de porter / conduire quelque chose, quelqu'un ou soi-même au-delà de son contexte usuel (de *transfero, translatum*).C'est ainsi que, par-delà toute utilisation sémantique restrictive, le concept de translation est ici à appréhender dans un sens plus large, métaphorique, comme le déplacement subtil délibéré, d'un être, d'un signe, d'une pratique, d'une discipline ou d'un champ de connaissance, s'ouvrant à de nouvelles perspectives d'investigation, de recherche, de transmission et de perception.
Par ce simple basculement d'une perspective ou d'un contexte donné à l'autre, s'opère en général un phénomène implicite et subtil de remise à plat, de questionnement de normes, de codes et de langages, de pratiques consacrés. Un phénomène qui, à notre sens, rend compte et caractérise bien des pratiques et recherches de l'art actuel. Par-delà toute approche générationnelle, nous nous trouvons en effet à une époque où le sens se love souvent dans l'interstice. Tout se passe comme si l'artiste créait et instillait le sens de son travail dans l'espace subtil et critique libéré par une sorte de « translation », dans le renversement, la citation, détournée ou non, la réappropriation ou le simple glissement de l'un des paramètres de l'œuvre, tant au niveau du processus de création que des dispositifs de présentation, communication ou encore de réception de celle-ci. Loin de se restreindre donc à une approche simplement « linguistique » du terme, c'est dans un foisonnement d'axes d'interprétations du concept que l'exposition se déploie : techniques, disciplines, contexte institutionnel, media, supports, codes et langage se voient, directement ou de façon plus médiatisée, tour à tour questionnés par les œuvres des artistes invités. *Found in Translation, Chapter L* est le troisième volet d'un concept curatorial initié en janvier 2010 par Emmanuel Lambion. Chaque chapitre, identifié par une lettre index choisie de façon associative plutôt qu'alphabétique, s'intègre à un cycle qui, autour de cette problématique polymorphe, articule autant de déclinaisons spécifiques en fonction de contextes, lieux et formats différents.

(/ - / /2011) Bruxelles, Galerie Observatoire – Maison Grégoire. **Anonymously Yours**.

Projet artistique initié et développé par Bn PROJECTS.
* e. a. Atrux-Tallau Laurette, Beaudry Charlotte, Bedez Jean, Bouvy Aline & Gillis John, Couturier Michel, Dans Michael, Denicolai Simona & Provoost IvoDuclaux Lise, Haesaerts Sofie, Skivée Laurence,



- Texte de présentation :
Ce projet a été rendu possible grâce à l'engagement généreux de 82 artistes, dont les noms ne seront dévoilés qu'à la fin de l'exposition et dont vous pouvez découvrir les œuvres sur le site www.anyours.be. Pendant six jours, la Maison Grégoire prêtera son cadre moderniste classé, chef d'œuvre de l'architecte Henry Van de Velde, à une exposition centrée sur la diversité des pratiques contemporaines du dessin.
Notre intention est de célébrer le dessin en tant que pratique indépendante et orientée vers le processus, en tant qu'exercice intellectuel et conceptuel, ou, conformément à l'ambivalence esthétique traditionnelle des termes (« disegno » en italien, “dessin” contre « dessein » en français), en tant qu'encapsulation de l'essence de nombreuses recherches artistiques.



Nul doute qu'il y aura des dialogues et des confrontations entre des pratiques très différentes. Ce projet mettra également en lumière et célébrera la vitalité de la scène artistique à Bruxelles, une ville qui, au cours des dernières années, s'est de plus en plus affirmée comme un véritable pôle de talents cosmopolites.
En sélectionnant ces œuvres spécialement commandées, nous avons cherché à trouver un équilibre entre des artistes établis et des artistes émergents, qui reflètent tous le dynamisme de la capitale belge.
Une dimension importante de l'événement réside dans son association avec la Maison Grégoire-Bn PROJECTS. Depuis 1995, la Maison Grégoire (www.maisongregoire.be) fonctionne comme un centre d'art indépendant, proposant un programme alternatif et souvent novateur.
Anonymously Yours" arrive à un moment crucial de son évolution, coïncidant avec la rénovation du bâtiment. Géré par Bn PROJECTS asbl/vzw depuis trois ans, le centre d'art n'avait jusqu'à présent bénéficié d'aucun financement public structurel. Après 15 ans d'activité ininterrompue, ce qui en fait l'un des plus anciens centres d'art de Bruxelles, Anonymously Yours se veut également un événement de collecte de fonds, afin de soutenir l'engagement de la Maison Grégoire-Bn PROJECTS sur la scène belge et internationale de l'art contemporain.
Toutes les œuvres soigneusement sélectionnées et présentées dans l'exposition, le catalogue et sur le site web (www.anyours.be) seront proposées à la vente, au prix fixe de 400 euros, ce qui, dans la plupart des cas, est bien inférieur à la valeur marchande de ces artistes, qui ont généreusement accepté de se prêter à ce jeu anonyme.

(16/09-29/10/2011) Bruxelles, Etablissement d'en Face. **Celluloïd Brushes : An Anthology of the Filmic Perception of the Artist from 1942 till Today**.

* Projet de l'Etablissement d'en Face

** Afif Saâdane, Auer Abel, Bayrle Thomas, Beckett James, **Bouvy Aline & Gillis John**, Bozhkov Daniel, Braunig Sascha, Breuer Wolfgang, Bruzzone Marco, Cain Ben, Callies Michael, Catherall David David, **Curlet François**, Cytter Keren, **Dedobbeleer Koenraad**, **de Gruyter Jos**, Donuts, Euler Jana, **Evrard David**, Fahrenholz Loretta, **François Michael**, **Foulon Olivier**, Ganahl Rainer, **Gaillard & Claude**, Geers Kendell, Gnam Manuel, Gunnes Mai Hofstad, Holmqvist Karl, Könnemann Nina, Kolbowski Silvia, Kristensen Steinar Haga, Lambrechts Franciska, Lasch Doris, Lissman Hans Friedrich, Long Gareth, Lotz Hans-Christian, Malouf Mathieu, **Mannaerts Valérie**, Maximo Gloria, **Nys Sophie,** Ots Jurgen, **Platéus Benoit**, Pulitzer Sam, Rebetez Boris, Robert Jimmy, Rodriguez Carissa, Speier Anne, Spichtig Tobias & Koerfer Laura, **Suermondt Robert**, Sullivan Derek, Sullivan Megan Francis, Taylor Zin, Thys Erik, Vanbesien Robin, **Van Den Abeele Michael**, **Venlet Richard**, Voita Bernard & Tusek Mitja, Vereecken Boy, **Verhoeven Gert**, **Vermeersch Pieter**, Vo Danh, **Voet Leen**, Wächtler Peter, White Michael, Wilke Stefan, Wilks Stephen, Woutermartens Barbara, Wurtz B.

*** Ensuite (01/02-05/02/2012) Rotterdam / NL, Witte de With, Center for Contemporary Art ; (19/06-30/07/2012), Galerie Isabella Bortolozzi à Berlin ; (14/07-01/09/2013) New York / US, Goethe Institute New York. Ludlow 38

2012

(01/02-05/02/2012) Rotterdam / NL, Witte de With, Center for Contemporary Art. **Celluloïd Brushes**
[cf. supra / 16/09-29/10/2011]

(09/03-16/05/2012) Nancy / FR, Ecole nationale supérieure d'Art – Jardin. **Le Centre Aéré**.
* Bouvy Aline & Gillis John, de Tscharner David, Pelletier Sandrine / CH, Vescovi Adrien / FR von Tzizzel Joy / CH.



- Texte de présentation :
Les jardins de l'École nationale supérieure d'art de Nancy accueillent «Le centre aéré», une exposition en plein air dédiée au volume dans la création contemporaine. Conçue comme une promenade au sein des espaces verts
de l'établissement, ce projet accueille des interventions d'artistes internationaux.
Les artistes redéfinissent la pratique de la sculpture à travers une série d'œuvres spécialement réalisées pour l'occasion.
Qu'elles soient minimales, statuaires ou imperceptibles, les formes déployées résonnent avec le décor environnant pour mieux le révéler.

(24/03-06/05/2012) Los Angeles / US, Beacon Arts Building. **Prince at the Forum.**

* Participants belges : Bouvy Aline & Gilis John
**Un catalogue comprenant de nouveaux textes sera produit et publié à l'occasion d'un second événement organisé par Steven Bankhead vers la fin de l'exposition.



- Texte de présentation :
Beacon Arts a le plaisir d'annoncer l'exposition collective Prince at the Forum. Initialement inspirée par la juxtaposition géographique entre le Beacon Arts Building et le stade The Forum à Inglewood, Prince at the Forum utilise le potentiel de glissement de sens du titre de l'exposition pour permettre une voix pluraliste d'un éventail d'artistes travaillant dans différents médias, modes et concepts.
En développant l'exposition, les organisateurs ont pris en compte l'ancien forum romain , les histoires sociales complexes du Grand Forum Occidental, et la définition du terme « balise » comme quelque chose qui a le potentiel de convoquer et d'avertir à la fois. Tiré des gros titres d'une série de concerts filtrés par la religion donnés par Prince en 2011, le titre de l'exposition fait place à l'exploration d'un large éventail de thèmes dualistes tels que site/non-site, passé/présent, pouvoir/faiblesse, chasteté/désir, et vulgarité/goût. Les œuvres produites pour l'exposition sont totalement

interdisciplinaires et comprennent le dessin, la peinture, la sculpture, l'installation, la vidéo, la performance et des œuvres collaboratives.

(08/06-03/08/2012) London / GB, ASC Gallery. **Plastique fantastique : The is not and never has been anything to understand (Il n'y a pas et il n'y a jamais eu rien à comprendre).**



** Participants belges : Bouvy Aline & Gillis John

- Texte de présentation :
Plastique Fantastique Communiqué : Plastique Fantastique est pour Skizzcretion... comme une interférence avec le traitement des stimuli par le système nerveux... comme une surcharge de sécrétion... comme une sous-charge sémantique... comme une brûlure de l'oreille et un dédoublement de l'œil... comme une accrétion qui n'est ni transparente ni opaque mais une vibration... comme dense et cristalline plutôt que comme une source d'information complexe et riche.

(19/06-30/07/2012) Berlin / DE, Galerie Isabella Bortolozzi. **Celluloïd Brushes** [cf. supra / 16/09-29/10/2011]

(01/07- / /2012) Paris / FR, Le Commissariat. **SkypyGang Archange**
* Participants belges : Bouvy Aline & Gillis John

(15/11-18/11/2012) Gdansk / PL, Chantier naval et ville de Gdansk. **Narrations #4. Art thou gone beloved ghost (Es-tu parti, fantôme bien-aimé ?)**



* Participants belges. a. Bouvy Aline & Gillis John (avec Venusia), Lester Gabriel (BE-NL

- Texte de présentation :
La quatrième édition du festival présentera des projections à grande échelle situées à l'intersection de la performance, de la politique, de l'illusion et des souvenirs implicites de l'architecture de cette ville. Ils sont harmonisés dans cet effort : ils ne nient ni ne s'attardent sur le passé long et turbulent de la ville, mais utilisent ses structures physiques comme des scènes théâtrales pour réfléchir et réimaginer. Au-delà des simples surfaces de projection, chaque bâtiment et site sera utilisé comme

un partenaire actif, alimentant la lumière pour forger un échange vivant avec les fantômes obsédants, mais non moins holistiques, de la constitution de Gdansk. Art thou gone, beloved ghost ? cherche à exploiter, explorer et activer la relation hallucinatoire de Gdansk avec ses ancêtres, réels ou imaginaires.
L'architecture de la ville sert d'archive, de partenaire et de lentille pour cette séance kaléidoscopique qui se déroule à travers les bâtiments, les églises, les cours d'eau et les rues qui ont vécu, observé et enregistré l'histoire de la ville. Vestiges de la vie d'un pays, ces sites sont autant de points de repère dans une trajectoire historique marquée (certains diraient entachée) par la présence obsédante de « l'autre ».

(01/12/2012-16/02/2013) Glasgow / GB, The Moderne Institute. **Marbled Realms.**

* Un projet de Tom Godfrey
** Participants belges : Bouvy Aline & Gillis John

- Texte de présentation :
Les artistes ont tous été invités à produire une œuvre sur papier au format A4 qui a été reproduite à 500 exemplaires pour créer une ramette de papier. La rame a ensuite été marbrée sur un bord, offrant ainsi une origine commune aux 500 feuilles qui ont ensuite été vendues individuellement.



(15/12/2012) Bruxelles, Café Midpoint (rue de Flandre 189. 1000). **Midpoint #1**.

* Bijl Guillaume, Bouvy Aline & Gillis John, Congost Carles, Gaillard & Claude, Gilissen Filip, Laumann Lars, Ots Jurgen, Thys Harald.

(/ - / /2012) Anvers, Campo & Campo. **Campo Campo OUI OUI !!!**
* e. a. Bouvy Aline & Gillis John, Gaillard & Claude, Platéus Benoît

2013

(17/01-02/03/2013) Luxembourg / LU, Galerie Nosbaum & Reding. **Portrait ?**

* Bouvy Aline / Gillis, John, Gillen Tina, Hopf Judith, Meese Jonathan, Mendoza Ryan, Pepperstein Pavel, Rielly James, Seufert Eva.

- Texte de présentation :
Etant l'un des sujets les plus utilisés de la peinture occidentale des temps modernes, le portrait nous permet, dans un cadre relativement conventionnel, d'analyser les différentes tendances de la peinture contemporaine. Trace expressive de moments délirants comme chez Jonathan Meese ou bien moments intimes, retenus et poétiques chez James Rielly, l'exposition montre un vaste spectre de tendances et de moyens d'expression qui chacun renvoient aux démarches précises et engagées des différents artistes. Aline Bouvy qui, en collaboration avec son compagnon John Gillis, expose deux grands tableaux, écrit la chose suivante : « (...) Pour les deux peintures, la disposition des éléments dans l´espace renvoit toujours aux traits d´un visage, de manière plus ou moins directe/évidente. Ce sont des tentatives quant à la représentation psychologique du visage qui renverraient plutôt à la condition de l´humain, condition existentielle, spirituelle, matérielle et sociale. Comme pour les peintures de Sharp Dull (n.b. titre de leur dernière exposition personnelle à la galerie), le néon vient illuminer l´espace de la peinture dans lequel flottent les différents éléments. Notre intérêt dans ce travail porte moins sur le discours de la peinture que sur une certaine manière d´agencer des éléments mûrement choisis, fabriqués, trouvés, disposés et ensuite rephotographiés et repeints pour qu´ainsi la peinture devienne presque objet ou´showcase´, c´est-à-dire comme si la surface spatiale de la peinture devenait elle-même une vitrine d´exposition. » Avec des œuvres de Aline Bouvy / John Gillis (née en 1974 à Luxembourg / né en 1972 en Belgique, vivent et travaillent à Bruxelles) Tina Gillen (née en 1972 à Luxembourg, vit et travaille à Bruxelles) Judith Hopf (née en 1969 à Karlsruhe, vit et travaille à Berlin) Jonathan Meese (né en 1970 à Tokyo, vit et travaille à Berlin et Hambourg) Ryan Mendoza (né en 1971 à New York, vit et travaille à Berlin) Pavel Pepperstein (né en 1966 à Moscou, vit et travaille à Moscou) James Rielly (né en 1956 à Wrexham, Wales, UK, vit et travaille en France) Eva Seufert (née en 1966 à Frankfurt/Main, vit et travaille à Berlin) www.nosbaumreding.com Tags: A

(25/01/13 vers 23h30) Liège, Space collection. **Performance de Tale – The After Lucy Experiment**
* Charlotte Baudry, Aline Bouvy, Céline Gillain, Delphine Deguislage, Aurélie Gravas et Claudia Radulescu) à l'occasion de la soirée BIG GIRL@Space.
Dans le cadre de la programmation « Côté jardin » du festival de Liège.

(01/03-30/08/2013) Bruxelles, Komplot. **Black and Vases – year exhibition 2013**
Troisième anniversaire de l'association.
* Curateur : Komplot (Sonia Dermience and Alberto García del Castillo).

** Atkinson Félicia, Andvig Kjersti G., Bouvy Aline & Gillis John, Gilissen Filip, Haga-Kristensen Steinar, Hofstad-Gunnes Mai, Laimann Lars, Meurant Gérard, Ots, Jurgen, Taylor Zin,Van Wolputte Philippe.



- Texte de présentation :
« Black & Vases » se déroule dans la cave du bâtiment. Onze artistes y créent de nouvelles œuvres. Cet espace récemment ouvert nous dévoile la face cachée de l'exposition YEAR 013, un écrin pour les Vases Noirs. Jouant avec le mystère d'un monde souterrain, la troisième partie fonctionne comme un négatif du premier étage. Nous sommes sous le niveau de l'eau, dans un espace longtemps tenu secret, où des œuvres sont désormais exposées en toute discrétion. Comme il fait sombre à l'intérieur, il nous fallait un joli pot pour nos fleurs. Tout est une question de goût.



Cette toute nouvelle salle d'exposition, située au 295 avenue Van Volxemlaan, accueille les œuvres de onze artistes. Aucune ligne thématique n'a été définie, mais un titre leur a été attribué. La question a été posée de créer un environnement littéraire.
Soyez l'hôte d'une fable contemporaine ou laissez une fantaisie sombre se promener dans ce jardin de béton. Felicia Atkinson fait pousser des sculptures d'argile sur le sol humide de ce sous-sol ; Philippe Van Wolputte reproduit un fragment des murs ; Jurgen Ots a construit un miroir à partir d'écrans de projection ; avec « L'invisible et le non-existant se ressemblent beaucoup », Aline Bouvy/John Gillis font entrer une nouvelle figure dans la grotte ; Lars Laumann raconte une histoire délicate et Kjersti G. Andvig ramène la « démocratie » là où elle doit être… Zin Taylor joue sur les aspects cachés de l'architecture… qui se reflètent dans les gravures abstraites de Gérard Meurant. Les motifs des récits sont dessinés par Steinar Haga Kristensen à travers sa figuration sculpturale de la commotion profonde de « n'importe quelle singularité » qui permet une formation du commun sans affirmation d'une quelconque condition représentable d'appartenance, ou d'identité, dans rien d'autre que la « co-appartenance » des singularités elle-même. Mai Hofstad Gunnes poursuit son travail. L'adieu est écrit par Filip Gilissen : un pigeon sorti de son chapeau brillant.

(15/03-29/03/2013) Bruxelles, Wolke. **The Long Leash. The Ister at Wolke**
Première exposition de Wolke
* Curateur : The Ister

** Bank, Bouvy Aline & Gillis John, Cottin Audrey, Desamory Lucile, de Gruyter Jos & Thys Harald, Koolen Rachel, Lecler Chris, Mellors Nathaniel, Nadashi Shelly, Richards James, Solal Anna.

- Texte de présentation :
Tous ceux qui ont envie d'un peu d'art dans les nuages aujourd'hui ou pendant la semaine suivante, jusqu'au 29 mars, devraient aller voir la toute première exposition de Wolke, « The Long Leash », dans leur studio flambant neuf du 11e étage. Pour cet événement, Wolke accueille les âmes sœurs de The

Ister, une association bruxelloise fondée en 2011 dans le but de soutenir et de promouvoir l'art émergent au niveau local et international.

(18/04-21/04/2013) Bruxelles, Nathalie Guiot & Thalie Art Project. **Found in Translation, Chapter M**.
* Curateur : Emmanuel Lambion

* André Jacques, Baelen Steven, Beaudry Charlotte, Borujerdi Roxane / FR-Irn, Bouvy Aline & Gillis John, Bru Lucia, Buklys / LT, Clark Elisabeth S. / GB, Coucke Joachim, Davids Yael / IL, Dedobbeleer Koenraad, Dekyndt Edith Denicolai Somona / IT & Provoost Ivo, Domanovic Aleksandre / SL, Flavien Jean-Pascal / FR, Ghesquière Dominique / FR, Henrot Camille / FR, Haesaerts Sofie, Holmqvist Karl / SE, Houben Hedwig / NL, Janssenns Ann Veronica, Jarrar Khaled /Pal, Jerez Renaud / FR, Kamma Eleni / GR, Kifleyesus / ETH, Maheo Erwan / FR, Mannaerts Valérie, Monk Jonathan / GB, Pernice Manfred / DE, Robert Jimmy / FR, Samyn Fabrice, Skauen Martin / NO, Sousa-Vieira Nuno / PT, Terrier-Hermann Philippe / FR, Trouve Tatiana / FR, Vanden Eynde.

- Texte de présentation :
Thalie Art Project et Bn Projects sont particulièrement heureux de vous inviter à la première exposition organisée dans le cadre du programme Muse, cycle d'expositions soutenu par la Fondation créée en 2012 par Nathalie Guiot, dans le cadre prestigieux et très privé d'un hôtel particulier conçu et construit par l'architecte Marc Corbiau.
Le commissaire d'exposition Emmanuel Lambion, basé à Bruxelles, a été choisi pour inaugurer cette série de projets in situ. La première édition aura lieu du 18 au 21 avril 2013 et sera incluse dans le programme off de l'édition 2013 d'Art Brussels.
Le titre de l'exposition, citation antonyme d'une expression anglaise bien connue (« lost in translation »), joue sur l'ambivalence et la polysémie des mots en anglais. Celui-ci peut en effet être traduit en français par « traduction » ou « translation ». Le dénominateur commun de ces deux « interprétations » réside dans l'approche étymologique du terme « traduction » lui-même, dont les origines latines renvoient à l'action de porter/prendre quelque chose, quelqu'un ou soi-même hors de son contexte normal (de trans-fero-translatum).
Ainsi, le concept de traduction dépasse ici toute utilisation sémantique restrictive, pour être appréhendé dans un sens plus large, métaphorique, comme le déplacement subtil et délibéré d'un des paramètres d'une œuvre d'art, ouvrant de nouvelles perspectives d'investigation, de recherche, de transmission et de perception.
Par cette simple déviation d'une perspective ou d'un contexte donné à un autre, un phénomène implicite et subtil de renvoi à la planche à dessin se met généralement en place, de remise en question des normes, des codes, des langages et des pratiques acceptées.
C'est un phénomène qui, à notre sens, sous-tend nombre de pratiques et de recherches artistiques contemporaines. Au-delà de toute approche générationnelle, nous nous trouvons dans une époque où le sens s'enroule souvent dans l'interstice, dans l'espace critique. Ouvert par le glissement de sens d'un des paramètres de l'œuvre d'art.
Found in Translation, chapter M est le 8e chapitre de la série d'expositions du commissaire Emmanuel Lambion, initiée en janvier 2010. Chaque chapitre, identifié par une lettre d'index choisie de manière associative plutôt qu'alphabétique, s'inscrit dans un cycle qui relie des déclinaisons spécifiques à différents contextes, lieux et formats autour de ce sujet polymorphe.
Dans le cas présent, l'accent a été mis sur une sélection d'œuvres intégrées à la fonctionnalité domestique du lieu ainsi que sur des pièces qui reflètent le caractère liminal et contrasté de cette

impressionnante architecture contemporaine en béton : située à l'orée des bois, dans un quartier très résidentiel, aux confins de la région bruxelloise.
Une tension entre nature et culture, une enquête réflexive sur l'idée même de processus créatif, entre matrice et reproduction et/ou artNICCefact, que ce dernier soit technologique, manufacturé ou artisanal, un jeu de subversion sur le concept même de valeur d'une œuvre d'art, toutes ces dimensions offrent des entrées de lecture potentielles aux œuvres sélectionnées pour ce projet in situ.

(14/07-01/09/2013) New York / US, Goethe Institute New York. Ludlow 38. **Celluloïd Brushes**
[cf. supra / 16/09-29/10/2011]

(/ -19/10/2013) Anvers, Galerie Marion de Cannière. **Dual Perspectives**.
* Curateur : Simon Delobel

* e. a. Bouvy Aline & Gillis John, Lundgren Ruben

(/ - / /2013) Prague / CZ, Karlin Studios. Mercury Retrograde **: Animated Realities**
* Curateurs : Zeljka Himbele et William Heath
[à vérifier ; cf supra l'expo du même intitulé à Austin 2009]

* Ensuite New York, Stephan Stoyanov

FIN DE LA COLLABORATION AVEC JOHN GILLIS. À partir de fin 2013 **ALINE BOUVY** DÉVELOPPE UNE PRATIQUE ARTISTIQUE EN SOLO

(06/09-27/10/2013) Bruxelles, NICC / Vitrine (rue L. Crickxstraat 1, Anderlecht)**. Bouvy Aline. It tastes like shit, it is shit, want a toothbrush (Ça a le goût de la merde, c'est de la merde, veux une brosse à dents)**



En vitrine, une installation avec un robinet qui goutte en permanence sur un fond de carreaux de salle de bains.

- Texte de présentation

L'initiative gérée par des artistes NICC déménage à Bruxelles. Après une histoire de plusieurs décennies à Anvers, le conseil d'administration a décidé d'entamer un nouveau chapitre dans la capitale belge. Dans le contexte de la scène artistique internationale florissante de la ville, le NICC continuera à fonctionner comme une organisation sans but lucratif pour et par les artistes visuels, défendant les droits de l'artiste. En s'installant à Bruxelles, l'organisation aspire à créer un soutien artistique encore plus large au niveau national.

Des expositions seront organisées tous les deux mois dans une vitrine ouverte 24 heures sur 24, 7 jours sur 7, non loin de la gare de Bruxelles-Midi. En outre, le NICC accueillera deux fois par mois des discussions d'artistes avec des personnalités de premier plan dans son nouvel espace de bureaux et organisera différentes interventions dans la ville. D'autres activités auront lieu à l'automne de cette année, à Anvers et à Liège.

Le week-end d'ouverture du nouvel espace coïncidera avec les Brussels Art Days (6-8 septembre), ce qui créera une dynamique intéressante avec le programme des galeries de la ville. Les premiers artistes à être exposés à Bruxelles sont Pierre Bismuth, sur un parking vacant près de WIELS (le vendredi 6), et Aline Bouvy dans le nouvel espace du projet NICC dans la rue Lambert Crickx (le samedi 7). Le samedi 7 à 18h, le NICC accueillera également une conversation entre Danh Vo et Tim Rollins.

(…)

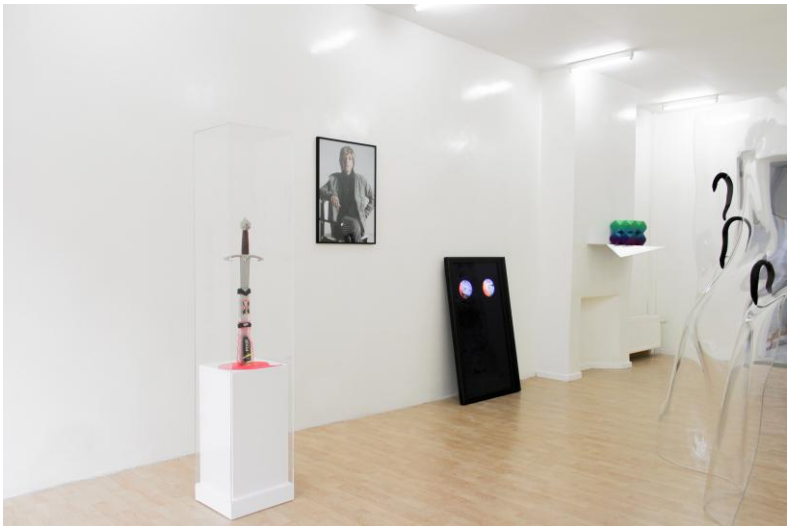
Aline Bouvy (1974,LU) s'intéresse à la peur de la saleté - d'une part, en tant qu'instrument qui renforce la culture dominante et le pouvoir de ses dirigeants, d'autre part, la peur de la saleté en tant qu'expression de la séparation entre ceux qui adhèrent au code moral et éthique d'une culture et ceux qui ne s'y conforment pas. Dans la vitrine du CNAC, Bouvy présente « It tastes like shit, it is shit, want a toothbrush », une nouvelle installation qui raconte le corps comme une abstraction fuyante. Aline Bouvy est une artiste qui vit et travaille à Bruxelles. Avec l'artiste John Gillis (1972, BE), elle a présenté son travail en tant que duo d'artistes dans des lieux tels que International Project Space, Birmingham ; International Anthony Burgess Foundation, Manchester ; Kunstmuseum, Bonn ; WIELS, Bruxelles ; Casino Luxembourg, Luxembourg ; Le Temple, Paris.

Traduit avec DeepL.com (version gratuite)

2014

(11/01-25/01/2014) Bruxelles, Island. **Acid Rain**.
* Organisation : Aline Bouvy, Xavier Mary.

** Auce Jakup, Bouvy Aline, Charlotte-Ray Alice, Davenport Simon, De Vries Anne, Drew Benedict, Mary Xavier, Pariset Aude, Si-Qin Timur.







Aline Bouvy. *Empathy*. 2014.

(06/02-09/02/2014) Mexico / MX, Col. Centro / Bruxelles, Komplot (à). **Material Art Fair**.

* Bouvy Aline, Evrard David, Gerstberger

- Texte de présentation :
Retro-traditionalisme : L'amour des petits animaux ? L'attraction pour la peinture ou n'importe quel type d'objets d'art qui puissent tenir dans un appartement ? La bourgeoise comme toujours ? Une curiosité pour les anciens médias tels que le théâtre, le cinéma ou la photographie, l'exposition blanche et grise est remplie d'objets pouvant être accrochés, encadrés, ou disposés sur des socles.
Ce retour de la tradition est visible dans les petits espaces d'expositions à la recherche de reconnaissance pour eux-mêmes ainsi que pour les artistes qu'ils représentent. Cette tentative, ce désir, cette ambition émerge dans une période d'insécurité et de précarité alors que le futur est plus que jamais incertain. Alors qu'au même moment, l'esthétique underground réapparait dans les grands espaces comme le Palais de Tokyo, comme étant le « sommet du chic ». Intégrer l'underground comme une valeur esthétique tout en promettant aux artistes invités de faire partie de l'institution est aujourd'hui ce qu'il y a de plus tendance.
Qu'est-ce qui va mal avec l'art contemporain ? Est-ce la propriété d'un petit nombre d'heureux élus ? C'est ce qu'a dit le ministre de la Culture. La fascination du riche ? Il y eut une certaine volonté de vendre le plus largement au public : éditions, autocollants, t-shirts, etc … Alors oui ! Entre les deux on trouve toujours une requalification de l'art comme objet. Après la dislocation de l'objet d'art et de l'espace d'art, nous vivons une requalification du white cube et de son contenu comme un ensemble de produits bien fini ; la dématérialisation a laissé la place à la super-matérialisation, un retour du « vrai objet » qui confortera le spectateur, le consommateur et l'amateur. On peut admirer tous ces produits dans des espaces immaculés radiant leur pouvoir de spéculation. Suggérant une longue recherche, une entreprise spécifique, une déambulation poétique ? Oui, mais c'est encore difficile de sentir ce mouvement à travers le choc radical.
Un ami nous disait hier « influences » au lieu de « références », c'est plus élégant.

(14/02-16/02/2014) Oaxaca / MX, Parallel. **Are You Thinking About Atlantis ?**

* Bouvy Aline, Evrard David, Barker Noah**,** Kelly Thimothy James et Puppies Puppies de Lodos Contemporáneo (Mexico City / Chicago) et Stefan Benchoam de Proyectos Ultravioleta (Guatemala).

** Bouvy Aline avec *Stratégie de non-coopération 1. Plâtre jesmonithe, 2015*
Le chien errant est une figure récurrente dans les œuvres récentes de Bouvy, dans lesquelles elle dessine des parties intimes du corps humain dans des environnements naturels ou construits, ainsi que dans leur relation avec des liquides internes.

- Texte de présentation :
Komplot et Parallel /// Oaxaca organisent « *Are You Thinking About Atlantis ?* », qui présente des œuvres d'Aline Bouvy et de David Evrard de Bruxelles.
L'exposition est née de l'expérience d'une semaine à la Material Art Fair, où nos points de vue sur les œuvres ont fui dans différentes directions, à la fois dans les topologies conceptuelles et physiques, de Bruxelles à Chicago, en passant par Oaxaca et Guatemala City. Spontané et réactif, ce geste curatorial donne un aperçu discret des scènes artistiques des trois continents.
Are You Thinking About Atlantis ? confronte la présence d'œuvres à une dissolution du discours avec des pièces relatives aux vagues, à la vapeur, à l'eau, à la fumée, aux structures carbonatées et à des

scénarios dispersés, qui peuvent aussi bien s'installer dans des géométries philosophiques que rester des états contemplatifs vers une mise en forme formelle.

(12/04-05/07/2014) Vénissieux / FR, Espace Arts Plastiques Madeleine-Lambert. Bouvy Aline. Forme et langage de l'Empathie.



* Commissaire de l'exposition : Françoise Lonardoni

** Catalogue (64 pp. Imprimé en France par Public Imprim, Vénissieux. Tiré à 500 exemplaires Dépôt légal 2ème trimestre 2014 ISBN : 978-2-9533817-6-4 Prix : 5 €).
Auteurs : Aline Bouvy (fac similé du carnet de notes prises lors d'un séminaire de philosophie) et Françoise Lonardoni.



- *Photographie,* Tirage pigmentaire digital sur papier RC (resin coated) contrecollé sur aluminium, 165 x 120 cm
- Achat à l'artiste en 2014, Inv. : 2014.5
  En dépôt depuis le 20/02/2020 : Mairie de Vénissieux

(06/06-06/07/2014) London / GB, IMT Gallery. **Obliteration Devices**.
* Commissariat : David Burrows

** Auce Jakup, Bouvy Aline, Burrows David, Cussans John, Drew Benedict, Jordon Ryan, O'sullivan Simon, Peyre Roberto N., Sawtell Hannah, Shani Tai.

(11/06-31/07/2014) Bruxelles, rue de la Régence 67. **Mon Chéri, Bien ou Bien.**

* Beveridge Gabriele, Bouvy Aline, Farah Hamishi, Goldby Mike, Grunewald Manor, Kim Lucy, Ribe Torben, Ross-Ho Amanda, Samsworth Dominic, Staniak Michael.

(17/09- / /2014) Bruxelles, Wiels. (Project room**). Return to sender**.
Œuvres d'art originales en forme de carte postale de 100 artistes avec un message contre la stigmatisation !
* Commissariat : KAOS - Kunstatelier Opperstraat

** A. Yves, Aerts Nel, Baumann Daniel, Beddeleem Nico, Bijl Guillaume, Bijloos Florian, Blockx Paul, Bouvy Aline, Catrysse Wim, Colson Vaast, Copers Leo, Cordenier Jana, Curlet François, Daems Anne, De Groef Karel, De Gruyter Jos, De Roover Marijke, De Vogelaere Lut, De Vries Ilke, Dedobbeleer Koenraad, Delrue Ronny, Devos Marleen, Dheedene Stefaan, Dockx Nico, Dragonetti Fabienne, Durinck Dieter, Evrard David, Galle Jerry, Garcia Dora, Ginckels Pieterjan, Graham Dan, Haesaerts Sofie, Hemmerechts Veerle, Hendrikse Paul, Herman Gerard, Hermans Krijn, Hüwels Lien, Islam Sanchita, Jacobs Henri, Kaplunova Ekaterina, Lambrechts Franciska, Lang Sabina, Leus Bart, Lindemans Gorik, Loyens Myriam, Maguire Brian, Mahéo Erwan, Mannaerts Valérie, Marijnissen Wendy, Martens Dirk, Mennes Lara, Michiels Mike, Michielsen Rufus, Rufus Mroczek Rufus, Musschoot Kim, Nadashi Shelly, Nouwen Rob, Nys Sophie, Oiseaux sans tête, Ots Jurgen, Pacquée Ria, Pepermans Albert, Platéus Benoît, Roche Denis, Rombouts Guy, Ryslavy Kurt, Sarah & Charles, Benjamin Saurer, Kelly Schacht, Bela Silva, Helmut Stallaerts, Timothy Stappaerts, Isabelle Stockmans, Strik Elly, Struyven Indra, Terlinden Christophe, Theys Koen, Thys Erik, Thys Harald, Tirtiaux Adrien, Unik-ID Sven, Van den Abeele Michael, Van der Borght Hans, Van Doorn Dries, van Innis Benoît, Van Kerckvoorde Elke, Van Meulder Lieven, Van Woerden Sarah, Vancaldenhoven Martine, Vandenplas Willemjan, Venlet Richard, Verdonck Benjamin, Verheyen Katja, Verhoeven Gert, Vermeersch Pieter, Vermeir Koen, Voet Leen, Vosté Michael, Wächtler Peter.

(18/09-31/10/2014) Liège, Yoko Uhoda Gallery. **Trailers for the future**.
EXPOSITION D'OUVERTURE de la galerie rue Forgeur.

* Bouvy Aline, Fertil Alan & Teixidor Damien, Gaillard & Claude, Jakup Auce, Koks Aukje, Mary Xavier, Platéus Benoit, Platéus Frédéric, Sarah & Charles.

- Texte de présentation sur le site de la galerie.
La première exposition, *Trailers for the Future*, s'annonce comme le coup d'envoi d'une année riche en créativité. Elle donne carte blanche à Aline Bouvy, Alan Fertil & Damien Teixidor, Gaillard & Claude, Jakup Auce, Aukje Koks, Xavier Mary, Benoit Platéus, Frédéric Platéus et Sarah & Charles. Des artistes actifs sur la scène bruxelloise et dont les préoccupations convergent vers celles de la veine simulationniste incarnée par des sommités comme Jack Golstein ou Jeff Koons. En prenant le parti de l'éclectisme et de la spontanéité, *Trailers for the Future* donne le ton des prochains événements. Ce rassemblement d'artistes issus d'horizons différents se veut assurément une promesse d'avenir, une ouverture sur une forme d'art libre.

(25/09-31/10/2014 à vérifier) Luxembourg / LU. Nosbaum & Reding Projects. **My Legs Up And Exposed To The World My Bottom Under The Jean Trousers**
* Commissariat : Alberto Garcia del Castillo.

** Bouvy Aline, Dudu Vava, Ots Jurgen.

(25/09-31/10/2014) Luxembourg / LU. Gallerie Nosbaum -Reding. Aline Bouvy. Politics of Intimacy
* Commissariat : Alberto Garcia del Castillo.

Texte de présentation
Explorer d'autres mediums pour partager autrement d'autres préoccupations. Pour Politics of Intimacy, Aline Bouvy invite à une expérience plus qu'à une monstration. L'environnement visuel et infra-sonore qu'elle met en place à la galerie Nosbaum Reding rappelle au corps qu'il est un medium à ressentir et donc à apprendre. Poursuivant la radicalisation des moyens qu'elle met en œuvre, l'artiste choisit de dérouter pour mieux partager. L'hégémonie de la vision est contrariée, le rationnel heurte le sensoriel, les champs de perception et de signification sont bousculés. Et la photogénie de l'exposition se remet en question.

- **Anne Franssen** . Interview d'Aline Bouvy, Bruxelles, 26 août 2014,
Dans son atelier, de grandes pièces de linoléum gris aux formes organiques, posées au sol, semblent vibrer, empilées comme des raies au fond de l'océan. Un peu plus loin, posé contre le mur, un imposant panneau vertical a eu raison de ce désordre. Recouvert du même linoleum aux motifs noir et blanc, il présente des formes similaires mais plus rigides précisément agencées pour un contraste maximum. Eparpillés, des outils de toutes sortes, des chutes de bois et de lino, du verre, du papier, des caisses semblent jouer les seconds rôles. Dans ce chaos qu'on sent temporaire, une forme nette s'impose, encore plus immobile que le socle sur lequel elle est posée : une reproduction simplifiée de tête humaine, noire, avec des oreilles en silicone, roses.



A.B. : C'est une tête artificielle destinée à l'enregistrement « binaural » (une technique obsolète qui ambitionnait d'enregistrer le son comme on l'entend réellement mais qui, en définitive, l'altérait). Elle joue le rôle de confident sur mon carton d'invitation…

A.F. : Peux-tu décrire l'exposition que tu prépares ?
A.B. : Je travaille à un environnement visuel et sonore (mais non audible) constitué de différents éléments qui occupent toute la galerie. Des collages de pièces de linoléum sur panneau, relevés de dessins réalisés avec des lés de jointures. Sur certains de ces panneaux, il y aura des supports horizontaux sur lesquels seront posés des objets, photographies, moulages… La taille des panneaux a été choisie en fonction de la hauteur des murs de la galerie pour qu'ils s'intègrent dans le *lay-out* de l'espace et le fassent fonctionner presque comme un décor. Il ne s'agit donc pas d'une série de panneaux mais plutôt d'un ensemble. Un dispositif d'immersion.
Il y aura aussi une console qui émet des infra-sons, des sons aux fréquences en-dessous du seuil audible humain mais que le corps perçoit comme des vibrations… Ce dispositif sera également intégré dans l'espace, puisque les ondes sortiront de l'embrasure de deux portes qui s'y trouvent. Un tissu

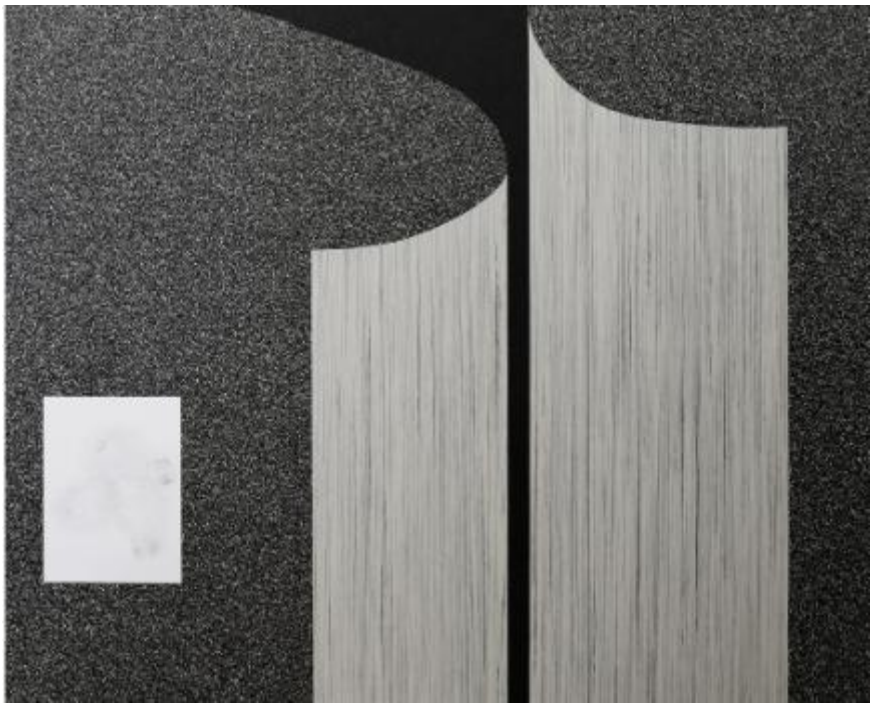
pour enceinte tendu dans les ouvertures. Comme des baffles géants, à la fois très présents et très intégrés.(…)
pour la suite, Voir onglet Textes de l'artiste
Ou https://www.nosbaumreding.com/en/artists/exhibitiondetails/20/aline-bouvy-politics-of-intimacy?iae=120#art-5



Aline Bouvy *I'm full of it, you're in too deep*, 2014,natural linoleum on wood, inkjet print on archival paper 230 x 285 cm



Aline Bouvy *Interruption in the social contract*, 2014, natural linoleum on wood, 230 x 190 cm
What is it, where is it, how will it affect me, 2014, natural linoleum on wood, 230 x 190 cm



Aline Bouvy
You. Gorgeous., 2014
natural linoleum on wood,
inkjet print on archival
paper
230 x 285 cm



Aline Bouvy
Politics of intimacy, 2014
natural linoleum on wood, plexiglas frames,
inkjet print on archival paper
230 x 190 cm



- Luc Caregari. « ART CONTEMPORAIN: Politiques du corps » in *Woxx, l'autre hebdomadaire Luxembourg, 19/09/2014.* https://www.woxx.lu/



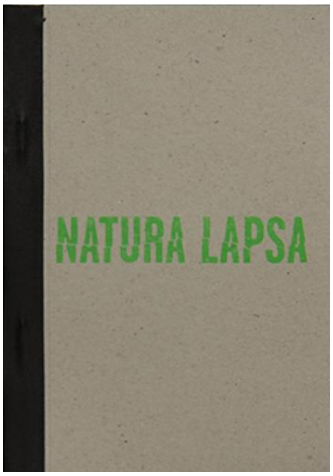
La saison 2014-2015 démarre sur les chapeaux de roues pour l'artiste belgo-luxembourgeoise Aline Bouvy, avec l'inauguration de sa sculpture « D'Heemechtshand » à Ettelbruck et une exposition dans la capitale.

Installée sur une des chaises de la terrasse du café attenant au Musée d'histoire de la Ville de Luxembourg, Aline Bouvy est peut-être en manque de clopes, mais pas d'inspiration. Jonglant entre montages d'expos, vernissages et inaugurations, cette artiste, d'origine belge mais qui a passé une bonne partie de son enfance et adolescence au grand-duché, a en effet deux grands rendez-vous avec la scène culturelle locale. D'un côté l'inauguration de la sculpture « D'Heemechtshand », ce weekend à Ettelbruck, dans le cadre du 150e anniversaire de la « Heemecht » – l'hymne national donc. Et de l'autre sa première exposition monographique, « Politics of Intimacy », à la galerie Nosbaum & Reding, dont le vernissage aura lieu jeudi prochain.
Aline Bouvy est une de ces artistes dont le choix de vie s'est fait déjà très tôt. « Adolescente difficile », comme elle se décrit elle-même, elle a fui le système scolaire classique pour s'inscrire au lycée Saint-Luc à Liège. Elle y a construit sa « petite base artistique ». Mais ce n'est qu'après qu'une question essentielle s'est posée : « Est-ce que je continue une éducation artistique ou pas ? Avec la pression parentale je me suis d'abord inscrite à l'université en philologie germanique. Mais cela me pesait, car ce n'était pas ce que je voulais. Et puis j'ai entendu parler de l'Ecole de recherche graphique à Bruxelles, fondée dans les années 1970 par le philosophe belge Thierry de Duve. »
« La question de la réussite ou non ne se pose pas. »
La spécialité de cette école est qu'elle n'enseigne pas un médium spécifique. Au contraire, les étudiants sont invités à développer leur propre démarche, leur pratique artistique personnelle. « Ce n'est que par après qu'on nous a appris à manier les médiums avec lesquels nous voulions travailler, ou qu'on nous a même incités à les inventer nous-mêmes. » L'autre spécificité de cette école est que les professeurs sont tous des artistes actifs : « Cela déteint sur la façon dont l'art est enseigné. On misait beaucoup sur le dialogue, sur la conversation et le débat d'idées. C'est une école qui enseigne avant tout la prise de conscience de la place de l'artiste dans la société, et qui nous invite à prendre position. Ce n'est qu'après qu'on peut développer des projets. »
Pour Bouvy, les années passées à l'Ecole de recherche graphique l'ont surtout mise en contact avec le monde de l'art contemporain : « Avant, mes références étaient tout à fait différentes et c'était une vraie découverte des possibilités. Cette explosion des possibles était très libératrice et m'a conduite à une réflexion profonde. La question de la réussite ou non ne se pose pas. C'est plutôt la recherche d'une attitude et la recherche de moyens – et de l'économie de moyens – qu'on met en oeuvre. Des moyens pour trouver comment donner des réponses à des questions sociétales. »
Se voit-elle comme une artiste politique ? « Pas à proprement parler. Mais je pense qu'être artiste est politique d'office. Tout artiste qui s'engage dans son travail s'y engage aussi de façon politique. Avoir une position qui ne touche qu'à l'art proprement dit, avec toute l'antinormativité qui va avec, engendre aussi une prise de position politique. Et parfois je trouve certains travaux d'artistes soi-disant `politiques' bien moins politiques que ceux de personnes qui ne se définissent pas ainsi. Le politique, c'est une action sur le monde avec comme objectif de changer certaines choses. L'objet artistique est aussi une action sur un environnement, un spectateur qui peut également engendrer un changement, même s'il n'est que d'ordre émotionnel ou affectif. Même le formalisme extrême peut porter une position politique. » Ceci explique aussi son positionnement en tant que femme dans le business artistique. Même si son art n'est pas explicitement féministe, elle ne nie pas qu'être une femme dans le microcosme de l'art peut être difficile : « Il existe toujours des clichés. Si j'étais un artiste masculin qui a la quarantaine, se bourre la gueule tous les soirs et sort avec des filles beaucoup plus jeunes, personne n'y verrait d'inconvénient. Mais en tant que femme, c'est beaucoup plus difficile. »

« Tout artiste qui s'engage dans son travail s'y engage aussi de façon politique. »
Dans le travail d'Aline Bouvy, on trouve certaines constantes : les notions de corps ou de tabou par exemple peuvent être vues comme des fils rouges. Pourtant, ce qui compte pour elle, c'est la continuité de la pensée. « Ce qui m'importe c'est de réfléchir à un rapport au monde à des niveaux qui sont peut-être les plus délicats. Ce peut être des choses comme des manières, des réactions, des pressions exercées par la société, aller chercher les points où ça coince. Des choses qui ont aussi à voir avec le bagage socioculturel. »
Quant à la notion de corporalité, elle prévaut dans le travail d'Aline Bouvy. Avec avant tout son corps à elle. « J'ai mes mains devant moi, c'est avec mon corps que je ressens. Donc c'est lui que je mets en scène. N'empêche que je ne définirais pas ma démarche comme étant du `body art' par exemple. Je ne fais pas dans le performatif, ni dans l'explicitement interactif, puisque je considère que chaque oeuvre d'art est interactive en elle-même. Ce qui m'intéresse aussi, c'est que le corps est l'intermédiaire entre le faire et la pensée. Donc faire réagir le corps c'est quelque chose qui m'intéresse. » Comme par exemple dans sa nouvelle exposition à la galerie Nosbaum & Reding, « Politics of Intimacy », où elle l'utilise comme une « machine résonnante » à travers un dispositif émettant des ultrabasses, que l'oreille ne peut percevoir mais que le corps ressent forcément. « L'idée était de mettre le spectateur dans une sorte d'état second, proche de ceux provoqués par la drogue ou la méditation. Et de l'y laisser. » Car Bouvy, on l'aura compris, n'est pas une de ces artistes qui donnent des indications explicites au spectateur. Au contraire, pour elle, ce qui importe c'est que le spectateur soit confronté seul à ses pièces et qu'il s'y découvre lui-même. Une sorte d'émancipation forcée si l'on veut.
Pour la « Heemechtshand », pourtant, elle a un peu changé sa procédure. Vu que normalement elle ne participe pas à ce type de concours, elle a été la première étonnée quand la commune d'Ettelbruck lui a fait savoir que son projet avait été retenu. « J'avais vu les autres propositions, dont certaines étaient déjà coulées dans le bronze. Alors je me disais qu'avec ma maquette vite faite je n'aurais aucune chance. » Mais c'est peut-être la démarche d'Aline Bouvy qui a plu aux responsables communaux : « Ce qui m'a impressionnée, c'est que quand, il y a 150 ans, l'hymne national a été présenté, il a été chanté a cappella par 550 personnes. Je voulais absolument inclure ce fait dans le monument, et c'est de là qu'est née l'idée des moulages de bouches. » Des moulages qui ont été faits sur des modèles de citoyens de la ville d'Ettelbruck, qui se sont présentés dans trois ateliers organisés par l'artiste. « C'était intéressant, car il y avait de tout : des vieux résistants, pour qui cette chanson revêt toujours une signification particulière, des jeunes couples, des enfants… » Même si l'idée initiale de mouler exactement 550 bouches a dû être abandonnée en cours de route pour, entre autres, des raisons de stabilité du monument, l'idée de rendre hommage à cette première présentation de l'hymne luxembourgeois est toujours aussi présente. Certes, Aline Bouvy a dû essuyer certaines critiques par rapport à la pertinence d'un monument national, et donc forcément nationaliste, fait par une artiste contemporaine. Mais cela lui importe peu, vu que dans sa démarche la dimension nationaliste ne prend aucune place. Et c'est même peut-être cela qui après tout est aussi une déclaration politique. Ce qu'il fallait démontrer.

(26/09-30/11/2014) Poitiers / FR, Entrepôt-Galerie Le Confort Moderne. **Natura Lapsa**.

* Commissariat : Yann Chevalier et Laurent Le Deunff,



* Audéoud Fabienne, Bouvy Aline, Calmets, Cherpin Stéphanie, Colomes Anne, Craven Ann, De Pekin Tom, Dubuisson Julien, Evrard David, Fischli Peter et Weiss David, Gilardi Piero, Gouviez Damien, Handforth Mark, Le Deunff Laurent, Luche Ingrid, Lugosi Mirka, Monnier Richard, Noguès Cécile, Porte Aurélien, Richardot Samuel, Rodland Torbjorn, Sacriste Anne Laure, Salavert Aurélie, Trenkwalder Elmar, Tujague Mathias, Vitale Marianne, Weber Marnie.
*** Catalogue (édité en 2015, 226 pages, 400 ex., coul.)

- Texte de présentation :
L'exposition se construit librement autour de cette idée de la nature, une image abstraite et inquiétante et renoue avec la représentation d'une nature crainte, perçue comme un domaine de perdition, le terrain de jeu du sauvage et du diable : la notion de natura lapsa.

(/ - / /2014) Bruxelles, Galerie Christopher Crescent. [**Sans titre**]

* Birk Andrew, Bouvy Aline, Kirkeby Absalon.





(/ - / /2014) Bruxelles, Quincaillerie Vander Eycken, **Paradise Lost.**
* Commissariat : Damien & The Love Guru,

(/ - / /2014) Bruxelles, Galerie Olivier Biltereyst (antiquaire), **Vive l'Eté**.
* Commissariat : Damien Delepeleire.

2015

(24/04-30/05/2015) Bruxelles, Galerie Albert Baronian. **To blow smoke in order to heal (Souffler de la fumée pour guérir).**
* Organisation : Xavier Mary et Aline Bouvy

** Bouvy Aline, Bickerton Eshley, Corre Jean-Alain, Bybbroe Moller Simon, Gerstberger Yann, Hansen Elias, Mary Xavier



Photos **: :** © Hugard & Vanoverschelde photography, images courtesy of the artists and Albert Baronian, Brussels





Bouvy Aline
So it can die, or not (detail), 2015

- Textes de présentation :

* « Cela m'est venu à l'esprit comme une grande vision accélérée. J'ai vu un être humain sortir de la terre, rester là un instant, puis se dissoudre à nouveau en elle. Ce n'était qu'un bref instant, et à cet instant, toute notre vie s'est écoulée. Puis j'ai vu une immense ville surgir du sol du désert sous mes pieds, exister pendant une seconde, puis disparaître à nouveau dans l'immensité du désert. Les plantes, les rochers et la terre sous mes pieds me disaient : « Oui, c'est vraiment comme ça, ta vie, la ville dans laquelle tu vis. » C'était comme si j'étais capable de percevoir et de communiquer avec une résonance ou une vibration qui m'entourait. Ces barrières intérieures qui me définissaient comme une identité distincte de « cela » – mon environnement – s'étaient dissoutes. Une prise de conscience bouleversante m'a envahi : la race humaine et toute la technologie qu'elle a formée ne sont rien d'autre que des fleurs de la terre. » *Technoshamanisme : Cyber-sorcellerie et schizophrénie par Dave Green, Faculté des sciences économiques et sociales, Université de l'Ouest de l'Angleterre, Bristol, Royaume-Uni, 2011*

* Un icaro (ou ikaro) est une chanson chantée lors des cérémonies de guérison Shipibo ou par les végétalistes. Le mot icaro serait dérivé du verbe quechua ikaray, qui signifie « souffler de la fumée pour guérir ».

Les chamans Shipibo disent que les esprits, en particulier les esprits des plantes, leur enseignent les icaros. Ils sont utilisés pour provoquer la mareación (les effets visionnaires de l'ayahuasca), faire disparaître la mareación, appeler différents esprits végétaux, appeler les esprits d'autres personnes ou des défunts, faire disparaître les esprits et les énergies sombres, pour se protéger et pour gérer la

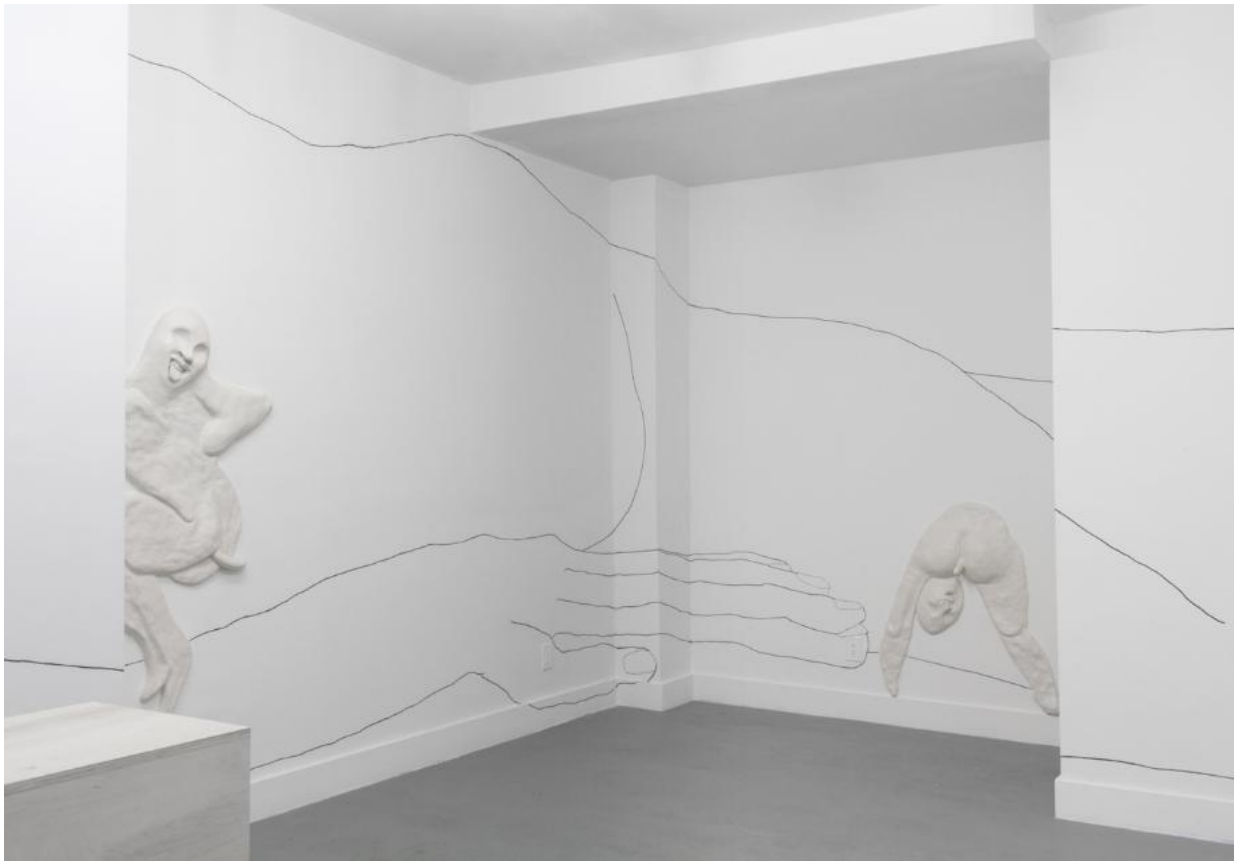
Les pièces sélectionnées pour l'exposition sont des icaros de notre technosphère. L'exposition fonctionne comme une cérémonie. En considérant notre environnement comme faisant partie d'un monde holistique, comme nous considérons la nature, nous pourrions affirmer que les artistes présentés ici sont liés à une forme de techno-chamanisme. Ils font parler les objets, les matériaux, les images et les attitudes, nous bénissant d'une énergie environnante qui existe aussi bien dans le métro new-yorkais que dans les bouteilles en plastique, des grandes villes aux paysages virtuels du design d'entreprise.

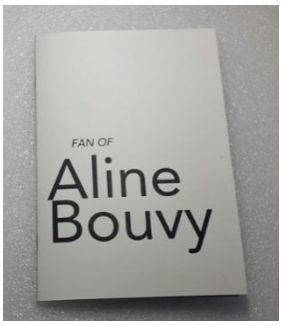
C'est le retour du cycle magique.

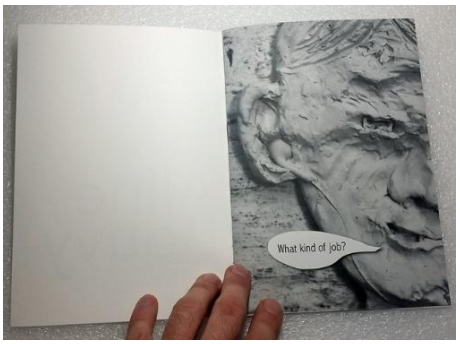
Les objets sont animés par une force étrangère que nous ne comprenons pas toujours. La technique a cessé d'être l'art du logos, le cauchemar de la modernité est la magie de demain.

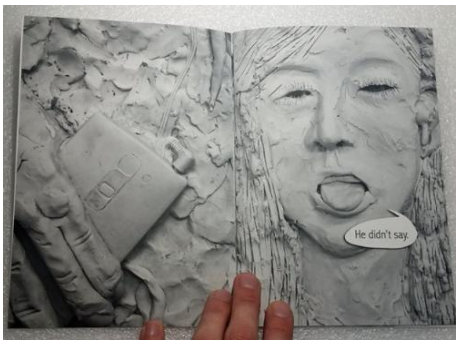
(25/06-24/07/2015) New-York, Brooklyn, Motel. Who will wear my Theeth as Amulets ? Qui portera mes dents comme des amulettes ?
* Organisation : Bunk Club















- Texte de présentation

Il y a moi-même, et puis il y a ce que je fais – entre les deux, un grand amas de tissus mous. Ces dernières semaines, c'était presque avec haine que je m'asseyais à ma table de travail. Je travaillais lentement, m'excusant fréquemment. L'inaction est aussi synonyme de stabilité. Le vieux paradoxe veut que l'âne – aussi assoiffé que privé de nourriture –, placé entre une botte de foin et un seau d'eau, remette son choix à plus tard jusqu'à sa mort. Cette expérience de pensée apparemment absurde ne devient utile que lorsqu'on se débarrasse de la métaphore – pour revenir à la souffrance réelle de l'âne imaginaire. Alors, et seulement alors, après avoir vu l'indécision de l'animal en chair et en os, on peut la réinscrire dans le royaume de la métaphore.



Mais je suis fatigué (trop fatigué pour ça). Chaque jour commence tôt et finit tard. Et quand je m'endors enfin, je rêve d'îles sans rivages et de rivières sans embouchure. Tout est parfaitement scellé, sans orifice ni entrée.

J'imagine que la mort en Amérique a un goût différent de celui de l'Europe. Freud était un misogyne absolu qui voyait la mort et le sexe partout (et même le sexe dans la mort, et vice versa). Et toujours déguisé en loup, en guêpe, en noyer, et avec d'innombrables métaphores de la castration. Je fantasme sur une mort plus jeune, plus virile en Amérique. On peut écarter le cliché du squelette encapuchonné portant une faucille comme un pur manque d'imagination. Ce genre de métaphore (la mort est une personne) témoigne d'un anthropocentrisme paresseux qui ne peut imaginer le monde que composé d'intentions analogues aux nôtres. Quoi qu'il en soit, elle est trop banale, trop attendue, totalement dépourvue de la fascination et du vertige de la mort telle qu'elle opère dans le monde réel. La mort est pure potentialité. C'est une île, une voiture rapide sur un parking, le fast-food comme suicide au ralenti, la stabilité d'un système qui ne fonctionne pas. C'est l'âne qui s'effondre plutôt que de voter. (« Tout cela et plus encore ! »)

De la position d'où j'écris ces mots, je suis déjà (complètement) biologiquement mort - privé même de métaphore pour me vêtir.

Merci à Henry Andersen

(09/07-16/07/2015) Paris / FR, **Exo Exo / Art Fair**.
- Nosbaum Reding**. Solo Show d'Aline Bouvy. *Sorry, I slept with your dog (*Désolé, j'ai couché avec ton chien).**



- Sophie Yerly, texte de présentation
Intitulée *« Désolé, j'ai couché avec ton chien »* , l'exposition présente un impressionnant mur fait de bottes de paille peintes dans des tons sombres. Ce rempart spectaculaire soutient trois grandes impressions à jet d'encre représentant des fils bleus sortant de bouteilles tels les tentacules d'un organisme artificiel. De plus, une série de pieds en plâtre semblent coincés sous le mur de paille noire. Dans un coin de l'espace d'exposition, un homme nu a été rapidement dessiné sur le mur. Juste en dessous de ce dessin au crayon, de petits objets en plâtre ressemblant à des restes que l'on trouve au fond d'une poche, tels



qu'un briquet, des boutons, une cigarette cassée et de la monnaie, entre autres, ont été disposés au sol. L'ensemble de l'installation évoque une fête foraine campagnarde dans un futur dystopique. Le travail de Bouvy se caractérise par des dialogues, des histoires et des contes, et cette exposition ne fait pas exception. Ses œuvres ont une structure narrative : elles refusent l'achèvement ou la détermination comme des produits statuaires ; au contraire, elles sont en constante évolution et entretiennent un rapport particulier à la matérialité – notamment la façon dont un matériau peut ressembler à un autre, sans pour autant être présenté comme une illusion. À la fois hyperréaliste et totalement surréaliste, son travail présente également des moments de jeu et d'ironie qui donnent naissance à une esthétique poétique et radicale pleine d'esprit.



(04/09-02/10/2015) London / GB, UK IMT Gallery. **I'M Ten**
* e. a. Bouvy Aline

- Texte de présentation :
I'MTen est une exposition et une vente aux enchères en ligne célébrant les dix ans d'existence de la galerie IMT. L'exposition comprend plus de 150 œuvres uniques d'artistes émergents et établis tels que Yinka Shonibare, Adam Chodzko et O Zhang. Chaque artiste sélectionné a été invité à créer une œuvre originale de format A4, quel que soit le support utilisé. Toutes les œuvres seront ensuite exposées à la galerie IMT dans le cadre d'un accrochage démocratique, classées par ordre alphabétique, et vendues aux enchères dans les deux semaines précédant la clôture de l'exposition.

(06/09-10/10/2015) London / GB, Kunstraum. Bouvy Aline & Davenport Simon. New Pabulum.
* Curateur : Juste Kostikovaite.



Bouvy Aline, *Radical Passivity*, 2015

- Juste Kostikovaite, texte de présentation :

LISTE DES CHOSES À FAIRE :

Créer le « Wet Nurse Café »
Redomestiquer les grains de quinoa dans les Andes
Arracher les pins envahissants dans les dunes mortes
Vendre une voiture
Détester les vieux vêtements
Lire des articles sur les marathons
Jouer avec les poils d'un chien
Voir un enfant mourir

Bruno Latour propose de « regrouper les éléments contemporains le long d'une spirale plutôt que d'une ligne ». Nous avons bien un avenir et un passé, mais l'avenir prend la forme d'un cercle qui s'étend dans toutes les directions, et le passé n'est pas dépassé mais revisité, répété, entouré, protégé, recombiné, réinterprété et remanié...". En dehors d'une dualité entre présent et passé, l'action et l'objet entretiennent une relation polytemporelle. Alors que la production industrielle d'aliments et celle du patrimoine se combinent - production de haute technologie à côté des techniques traditionnelles - que pourrait-il se passer d'autre ? Pouvons-nous tirer une leçon sur l'alimentation humaine de la proposition d'un « Wet Nurse Café » - un site où des étrangers nourrissent des enfants au sein. L'échange du corps de la vache avec celui de l'homme permet de produire un nouveau pabulum, une expérience communautaire polytemporelle, un nexus de lait, une charité de la vie.



Photos par Oskar Proctor







2015. RESIDENCE à la CITÉ INTERNATIONALE DES ARTS à PARIS.

(16/10-14/11/2015) Courtrai, Dash Gallery. **How my mother got hacked (Comment ma mère a été piratée)**
* e. a : Bouvy Aline, Cruces Adam, Hornig Tilman, Pelzer Nicolas

(19/11-19/12/2015) New-York / US, Johannes Vogt Gallery. **Episode 19 : Friendly Faces**.
* Curateur : Middlemarch

** Beaudry Charlotte, Belou Martin, Bernardet Jean-Baptiste, Bonin Sébastien, Bouvy Aline, Carpentier Patrick, Coucke Joachim, Croes Eric, Decet Claire, De Tscharner David, De Gruyter Jos & Thys Harald,François Samuel, Goalec Valérian, Goldrajch Stephan, Guilbert Brice, Hugard Benjamin, Laborde Martin, Lizène Jacques, Meert Julien, Morin Justin, Platéus Benoit, Suermondt Robert, Van Herreweghe Egon.



(2015) Bruxelles, Le Salon. Bouvy Aline. I'm not interested in humans these days / Je ne m'intéresse pas aux humains ces jours-ci.



Je ne m'intéresse pas aux humains ces jours-ci, 2015
jesmonite, fibre de verre et pigment, 40 x 40 x 16 cm
Édition de 10 + 5 EA

« Les Coussins du Salon » est une série de coussins créés chaque année par des artistes de la scène artistique contemporaine bruxelloise et offerts au Salon. Leur vente permettra au Salon de poursuivre sa mission pour l'année à venir.

La toute première édition a été commandée à Aline Bouvy. Pour l'occasion, elle a créé un objet trompeur, un coussin dépourvu de toutes les qualités que l'on attend d'un coussin. Au lieu d'être moelleux, il est dur et, au lieu de disparaître comme objet décoratif, il vous fixe.
C'est un intrus dans le salon, et il est là pour rester…
Devrim Bayar, Virginie Devillez, Valérie Verhack

- Texte de présentation :
La sculpture « *I'm not interested in Humans these days »* (Je ne suis pas intéressée par les humains ces jours-ci) qu'Aline Bouvy a créée pour l'association bruxelloise « Les Coussins du Salon » en 2015. Le résultat n'est pas une œuvre d'art unique, mais une édition en plusieurs exemplaires. L'oreiller d'Aline Bouvy trompe le visiteur : contrairement à ce à quoi on s'attend, l'oreiller est dur. Il occupe également une position anormale dans l'espace du salon. Au lieu de disparaître tranquillement dans un canapé, il joue le rôle d'un intrus. Le coussin vous fixe et vous met mal à l'aise, au sens propre comme au sens figuré.

(/ - / /2015) Bruxelles, 120 minutes. Bouvy Aline. Objets fabriqués par l'homme.
* Commissaires : Lieven Seghers & Frank Koolen..

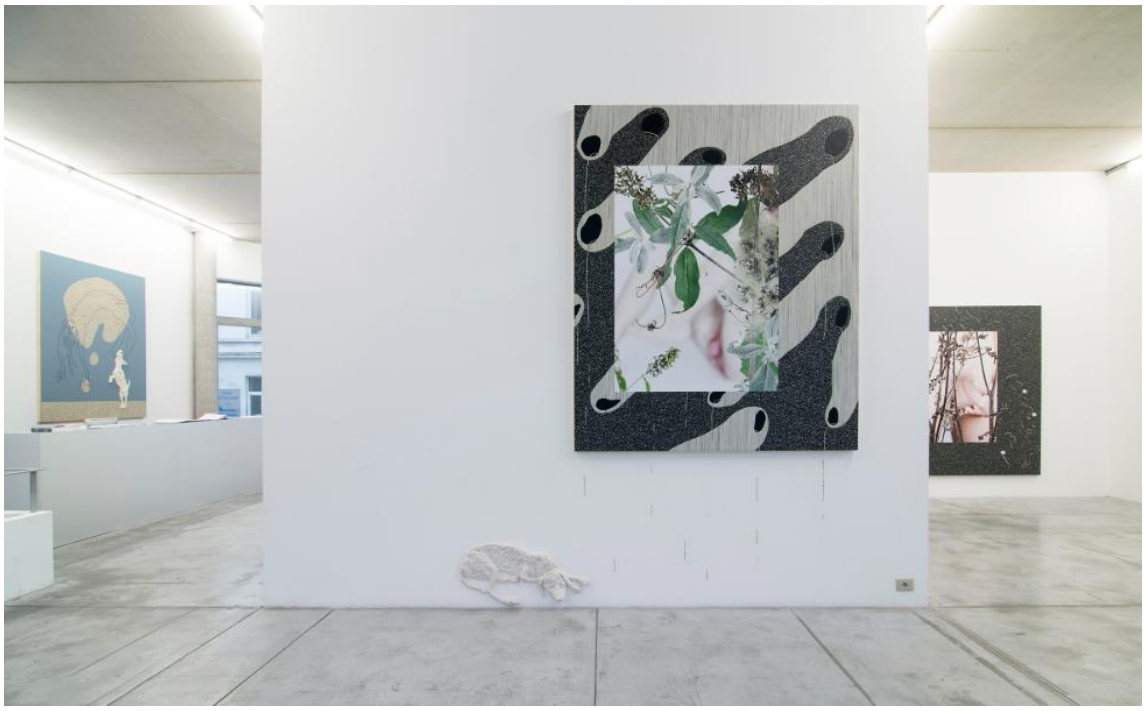
(/ - / /2015) , . Bouvy Aline. Load More.

(/ - / /2015) Bruxelles, Collection Frédéric de Goldschmidt. **Break out !**
* Commissariat : Julian Elias Bronner et Benjamin Faust Weber,

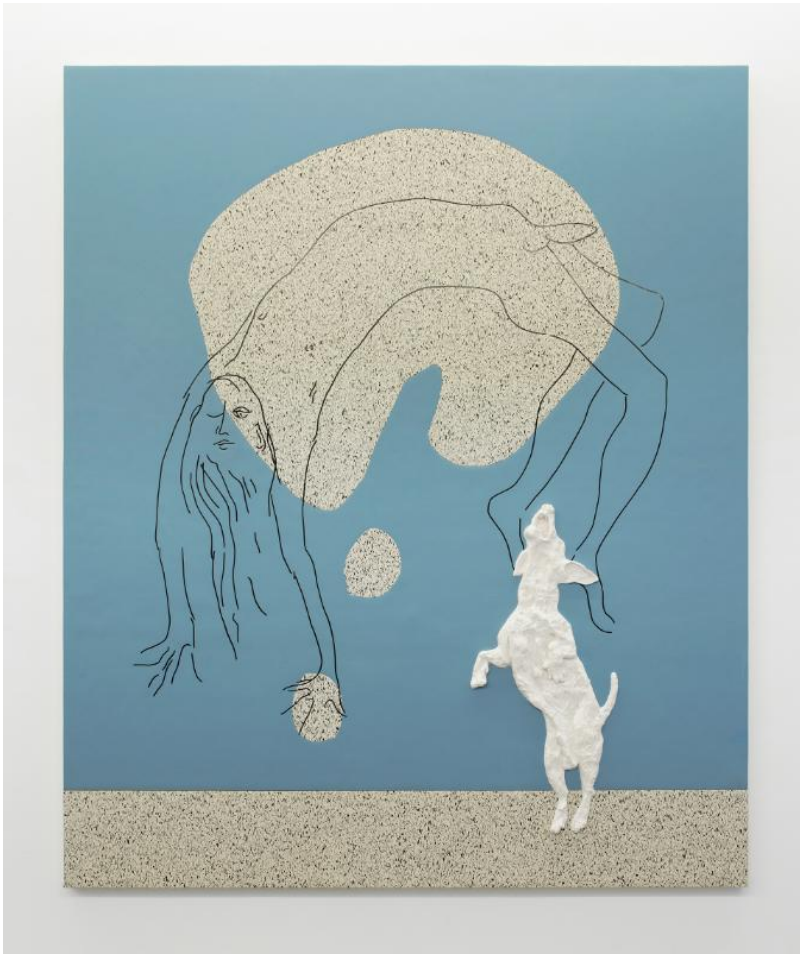
2016

(15/01-27/02/2016/2016) Bruxelles, Galerie Albert Baronian. Bouvy Aline. Urine Mate.









- Texte de présentation :



Albert Baronian a le plaisir d'annoncer la première exposition d'Aline Bouvy intitulée « Urine Mate ».
A l'image de ses précédentes expositions, Aline Bouvy puise son inspiration dans les éléments qui composent son quotidien formant un étrange concours de circonstances qui lui donne des envies de création et la pousse à se remettre en question. C'est dans une situation métaphorique et analogique entre la notion de garçons nus, d'animaux et de nature que se construit l'exposition Urine Mate. Une volonté de travailler sur l'imagerie de l'homme nu à l'état pur, l'omniprésence variée d'un chien, des plantes mal placées et intrusives.
L'artiste s'interroge par une approche pluridisciplinaire sur des questions liées à l'étendue de la société. Elle revendique une certaine liberté inconnue par rapport aux normes qui modèlent inconsciemment nos désirs et qui nous dictent ce qui est moralement et esthétiquement acceptable. Dans cette optique, elle cherche non pas à se mettre en marge de la société, mais plutôt à intégrer ces éléments/résidus, considérés d'un point de vue moral comme « sales » ou esthétiquement « laids », dans son processus créatif afin de s'affranchir de toute catégorisation. Jamais provocatrice, elle se fait un devoir de mettre en lumière le côté brut et désuet de ces déchets.





- **Audrey Christiaens**, Texte de présentation

En écho à ses expositions passées, Aline Bouvy puise son inspiration dans les éléments qui composent son quotidien, créant un étrange concours de circonstances qui stimule sa créativité et la pousse à la questionner. C'est dans une situation métaphorique et analogique entre les notions de garçons nus, d'animaux et de nature que s'inscrit l'exposition *« Urine Mate »* . L'envie de travailler sur l'imagerie de l'homme nu dans sa forme la plus pure ; l'omniprésence variée d'un chien et des plantes déplacées et envahissantes.



L'artiste questionne, par une approche pluridisciplinaire, des problématiques liées à la société dans son ensemble. Elle revendique une certaine liberté méconnue face aux normes qui modèlent inconsciemment nos désirs et nous dictent ce qui est moralement et esthétiquement acceptable. Dans cette perspective, elle cherche, non pas à se placer en marge de la société, mais plutôt à intégrer ces éléments/résidus, considérés moralement comme « sales » ou esthétiquement « laids », dans son processus créatif afin de se libérer de toute catégorisation. Sans jamais provoquer, elle se fait un devoir de mettre en lumière le côté brut et désuet de ces déchets.
Les panneaux de linoléum présentés dans l'exposition frappent par leur taille et leur contraste. À la fois durs et poétiques, ils sont chacun constitués de la photographie d'un homme dont la nudité est suggérée par un voile de plantes sauvages, robustes et rêches. Chaque photographie représente un type de plante différent que l'artiste a sélectionné dans les friches de la ville. Ces mauvaises herbes urbaines se sont,

métaphoriquement, infiltrées entre les mailles d'une société cultivée. Elles représentent en quelque sorte les tabous de chacun. En choisissant de placer un voile de plantes entre elle et son modèle, Aline Bouvy reconstitue l'image étrange d'un homme nu dans un contexte essentiellement neutre et naturel. En revanche, le choix des poses révèle une certaine insolence que la photographie adoucit afin de les soustraire à toute imagerie gay, pornographique ou érotico-romantique.
Dans ce même processus, les chiens, tels des garde-fous, défient la structure même de l'exposition, reflétant une société trop figée. L'image du chien est aussi importante qu'intéressante pour l'artiste. Le contexte urbain rassemble une multitude de chiens différents : chiens errants, chiens mendiants, etc. Dans l'esprit de l'artiste, ils bénéficient d'une forme de liberté retrouvée pour survivre dans un environnement créé par l'homme. Le chien maintient son autorité, tel un lien entre les linoléums et les photographies.
Le titre de l'exposition *« Urine Mate »* ouvre une autre voie vers une confrontation avec la norme. D'abord par l'appropriation féminine d'un terme qui désigne une forme de quotidien masculin, mais aussi par une possible confusion verbale entre *« Urine mate »* et « *urine made* » . Cette interprétation est un clin d'œil aux photographies présentant des sculptures en plâtre dans l'urine. Il s'agit de deux moules intégrés au quotidien intime de l'artiste, au sein de son atelier. Leur production constitue un retour à ce qui constitue une véritable matière première : le gypse et l'urine de l'artiste.
L'urine, comme celle des chiens et des plantes, apparaît comme un élément perturbateur, perturbant le sens clair des choses et des règles. À travers ces éléments/déchets, Aline Bouvy interroge l'utilité d'un résidu, de ces choses qui apparaissent au-delà du désir. Dans une course incessante vers le propre et le parfait, elles nous propulsent dans les failles de notre structure sociale. Le travail d'Aline Bouvy s'inscrit dans cette ambition profonde de nous ramener à la simplicité humaine, en dépassant les connotations construites, hiérarchisées et politiques de notre société.

- https://kanal.brussels/fr/inventaire/aline-bouvy/urine-mate-2
*Urine Mate (*2016) est une série de compositions de photographies de corps masculins nus et de linoléum naturel adoptant le format de la grande peinture. Sur Urine Mate 2, des tiges de fleurs sauvages disposées au premier plan camouflent le bas d'un corps nu en position accroupie. La série Urine Mate questionne en effet la représentation de l'homme nu dans le système patriarcal dominant. Le corps représenté sur Urine Mate 2 est quant à lui délibérément non-genré. Entremêlé avec des mauvaises herbes, il joue avec les connotations de « mauvais genre ». Ce tableau évoque d'ailleurs le cruising, pratique d'exploration et d'errance caractéristique de la communauté queer, réservée à des lieux publics en marge tels des bois, des quartiers de passage ou des terrains vagues, permettant autant la rencontre que la discrétion. En sortant du cadre et en dessinant les fleurs à même le mur, l'artiste pollinise l'espace d'exposition de ses idées non-conformistes. En représentant des espaces de potentialité ouverts à tous, Aline Bouvy fait écho à l'ouvrage Cruising Utopia du théoricien cubain José Esteban Muñoz, prônant la nécessité de pensées utopistes pour déconstruire l'hétéronormativité et changer radicalement le monde.
Formellement, Urine Mate II se distingue aussi par la façon dont Aline Bouvy traite la matière première. Pour d'autres pièces de la même série, elle a utilisé sa propre urine comme liant de sculptures en plâtre qui se retrouvent sur certaines photographies. Le linoléum, matière naturelle bon marché communément utilisée pour recouvrir les sols, est ici travaillé comme une marqueterie qui se substitue à la peinture. Mêlant beaux-arts, arts décoratifs et décoration d'intérieur, Urine Mate II bat aussi en brèche les normes modernes qui catégorisent traditionnellement ce qui relève ou non du bon goût.

- https://kanal.brussels/fr/inventaire/aline-bouvy/strategy-non-cooperation-vi


© Aline Bouvy, Strategy of Non-Cooperation VI, 2016. Photo: Isabelle Arthuis

L'œuvre *Strategy of Non-Cooperation VI* (2016) est un bas-relief figurant deux chiens en train de s'accoupler. Dans des dimensions réalistes, disposés en bas d'un mur à leur hauteur réelle, ils viennent parasiter l'espace d'exposition par leur posture triviale et non domestiquée. Aline Bouvy joue avec la symbolique des chiens errants, qui pourraient tout autant être des chats de gouttière, des pigeons ou des rats, ces animaux qui « sont devenus les thugs de la ville si on se réfère au vocabulaire propre à la dénomination de ces espèces : nuisibles, ravageuses ou invasives », souligne l'artiste. C'est par le prisme de la liberté qui caractérise ces chiens errants que le titre de cette série prend tout son sens. Dans la rue, les chiens n'en font qu'à leur tête et échappent ainsi à toute relation de domination mise en place par les hommes.
Tant par son sujet que son traitement sculptural grossier, Strategy of Non-Cooperation VI emprunte à l'esthétique du grotesque, concept littéraire hérité du Moyen-Âge étudié notamment par l'auteur russe Mikhaïl Bakhtine. A partir des écrits de François Rabelais, l'auteur s'intéresse au renversement temporaire des hiérarchies et des valeurs que permettent l'exagération absurde et grotesque. Aline Bouvy intègre quant à elle le sale, le laid et le rebut dans son processus créatif.
Strategy of Non-Cooperation VI entre ainsi en résonance avec les autres œuvres d'Aline Bouvy faisant partie de la collection de la Fondation KANAL traitant des êtres placés en marge de la société par les normes de la modernité capitaliste et patriarcale, à savoir la communauté queer, les femmes ou encore les mauvaises herbes poussant sur des terrains vagues. Cet ensemble d'œuvres évoque le cruising, pratique d'exploration et d'errance caractéristique de la communauté queer, prenant place dans des lieux publics en marge. La fluidité des genres opère également dans la matérialité de l'œuvre. La série tout entière de Strategy of Non-Cooperation est réalisée en jesmonite, matériau naturel proche du plâtre.

- **Emmanuel Lambion** « De l'art, de l'intime et du politique ,» in *L'Art Même- #68*, 1er trim. 2016 pg 36-37.
On connaît certes en anglais les *flatmates*, ou, en néerlandais, les *echgenoten, klasgenoten*, *landgenoten* et autres *partijgenoten*, mais c'est sous un néologisme anglais (emprunté à un titre des Sleaford Mods), non dénué d'humour et d'un brin de provocation, qu'ALINE BOUVY nous convie à sa première exposition solo en galerie bruxelloise, depuis l'éclatement du tandem créatif qu'elle a formé pendant une quinzaine d'années avec John Gillis, aka Jakup Auce.

Depuis cette séparation artistique[1], après *Politics of Intimacy*, son très beau début solo en tant qu'Aline Bouvy chez Nosbaum Reding à Luxembourg, Aline a enchaîné les projets d'expositions collectives ou monographiques. Parmi les derniers, citons son projet à ExoExo, Paris: *Sorry I Slept with your Dog.*

Autant de titres toujours un rien provocateurs où se font d'emblée pressentir la fascination d'Aline pour la sphère "intime" mais aussi les renversements et autres détournements de perspectives, hiérarchies (sociales, de genre, de pouvoirs), iconographies, souvent activés et mis en œuvre par les décloisonnements disciplinaires, stylistiques et de techniques qui animent et traversent son travail de part en part et en constituent l'épine dorsale.

L'espace de la galerie Baronian se retrouve investi avec une grande efficacité pour devenir le lieu d'une contemplation esthétique intime et polysensorielle.
Sept grands panneaux scandent de façon rythmée le parcours du regard dans l'espace de la galerie. Ces panneaux présentent tous un fond de compositions abstraites, tour à tour géométriques ou plus organiques, résultant de l'imbrication mosaïquée de découpes de linoleums mouchetés noirs, gris, beiges évoquant la pierre. S'y enchâssent, à la façon de trésors secrets et précieux, de somptueux tirages photographiques au bucolisme néo-trash et intimiste, ou encore une composition plus graphique, ainsi que deux autres photographies en noir et blanc, plus abstraites et géométriques, d'inspiration vaguement moderniste. Toutes en vérité explicitent à leur façon le titre de l'exposition.
Dans les tirages photographiques figuratifs et organiques, ce sont des motifs de fleurs séchées et autres plantes de terrains vagues qui captent l'attention au premier plan. Magnifiées par leur traitement précis et frontal, elles rappellent les planches d'un Karl Blossfeldt.
Des nus masculins, out of focus et comme relégués à l'état de motifs décoratifs pictorialistes, occupent eux l'arrière-plan de ces tirages.
D'emblée, Aline Bouvy opère par là même une double, voire une triple subversion de la tradition codifiée qui a régi la représentation du nu dans l'art occidental des Temps modernes.
Outre le fait que ce nu "objectifié" est masculin au lieu d'être féminin, il se retrouve "trivialisé" par le moment et l'iconographie posturale spécifique que l'artiste a déterminés.
S'y ajoute également la relégation de l'élément humain à l'état de motif de fond et décoratif, alors que la nature morte végétale ou florale (d'ailleurs elle aussi, on l'a vu, assez triviale) reçoit l'attention et le soin du traitement d'avant-plan. Le fait qu'il ne s'agisse pas de délicates essences florales cultivées mais bien de ces espèces robustes et souvent épineuses que l'on qualifie généralement de mauvaises herbes, des espèces qui résistent en quelque sorte à l'homme et survivent dans les espaces interstitiels de notre civilisation, rajoute du piquant à cette inversion de perspective[2]
Soulignons néanmoins que le traitement pictorialiste et comme légèrement flouté du motif subversif, allié à la précision décalée du motif naturaliste, confèrent à l'ensemble une remarquable élégance et un indéniable potentiel de transmutation esthétique de la réalité.
A un autre degré, la mise en abyme du renversement des hiérarchies classiques se poursuit par le simple fait que ces compositions photographiques viennent comme se greffer au sein de leur encadrement compositionnel abstrait en linoleum.
Çà et là des rehauts, ajouts et incursions picturaux ou sculpturaux contribuent encore à multiplier les registres et langages esthétiques au sein de chaque composition. Tout se passe comme si, faisant feu de tous bois, technique ou support, Aline Bouvy oblitérait toute forme de cloisonnement et de hiérarchie disciplinaire et esthétique (entre abstraction et figuration, typologie iconographique, traitement créatif ou intervention processuelle de l'artiste au sein de l'artefact), en les intégrant et les reliant les uns aux autres.
Cette cohabitation indifférenciée, ce *continuum* discursif et esthétique de registres divers se poursuivent naturellement à l'échelle de l'ensemble de l'exposition.
En l'occurrence, les énigmatiques panneaux trouvent un contrepoint décalé et malicieux dans de hauts-reliefs en Jesmonite, à leur tour comme enchâssés ou fondus dans les murs de la galerie (ou pour l'un deux au sein de l'un des panneaux réalisés en collaboration avec Alexandre De Menditte), et qui figurent des représentations toutes en sympathique naïveté du meilleur ami de l'homme (ou de la femme).
La rupture de ton se poursuit donc : ces effigies grandeur nature de chiens ignorent ou observent du coin de l'œil les visiteurs, tout en vaquant à leurs diverses occupations : l'un fait la garde, tel autre dort lové en rond, deux autres s'accouplent, tandis que l'un lève la patte pour devenir en quelque sorte le premier *piss mate* des nus masculins des panneaux.
A l’instar des plantes, ces chiens, qui sont bien plus des chiens de rue que des chiens de salon, injectent avec humour dans le dispositif de l'exposition l'élément naturel résilient et résistant à toute forme de formatage et de contrôle.

Les deux tirages photographiques aux motifs abstraits figurent d'énigmatiques masques stylisés, évoquant d'élégantes sculptures, et assurent le lien et la transition avec les sculptures mobilières qui se situent dans le *project space* de la galerie, qui se voit de ce fait comme transmué en boudoir moderniste. Flirtant avec une sorte de voyeurisme de bon ton, ce mobilier ou, plutôt, ces squelettes d'éléments fonctionnels (une ossature de fauteuil Corbusier et une lampe de Prouvé entièrement refaçonnées par l'artiste, comme à émerger d'une sorte d'archéologie post-industrielle) semblent inviter le visiteur à la contemplation intime du dernier des panneaux de linoleum.
Cette invitation reste virtuelle, car l'assise du fauteuil, constituée d'une galette sculpturale d'un blanc laiteux légèrement coloré, visiblement du même matériau que l'ampoule de la lampe et que les formes des deux compositions "abstraites", reste très inconfortable.
Mais ce n'est pas tout : avec plus de mystère et moins d'ostentation qu'un Manzoni, ces formes donnent en réalité aux narines averties la mesure de l'implication d'Aline Bouvy dans l'articulation différenciée et la matérialisation du concept quelque peu provocateur du titre de l'exposition.
La morale de l'histoire et du *pun* linguistique (qui n'est pas aussi trivial qu'il n'y paraît de prime abord) pourrait être que si nous nous reconnaissons volontiers comme étant les *landgenoten, echtgenoten, klasgenoten* ou éventuellement les *partijgenoten* de nos semblables, il serait égalitairement tout aussi utile, vital et libératoire d'intégrer le fait qu'au-delà de tous les clivages sociaux, de genres et de classes, nous sommes tous également (humains mais pas seulement!) des compagnons d'un autre genre.
Au-delà, sous le couvert de son apparente légèreté et désinvolture de ton, l'exposition convoque, l'on s'en rend compte, de multiples pistes de réflexion. Questionnant, à sa façon et avec son vocabulaire, les formes consacrées de représentation et de symbolisation de pouvoirs et structures établis, elle s'attelle autant à la question du genre (dans son acception anglo-saxonne (*gender*)) qu'à celles des genres et des registres esthétiques, non sans nous inviter à une réflexion plus générale, voire écologique et métaphysique, sur la question du déchet, du rebut, des laissés-pour-compte de nos sociétés formatées et sur celle du rapport, qui ne peut qu'être reformulé d'urgence, de l'homme, de l'humanité, à la nature et à l'univers. Tout irait mieux en effet si, comme Aline nous y invite, l'on s'acceptait et se reconnaissait tous comme des *urine mates.*
Au final, la réussite de cette exposition tient à celle de l'efficacité avec laquelle une pratique libre (et désinhibée, précise, détachée et non littérale) de son/ses vocabulaire(s) plastique(s) permet de transmuer avec élégance n'importe quelle trivialité, sans pour autant renoncer à l'humour mais aussi à l'engagement, à la profondeur, à la radicalité de son discours.
Un art "politique" comme on les aime, indirect, médiatisé et profondément humain.

1 Il est toujours remarquable de souligner le fait qu'une séparation n'est pas l'autre et que celle-ci semble avoir été séminale pour chacun des deux membres de l'ex-tandem créatif Bouvy/Gillis, tant se sont reprécisées et reconfigurées des personnalités artistiques distinctes, originales, où l'on reconnaît néanmoins un continuum de préoccupations esthétiques.
2 Dans les faits, l'on semble renouer avec les conventions qui régissaient l'émergence des genres mineurs (paysages, natures mortes de fleurs, banketjes) à la fin du XVIe et au début du XVIIe siècle : une scène d'histoire, mythologique ou sacrée, occupait en effet l'arrière-plan des compositions, leur conférant ainsi une sorte de légitimité détournée.

(25/03-27/03/2016) Liège, Diesel Project Space. **Highway Raven.** Spectacle de groupe.
EXPOSITION D'OUVERTURE
* Commissariat X. Mary et N. Merca.

** Bouvy Aline, Collins Mathis, Goniche Julien, Lizène Jacques. Solal Anna & Totti Cleo.

- Texte de présentation :
Diesel project space est un artist-run space situé dans une station essence abandonnée dans les alentours de Liège en Belgique. L'espace est co-dirigé par la curatrice/artiste Noëmi Merca ainsi que l'artiste Xavier Mary. Ce projet prendra fin quand la station, en elle-même, sera détruite.
+ Performances en direct de Late Bush, Les Anges Noirs de l'Utopie, Orrorin Daydream & Ssaliva le samedi 26 de 16h00 à 22h00

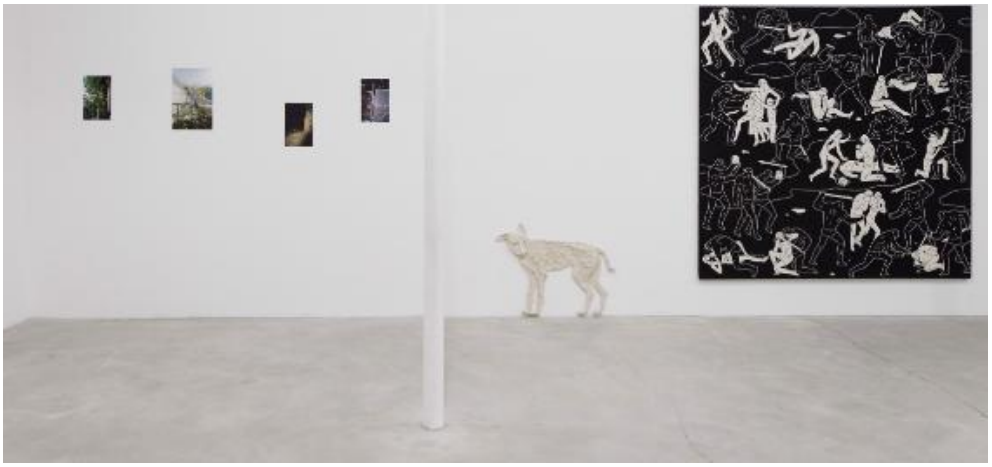
(21/04-07/05/2016) Bruxelles, Komplot. **Projet Catherine Vertige Collection**

* Audeoud Fabienne, Belou Martin, Bosmans Kasper, Bouvy Aline, Bowmann Déborah, Charles Laurie, Corre Jean-Alain, Depas Emeline, Dudu Vava, Gilissen Filip, Goniche Julien, Kirmizitoprak Seyran, Morisson Alex, Noguès Cécile, Prouvost Laure, Ramm-Fortun Marthe, Totti Cléo, Van Mourik Elise

- Texte de présentation :
Komplot montre la Collection de Catherine Vertige dans laquelle chaque objet fait partie d'un scénario qui aborde l'idée de possession amoureuse et remet en cause la notion de propriété privée. Où il y a une collection, il y a le fétichisme de l'objet - un investissement complexe dans les choses que nous collectons et décidons de garder avec nous. Fétichisme signifie 'valeur ajoutée' - valeur totémique, valeur Marxiste, valeur érotique - mais aussi sentimentale.

(02/06-31/07/2016) Paris / FR, Galerie Rabouan Moussion. **Retiens la nuit**.
* Commissariat :Hugo Vitrani

** Bouvy Aline, Bresson Guillaume, Faitakis Stelios, Gagliardi Louisa, Kosta-Théfaine Olivier, McGinley Ryan, Peterson Cleon, Robarts Evan, SKKI©, Vegezzi Sean, Yencko Fabrice, Zarka Raphaël.



- Hugo Vitrani : Texte de présentation :
Nuit comme nuire. La nuit, un refuge parmi d'autres pour une génération no-turfu, étouffée par la crise, l'ambiance vigipirate, les méfaits du capitalisme et la vie qui (s'en) va avec. Alors tous les moyens sont bons pour assassiner l'aube, ce temps des perquisitions policières.
L'Histoire ne se couche pas. En témoignent la nuit de la Saint-Barthélemy, celle de cristal, des barricades, du massacre des Algériens du 17 octobre 1961 jusqu'à celle du 13 novembre 2015. Nyx, la fille du chaos, n'a pas volé sa mauvaise réputation grecque. Son spectre hante aussi l'histoire de l'art, des fonds bleus de Giotto au ténébrisme du Caravage jusqu'à la sculpture *Night Train Express wine bottles* (1989) du Black Painter David Hammons en passant par les graffitis chromes et noirs réhaussés de *lights* blanches, ces *brûlures* classiques qui lacèrent la rue.
L'exposition qui vole son titre à Johnny est une virée nocturne ambiance fin de soirée enivrée. Une dérive où se croisent des fragments de nuits fauves, de nuits pop, de nuits synthétiques, de nuits zombies, de nuits américaines, violentes, menteuses, sécuritaires, ludiques, érotiques, pornos, de nuits blanches et autres nuits debout. Les pièces qui la composent - ciel calciné, chiens et crackmen errants, dynamique du système D, paradis pas si artificiels, plaintes judiciaires, gentrification des quartiers chauds, destruction de la peinture, réappropriation de l'espace public, souvenirs photographiques d'instants de vie furieuse et libertaire, déséquilibre du corps dans la violence, scènes de débauches dorées, scénettes intimes, cauchemars et fantasmes - montrent que, comme les nyctalopes aux pupilles dilatées, l'art s'envoie en l'air au crépuscule, dont Baudelaire disait qu'il était le complice des criminels: l'Art nuit.

(25/06-24/07/2016) New York / US, Motel. Bouvy Aline. Who will wear my teeth as amulets ? (Qui portera mes dents comme des amulettes ?).
* Organisé par Laurence Dujardyn et Matthias Wille

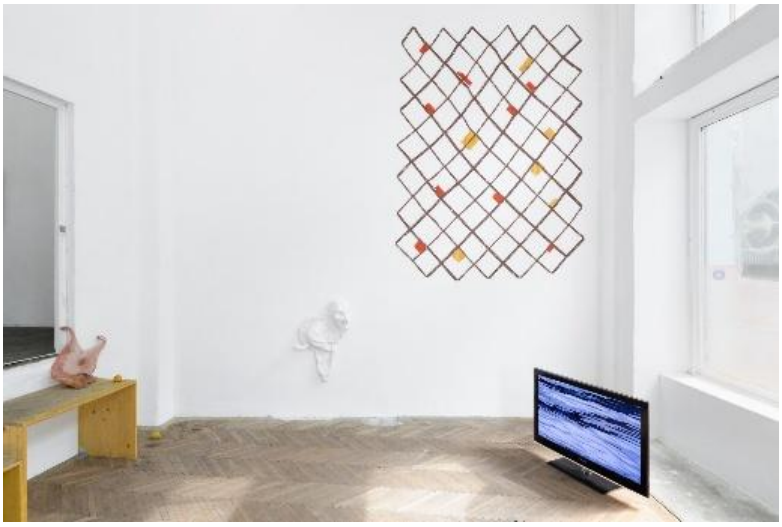




- Henry Andersen. Texte de présentation :
Il y a moi et il y a ce que je fais - entre les deux, un grand méli-mélo de tissus mous. Ces dernières semaines, c'est presque avec haine que je me suis assis à ma table de travail. J'ai travaillé lentement, j'ai souvent trouvé des excuses. L'inaction, c'est aussi la stabilité. Le vieux paradoxe selon lequel l'âne, aussi assoiffé que privé de nourriture, placé entre une balle de foin et un seau d'eau, reporte son choix jusqu'à ce qu'il finisse par mourir. Cette expérience de pensée apparemment absurde ne devient utile que lorsque nous enlevons la métaphore et que nous revenons à la souffrance réelle de l'âne

imaginaire. Alors, et alors seulement, après avoir vu l'indécision de l'animal en chair et en os, nous pouvons la réinscrire dans le domaine de la métaphore.
Mais je suis fatigué (trop fatigué pour cela). Chaque jour commence tôt et se termine tard. Et quand je dors enfin, je rêve d'îles sans rivages et de fleuves sans embouchures. Tout est parfaitement scellé, sans orifice ni entrée.
J'imagine que la mort n'a pas le même goût en Amérique qu'en Europe. Freud était un misogyne boutonneux qui voyait la mort et le sexe partout (il voyait même le sexe dans la mort et vice versa). Et toujours habillé en loup, en guêpe, en noyer, et en métaphores infinies de castration. Je fantasme sur le fait que la mort en Amérique est plus jeune, plus virile. On peut écarter le cliché du squelette encapuchonné portant une faucille comme un pur manque d'imagination. Ce genre de métaphore (la mort est une personne) relève d'un anthropocentrisme paresseux qui n'imagine le monde que composé d'intentions analogues aux nôtres. En tout cas, c'est trop banal, trop attendu, sans la fascination et le vertige de la mort telle qu'elle opère dans le monde réel. La mort est une pure potentialité. C'est une île, une voiture rapide dans un parking, un fast-food comme un suicide au ralenti, la stabilité d'un système qui ne fonctionne pas. C'est l'âne qui s'effondre plutôt que de voter. (« Tout cela et plus encore ! »)
Depuis la position d'où j'écris ces mots, je suis déjà (complètement) biologiquement mort - privé même de métaphore pour m'habiller.

(09/09-23/09/2016) Wien / AT, New Jörg Gallery. **A Thousand Friends (Part 2)**.
* Commissariat : Elisa Rigoulet et Antoine Donzeaud,
** e. a. Bouvy Aline.

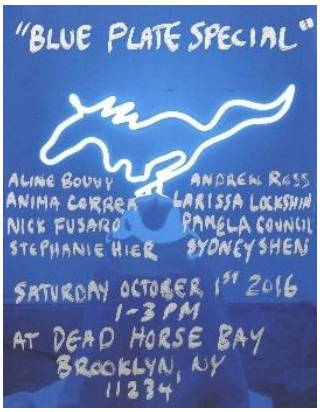


Daniele Milvio, Olga Pedan, Matthieu Haberard, Micah Hesse, Stefan Fuchs, Bianca Bondi, Rosa Aiello, Aline Bouvy, Sandra Vaka Olsen, Clément Roche, Kareem Lotfy, Nuno Patrício, Antoine Donzeaud, Dominic Samsworth, Dorota Gaweda & Eglé Kulbokaité, Hilda Stammarnäs, Agata Ingarden, Austin Lee, Chris Lecler, Yorgos Stamkopoulos, Hubert Marot, Strauss Bourque Lafrance, Loup Sarion, Sean Raspet, Bending Binding, Liesl Raff & Christoph Meier, Mathis Collins

- Texte de présentation :
La philosophie des réseaux s'inspire de la métaphore des réseaux humains appliquée aux réseaux physiques de la société, en partant de l'hypothèse et de la capacité d'un parallèle physique à assurer une forme de connexion entre les individus. Ainsi, l'établissement de liens passerait par les moyens de transport, le développement des chemins de fer, les télécommunications, jusqu'à l'informatique et l'internet.
Alors qu'Antoine effectuait une résidence en Lituanie en janvier dernier, tout tournait autour de l'idée de mouvement : travailler, aller boire un verre, faire ses courses, aller à un concert. Sortir, prendre une voiture, faire un trajet, reprendre la voiture, faire le trajet retour. Rien ne pouvait être envisagé sans

tenir compte de la distance, du temps nécessaire pour la parcourir. Imaginer la distance. Accepter le voyage. Là-bas, isolé géographiquement, il ne cesse pourtant d'évoquer la proximité, les liens physiques, le tissage des relations, les amitiés.
Mille amis, c'est un rassemblement. Pour l'exposition à Vienne, les artistes envoient leurs œuvres, objets, fichiers numériques, vidéos ou sons. De Paris, Antoine et moi apportons des pièces dans nos valises. Certains amis et artistes nous confient leurs œuvres pour l'exposition. D'autres viennent jusqu'à Vienne pour les installer ou les déposer. Tout s'est mis en place pour se rencontrer ici. Le cadre du lieu, le calendrier, nous et les œuvres et la mécanique physique de tout cela. Le déplacement et le voyage ont impliqué une circonstance de rencontre, un réseau d'interactions soumis à une économie pratique, d'échange, limité dans le temps, contraint dans le volume. La mobilité est le véritable et unique défi de la connexion.

(01/10- / /2016) New-York-Brooklyn / US, Dead Horse Bay, **Blue Plate Special**.
* Commissariat Stephanie Hier et Larissa Lockshin.
** Bouvy Aline, Correa Anima, Council Pamela, Fusaro Nick, Hier Stephanie, Lockshin Larissa, Ross Andrew, Shen Sydney.



(19/11/2016-28/02/2017) Gand, Artlead (019-Dock Noord). Bouvy Aline. Heavy Fuckry / I don't need you to feed me.
Billboard Series #5.

* Commissaire : Thomas Caron

- Texte de présentation
*Billboard Serie*s est un projet artistique à long terme dans l'espace public. Tous les trois mois, un artiste est invité à créer une nouvelle œuvre spécifique pour un panneau d'affichage de 50 m2 situé sur Dok Noord, à Gand. Par le biais de présentations changeantes, Billboard Series souhaite établir un dialogue durable et productif avec le quartier et le paysage urbain environnants, réfléchir aux changements que connaît actuellement ce quartier et présenter à un large public différents langages visuels et différentes façons de voir le monde.

Aline Bouvy est partie du concept de la voiture, omniprésente autour du Billboard en raison de la proximité du périphérique et du parking environnant. Elle a revisité la relation entre les hommes et leurs voitures. Elle a créé une image absurde, voire clownesque : deux hommes blancs allongés sur des voitures apparemment factices, semblables à des jouets, dans une position plus adaptée à un enfant qu'à un adulte. Les hommes sont recroquevillés comme des fœtus, sans pantalon ni chaussures. Des morceaux de pain, en forme d'os et de cage thoracique, sont éparpillés autour des voitures.

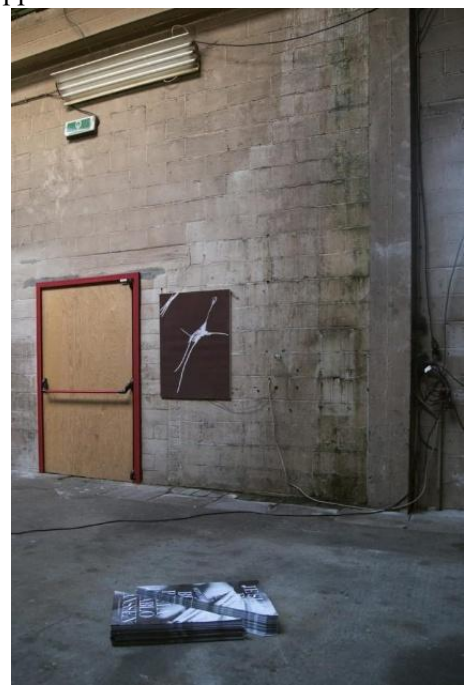


Cette publicité absurde cherche à s'inscrire dans l'évolution de l'imagerie publicitaire automobile. Celle-ci est passée d'une approche hypersexualisée à une conscience environnementale plus marquée. La performativité, en revanche, – l'accent mis sur la façon dont la possession d'une voiture spécifique peut façonner notre identité – est toujours restée au cœur de son propos. C'est cette insistance sur la performativité que Bouvy souhaite questionner et opposer au déficit croissant de performance humaine – ou à la perte apparente de notre capacité à nous connecter véritablement les uns aux autres. Ce sentiment de perte se retrouve également dans le pain – symbole important de notre évolution en tant qu'espèce, où la culture du blé a constitué une étape essentielle. C'est comme si nous nous souvenions encore comment faire de la pâte, mais que nous avions oublié à quoi le pain est censé ressembler.



L' édition réalisée par Aline Bouvy en relation avec ce panneau d'affichage est un bas-relief en Jesmonite, fibre de verre et cire naturelle, représentant une figure masculine nue grossièrement réalisée, drapée sur une voiture avec une bulle de dialogue répétant les mots qu'elle a peints à la main sur le panneau d'affichage « kaka, pipi, geld » (« pisse, merde, argent »).

Billboard Series est un projet d'artlead, en collaboration avec les organisations à but non lucratif artlead offline et 019. Billboard Series se déroule dans une scénographie de l'architecte Olivier Goethals, et est développé avec le soutien de la ville de Gand et de la Communauté flamande.
.







- Texte de présentation :
La pratique pluridisciplinaire d'Aline Bouvy est une manière d'exprimer son refus du compromis et de l'adaptation aux systèmes de notre société qui visent à réguler nos désirs, à les conformer aux normes et aux valeurs qui façonnent cette même société. Bouvy questionne et dénonce la manière dont les images que nous avons de nous-mêmes et de l'humanité sont déterminées par cette morale. Ainsi, Bouvy est attiré par le non-conventionnel - non pas pour fétichiser des éléments en marge de la société, mais par un désir de normaliser ce qui est considéré comme hors limites, et donc d'ajuster la moralité dominante.



Bouvy remet en question la manière dont nous traitons la production culturelle contemporaine et prend position contre les normes et les valeurs que la société nous impose. L'œuvre qu'elle a réalisée pour Billboard Series - intitulée Heavy Fuckry / I don't need you to feed me - s'inscrit dans cette logique de rupture. Parce qu'elle a été commandée pour un panneau d'affichage et qu'elle est exposée littéralement dans un contexte de panneaux publicitaires - où une vision acceptée mais irréaliste de l'humanité est affichée de manière si éminente - Bouvy a décidé de subvertir ces stratégies publicitaires.

À l'occasion de l'inauguration de la nouvelle série de panneaux d'affichage d'Aline Bouvy, nous avons également invité l'espace de projet liégeois Diesel à organiser une exposition spéciale d'une journée derrière le panneau d'affichage, à l'intérieur du 019. Diesel Project Space est un espace d'art alternatif situé dans une station-service abandonnée à proximité de l'autoroute E46 à Liège. Ils ont proposé d'organiser une exposition intitulée « A Last Song for the Titanic Orchestra ».
L'exposition d'une journée « **A Last Song for the Titanic Orchestra** » (commissariat : Diesel Project Space) qui l'accompagne est un hommage aux musiciens qui ont continué à jouer pendant le naufrage du Titanic, naviguant avec joie vers une fin irrévocable. Comme la musique de l'orchestre a presque servi de requiem mortel, les pièces de l'exposition évoquent un dernier rêve avant de mourir.
Quelque part entre une triste célébration et une vision post-apocalyptique, cette exposition présente un groupe d'artistes qui soulèvent la question de notre écologie existentielle.
* Bouvy, Aline, Giroud Florence, Janssen Béla Pablo, L'Hoest Eva, Mary Xavier & Sarion Loup, Zipp Thomas,





** L'exposition sera complétée par une lecture d'Alberto García del Castillo et une série de performances musicales de Milan W. et Orrorin Daydream.

(27/11/2016-14/01/2017) Paris / FR, Galerie Alain Gutharc. **Transition.**

* Commissaire : Pedro Morais, Paris, FR
** Bouvy Aline. Colins Mathis, Creuzet Julien, Lamarche-Ovize Florentine, Lamarche-Ovize, Maheke Paul, Mesquita Caroline, Pitoise Emilie, Toseland Marie

- https://www.paris-art.com/transition-3/
L'exposition « Transition », à la galerie parisienne Alain Gutharc s'intéresse à la notion d'identité. Les sculptures, tableaux et film de neuf artistes contemporains démontrent le caractère naturellement changeant et transitoire de toute réalité, loin de la notion figée d'identité.
Elle rassemble les sculptures, tableaux et film de neuf artistes autour d'une idée commune : le rejet des revendications identitaires, quelles qu'elles soient.
L'identité n'existe pas, tout est transition
L'exposition tire son titre de la revue africaine avant-gardiste *Transition*, qui parut de 1961 à 1976. Créée par l'écrivain ougandais d'origine indienne Rajat Neogy, cette revue devint bientôt le principal média d'expression libre en Afrique et rallia les chercheurs et écrivains de ce continent, des expatriés et des universitaires. *Transition* prônait un traitement des sujets concernant l'Afrique par les Africains eux-mêmes mais en refusant toute revendication autour d'une supposée identité noire. La revue se situait à rebours des discours mélioratifs sur l'Afrique et privilégiait un regard lucide et critique sur celle-ci, non sans provocation et autodérision. La ligne éditoriale axée sur le refus d'identité se concrétisait à la fois de façon formelle par l'éclectisme des formes rédactionnelles abordées (reportage, critique, théâtre, fiction, poésie…) et dans le fond par celui des sujets.
Les œuvres d'Aline Bouvy, Mathis Collins, Julien Creuzet, Florentine & Alexandre Lamarche-Ovize, Paul Maheke et Marie Toseland, Caroline Mesquita et Émilie Pitoiset reprennent à leur compte l'idée phare de la revue *Transition*. Elles ont pour fil rouge la conscience du caractère transitoire et mutant de toute chose.
Des œuvres transitionnelles pour un monde fait de transition
Les sculptures d'Aline Bouvy génèrent des évocations multiples. Si elles sont immédiatement identifiables comme des pains, elles évoquent également des détails anatomiques humains, tels que des organes sexuels, des os ou des cages thoraciques. Lorsqu'elles sont enduites de bleu de méthylène, elles deviennent chair en décomposition. Les formes du pain épousant celles du corps induisent une troublante suggestion de cannibalisme.
Le film *Opéra-archipel* de Julien Creuzet inverse la perception occidentale commune voulant que l'Amérique et l'Océanie constituent le Nouveau Monde et l'Europe l'Ancien Monde. En utilisant des formes typiquement européennes comme l'opéra, il fait de l'Europe un continent exotique. L'œuvre rappelle que les peuples des continents américain et océanique avaient une histoire antérieure à l'arrivée des Européens et engage une réflexion sur la créolisation et les perpétuelles migrations humaines.
Les œuvres cultivent un potentiel de transition qui est un reflet de l'inexistence d'identités fixes. Toutes montrent comment la réalité est une donnée fabriquée, naturellement changeante.

(/ - / /2016) Paris / FR, Galerie Arnaud Deschin. **Les Sept Péchés Spectraux**.
* Commissaire : Emeline Depas.
** e. a. Bouvy Aline. Mary Xavier

(/ - / /2016) Luxembourg / LU, Musée National d'Art et d'Histoire, **Grands Formats**,
** e. a. Bouvy Aline.

2017

(18/02-05/03/2017) New York-Brooklyn / US, Greenpoint. **Laurel**.
* Organisée par Tatiana Kronberg, Rosie Motley et Laurence Dujardyn. Drusin Olivia,

** Alexi-Meskhishvili Ketuta, Baremboym Alisa, Billet Greet, Bouvy Aline, Brown Lakela, Ford Raque, Giraux Sophie, Ingarden Agata, Kogelnik Kiki, Kronberg Tatiana, Levy Hannah, Lockshin Larissa, Mutu Wangechi, Park Gahee, Reus Magali, Schneemann Carolee, Tenser Alina, Yeşiltaç Viola.

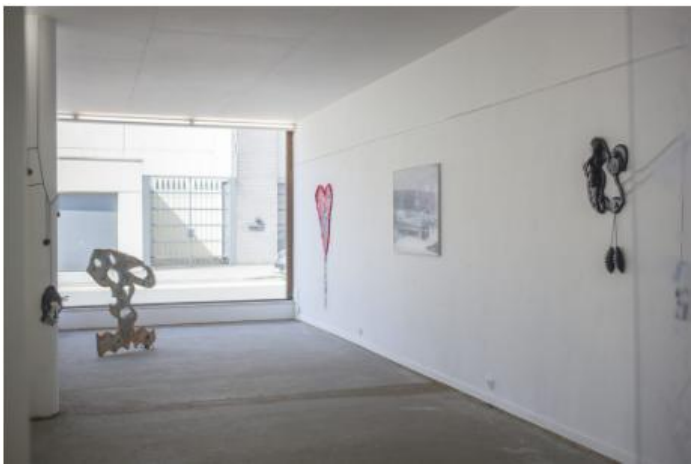
- Texte de présentation :
Nous commençons à comprendre que les traumatismes sont héréditaires, c'est-à-dire qu'ils sont directement transmis par des générations d'expériences qui modifient l'expression épigénétique des gènes dans le cerveau. Vous pouvez ressentir physiquement l'anxiété collective parce que vous la portez littéralement dans votre corps, les cicatrices moléculaires laissées par nos ancêtres. Les années d'expérience diluent la chimie du cerveau - les synapses s'activent sans récepteurs de dopamine pour les accueillir, les neurotransmetteurs sont réduits au silence, c'est le labyrinthe sombre d'un esprit déprimé. Souvent, le corps fonctionne comme un espace de stockage et de communication de la même douleur que celle que notre cerveau tente de fuir. Comment reprendre le contrôle d'un corps qui ne vous appartient plus ?
La technologie offre une béquille aux inconvénients du déclin biologique. Un nouveau poumon bionique « respire » l'air directement dans la circulation sanguine, court-circuitant ainsi le système respiratoire naturel du corps. L'homme n'a plus besoin de se rappeler qu'il doit respirer.
La plupart des robots féminins sont considérés comme tels parce qu'ils sont dotés de signifiants corporels spécifiques, programmés pour fonctionner d'une certaine manière que nous qualifions de « féminine ». Pourquoi attribuer un genre à un robot ? Peut-être n'est-il possible d'obtenir une pureté d'identité qu'en transcendant le corps - en abandonnant la peau, poreuse et pénétrable, pour quelque chose d'imperméable - du silicium comme peau, ou un écran parsemé de pixels au lieu de taches de rousseur, alimenté par des batteries plutôt que par de l'oxygène.
D'un point de vue chimique, elles sont toutes identiques - les piles de la bionique, dans la télécommande de votre téléviseur, votre vibromasseur ou votre poumon. Vous pouvez les imaginer en train de s'éroder dans une décharge - le derme de la terre - disparates en termes d'origine, de taille et de marque, mais réduites aux mêmes éléments à ce stade de la vie ; fondant en mercure et en nickel, en lithium et en électrolytes, s'infiltrant dans les réserves d'eau. On peut imaginer le goût de l'acide des batteries, âpre et métallique, comme un centime sale ou le sang des machines. La fragilité de l'expérience humaine est révélée par des gestes simples, des moments minuscules et nuancés : une bouffée de fumée, qui n'est pas tant soufflée que libérée par les poumons, des objets qui glissent sur l'eau. Exister physiquement. Regarder le plafond en pensant Ouvrir la terre pour m'enfermer, ou changer ma forme, ce qui m'a amené dans ce danger ! Tenter de réconcilier un corps qui vous humanise et vous met en danger. Choisir d'être laurier.



Aline Bouvy, *La Vie Intense (Emeline)*, 2016, Resin, pigments and PVC mirror, 15 x 11 x 2 inches (38 x 28 x 5 cm)

(24/03-30/04/2017) Waregem, The Stable. **Form Cannibalism (Cannibalismes des formes**

* e. a. Bouvy Aline, Coucke Joachim, Fedorova Olga, Gelzis Indrikis, Nelson Erin Jane, Solal Anna, Totti Cleo, Volkaert Tom



- Texte de présentation :
The Stable a le plaisir de présenter Form Cannibalism, une exposition collective réunissant 8 artistes émergents de Belgique, de France, de Lettonie, de Russie et des États-Unis.
Dans le récent ouvrage « Cannibalisme : une histoire parfaitement naturelle » du chercheur américain Bill Schutt, on peut lire que le cannibalisme n'est pas aussi inhabituel qu'on pourrait le croire. Les humains se sont dévorés entre eux pendant des siècles, non seulement sur une île exotique lointaine, mais aussi ici, en Europe. Et la raison de ce comportement n'était pas seulement la surpopulation ou la famine, ce qui le rend encore plus étrange. Dans la nature, les animaux de toutes classes sociales se dévorent aussi entre eux. Bill Schutt cite de nombreux exemples, comme les requins-taureaux ou la limace-banane. Mais n'entrons pas trop dans l'histoire ni dans les rituels du cannibalisme, car nous n'avons aucune intention cruelle.
Mais il existe un parallèle intéressant entre l'artiste et le cannibale. Il y a assurément une nécessité et une urgence. Les artistes explorent la peau pour atteindre la chair et les os. Ils ne laissent rien de côté pour explorer leurs sujets et créer leurs œuvres. Pour cette exposition collective, les artistes présentent des œuvres qui reflètent l'état actuel du corps. Certaines œuvres seront plus évidentes, d'autres plus subtiles. Il faut donc voir à travers la peau, tel un cannibale, pour découvrir. Alors, rejoignez-nous pour découvrir les œuvres de l'exposition et peut-être y aura-t-il quelque chose à découvrir…



Aline Bouvy, *Sautoir*, 2017, Jesmonite, fibre de verre, cire naturelle, pigments et chaînes métalliques





Aline Bouvy, *Baby girl, Oui-oui, Non-non, +/-* , 2017, Jesmonite, fibre de verre, cire naturelle, pigments et chaînes métalliques, Courtesy Galerie Albert Baronian

détail





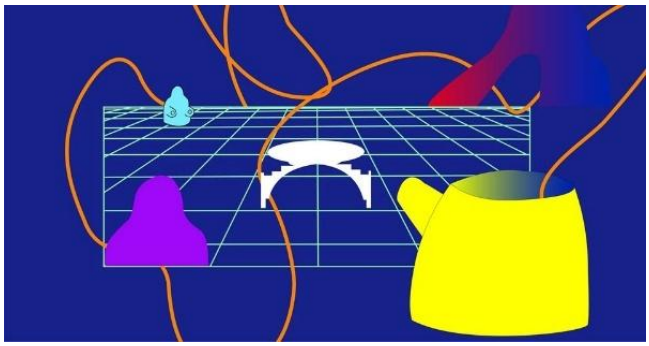
Photos : https://artviewer.org/form-cannibalism-at-the-stable/

(25/03-20/05/2017) Bruxelles, Maison Grégoire-Observatoire. Bouvy Aline, Davenport Simon. Pale, Havoc.
* Commissaire : Emmanuel Lambion



(20/04-30/04/2017) Bruxelles, . **Heat Company II**.
*Curateur : Collectif After Howl.

** Aline Bouvy, Sprogis Brit & Ginet Guillaume, Horrible Bise, Mouchez Rodrigue.



(22/04-27/05/2017) Bruxelles, Galerie Nadine Feront. **Hypokeimenon - En-Dessous du Sang**.
* Commissaire Nils-Alix Tabeling.

** Bouvy Aline, Crilly Jude, Depas Emeline, Deshayes Nicolas, Fitzpatrick Justin, Hulacova Anna, Ishibashi Motoko, Jagoe Rebecca, Jürgenssen Birgit, Tabeling Nils-Alix,

- Texte de présentation :
L'exposition Hypokeimenon, en Dessous du Sang, présente des matériaux et des objets comme des articulations et des appendices de l'espace qu'ils habitent. Les sculptures, comme dans le château de la Bête du film de Jean Cocteau, accompagnent et surveillent la déambulation du spectateur, contiennent des substances idéologiques et communiquent entre elles. Les œuvres soutiennent et décorent la structure interne du bâtiment comme frise, cariatide, stalactite ; leur « interchangeabilité » indique l'architecture ténue d'une identité, construite par le désir qui l'a fait naître, toujours en état de restructuration : des vases communicants, se déversant l'un dans l'autre.

Les objets, tels des goules, se nourrissent des regards qui leur sont portés, c'est l'équivalent sculptural d'une transfusion sanguine dans un film de vampires, tantôt malédiction, tantôt jouissance corporelle, mais toujours un vide qui attend d'être comblé. De la même manière que pour « Genius Loci », ils sont les esprits de l'espace donné, ici une maison de ville traditionnelle belge, un espace familial. Ils deviennent l'expression de la convoitise, du désir, de la croyance.



Bouvy Aline avec *La Vie Intense (L&S)*, 2016 (résine, pigments, jesmonite) et *Empathy (V)*, 2014 (plexiglas thermoformé et anguilles moulées en bronze)

(27/04-25/06/2017) Beauvais, La Quadrilatère. **Le règne de l'harmonie.**
Dans le cycle L'Écart absolu (février-septembre). Deuxième volet
Note : **L'Ecart Absolu** est un programme d'expositions collectives inspiré par Charles Fourier ; « L'Écart absolu » est un programme d'expositions collectives, un processus qui se construit en trois étapes : Les cosmogonies, Le règne de l'harmonie ; Le nouveau monde amoureux ...
Pensé comme une organisation générique à partir du doute absolu surgi de l'œuvre de Charles Fourier, « L'Écart absolu » invite différentes disciplines artistiques à investir Le Quadrilatère (Beauvais) afin de créer un dialogue entre une architecture moderne, un site archéologique et des œuvres contemporaines.
Le cycle a pour vocation de valoriser l'expérience, en mêlant dans un élan commun les arts plastiques, les arts décoratifs, les arts appliqués et le design.

L'exposition « **Le règne de l'harmonie** » est le deuxième volet d'une trilogie d'expositions intitulée « L'Écart absolu »,
Ce deuxième volet d'exposition s'inscrit dans une évolution du site du Quadrilatère dont l'histoire dorénavant s'articule avec les notions d'expérience et de plaisir. A travers la présentation des œuvres se dessinent les transformations du lieu et la réflexion sur son statut et son potentiel. L'enjeu de la série d'expositions « L'Écart absolu » est d'offrir aux artistes mais aussi aux visiteurs les conditions d'improvisation qui permettent à la sensibilité artistique d'être une source de vie et d'action et de s'exprimer de façon régulière.
Privilégier la contagion entre les œuvres et le croisement des disciplines.
Il s'inscrit dans une évolution du site du Quadrilatère dont l'histoire dorénavant s'articule avec les notions d'expérience et de plaisir. A travers la présentation des œuvres se dessinent les transformations du lieu et la réflexion sur son statut et son potentiel. L'enjeu de la série d'expositions « L'Écart absolu » est d'offrir aux artistes mais aussi aux visiteurs les conditions d'improvisation qui permettent à la sensibilité artistique d'être une source de vie et d'action et de s'exprimer de façon régulière.
Privilégier la contagion entre les œuvres et le croisement des disciplines.
* Commissaire Tipahie Dragaut-Lupescu.

** Bisch Karina, Bouvy Aline, Calais Stéphane, Chardon Nicolas, Bosson Bastien, Goussé Thérésa, Maric Marianne, Margolles Térésa, Mathieu Dominique, Syndicate We are the Painters, van Severen Marteen, Vo Danh.

*** Catalogue :
Publié suite au cycle d'expositions au Quadrilatère, Beauvais, du 4 février au 17 septembre 2017.
Ce catalogue relate la conception de ce projet où artistes se côtoient, dialoguent et expérimentent une organisation commune à la frontière du design, des arts plastiques, des arts décoratifs et des arts appliqués.
Il réactive l'ensemble des œuvres présentées ou produites ainsi que les collaborations engagées de février à septembre 2017 documentées à l'aide d'un appareil photographique instantané. Cet objet curieux relate à travers sa conception et sa documentation le goût de l'expérience collective menée dans cet espace atypique.



Avec e. a. Atelier Van Lieshout, Bisch Karina, **Bouvy Aline & Gillis John**, Brouwn Stanley, Calais Stéphane, Chardon Nicolas, Charlier Jacques, Goussé Marie, Maric Marianne, Margolles Teresa, Mathieu Dominique, Meschac Gaba, Superflex, Syndicat We Are The Painters, Toguo Barthélémy, Van Severen Maarten, Vo Danh, …

(11/06-27/08/2017/2017) Hasselt, CIAP (Lombardstraat 23). Bouvy Aline. The future of not working.
* Commissaire : Louis Osieka.





Louise Osieka : Entretien avec Aline Bouvy





Il est clair que les titres de vos expositions ont été des éléments qui ont orienté et soutenu votre travail. Non seulement parce qu'ils renvoient à un contexte spécifique en termes de contenu, mais aussi en raison de leur nature linguistique. Pourriez-vous nous en parler dans le contexte de The Future of Not Working ?

Aline Bouvy : Au début de l'année, je suis tombée sur un article du New York Times concernant un projet expérimental mené par GiveDirectly dans un petit village du Kenya, dont les habitants ont reçu un revenu mensuel pendant 12 ans. J'ai d'abord été intrigué par la tournure quelque peu provocatrice du titre de l'article : L'avenir du non-travail. Ce titre laissait-il entendre que les gens n'auraient pas besoin ou ne voudraient pas travailler du tout ? S'agit-il de l'idée d'un avenir de « non-travail » par opposition à la vision d'un avenir d'inactivité (humaine) totale ? Le contenu et les implications de cet article ont eu un grand impact sur moi. J'ai particulièrement aimé le passage où l'auteur parle de toutes ces organisations caritatives qui ne veulent pas se contenter de donner de l'argent aux personnes dans le besoin, mais qui pensent qu'il est plus utile de leur fournir des biens, comme si « les pauvres » ne savaient pas ce qui est le mieux pour eux ou ne pouvaient pas gérer de l'argent par eux-mêmes. J'aime le fait qu'il remette en question l'histoire du poisson : « Si tu donnes un poisson à un homme, il mangera un jour, si tu lui apprends à pêcher... ». C'est toute l'histoire de la « prise en main », parce que « vous » ne savez pas, mais « nous » vous apprendrons. Cela nous amène à ces grandes lacunes rhétoriques, ces abîmes dans le langage quotidien qui ne cessent de rétrécir nos récits et nos visions sur d'autres façons possibles de faire et de traiter avec nous-mêmes et avec les autres. Cela soulève de nombreuses réflexions sur le mot « travail » et il est intéressant de penser à l'idée de travail en relation avec la pratique de l'art également.

LO : Comment percevez-vous la position de l'artiste dans ce débat ?

AB : Je trouve curieux que, d'une part, le système éducatif financé par l'État offre de nombreuses possibilités aux jeunes de s'impliquer dans des programmes artistiques et que, d'autre part, une fois que vous avez obtenu votre maîtrise, vous êtes complètement laissé à vous-même avec un statut très vague qui ne fonctionne pas. Ce qui entre en jeu, c'est une division entre ceux qui peuvent se permettre de vivre de l'aide sociale et ceux qui devront s'en sortir par d'autres moyens. Bien que les arts dans leur ensemble puissent compter sur le financement de l'État, pour beaucoup, l'accès à la possibilité de développer une pratique à temps plein reste un privilège. J'utilise ici le terme « pratique » dans un sens très général, même au-delà des arts. Nos sociétés aiment mettre en avant des idées d'innovation, mais lorsqu'on arrive enfin à quelque chose de vraiment nouveau - c'est-à-dire quelque chose qui porte aussi de nouveaux référents en dehors de tout schéma connu - on remarque soudain que ces mêmes sociétés se replient rapidement sur des systèmes traditionnels et obsolètes. Le concept de revenu de base universel est la chose la plus excitante que j'aie rencontrée depuis des années. Il ne s'agit pas d'une allocation de chômage, mais d'un « plus » minimal permettant à chacun de poursuivre son développement personnel. Il offre la possibilité d'une véritable invention.

LO : L'exposition s'ouvre sur une sculpture puissante. Il s'agit d'un pain rond qui a acquis sa couleur noire grâce à l'ajout de charbon dans la pâte. Au milieu, la pâte se resserre comme un muscle de fermeture. Cette sculpture donne le ton d'une exposition stratifiée et imprégnée de symboles. Vous ébranlez les structures de pouvoir dominantes de notre société, tout en rendant votre voix critique « digeste » pour le spectateur grâce à l'abstraction, à la multiplication et à la parodie.
AB : J'essaie de trouver une solution. Le contexte du CIAP, les anciennes activités que ce bâtiment a connues et qui semblent encore exsuder de tous les pores des murs. C'est un lieu de pouvoir, de prise de décision, de processus administratifs épuisants. Il a une certaine grandeur, mais en même temps il se dégrade lentement. Je pense que ces caractéristiques ont eu un impact important sur mon processus de travail pour cette exposition, ou du moins j'ai laissé ces éléments se développer d'une manière étrange, presque fantastique. Parfois, je vois les œuvres comme une combinaison d'accessoires de contes de fées et de rébus. Il est intéressant, par exemple, de voir comment le charbon de bois est aujourd'hui à la mode dans les aliments biologiques et de bien-être, même s'il a détruit les poumons de générations de mineurs. Certains l'utilisent comme un moyen naturel de soulager les maux d'estomac et la mauvaise digestion. Je préfère ses effets vomitifs : il est utilisé comme traitement d'urgence pour certaines intoxications graves et overdoses. J'aime qu'il soit présenté ici sous la forme d'un grand pain familial que l'on pourrait manger tous ensemble, tout en expulsant toutes les toxines qui peuvent être à l'origine de la folie. L'idée du lâcher prise, de la fluidité, de l'ouverture des vannes, d'une joyeuse diarrhée collective m'a poussé à demander au boulanger comment nous pourrions former une sorte d'orifice dans le pain. Il a plié le bras et enfoncé son coude au milieu de la pâte fraîche. C'était un beau geste.

LO : Vous êtes un polyglotte qui a grandi au Luxembourg dans un environnement trilingue (lux, allemand, espagnol). Plus tard, vous avez également appris le néerlandais, le français et l'anglais. Cette sensibilité linguistique semble être un fil rouge dans votre pratique artistique. Cette exposition présente également un réseau complexe de références linguistiques. Pouvez-vous les signaler et indiquer comment elles donnent du sens à l'ensemble ?
AB : Je pense que cela vient d'une façon d'aborder le sens par association mentale - une méthode qui est renforcée par le fait que je change continuellement de langue. C'est comme si vous scanniez automatiquement les mots de ces langues et que vous perceviez leur spectre linguistique. Je suis en train de penser au mot Kohle en allemand, c'est vraiment étrange, je pense immédiatement à Christiane F. parce que dans le livre, Kohle est une affaire importante, « Kohle anschaffen », « Hast du Kohle dabei ? », « Keine Kohle ! », ... J'avais quatorze ans quand mes parents sont venus à la maison avec le livre un jour. Je l'ai probablement lu en allemand trois fois de suite. Le même mot en français ou en espagnol, mes deux langues maternelles, fait immédiatement surgir des images violentes des récits de ma grand-mère sur sa vie de fille de mineur dans le nord de l'Espagne, des années 30 à son arrivée au début des années 60 dans un bus à la gare du Midi à Bruxelles. Elle a laissé ma mère chez son oncle parce qu'elle pensait ne pas pouvoir travailler et s'occuper d'elle en même temps. Alors qu'elles étaient séparées, sans se voir pendant plus de six ans, le premier travail de ma grand-mère a été de s'occuper des enfants d'une riche famille italienne. Elle a vécu avec eux pendant plusieurs années en tant que nounou et gouvernante. J'associe le CIAP à l'image d'un gouverneur, ses appartements privés étant sous le même toit. Et oui, il est amusant, ou plutôt étrange, qu'un même mot change parfois radicalement de sens selon qu'il est masculin ou féminin. Le gouverneur dirige une province, un état, une colonie, la gouvernante nettoie, cuisine, s'occupe des enfants dans une maison, une famille, qui n'est pas la sienne.

LO : Pour en rester au sujet de l'automatisation qui remplace le travail humain, il semble que certaines de vos œuvres dans l'exposition fassent référence à la dématérialisation du travail, et donc à l'économie et à l'argent. Vous réunissez des matières premières (charbon) et des outils

(distributeur automatique de billets) mis au rebut dans un espace où une sculpture ressemblant à une guillotine semble couper une langue noire. Tout comme la mauvaise herbe, les chiens errants et l'urine, ce sont les déchets de notre société. Entre-temps, le charbon est considéré comme « sale » et les distributeurs automatiques de billets suivront bientôt. Vous n'évoquez pas ces éléments pour des raisons nostalgiques ou formalistes, mais vous semblez les ramener dans le domaine de la norme.
AB : Il est intéressant que vous établissiez un parallèle entre les chiens errants, les herbes folles et les distributeurs automatiques de billets. Je ne sais pas, c'est un appareil qui est présent dans mon environnement quotidien, que j'utilise plusieurs fois par semaine. Dans certains endroits de Bruxelles, il faut voir l'état dans lequel sont laissés certains distributeurs de billets : un désordre total, une vision extrême de la violence. Quand on va dans des endroits plus propres de la ville, la propreté est tout aussi violente. Ces distributeurs automatiques de billets sont la dernière étape avant les paiements numériques par le biais des smartphones. Ceux qui sont produits aujourd'hui sont les derniers. Comme les cabines téléphoniques, ils disparaîtront totalement dans quelques années. Il y a beaucoup de choses que l'on peut faire dans les cabines téléphoniques. Comme se cacher de la pluie. Il y a beaucoup de choses que les gens font dans les distributeurs de billets. Il y a de moins en moins de moyens de faire sa place dans l'espace public. Parfois, j'ai l'impression que certains muscles de ma main droite me font mal, ce que je n'avais jamais ressenti auparavant. C'est à force de manipuler mon téléphone. C'est à force de faire ma place dans l'espace public.

LO : Dans l'antichambre, une série de six clés est posée sur le sol. Chaque clé représente un ton de peau différent qui correspond à un ton de peau d'émoticône existant. La ligne de base de la main ouverte sur le miroir se lit comme une prière, une question ouverte. La clé du succès est-elle accessible à tous ?
AO : J'ai trouvé cette clé dans la vitrine en face du boulanger où j'ai fait le pain au charbon. C'est un petit magasin de bricolage dans la rue Alsembergsesteenweg. J'ai demandé au propriétaire du magasin si je pouvais emprunter la clé pour quelques jours afin de fabriquer un moule en silicone. J'avais du pigment jaune pour Jesmonite que j'avais l'intention d'utiliser pour une figurine. Je voulais que la figurine soit jaune, comme le jaune des émoticônes génériques. Je voulais faire un dérivé de cette même figurine dans les différents tons de peau que vous pouvez sélectionner lorsque vous ne voulez pas utiliser l'émoticône jaune générique, par exemple lorsque vous voulez personnaliser la couleur de peau de votre emoji, ou simplement lorsque vous n'aimez pas le jaune parce qu'il vous fait ressembler à un Simpson ou à une personne souffrant de jaunisse. Entre les différentes couleurs de peau, j'ai créé une clé jaune et je me suis dit : « Je vais faire cet objet dans tous les tons de peau disponibles plutôt que la figurine ». Plus tard, j'ai lu que ces tons de peau étaient basés sur l'échelle de Fitzpatrick, un système de classification numérique de la couleur de la peau humaine. Elle a été introduite pour mettre l'accent sur la diversité, comme s'il fallait s'identifier racialement dans un simple message texte ou un tweet.

LO : Vous utilisez des matériaux et des supports en fonction de l'idée que vous avez en tête. Cela rend votre pratique artistique très diversifiée. Néanmoins, il est frappant de constater que la majeure partie de l'œuvre présentée est conçue en Jesmonite, un produit de construction composite inventé par Peter Hawkins en 1984 comme une alternative sûre à la fibre optique et une variante plus légère du béton coulé. Qu'est-ce qui vous attire dans ce matériau ?
AB : La jesmonite est l'alternative naturelle à la résine. Il s'agit d'une poudre blanche à base de pierre que l'on mélange avec une sorte d'acrylique. On applique une couche simple, puis 2 ou 3 couches avec de la fibre de verre. Cela permet d'obtenir de grands formats qui peuvent rester creux et pas trop lourds. Il a été inventé pour la fabrication d'accessoires et la scénographie au cinéma et au théâtre. L'aspect général est comme du plâtre, un peu rosé dans un blanc cassé général. J'aime beaucoup la blancheur des moulages non pigmentés en jesmonite. J'aime jeter tout ce qui se trouve sur mon chemin sur une base de terre brute, faire un moule en silicone et le couler ensuite dans de la Jesmonite vierge.

C'est un grand unificateur qui met chaque matériau, objet ou dispositif sur le même plan. J'aime terminer mes moulages avec un peu de cire naturelle que je polis délicatement avec une brosse à chaussures ou une vieille chaussette. Cela permet à un mégot de cigarette de briller autant qu'une pièce de monnaie ou une perle.

(12/08-06/09/2017) Toronto / CN, Roberta Pelan Gallery. **A Shooting Star is Not a Star**,
* Organisation : Motel

** Bouvy Aline,
Ford Raque,
Forkin, Lowe
Weston, Pausova
Veronika.





- Texte de présentation :
Ce type d'interrogatoire et d'analyse peut être utilisé à la place d'un détecteur de mensonges, qui enregistre la réaction physiologique réelle qui se produit lorsqu'on répond à une question, mais peut ne pas être concluant à lui seul.
Parfois, les personnes qui espèrent dissimuler la vérité refusent quand même de dire un mensonge. Dans ce cas, le mensonge n'est ni prémédité ni calculé, mais lorsque la personne ne s'identifie pas comme trompeuse, elle peut manipuler son propre vocabulaire de manière élaborée pour éviter de dire l'une ou l'autre chose. Le même langage peut être utilisé dans notre propre dialogue interne ; l'écart entre la perception et la réalité, réconcilié par un discours personnel qui est, à un certain niveau, frauduleux. Souvent, cette voix peut être utilisée pour réaffirmer des croyances profondément ancrées, malgré les preuves contraires provenant du monde extérieur. Les aplatisseurs modernes et les négateurs du changement climatique ne tiennent pas compte de la science établie dans l'espoir de promulguer des idéologies alternatives qui valident leurs systèmes de croyance.
Cette incohérence est omniprésente, comme le décalage cognitif lorsqu'un enfant glisse et ressent la douleur de sa chute, ou la perception erronée de la distance entre la longueur d'une éponge et la lame d'un couteau. Historiquement, notre incapacité à remettre en question ou à critiquer la sagesse

conventionnelle est propice à la dissonance cognitive maligne. Pendant des siècles, le modèle géocentrique a été largement accepté et approuvé, provoquant des erreurs de navigation et des naufrages qui ont été endurés à plusieurs reprises, dans un déni obstiné du fait que le soleil ne tourne pas autour de notre planète. Le chagrin que nous avons eu à supporter à la fois pour nos erreurs et pour le fait de ne plus être le centre de l'univers. Nous fuyons souvent l'angoisse de nous tromper, car cette reconnaissance peut engendrer un sentiment supplémentaire d'inconnaissance, et nous préférons le confort des demi-vérités, ambiguës et sans engagement.

Aline Bouvy, *Smoothie*, 2017, Linoleum on wood and jesmonite, natural wax, 19.4 x 14.5 cm

(08/09-30/11/2017) Bruxelles, Parc de la Fonderie (Molenbeek). **Plant B.**
* Commissariat : Komplot (Sonia Dermience) et Toke Lykkeberg.

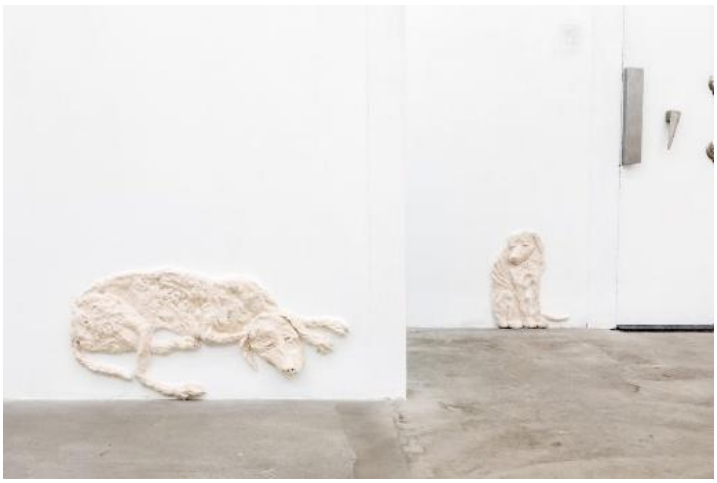
** Bent Maiken, Bjerre Benedikte, Boutefeu Jonathan, Bouvy Aline, Mannov Carl, Mary Xavier, Ramm Fortun Marthe, Van Wolputte Philippe.

- Texte de présentation :
Si le plan A est la biodiversité que nous comprenons comme «nature réelle» où Gaia est en équilibre assez prévisible, Plant B est la bio-technosphère dans laquelle nous entrons actuellement, où les processus technologiques et biologiques sont rapides et imprévisibles. À une époque où les changements climatiques et technologiques redéfinissent l'habitat et plus largement notre planète à des taux de croissance exponentielle, la biosphère et la technosphère fusionnent dans un monde artificiel allant au-delà de notre contrôle. Avec Plant B, les artistes et curateurs explorent l'art au sein d'une bio-technosphère où le travail s'attache plus à diriger que maîtriser le processus de création participatif. L'art ne se conçoit plus uniquement comme le produit d'un individu, mais comme le travail d'un réseau d'agents humains et non-humains.

(16/09-21/10/2017) Toronto / CA. Cooper Cole Gallery. **How deep is your love ? (Quelle est la profondeur de votre amour ?)**

* Organisation et texte :, Toronto, CA

** Bouvy Aline, Kang Lotus L., Lee Jennie Jieun, Lin Candice, Marsh Jenine, Schwartz Mindy-Rose, Seibert Chloé, Stuart Beth, Yabut Théa.



Strategy of non cooperation VI, 2015
Jesmonithe
35.56 cm X 58.42 cm X 7.62 cm



- **Jenine Marsh** Texte de présentation
https://coopercolegallery.com/exhibition/2017-how-deep-is-your-love/

Les œuvres des neuf artistes participants sont présentées sous forme de relief. Mais ici, la définition du relief s'éloigne des intérieurs clos des architectures et des anatomies, pour ouvrir un espace à d'autres formes de vie et de contact :

PARTIE I

seuils

Je suis le tracé veineux tracé sur le dos de ma main. Aucune route n'est droite et l'encre bave. Mais cela me conduit à la cathédrale où je m'arrête aux murs extérieurs. Presque chaque centimètre est abondamment orné de figures sculptées en relief. Des anges de pierre se tiennent côte à côte avec des effigies de patrons et de saints. Certains de leurs corps ne dépassent de la pierre qu'à moitié, d'autres sont comprimés, presque à plat dans les murs dans lesquels ils sont sculptés. Quelle que soit la façon dont ils sont aplatis ou intersectés, ils sont néanmoins compris comme des corps entièrement rationnels, volumineux et complets. Il est admis que leurs dos invisibles et non sculptés, leurs épaules tournées et leurs profondeurs abrégées continuent au-delà et derrière la vue, dans un espace non limité par des dimensions sculpturales ou architecturales. Mais la connaissance de ce qui reste non sculpté, des corps pleinement présents derrière la surface, est un aperçu miraculeux de l'intérieur. À l'intérieur de la cathédrale se trouvent d'autres figures en relief, drapées de métaux précieux et de bijoux. Mais même ici, je ne vois qu'ornements sur ornements, des surfaces dorées qui dessinent d'or une entrée barrée vers un intérieur plus vaste. Les saints nous observent derrière le voile du relief, mais nous ne pouvons toucher que les images grossières de notre propre production. Je ne peux pénétrer que jusqu'aux derrières imaginaires de ces êtres surnaturels, et pourtant ma confiance en la transcendance ne perd rien de sa profondeur.

idéaux

Quelle est la profondeur du relief ? Est-il surélevé ou enfoncé ? Est-il haut ou peu profond ? À l'instar de la surface ornementale des murs et des piliers, le relief maintient la limite physique entre l'intérieur et l'extérieur, tout comme il sépare le monde inférieur de la physicalité corporelle des dimensions métaphysiques supérieures. Si le relief est la manifestation la plus parfaite des capacités de division et de séparation de la surface, toute forme de représentation, même les figures en ronde-bosse, même les corps vivants, peut maintenir la surface comme une division incontestable et ainsi revendiquer un intérieur. Pourquoi le David de Michel-Ange a-t-il un sexe si minuscule ? Parce qu'il est un homme de l'esprit, un être supérieur, qui n'est pas contrôlé par le corps, le manimal sexuel et instinctif. Son petit format illustre un homme physiquement séparé de ce qu'il abhorre, un homme maître de son destin. Mais pourquoi se contenter de le rétrécir quand on peut le couper ? L'architecte viennois Adolf Loos a condamné et débarrassé son œuvre de toute ornementation extérieure. Dans son manifeste de 1908, Loos proclame que « l'évolution de la culture est synonyme de la suppression de l'ornement des objets d'usage quotidien ». 1 L'ornementation est inutile, non économique et de mauvais goût pour l'homme moderne, et elle appartient à ces autres racialisés et genrés qui sont considérés comme primitifs, enfantins, dégénérés, érotiques et amoraux. Son architecture a supprimé la texture et l'imagerie du relief, mais n'a pas pu se passer de la nécessité structurelle des surfaces. Et dans leurs divisions idéalisées et puristes de l'espace, ces surfaces essentialisent l'idéal occidental encore omniprésent, partagé par les modernes et les anciens, d'une intériorité masculine métaphysique et inattaquable. Quelle est la profondeur du relief maintenant ?

portes

De la Grèce antique à Loos, le seuil du relief était infranchissable. Mais en 1917, une porte fut construite. Lorsqu'Auguste Rodin fut chargé de construire l'entrée d'un musée encore à construire, il entreprit de raconter l'enfer de la *Divine Comédie* de Dante sur un portail en relief à plusieurs panneaux. Mais après trente-sept ans de travail et de remaniement inlassables, ses *portes de l'enfer* étaient devenues un plan ininterrompu de près de deux cents figures, se tordant, s'étirant et s'effondrant les unes sur les autres dans le chagrin, la douleur et l'extase, sans ordre linéaire ou narratif. Les corps se dilatent, se contractent, se plient et se multiplient dans un excès sans réserve de toute anatomie rationnelle connue. Et la surface elle-même n'est pas un voile de séparation. « Pour la première fois », écrit Rosalind Krauss, « dans les *portes* , un fond en relief agit pour segmenter les figures qu'il porte, pour les présenter comme littéralement tronquées, pour leur interdire la fiction d'un espace virtuel dans lequel elles peuvent sembler s'étendre. »2 Les corps sont tranchés, coupés en deux, puis reliés à la surface des portes elles-mêmes. Transformations d'une dalle malléable par l'outil et la main, ils coexistent avec l'événement de leur processus. De cette peau bouillonnante de nombreux corps partiels, Rodin n'est qu'un, et moi, un autre. Cependant, ces portes *sont* impénétrables ; à l'époque de sa mort, elles n'avaient jamais été coulées en bronze ni montées sur gonds, et le musée pour lequel elles ont été commandées n'a jamais été construit. Physiquement ou autrement, ce passage ne sera jamais franchi. Mais parce que la surface disloquée *des portes* ne fonctionne pas comme un séparateur ou un seuil, elle nie l'hypothèse de transcendance. Il n'y a pas d'autre dimension d'où émerger, et nous ne souffrons d'aucune séparation d'avec ces corps. L'enfer extatique est ici, seulement ici, à la surface.

PARTIE II

anatomies

J'imagine que je vis dans mon corps, et ce que j'appelle mon sens de soi se situe quelque part dans ma tête. Le cortex cérébral, le plus récent ajout évolutif au cerveau, est une surface ondulante de matière grise de seulement 2 à 3 mm d'épaisseur, soutenue par un épais tapis de matière blanche. En dessous se trouvent le cervelet et le tronc cérébral, plus primitifs. Les nœuds et les plis du cortex cérébral sont liés à différentes fonctions de la vie et du corps humains évolués. Ce qui se passe sur la surface extérieure du corps – se cogner le coude, se mordre la langue – est reproduit et comprimé sur cette surface intérieure recroquevillée, ce bureau mansardé gris et ridé. Les sensations sont livrées ici pour être configurées, comparées, préservées, comme des fleurs pressées dans un livre, arrangées en bouquets plats de langage et d'image. Et j'appelle ce grenier exigu, ce jardin sec de dossiers plats, la vie, le soi, je. Comme il me semble soudain étrange, bizarre, que l'esprit abrite mon sens de soi, alors que le cerveau ne peut rien ressentir, n'ayant pas de terminaisons nerveuses propres. il n'est pas étonnant que le cœur, l'estomac et d'autres espaces plus vagues de l'intérieur aient également occupé des postes exécutifs dans de nombreuses autres anatomies humaines.

motifs

Une vision de la vie voit son seul but, sa caractéristique déterminante, comme la reproduction des gènes. Les gènes veulent survivre, et donc nos corps les portent obligeamment et stupidement à travers la naissance et la reproduction, tout en croyant naïvement que la vie est, commence et finit avec la conscience. Mais sous-jacent à toutes nos ambitions et à tous nos désirs se trouve l'impératif inconscient de survivre génétiquement, au-delà de la brève durée de vie du corps. La compulsion du gène détermine les seules activités viables de la vie : manger, dormir et procréer. Et créer ou entrer dans un système sociétal dans lequel ces besoins peuvent être satisfaits : travail, maison, enfants. Une recette pour la survie. Toute l'apparence extérieure de la vie n'est que la manifestation grossière de la pulsion du gène à se répliquer. Quand la vie signifie survie, elle peut sembler soit auto-réalisée, soit impossible. Ceux qui ne réussiront pas dans ces conditions, ceux qui en sont privés, et ceux qui vivent à la limite, pourraient être amenés à demander : je suis vivant, n'est-ce pas ? mais quand j'entends que mes motivations, bien que légèrement voilées par le récit fleuri de ma conscience, sont essentiellement génétiques, je proteste, l'esprit sur la matière, ma vie m'appartient, j'ai le libre arbitre et c'est moi qui survis, pas mes gènes. mais ensuite d'entendre l'affirmation de grandes réalisations atteintes seulement

par un effort conscient, je proteste, le succès empile souvent privilèges immérités sur privilèges, instrumentalisés par ce don récurrent du néandertalien ; une adhésion brutale à la survie individualiste. je ne veux ni l'un ni l'autre - ni l'évolution ni la volonté. comment la vie peut-elle être vécue, entre ces deux motivations inavouées, inférieures, intérieures ? tandis que les gènes se répliquent et que les ambitions se multiplient dans les profondeurs de l'intérieur, à l'extérieur d'autres types de pluralité se développent à l'état sauvage.

anomalies

Ici, à la périphérie de l'intérieur, se trouve le proche extérieur. Le proche extérieur du corps, c'est la peau. Comme des escargots, notre peau salive, une auto-lubrification de sécrétions salées et amères. Et comme des escargots qui tracent sous leurs pieds une route de mucus sur laquelle glisser, nous nous frayons un chemin à travers le monde avec notre peau ; « Je suis une créature de la boue, pas du ciel. »3 Les empreintes des doigts, la plante des pieds, les bâtonnets et les cônes de la rétine, les tympans des oreilles, les membranes du nez, les bourgeons de la langue et les plis du sexe forment ensemble une interface poreuse entre l'intérieur et l'extérieur, un tapis hérissé de terminaisons nerveuses et de capteurs. Les lumières, les sons et les odeurs m'atteignent de loin, tandis que les textures, les goûts, les bosses et les égratignures doivent se rapprocher. Qu'est-ce que cela fait de m'imaginer non pas comme un volume contenu à l'intérieur, mais plutôt comme une surface extravertie et sans bords ? Je suis une surface soutenue et rendue mobile par la chair et les os de l'intérieur. Je suis un dehors, qui n'est pas non plus moi, s'étirant pour partager les dehors de nombreux autres corps, choses et espaces. Et cette confusion viscérale entre ce qui est et n'est pas soi pourrait-elle s'incarner comme un style d'être ? Si « le volume produit une surface qui à son tour permet la potentialité de la présence et de l'occupation humaines »4, alors la seule fonction de l'intérieur a-t-elle toujours été de créer par exclusion une surface extérieure ? Mais je dois aller plus loin. Cette peau peut être étirée. étirée et pelée.

PARTIE III

annexes

Imaginez un corps dont l'intérieur est devenu vestigial, tous les entrailles un appendice géant. Imaginez un corps dont les entrailles pourraient être exorcisées, jetées comme l'eau fétide d'un vase. Imaginez un corps sans corps du tout, un corps fait de surface. Il y a une nouvelle envie de hacher et de couper. Une impulsion violente pour défaire le mal du confinement. Pour retourner cette anatomie, pour l'éviscérer et la vider comme une poche. La laisser saigner, se répandre et se vider, tacher et tacher. Pour être écorché de ce qui est devenu vestigial. Je suis un extérieur, et je vis dans les terres désolées avec les parias et les errants. Mais puis-je survivre sans un endroit intérieur où me mettre ? Là où « la formule 'connais-toi toi-même' est devenue obsolète », « qui peut supporter une ouverture constante ? qui peut continuer à vivre complètement exposé ? »5 Vais-je m'effondrer ? Ou un sens de soi peut-il être inversé, pour être à la place un soi de sens ?

terres incultes

à la périphérie de l'intérieur se trouvent les faubourgs, les terrains vagues, les friches au bord des routes et les ruines de l'industrie vaincue. ça sent l'huile de train et l'huile de voiture et la rouille et les pousses d'herbe. ça fait des bruits de grillons, de gravier sous les pieds et de circulation lointaine. dans ces conglomérats miteux d'abandonnés et dépassés, les choses indésirables polluent et peuplent chaotiquement. choses égarées. choses dépossédées. meubles tombés des camions, blé tombé des trains de marchandises. choses perdues et jetées. les mauvais animaux et les punaises de lit sont expulsés ici, loin, pour errer, butiner, pénétrer sans autorisation et flâner. les choses s'adaptent rapidement aux confins de la civilisation et de la civilité, où la férocité est contagieuse. les bâtards errent pour des restes, ils se battent et baisent, échangeant des puces. ils dorment sous des tas de vigne étouffante et des vrilles d'épines et de barbelés qui lâchent des vols paresseux de graines. d'un sol de trottoirs émiettés et de poteaux de clôture pourris, des fleurs sans parfum lèvent leurs visages vers les pollinisateurs, et des fourmis rouges goûtent leur nectar acide sur des hauteurs flottantes. des oiseaux sans chant font des nids de journaux déchiquetés et d'annuaires téléphoniques dans les lignes électriques. en dehors de tout lieu, cet espace n'appartient à personne, et tout le monde squatte.

exorcisé de la ville climatisée, je sens le soleil brûler ma peau, des bavures s'accrocher à mes lacets, et je laisse mes empreintes dans la terre poussiéreuse.

1. Loos, Adolf. « Ornement et crime ». *L'architecture d'Adolf Loos : une exposition du Conseil des arts* . Londres : Conseil des arts, 1985. 100–103
2. Krauss, Rosalind. *Passages dans la sculpture moderne* . Cambridge : TheMIT Press, 1981. 23
3. Haraway, Donna. Quand les espèces se rencontrent. Minneapolis : University of Minnesota Press, 2008. 3
4. Cheng, Anne Anlin. *Seconde peau – Joséphine Baker et la surface moderne* . New York : Oxford University Press, 2011. 30
5. Minh-ha, Trinh T. « Le corps en théorie ». *Femme, autochtone, autre. Écrire la postcolonialité et le féminisme* . Bloomington : Indiana University Press, 1989. 264, 260

- **Alex Bowron** texte pour la galerie
(https://coopercolegallery.com/2018/how-deep-is-your-love-featured-on-esse/)

Organisée par Jenine Marsh, avec ses œuvres et celles de huit autres artistes s'identifiant comme femmes, « *How deep is your love?* » forme un ensemble organique de propositions, de matériaux, d'attentes et de relations entrelacées. L'exposition est une représentation agrégée de la conscience, agissant comme un organisme vivant doté d'une conscience aiguë de ses structures internes et environnantes. C'est une leçon de sensibilité et de force qui réinvente l'architecture du corps vivant et de l'espace physique.
Le corps de Marsh apparaît dans une multitude d'empreintes de mains qui ponctuent les disques de plâtre suspendus dans ses arches d'acier de trois mètres de haut . Ces amas enchevêtrés de reliefs positifs et négatifs fournissent juste assez de masse pour définir une structure, tout en niant toute réelle assurance formelle. Malgré sa grandeur, cette œuvre monumentale refuse d'occuper le moindre espace. Le corps, visible non seulement dans sa forme mais aussi dans son thème, est particulièrement présent dans l'énergie du travail des artistes. Thea Yabut colle et pince de la pâte à papier pour en faire des sculptures en relief, transforme du graphite et des copeaux de crayon en objets de la taille d'une paume, et dessine des guirlandes de marguerites à même les murs. Son œuvre s'inscrit dans l'architecture de la galerie, adoucissant sa planéité brutale et ses angles vifs. La fresque désordonnée de peinture et de plâtre de Chloe Seibert, également appliquée à la main directement sur le mur, constitue une expression abstraite de la capacité de son corps à s'étendre, à se plier et à se tordre. Ses marques effrontées culminent dans un portrait brut qui se lit comme une riposte à la tradition historiquement masculine de l'action painting.
Avec une approche résolument plus raffinée, mais tout aussi charnelle dans son expression, Beth Stuart dote la galerie d'une seconde peau veloutée en plâtre vénitien. Si son œuvre peut être lue comme une célébration de la surface, elle va bien au-delà, en accordant une attention particulière aux plaques d'interrupteurs et aux prises du bâtiment. Faciles à négliger – et donc encore plus touchantes – ces zones de non-espace travaillées à la main rappellent les rouages internes complexes derrière les murs.
Avec un effet tout aussi humanisant, *le Screen* en aluminium grossièrement cousu de Laurie Kang sert de tendre bouclier aux luminaires du plafond de la galerie. Servant également d'écharpe pour une petite poignée de noyaux de pêche en aluminium moulé, cette œuvre pointe davantage vers l'intérieur. Encore plus profond, et bien plus viscéral, se trouve *Worm* . Nichée dans un seau en plastique et partiellement immergée dans son propre jus, cette masse rougeoyante et profonde se lit comme une preuve démonstrative de ce qu'une femme est censée garder à l'intérieur. D'abord repoussés, nous sommes rapidement attirés par lui, mis au défi de considérer le grotesque comme une chose fascinante, voire belle.
Un tel désordre impressionnant – une démonstration sans complexe d'énergie féminine – est présent dans toutes les œuvres. Dans leurs plus vulnérables, ces œuvres n'ont peur de rien. À l'instar des chiens bâtards en jesmonite d'**Aline Bouvy** ou des gueules béantes des oisillons en bronze coulé de Mindy Rose Schwartz, la vulnérabilité est offerte comme une antienne aux conceptions traditionnelles de la

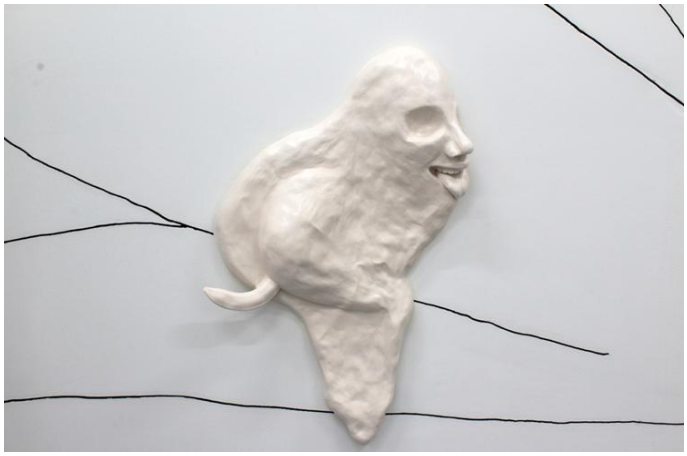
force. Une grande partie de l'œuvre ne peut être supprimée que par sa propre destruction. Une grande partie de l'œuvre a dû subir des formes de destruction pour être réalisée. Il n'y a rien ici qui ne revendique ouvertement un espace pour lui-même, tout en laissant de la place à chaque autre corps qui l'entoure.

(14/10-17/11/2017) Anvers, ABC Klubhuis. **Unclear Clarity (Clarté incluse).**
* Bouvy Aline, Knol Geran, van Grinsven Timo.

- Notice sur Aline Bouvy :
Aline Bouvy(née en 1974), diplômée de l'ERG de Bruxelles et de l'Académie Jan Van Eyck de Maastricht, la pratique multidisciplinaire d'Aline Bouvy exprime son refus de tout compromis et de s'adapter aux systèmes de notre société qui visent à réguler nos aspirations, les conformant aux normes et valeurs qui façonnent cette même société. Par la mise en œuvre de stratégies poétiques et d'une esthétique rigoureuse teintée d'humour, son travail questionne les hiérarchies des pouvoirs établis et les systèmes patriarcaux. Son travail est représenté par la galerie Nosbaum & Reding de Luxembourg et la galerie Albert Baronian de Bruxelles.







(/ - / /2017) Berlin / DE Soft Cell, Center, [!!!!!!!!!!!!!! ????????] à rechercher, compléter
* e. a. Bouvy Aline

2018

(07/02-19/02/2018) Mexico / MX. El Quinto Piso. **Agua Del Dia**.
* Commissariat Rodrigue Mouchez.

** After Howl, Belou Martin, Bouvy Aline, Escoffier Julie, Munoz Francisco, Penalosa Javier, Sepulveda Ling, Van den Berghe Ben & Shlyk Alexej, Vander Borght Charlotte.

- Texte de présentation :
L'exposition était organisée par Rodrigue Mouchez et présentait des artistes de Mexico et de Bruxelles. Le titre « Agua del día » (eau du jour) faisait référence aux « aguas frescas » que l'on trouve dans les échoppes de rue mexicaines et à la nature périssable de la production artistique quotidienne, soulignant une production artistique fluide et en constante évolution.

(11/04-20/05/2018) Munich / DE, Loggia. Bouvy Aline. Maturity



- Texte de présentation
En psychologie, la maturité est la capacité à réagir de manière appropriée à son environnement. Elle implique également de savoir reconnaître le bon moment et le bon endroit pour se comporter, et de savoir quand agir, en fonction des circonstances et de la culture de la société dans laquelle on vit. Il y a la notion d'accès : lorsqu'on atteint la maturité, on a accès à certaines choses, mais celles auxquelles on accède nouvellement sont tout autant accessibles à soi. Souvenez-vous des banques, de leurs campagnes infantilisantes et de leurs mascottes comiques qui commencent à vous draguer à l'école, à

un âge où vous n'êtes même pas encore sexuellement mûr. Les stratégies marketing sont violentes derrière le sourire de votre porte-clés comique.
Lassé de la séance photo, mon neveu m'a fait un doigt d'honneur. Savoir dire « non », s'opposer à ce qu'on nous fait subir, exprimer son désaccord face à une situation, pourrait être perçu comme un signe spontané et radical de maturité.



Bestuhl, silkscreen print on paper, edition of 5 + 2 ea

console, 2018, wood, cardboard,
jesmonite, fiberglas, inkjetprint
on tyvek, 120 x 200 x 28 cm



(detail)



Aline Bouvy, *pro-motion, 2018*, wood, inkjetprint on tyvek, 120 x 200 x 28 cm



T, 2018, cardboard, jesmonite, fiberglas, metal, apoxy, ca. 40 x 150 x 100 cm
Y, 2018, cardboard, jesmonite, fiberglas, metal, apoxy, ca. 150 x 100 x 60 cm



T, 2018, cardboard, jesmonite, fiberglas, metal, apoxy, ca. 40 x 150 x 100 cm (detail)

(18/04- / /2018) Bruxelles, Hôtel l'Amigo. **Collection n° 8.**
* Commissaire d'exposition : Interior and the Collectors.

** Bernardet Jean-Baptiste, Bouvy Aline, de Tscharner David, Du Wang, Dürer Albrecht, Giger Hr, Hildebrandt Gregor, Huszan Istvan, McKean Michael-Jones, Missika Adrien, Neukamp Anne

(21/04-13/05/2018) Gand, Galerie Jan Colle (Jakob van Caeneghemstr. 16, 9000). **Neighbours Vol.7.**
* Commissariat Manor Grunewald,

* Bouvy Aline, Claes Joris, De Meyer Theo, Grunewald Manor, Laureyns Simon, Volkaert Tom, Wachholz Thomas.

(10/05-03/06/2018) Köln / DE, Mélange. **Bouvy Aline, Pelzer Nicolas. Late Dawn (L'aube tardive)**.

Aline Bouvy & Nicolas Pelzer, Late Dawn, 2018



Vue de l'exposition





- Texte de présentation :
L'observation de la technologie et de son évolution/développement est une façon de percevoir la simultanéité des choses : Ce qui existe en même temps dans différents endroits peut être obsolète dans l'un et nécessaire dans l'autre. Tout est lié, mais les étapes de l'évolution technologique ne se mondialisent que lentement. Depuis que nous avons enfin eu la révélation que l'histoire n'est pas un récit unique, mais une multitude d'histoires, de perspectives et de changements, comment serait-il possible de capturer une fraction de notre temps de manière adéquate ? Lorsque le concept de progrès échoue, où notre besoin d'une intrigue narrative nous conduit-il et peut-il s'étendre à la périphérie ? Cette question est similaire à l'idée de décrire le point de départ ou d'arrivée de notre présent. La technologie évolue si rapidement - actuellement et au cours des 160 dernières années - qu'elle pousse toujours le présent dans un état de flux et de futur, abordable pour l'un, problématique pour l'autre, mais toujours dans une seule direction : vers l'avant. Les améliorations, les innovations et le recyclage des idées repoussent la durée de nos vies, ainsi que les limites de nos corps dans une nouvelle quête continue de compréhension de notre place dans le temps, l'espace et la société. Cette boucle sans fin de la vie non naturelle, accélérée et investie par la technologie est aussi notre façon de chercher un avenir meilleur, de dépasser les limites et les frontières, mais elle est aussi inévitable. L'aube tardive fait référence à ce retard de ce qui est inévitable et ne peut être changé.

L'installation d'Aline Bouvy, *The future of not working* (L'avenir du non-travail), combine deux objets différents qui dépeignent des économies en voie d'épuisement. D'une part, des piles de morceaux de charbon de bois auto-cuits sont disséminées dans l'espace d'exposition. Le charbon de bois et la houille, tout comme le pétrole, étaient autrefois l'or noir d'une nation, faisant prospérer la richesse dans toute la région et alimentant l'économie. Le mot allemand Kohle (charbon) est devenu synonyme d'argent, car le charbon est devenu la source de la transition économique, sociale et culturelle. Aujourd'hui, cependant, il est associé à la destruction et à la pollution, laissant des traces massives dans notre arrière-pays - des cicatrices irréversibles. En outre, Bouvy a créé des moules à partir de distributeurs automatiques de billets mis au rebut. En déformant leurs formes, ils ont l'air abîmés, voire proches de la fusion, et semblent provenir d'un futur proche qui a déchaîné sa colère contre le système économique financier. Dans le même temps, à l'heure où les monnaies et les transactions numériques sont en plein essor, ces machines deviennent peu à peu obsolètes. Ces machines épuisées de Bouvy pourraient également être le signe d'une colère persistante des populistes, qui expriment leur crainte de voir un gouvernement oppressif s'emparer de l'argent liquide par la force. Qu'il s'agisse de nostalgie ou du besoin de se révolter contre le pouvoir en place, le temps passe, inlassablement.
Nicolas Pelzer s'attache au contraire à faire coïncider différentes périodes. Son intérêt pour les objets qui recherchent la perfection industrielle l'a conduit à sa dernière série Cockpit Rule qui se traduit par des découpes laser d'armatures de cockpits en aluminium anodisé grandeur nature. Réduites à leurs contours, les armatures deviennent des sculptures minimalistes monochromes qui contiennent pourtant des informations stylistiques permettant de dater leur chronologie. À côté de cette pièce, l'une de ses sculptures lumineuses de la série Evolving Masters - Lantern retrace un récit imaginatif d'invention, combinant des lampes à pétrole avec des pièces d'aluminium complexes. Représentant souvent des formes de mains ou d'empreintes de pieds, certaines étant tirées de peintures rupestres préhistoriques, les œuvres de Pelzer incarnent la notion de fabrication malgré leur apparence lisse qui a standardisé l'artisanat humain. Si ses œuvres sont conçues à l'aide d'un logiciel 3D, le processus de production est toutefois en grande partie externalisé.
Pour le toit de Mélange, Bouvy et Pelzer ont développé une structure en acier, également appelée Late Dawn, qui rappelle une cage d'oiseau éclatée et usée. Comme l'idée tournante des objets de l'exposition qui font référence à l'exploitation minière d'une manière ou d'une autre, cette sculpture est

une interprétation du système d'alerte que les mines descendent avec elles dans les puits, un oiseau dans une cage qui réagit plus tôt que l'homme en cas de gaz toxique ou d'appauvrissement en oxygène. Mélange de cage et de lustre, deux lampes à pétrole sont suspendues à la sculpture et éclairent l'espace. Comme Evolving Masters, la technologie des lampes remonte à plus de 100 ans et est encore produite aujourd'hui. Elle peut fonctionner en dehors de notre réseau électrique très exigeant.

(/ /2018) Bruxelles, Place Sainctelette. Bouvy Aline. Slender Thrills, A Temporary Monument for Brussels – Art in Public Space.
* Commissaire : Artlead.

(20/06-19/08/2018) Bruxelles, Palais des Beaux-Arts. **Somewhere in between. Contemporary art scenes in Europe.**

* L'exposition réunit les réalités multiples des pratiques artistiques de toute l'Europe. Il s'agit à la fois d'une méditation sur l'identité de l'Est et de l'Ouest et d'une tentative de rassembler des récits, expériences, relations et rencontres d'une série d'artistes, commissaires et autres individus engagés. BOZAR donne carte blanche à cinq acteurs artistiques. Trois espaces artistiques basés à Bruxelles (Établissement d'en face, Komplot et La Loge), Kunstenbibliotheek et étudiants en formation en "Curatorial Studies" au KASK School of Arts, Gand et le commissaire Michal Novotný qui, en collaboration avec Kim Contemporary Art Center (Riga) et Bunkier Sztuki (Cracovie), se lance dans un voyage subjectif à travers l'Europe de l'Est dans l'exposition *Orient, The New East Artists from the CEE region*. Ces alliances sont révélatrices des scènes artistiques européennes d'aujourd'hui, où les artistes errent librement, loin des restrictions géographiques ou contraintes institutionnelles qui définissaient autrefois le continent.
** **Commissaires:** Maria Arusoo, Griet Bonne, Hilde Borgermans, Nathalie Cohen, Romuald Demidenko, Christine Denamur, Sonia Dermience, Maaike Descendre, Liliana Do Nascimento, Eva Dobbels, Maxime Gourdon, Laura Herman, Antony Hudek, Hélène Jacques, Valentinas Klimašauskas, Alice Lefebvre, Xavier Mary, Marta Masiero, Alicja Melzacka, Michal Novotný, Enrico Piras, Bert Puype, Els Roelandt, Maija Rudovska, Alessandro Sau, Anne-Claire Schmitz, Benedict Vandaele, Etienne Wynants, Anna Zhironkina.

*** Abel Auer, Steinar Haga Kristensen, LIFE SPORT, Dan Perjovschi, Apparatus 22, Bebe Books (Ruud Van Moorleghem & Mert Şen), Goeun Choi aka Chego, Karol Radziszewski, Doireann O'Malley, Jean-Samuel N'Sengi, JF. Pierets, Jurgen Ots, Marie-Fleur Lefebvre, Marijke De Roover, Megan-Leigh Heilig, Mikolaj Sobczak & Nicholas Grafia, Simone Gad, Aline Bouvy, Mathias Prenen, Ugo Woatzi, Kiwanoid, Andris Indans & Laura Ziemele, Kara-Lis Coverdale, Jelena Glazova, Gundega Graudina, Patrick Tubin McGinley, Raul Keller, Kaspars Groševs, Lisa Rave, Ana Vaz, Tinne Zenner, John Smith, Maxime Jean-Baptiste, Raoul De Keyser, Albert Setola, Balder (Boudewijn Van Hoecke), Roger Raveel, Pol Mara, Willy Plompen, Johan Mahieu, Willy Van den Bussche (ed.), Dirk De Vos (ed.), Natalia Kozhukhovskaya, Bora Akinciturk, Nils Alix-Tabeling, Julie Bena, Francisco Camacho Herrera, Arnaud Eubelen, Jade Fourès-Varnier & Vincent de Hoÿm, Julien Goniche, Katerina Kana, Hardijs Lediņš, Imants Žodžiks, Kris Lemsalu, Salvatore Moro, Enrico Piras,

Alessandro Sau, Alex Morrison, Adler Murada, Cécile Noguès, Jaakko Pallasvuo & Viktor Timofeev, Carl Palm, Marthe Ramm Fortun, Aili Vint, Elise van Mourik, Jan Brož, Adam Kokesch, Jiří Kovanda, Alice Nikitinova, Vlad Nancă, Jasanský & Polák, Julius Reichel, Jiří Skála, Romana Drdová, Matei Bejenaru, Jiří Černický, Darja Bajagić, Veronika Bromová, Anetta Mona Chişa & Lucia Tkáčová, Matyáš Chochola, Aurora Király, Dragana Sapanjoš, АВДеЙ Тер-ОганЬян (Avdey Ter-Organyan), Mark Ther, Christian Steiner, Jana Želibská, Marge Monko, Habima Fuchs, Zsófia Keresztes, Pavla Malinová, Atis Jākobsons, Ioana Nemeş, Adéla Součková, Petr Štembera, Pavel Brăila, Piotr Bosacki, Václav Litvan, Adrian Kiss, Jerzy Truszkowski, Piotr Łakomy, Gizela Mickiewicz, Jimena Mendoza, Richard Nikl, Emöke Vargová, Martin Vongrej, Wojciech Bąkowski, David Maljkovic, Pakui Hardware, Anežka Hošková, Andreas Angelidakis, Andros Zins Browne, Hanne Lippard, Michaël Van den Abeele, Cave Club, DIK Fagazine, feeelings, Sabrina Chou, Juliette Le Monnye.

(28/06-04/08/2018) Paris, Galerie Ceysson & Bénétière. **Scar/Face**.
* Curateur ; Hugo Vitrani.



** Bouvy Aline, Braman Sarah, Hendry Holly, Horfee Antwan, Kosta-Théfaine Olivier, Molinero Anita, Momein Nicolas, Pugnair Florian & Raffini David, SAEIO, SKKI©, Saytour Patrick.



- **Hugo Vitrani,** avril 2018. Texte de présentation :
*« Il y avait qu'il fallait détruire et détruire et détruire » (*Yves Bonnefoy, *in L'imperfection est la cime).*

La négociation commença par un mauvais shot de whisky sec. Equipé d'une bouteille de Jack Da, le jeune Robert Rauschenberg sonna nerveusement un matin de 1953 à la porte de Willem de Kooning pour lui demander un dessin. L'échange d'œuvres entre artistes est monnaie courante, moins lorsque l'acte est à sens unique et que le destin de l'œuvre concernée est d'être détruite. Détruire un De Kooning: à l'origine, Rauschenberg voulait créer une œuvre à partir de la destruction de son propre travail, mais quelques tests ratés lui ont fait réaliser que l'œuvre effacée ne pouvait qu'être celle d'un autre artiste réputé et intouchable. Ce sera celle du gros bonnet de l'expressionnisme abstrait qui accepta non sans hésitation. *« Ce ne peut être qu'un dessin raté »*, dira WK. Et Rauschenberg l'effaça. Autre époque, autres outils : pendant plusieurs mois, entre mars 2015 et mai 2016, le store d'un commerçant de la rue Jarry fut le support d'une guerre d'égos entre plusieurs peintres rivaux, SAEIO et

le groupe UV (pour Ultra Violents), tous réputés pour leur vandalisme de rue. En réponse à ces attaques systématiques, SAEIO, qui s'intéressait précisément aux notions de vandalisme et d'effacement, détournait alors les contours, formes et signatures qui le recouvraient pour les passer au filtre de son style. Un fragment de rue reproduit ensuite sur tableau faisant de la peinture d'histoire une peinture d'embrouilles.
Guerre de générations ? Célébration ? Compétition de rue entre deux artistes qui se détruisent pour qu'il ne reste qu'un roi dans la ville… Polémiques, les œuvres *« Erased de Kooning Drawing »* (1953) et *« Démarches de Lutèce »* (2016) rappellent que, depuis la naissance de l'art pariétal jusqu'au surgissement du graffiti qui lacère les paysages urbains en passant par l'époque moderne qui mit fin à l'éloquence bourgeoise, la puissance de l'art surgit souvent dans sa défiguration.

Light my fire

Toujours le créateur détruit. Parfois même, l'art s'auto-détruit, de gré ou de force : en témoignent Tinguely et son œuvre *« Fragment from Homage to New York »* (1960) ou les photographies de l'atelier de Christopher Wool carbonisé un soir de février 1996, artiste dont le travail est aussi emprunt de déchets insomniaques. Le feu fascine. Il brûle des matières cheap et kitsch, résolument populaires, chez Patrick Saytour qui détruit les supports et les surfaces toujours envisagés à partir de leurs contreformes, leurs rebuts, leurs rejets. Il attaque les matières plastiques fondues par Anita Molinero, pour qui l'art est une matière toxique calcinée, industrielle et résiduelle. Une excroissance cauchemardesque et irréversible née d'un rapport de force. La flamme orange et bleu des briquets BIC utilisés par Olivier Kosta-Théfaine permettent de rejouer autrement les écritures tracées par les jeunes de cités qui tuent le temps en polluant les halls HLM comme le faisaient déjà les soldats pyromanes de Charles Quint qui brûlaient les arches et les coupoles au noir de fumée quand ils ne retournaient pas les murs de Rome à la pointe de leurs dagues ou à la sanguine.

Throw up

La rue est un théâtre surréaliste à l'origine du *« Throw away art »* selon Restany qui assimilait *« l'art de rue, du déchet, des objets que l'on jette, à un jeu métaphorique, à une récréation dans le re-création »*. Un jeu qui sort du néant l'objet-déchet pour « l'élever à une dimension de pleine expressivité nouvelle, poétique et humaine ». Alors l'art est périmé chez SKKI©, chiffonnier baudelairien du siècle anthropocène et dont la démarche questionne notamment la tragédie des déchets de Stuart Chase et des textes de Bernard London, économistes à l'origine du concept de l'obsolescence programmée à la fin des années 1920 et aujourd'hui appliquée par Apple. L'art est un déchet décomposé et rehaussé de peinture chez Sarah Braman qui bricole ses formes accidentées, manipulant les matières précaires et low tech avec des gestes directs. Ses sculptures résonnent avec les photographies de SKKI©, publiées au jour le jour sur Instagram et avec les premières oeuvres d'Anita Molinero qui faisait du déchet une sculpture et de la sculpture un déchet. Dans les années 1980, Molinero s'intéressait à l'énergie et la précarité de ce qui se jouait dans la rue, ce même esprit corrosif qui habite toujours les œuvres sauvages d'**Aline Bouvy** pour qui l'art est aussi un crachat, de la pisse. Chez Nicolas Momein, la matière est léchée, avalée, digérée. Elle touche ses limites et se réinvente par ses marges : l'art est bestial.

Ex-formes

L'œil écoute : les installations hand made du musicien expérimental Wouter Van Veldhoven convoquent vieilles machines, télévisions, boutons techniques, tubes plastiques ou archet de violon bricolé et automatisé pour désynchroniser et déstructurer les sons. L'art est violent, il tabasse la matière toujours plongée sous pression mécanique dans les films et sculptures de Pugnaire & Raffini. L'art perturbe l'espace : la ligne est cassée, superposée, tramée ou animée chez Antwan Horfee, toujours entre figuration et abstraction, dessin et peinture. Une décomposition de la ville et ses lois, des tableaux, de l'histoire de l'art et de son héritage (des cartoons japonais et des comics underground des années 1930 aux villes gonflables de Peter Cook et aux tatouages naïfs). Les lignes sculptées par Holly Hendry questionnent la frontière dedans-dehors, la déforment et la désossent. Un croisement des techniques et imageries scientifiques (des dissections médicales à celles des géographes) et des esthétiques des déchets enfouis dans les failles du monde, comme les joints de chewing gums qui

s'immiscent clandestinement dans les fissures du bitume.
Matières et idées calcinées, déformées, disséquées, désossées, crachées, léchées, avalées, abandonnées, oubliées : le vandalisme est créatif. Alors les oeuvres présentées dans l'exposition *scar/face* ne font pas mentir Bataille qui écrivait que *« la destruction fulgurante est, dans le piège de la vie, l'appât qui ne manque pas de nous attirer.»* L'art est ce dommage qui dérange l'ordre qui étouffe le monde, chico. Et tout ce qu'il y a dedans.

(11/09- / /2018) Bruxelles, Maison Pelgrims, **Norma**
* Commissaire : Maud Salembier.

* Belou Martin, Bourthoumieux Nicolas, Bouvy Aline, de Tscharner David, Garrido Cristina, Gil-Uldemolins Maria, Kern-Donck Julie, Scodro Alberto, Van den Abeele Michael, Vescovi Adrien, Whettnall Sophie.

(13/09-13/10/2018) Luxembourg / LU, Galerie Nosbaum Reding. Bouvy Aline. People with Vaginas.





- Sonia Dermience. Texte de présentation :
"*People With Vaginas*", imprimé en rose sur des autocollants, est le titre de la deuxième exposition d'Aline Bouvy à la galerie Nosbaum Reding. À la base de ce projet, une dénomination du sexe de la femme trouvée dans un article sur le design de spéculums et autres outils gynécologiques élaborés à partir de matériaux soft, proposant une alternative à la froideur métallique de l'écarteleur (Rose George, « How to redesign the vaginal speculum », *The Guardian*, 23.04.2018). Ces nouveaux articles rappellent les sex-toys ou les tétines pour animaux que l'artiste introduit dans les pizzas en faïence blanche qui sont suspendues sur des plateaux géants.
Des organes humains sont intégrés à la garniture des pizzas parmi les légumes et les saucissons. Nourriture et intérieur du corps sont mélangés avec les autres éléments de l'exposition, qui parlent de se manger l'un l'autre, comme l'évoque la photographie du spray anti-cannibalisme que l'artiste ne peut s'empêcher d'associer à l'anticapitalisme, sous-texte de cette exposition sur les entrailles.
Un animal nettoyeur tel que le rat, personnage principal, devient attachant dans son humanisation, alors qu'il incarne l'inconscient de l'attaque du bas. Les pizzas sont des morceaux de corps, les rats sont des humains sophistiqués à la manière des fables qui prennent les animaux comme métaphores de l'humain. Anthropomorphisme et anthropophagie démontent notre rapport à l'autre, au corps, entre attraction et répulsion, entre « *je t'aime* » et « *je te mange* ».



We will make you lose what you are struggling to hold on to, VIII, 2018, Jesmonite, pigment, fiberglass, natural wax, 38 x 22 x 11 cm, Edition of 2 ex

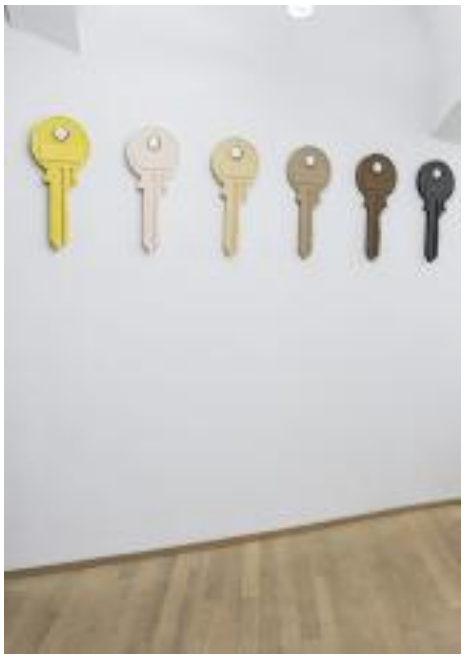
Les rats survivent sur les poubelles des humains. Le cochon est soupçonné de cannibalisme quand il est entassé dans une ferme d'élevage intensif. Nous nous mangeons nous-mêmes. Poudre de vache folle. Le tout est noir et blanc, profond et en surface. Les couleurs sont dévolues à la représentation des supports en faux bois et fausse brique ; le tout, sur un fond de paysage al fresco. On rêve et on est là. Un ailleurs omniprésent qui vit autant dans nos têtes que dans nos corps génériques, dysfonctionnels à souhait. Un délire de consommation qui nous mène à l'érotisation, à la faim industrielle.
Jeu d'images qui se renvoient les unes les autres dans un rapport au miroir (*speculum*) tel que l'avait envisagé Claes Oldenburg dès les années 60 avec ses vitrines de fausse nourriture. Ici, la transparence des supports renvoie à l'opacité du mur de blé noir pour faire parler l'humour noir ? seule issue à ce désespérant capitalisme ?
Avec, en diagonale, une créativité totale des personnages mutants plus que désespérants.



Aline Bouvy *Installation: Sans titre / Photo: Anti-Cannibalism Spray*, 2018
Hay, acrylic / Photo: archival ink-jet print, Dimensions variable









(14/09/2018/-15/06/2019) Reims / FR, Domaine Pommery. Expérience Pommery #14**. L'Esprit souterrain**,
* Commissaire : Hugo Vitrani,

** (par ordre de présentation) : Mouraud Tania, Bouvy Aline, Gironcoli Bruno, SAEIO, Kosta-Théfaine Olivier, Van Veldhoven Wouter, Faldbakken Matias, Bresson Guillaume, Desaubliaux Alix, Ekblad Ida, Bourouissa Mohamed, Madani Tala, SKKi©, Horfee Antwaan, Hendry Holly, KAYA (Debo Eilers, Kerstin Brätsch) avec Madski N. O., Keresztes Zsòfia, Hardware Pakui, Tanaami Keiichi, Peterson, Quistrebert Florian et Michael.

- Texte de présentation :
Cette année pour sa quatorzième expérience, le Domaine Pommery fait appel à Hugo Vitrani pour questionner la notion du souterrain, creuser des terriers et parcourir les tunnels qui constituent le labyrinthe de l'esprit humain…
" Le souterrain est un territoire de fantasmes. On y avance à pas de loup tant l'imprévu menace mais attire. Une no-go-zone dont la réalité augmentée serait hantée de chimères, de magma en chaleur, de serpents à trois têtes, de rituels chamaniques, de mystères, de beautés convulsives et de veines électriques. " (*Hugo Vitrani)*

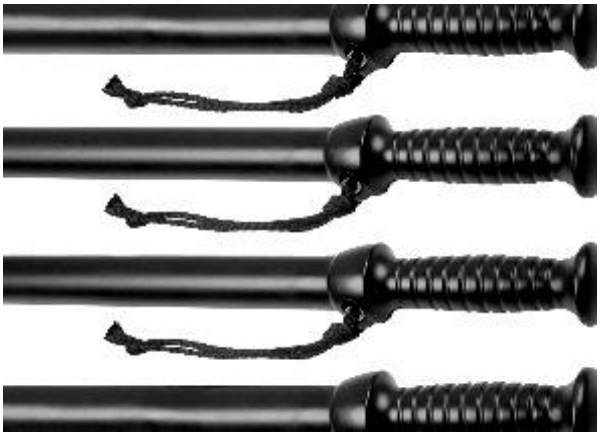
(08/11-22/12/2018) Bruxelles, Galerie Albert Baronian. Bouvy Aline. Bastinado (Bastonnade).

- Texte de présentation :
Le « bastinado » désigne une forme de torture consistant à frapper la plante des pieds, ce qui, comme l'indique un article de BRUZZ, « ne laisse pas de traces, mais est très douloureux ». La métaphore parfaite de la violence cachée, psychologique ou sociale ». L'exposition a exploré les thèmes de la violence cachée, des normes sociétales et des contradictions entre la débauche et la décence.





Symptôme stérile de l'entreprenariat 5, 6 & 7
2018 Jesmonite, fibre de verre, pigment





Que nous veut la queue? 2018
Natural linoleum on wood
230 x 190 x 40 cm



Hora crucis 6, 7 et 8, 2018, Crayon sur papier, 50 x 40 cm (encadré)

- Mélanie Deboutte, communiqué de presse :
"Il est clair que le monde est purement parodique, c'est-à-dire que chaque chose qu'on regarde est la parodie d'une autre, ou encore la même chose sous une forme décevante. (…) Un soulier abandonné, une dent gâtée, un nez trop court, le cuisinier crachant dans la nourriture de ses maîtres sont à l'amour ce que le pavillon est à la nationalité. Un parapluie, une sexagénaire, un séminariste, l'odeur des oeufs pourris, les yeux crevés des juges sont les racines par lesquelles l'amour se nourrit. Un chien dévorant l'estomac d'une oie, une femme ivre qui vomit, un comptable qui sanglote, un pot à moutarde représentent la confusion qui sert à l'amour de véhicule."
Georges Bataille, *L'Anus Solaire,* 1931

Aline Bouvy (1974, Bruxelles) vit et travaille à Bruxelles et à Perlé. Elle a étudié à l'Ecole de Recherche Graphique à Bruxelles et à l'Académie Jan van Eyck à Maastricht. Les sculptures, objets et installations qui forment la base de sa pratique artistique remarquable sont difficiles à cerner. Bouvy ne se limite pas à l'utilisation courante de 'disciplines' et de techniques prédéfinies, mais explore à la fois les limites et les possibilités de médias les plus divers. Plus précisément, elle sélectionne des formes, des mots, des couleurs et des symboles et elle les extrait de leur contexte pour les agencer dans un nouveau discours – un enchaînement d'associations d'idées à la fois archétypal et très personnel. Les couches de significations se superposent et s'entremêlent, souvent aussi de façon littérale.

D'un œil critique, Bouvy analyse la société et ses contradictions : elle se penche sur les dialectiques entre la débauche et la décence, la dissimulation et la publicité, le désir et l'obligation. Elle donne une dimension esthétique ou morale à des formes reconnaissables telles que les symboles de la fertilité, les ustensiles et les membres du corps humain, mais aussi à des couleurs et à des matériaux spécifiques comme le charbon, le linoléum ou le plexiglas. Dans son travail, chaque motif agit comme un couteau à double tranchant. Une force invisible semble décider à notre place quels sont les sujets tabous et lesquels périssent d'une mort silencieuse : la sexualité, la corporalité, la décomposition, les déchets, la violence. Pourtant, ces éléments imprègnent aujourd'hui notre culture de masse axée sur le visuel. La société occidentale semble s'endormir dans un océan illusoire de selfies et d'images vides, en contraste avec ce qui se passe réellement dans le monde.

Pour sa deuxième exposition personnelle chez Albert Baronian, Aline Bouvy donne corps aux salles de la galerie sous forme de pieds géants, des extensions qui dépassent des murs ici et là. La nudité des pieds, dont les veines et les ongles sont exécutés avec précision, engendre une tension entre l'intimité, l'aversion et la honte. En 1929, dans la sixième édition de ses Documents, Georges Bataille a décrit le gros orteil comme étant la partie du corps qui différencie fondamentalement l'homme des singes. Les orteils servent de base à notre corps qui, à l'instar d'un arbre, s'érige parfaitement vers le soleil. Et pourtant, tout au long de l'histoire (de l'art), les pieds ont souvent été représentés de manière dénigrante comme étant des obscénités recouvertes de verrues. Les pieds dont il s'agit ici sont cependant d'un blanc vierge, à l'image des sculptures grecques classiques en marbre ou en plâtre.

Bouvy les a réalisés en jésmonite, un substitut naturel de la résine constitué de pierre moulue. Ce même matériau est souvent utilisé pour produire de grands décors à la fois légers et robustes dans le monde du théâtre et du cinéma.

Le titre de l'exposition, *Bastinado*, fait référence à une pratique de torture suivant laquelle les pieds déchaussés sont frappés à l'aide d'un bâton ou d'un fouet, symboles par excellence du pouvoir phallique. Ce châtiment corporel est particulièrement douloureux dans la mesure où plusieurs faisceaux nerveux se rejoignent au niveau de la plante des pieds. Pourtant, cette flagellation ne laisse aucune blessure visible. Ainsi, la violence infligée à la victime est dissimulée, comme c'est le cas pour la détresse psychologique ou sociale, trop facilement niée. Ces pieds nus non-protégés, aussi démesurés soient-ils, confèrent à la galerie une fragilité inattendue qui émeut et inquiète simultanément.

L'intervention spatiale de Bouvy s'étend à plusieurs piercings brillants et gigantesques, fixés aux murs en différents points. Ces derniers forment une armure protectrice qui contrecarre la vulnérabilité des pieds. Les murs de la galerie se voient transformés en une peau avec des coins et des côtés masqués. Comme les piercings, généralement placés à des endroits - souvent cachés - où le corps humain est particulièrement sensible à l'excitation, les emplacements choisis pour ces anneaux seront chargés d'un stimulus sexuel similaire.

La bouche est aussi une partie exceptionnellement intime du corps : c'est le grand orifice dans notre tête, le portail entre l''extérieur' et l''intérieur'. C'est une caisse de résonance pour la parole, la communication interpersonnelle et la production de sons. La brosse à dents est un outil que nous poussons tous les jours dans cette cavité. Bouvy expose une série de dessins reprenant la brosse à dents comme élément modulaire à partir duquel elle crée une série de douze chiffres romains. Elle se base pour ce faire sur l'ordre généralement accepté qui structure la société : les douze mois de l'année, les douze heures repris sur le cadran d'une montre.

Enfin, dans la pièce située à l'arrière de la galerie, l'artiste présente une constellation de coquilles ovoïdes, installée en hauteur sur les murs. Les œufs, symbole féminin par excellence de la fertilité, font référence à un ventre plein et à la grossesse. L'œuf incarne une renaissance vicieuse, un univers potentiel contenu dans une enveloppe protectrice. En opposition à ces œuvres, Bouvy présente une image plane représentant des organes génitaux masculins. La confrontation de ces deux éléments évoque au sein de l'espace le bourdonnement d'un coït entre les deux sexes qui se rencontrent à la fois amoureusement et brutalement.

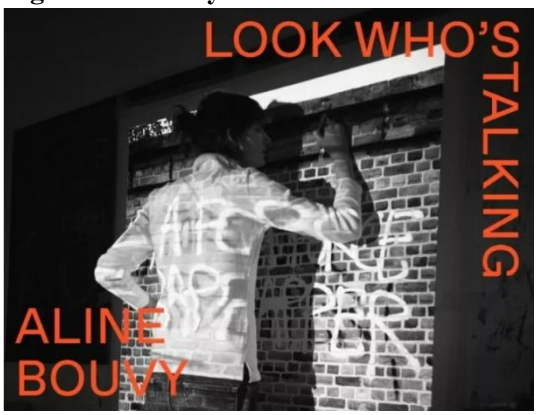
(30/11/2018-27/01/2019) Den Haag / NL, NEST. **Même si c'est Jazz ou the Quiet Storm**.
* Commissaire Vincent Van Velsen et Dan Walvin.

** Arthen Nicola, Bouvy Aline, Grilo Rubén, Hall Lauren, Jacoby Daniel, Kelly Graham, Lotfy Kareem, Noor van Imhoff Saskia, Pelzer Nicolas, Pichlkostner Sarah, Pyl Josse, Reus Magali, Riis Nicholas, Rullens Machteld, van der Schaaf Pieter, Tsuchiya Urara, Vasiljeva Evita, Walwin Dan, Weise Charlotte, Wendel Yvonne Dröge.



2019

(20/02/2019) 19-20h. Bruxelles, Wiels**. Look Who's Talking : Aline Bouvy**

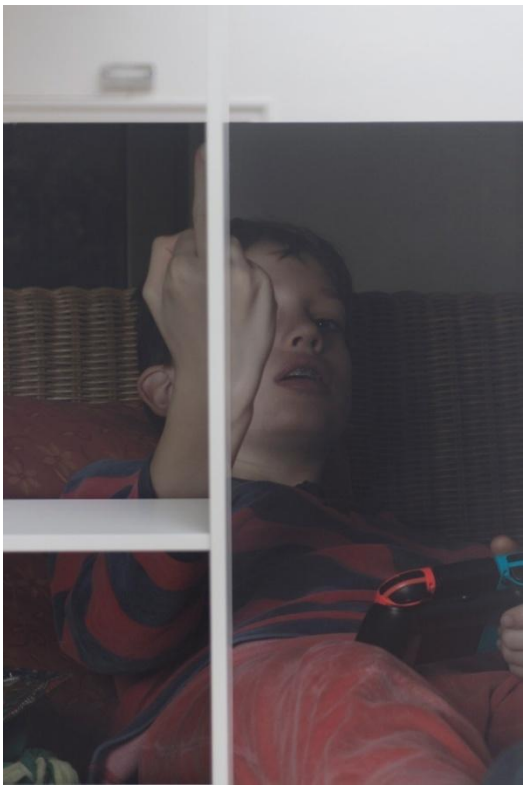


Visite guidée de l'exposition *One Inch Off* de Benoît Platéus par l'artiste Aline Bouvy
https://www.wiels.org/fr/events/look-whos-talking-aline-bouvy

La pratique multidisciplinaire d'Aline Bouvy est habitée par son refus de compromis et d'adaptation aux systèmes sociétaux qui visent à réguler notre désir, en le conformant à ses normes et valeurs. A travers la mise en place de stratégies poétiques et d'une esthétique rigoureuse à l'humour engagé, elle questionne les hiérarchies de pouvoir et l'appareil patriarcal. Sa pratique nous confronte avec ce qui est considéré comme hors-norme et tabou, par le biais de narrations souvent ancrées dans le contexte même des lieux où elle présente son travail, interrogeant simultanément le rôle de l'artiste et son engagement.

02/03-07/04/2019) Courtrai, Galerie Dash. **A closed mouth gathers no feet (Une bouche fermée ne rassemble pas de pieds)**.
* Commissaire : Joachim Coucke.

** Bouvy Aline, Deja Stine, Fedorova Olga, Ģelzis Indriķis, Ingarden Agata, Lamas Nicolas, Lythgoe Isaac, Pyl Josse, Tenant of Culture, Van Overmeiren Sharon.



Aline Bouvy, *Maturity, 2018 - 2019*

(24/04-11/07/2019) Bruxelles, Musée Constantin Meunier. **Labour**
* Commissaire : Komplot. Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles, la COCOF, la VGC



** Bosmans Kasper, Bouvy Aline, Emond Pauline, Gaillard & Claude, Gardening Jerôme, Pinsky Marina & Boutefeu Jonathan, Totti Cléo, von Platen Markus

- Texte de présentation :
Pour la seconde fois, les Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique se rallient avec *Komplot*, un collectif de curateurs créé à Bruxelles en 2002. Pour l'exposition *Labour*, des artistes contemporains sont intervenus dans le Musée Meunier, la maison-atelier du peintre et sculpteur Constantin Meunier (1831-1905).
Le réalisme social de Meunier sera mis à jour à partir de la citation « New day new money to be made », tirée d'une chanson de Nicki Minaj qui aborde la précarité. Le temps, c'est de l'argent. La société capitaliste nous laisse à peine le temps de remplir une mission et nous devons déjà en rechercher une autre. Ce rythme de recherche de travail est épuisant. Dans tous les moments d'incertitude, la réinvention constante du soi est devenue le modèle obsessionnel et répétitif de nos conditions postcoloniales, post-prolétariennes et post-travail. Ces routines dans lesquelles nous sommes gardés en captivité empêchent toute possibilité de percer. La précarité est construite pour rendre le changement impossible. Qu'en est-il du bien-être? Paycheck. Pas de temps à perdre.

(27/04-28/04/2019) Bruxelles, La Cambre. **Views from the top**
Événement et group show autour du quartier de la Gare du Midi. Parcours qui aura lieu de midi à minuit.
Projet encadré par Aline Bouvy et Erwan Mahéo, avec les étudiant.e.s de Master de La Cambre dont Agathe Dupérou, Emilie Dufournet, Charlène Mao, Naomi Gilon, Johanna Grivel, Sean Tay, Irina Maloir, Antoinette d'Asembourg, Marion Josserand, Alexandre Pelletier, Livia Spinga, Romain Zacchi, Justine Court, Brieuc Dufour et Fabien Karp.



(08/06-09/06 /2019) Berlin / DE, Gussglashalle, PUP. **Bad Romance**,
* Commissaire : + Dede.

** Bouvy Aline, Camerno Tommy, Czebatul Zuzanna, Degen Flavio, Edwards Diane, Emrich Lena Marie, Hiller Marcel, Khouri Dina, Pelzer Nicolas, Vovk Marta

- Texte de présentation :
Bad Romance invite des artistes qui travaillent sur un large éventail de supports, des formes organiques aux formats numériques en passant par les toiles. Nous proposons un tour d'horizon des pratiques contemporaines qui traitent de l'état dans lequel nous vivons, avec son lot de mauvaises histoires d'amour, de matins difficiles, mais aussi de sujets tels qu'une critique de la xénophobie croissante qui balaie l'Europe. Pourquoi restons-nous et pourquoi partons-nous, et cela en vaut-il la peine ? Que vais-je trouver là-bas ? Qu'il s'agisse de relations malsaines ou de son propre foyer, partir est un acte courageux. Partir en voyage est un acte courageux. Bad Romance est un point de départ, un lieu temporaire dans lequel nous amenons dix artistes, qui partent sur des routes différentes mais complémentaires. Peut-être ne devrons-nous pas revenir au point de départ.

(01/07-31/12/2019) Berlin / DE, Kunstlerhaus Bethanien. **Bouvy Aline. Lauréate de la résidence au Künstlerhaus Bethanien.**

En collaboration avec le ministère de la Culture, le Fonds culturel national propose une résidence de recherche et de création pour artistes plasticiens d'une durée de six mois au Künstlerhaus Bethanien à Berlin, du 1erjuillet au 31 décembre 2019.
Le jury, composé de Claudine Hemmer (ministère de la Culture), Clément Minighetti (Mudam Luxembourg) et Letizia Romanini (artiste, résidente en 2018) ainsi que la direction artistique du Künstlerhaus Bethanien ont décidé de sélectionner Aline Bouvy pour cette résidence.
Dans le cadre de ce projet, Aline Bouvy aura l'opportunité de créer, d'expérimenter et de s'imprégner du lieu unique du Künstlerhaus Bethanien, mais aussi d'initier des collaborations ou des partenariats.
Dans le cadre de ce projet, Aline Bouvy aura l'opportunité de créer, d'expérimenter et de s'imprégner du lieu unique du Künstlerhaus Bethanien, mais aussi d'initier des collaborations ou des partenariats.



Pendant sa résidence au Künstlerhaus Bethanien, Aline Bouvy se concentrera sur une série de sculptures, une frise à taille réelle présentant le corps humain et ses différentes parties. L'idée sera d'illustrer le danger et l'excitation qui accompagnent l'intimité.
Pour décrire son projet, Aline Bouvy explique :
« Mon propos n'est pas de raconter un souvenir d'événements. Je cherche plutôt à situer les schémas psychologiques d'humiliation, de faiblesse et de passivité - des attitudes dominées - de manière à ce

qu'ils deviennent une résistance alternative aux pouvoirs d'oppression par le biais d'une érotisation violente et qu'ils permettent de nouveaux récits libérateurs. »

(02/10-27/10/2019) Berlin / DE, Kunstlerhaus Bethanien. Bouvy Aline. PUP. / Chiot
En collaboration avec le Ministère de la Culture du Grand-Duché de Luxembourg



* Schlaraffenland - Composition originale de Pierre Dozin d'après "Ich bin die fesche Lola" de Marlène Dietrich, bande sonore supplémentaire à l'installation.

Photos de Luise Von Nobbe



- Texte de présentation :
Dans son exposition PUP, Aline Bouvy simule une place publique, une promenade pour le public et un lieu qui n'est pas clairement situé dans le présent.
Les affiches publicitaires sur les murs sont le résultat de l'examen artistique par Bouvy du magazine « Die Frechheit ». Un magazine d'humour. En même temps programme du cabaret des comiques » (1928-33). Le graphisme à la fois spirituel et provocateur fait allusion à la bourgeoisie berlinoise du début du XXe siècle et témoigne d'une ouverture surprenante à l'homoérotisme et aux images fortes des femmes. Dans l'art populaire et de cabaret qui fascine Bouvy, l'artiste reconnaît des réactions subtiles à des griefs sociaux et à des émotions fortes qu'elle reprend et reformule dans ses œuvres. Au final, un groupe d'objets en quatre parties a vu le jour, qui est placé sur des bancs et réparti dans la pièce. Les figures individuelles font des bruits, exécutent des mouvements automatiques ou restent immobiles. Leur connotation sexuelle, y compris l'allusion évidente au sexe féminin et masculin, est un trouble-fête potentiel dans l'espace public, dans le white cube ou dans le regard du spectateur.
Bouvy aime surprendre et déstabiliser son public. Elle gratte délibérément les limites des capacités du salon et les attentes sociales d'un artiste « sérieux ». Elle veut faire réfléchir les gens sur les normes

sociales et les contraintes morales. En retour, elle se glisse dans ses propres œuvres et utilise son propre corps pour faire des impressions ou crée un sosie en plastique qui, assis sur le banc de la salle d'exposition, joue sans retenue avec des boulettes de viande.

























FOTO.FIX®

5.00 € INKL MWST 19.00% - 0.80 €

04/09/2019 13:58

STANDORTNR: 80DY

KUNDENSERVICE: 02151 / 839839

Carte d'exposition

- Entretien avec **Beate Scheder** . Insolence graphique, céramique dégoûtante in *Die Tageszeitung TAZ 16*/10/2019 14h19 / Conseil d'exposition pour Berlin
https://taz.de/Ausstellungstipp-fuer-Berlin/!5629598/

L'œuvre d'Aline Bouvy s'attaque à la morale bourgeoise. Elle est actuellement exposée au Künstlerhaus Bethanien.



L'objet en céramique *« Le Narrateur »* d'Aline Bouvy dans l'exposition Exposition "PUP" d'Aline Bouvy au Künstlerhaus Bethanien
Photo : Carolin Leszczinski pour Künstlerhaus Bethanien

Beate Scheder
L'art d'Aline Bouvy peut être compris comme une attaque lascive contre la morale bourgeoise et les notions conventionnelles de décence. Pour son exposition personnelle au Künstlerhaus Bethanien, elle a utilisé la revue Die Frechheit : A Magazine of Humor, ainsi qu'un programme du cabaret des humoristes, publié à Berlin de 1928 à 1933, comme modèle pour une série d'affiches publicitaires graphiques.
L'artiste était fasciné par l'esprit du magazine, sa légèreté frivole et son ouverture à l'homosexualité et à l'autodétermination féminine.
Les affiches accrochées aux murs créent un décor où flânent les objets de Bouvy. Parmi eux, un sosie sculptural de l'artiste, assis sur un banc public et jouant avec des frites à moitié avariées, ainsi que deux de ses « Narrateurs », de petites créatures en céramique aux allures de vases qui ressembleraient à des lampes parfumées à tête de gnome trouvées dans une épicerie générale, si leurs protubérances, semblables à des testicules ou à un anus, n'étaient pas merveilleusement répugnantes, au point qu'on a du mal à en détourner le regard.

taz : Quelle exposition à Berlin vous a le plus intrigué ou enthousiasmé récemment ? Et pourquoi ?
Aline Bouvy : J'ai beaucoup apprécié l'exposition « L'Ami de la maison – Redécouverte de l'œuvre excentrique de Friedrich von Berzeviczy-Pallavicini (1909-1989) » au Forum culturel autrichien. Les œuvres de cet artiste pluridisciplinaire sont d'une grande finesse.
Dans l'exposition, ils dialoguent avec des œuvres d'artistes contemporains. J'ai été particulièrement impressionné par l'inventivité du court-métrage de Kamilla Bischof et Laura Welker, très détaillé. C'est aussi une excellente occasion de visiter le bâtiment conçu par Hans Hollein.

Quel concert ou club à Berlin pouvez-vous recommander ?
Le mois dernier, j'ai assisté pour la première fois au concert « Echo Collective plays 12 Conversations with Thilo Heinzmann by Johann Johannsson » au Funkhaus Nalepastraße. L'architecture du bâtiment, l'acoustique de la grande salle d'enregistrement et la disposition du public autour des musiciens dans les combles ont contribué à créer un moment exceptionnel.

Quel journal/magazine et quel livre vous accompagnent actuellement dans votre quotidien ?
Je bénéficie d'un accès gratuit au Guardian en ligne tous les jours. Une lecture formatrice pour mes travaux récents est le livre de Rémi Astruc « La Renaissance du grotesque dans le siècle romain du XXe siècle » : il explore le grotesque comme un monde d'aliénation, mais aussi comme un outil anthropologique pour comprendre l'altérité et le changement.

Quel est votre prochain projet ?
J'aimerais apprendre la ventriloquie et développer mes marionnettes et sculptures en une pièce de théâtre.

Quel objet/événement du quotidien vous procure le plus de joie ?
J'adore me réveiller dans mon studio à Berlin et regarder les arbres à travers la fenêtre depuis mon lit.

- Hajo Schiff ; Puppentanz auf dem Vulkan. Puppets Dancing on a Volcano. In *BE Magazin* https://alinebouvy.com/media/pages/exhibitions/pup/735a054bea-1736186841/be-magazin-halo-schiffer.pdf
Quelle époque ! Socialement progressiste bien qu'éclipsée par la violence politique, artistiquement hyperproductive, parfois ouvertement homoérotique et engagée en faveur de l'émancipation des femmes, mais néanmoins menacée par le fascisme : depuis son séjour à Bethanien, la culture berlinoise des années 1920 et 1930 fascine l'artiste Aline Bouvy, qui vit à Bruxelles et au Luxembourg. Dans les numéros de la série Die Frechheit. Ein Magazin des Humors. Zugleich Programm des Kabaretts der Komiker de 1927 à 1929, elle a trouvé de nombreuses références actuelles. Ainsi, pour les affiches graphiques grand format de son installation PUP, elle a utilisé des fragments d'éléments graphiques, notamment issus de publicités révélatrices de l'air du temps. Même le grotesque, toujours particulièrement apprécié en temps de crise, et le terme « Kleinkunst », qui n'est utilisé qu'en allemand, sont devenus des points de référence pour Bouvy. L'artiste, qui travaille avec un large éventail de médias, souvent avec des (re)formations sculpturales, a également acquis des techniques professionnelles de fabrication de marionnettes. Elle intègre des éléments de théâtre de marionnettes dans ses installations ou les fixe dans des effets mécanisés, par exemple lorsqu'un personnage assis sur un banc de rue joue avec ses frites (belges) à l'aide de fils de marionnettes. À la manière d'une charade, ce personnage grandeur nature porte un masque représentant le visage de Bouvy et devient ainsi un double substitut. Mais l'installation ne se limite pas à sa fonction d'espace scénique ou de référence ludique au design et à l'histoire. L'image d'ensemble comprend également de petites céramiques peintes à l'aquarelle, avec lesquelles Bouvy donne forme à l'ambivalence et au changement simultané de forme, y compris certaines connotations sexuelles facilement déchiffrables. Les grandes et petites marionnettes et les motifs sur les affiches révèlent différents degrés d'utilisation du corps et s'adressent, dans la publicité, à différents sous-publics. Il en résulte une chaîne complexe d'associations : de la manipulation mécanique, semblable à celle d'une marionnette, à la manipulation mentale et érotique, de la séduction de la publicité à la propagande, et de la désinformation d'hier et d'aujourd'hui à la déformation physique. Et dans toute leur pratique analogue détaillée, ces œuvres posent une question encore plus large face à nos nouveaux mondes virtuels : l'« intelligence artificielle » qui se développe partout deviendra-t-elle une marionnette amicale ou plutôt un monstre inhumain aux désirs déconcertants ?

Traduit avec DeepL.com (version gratuite)

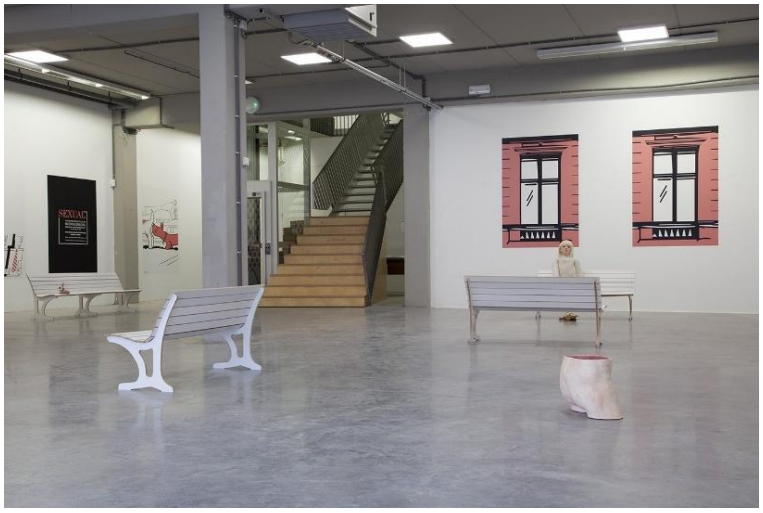
(22/11/2019-19/01/2020) Luxembourg, LU. Villa Vauban. **Prix Robert Schuman.**
Le Prix Robert Schuman est un événement bisannuel qui rassemble des artistes des quatre villes de la Grande Région : Luxembourg, Metz, Sarrebruck et Trèves. Chaque ville nomine des artistes via un curateur ou une équipe de curateurs.
Voici la liste des artistes participants pour l'édition 2019, pour Luxembourg (Curatrice : Stilbé Schroeder : Bouvy Aline **(mention spéciale),** Mannelli Laura, Passeri Claudia ; Schumacher Eric.

2020

(19/01-15/03/2020) Eupen, IKOB, Eupen. Bouvy Aline. PUP - Die Kabarett Version,

Cette exposition était une extension et une réinterprétation de son travail présenté précédemment au Künstlerhaus Bethanien à Berlin (l'exposition "Pup" mentionnée précédemment). À l'IKOB, Aline Bouvy a adapté ses œuvres pour créer une atmosphère de cabaret, explorant des thèmes liés à la sexualité, la violence, le pouvoir, et les normes sociales. Elle a transformé l'espace d'exposition en une sorte de scène ou de club, utilisant des matériaux bruts, des sons, et des images provocantes pour interroger le regard du spectateur et les conventions.















(12/03-03/04/2020) Berlin /DE, – Europäisches Kunstforum e.V. - Sarrländische Galerie. **Body Fluids**
Organisation : Gilles Neiens & Johannes Honeck
En coopération avec le Ministère de la Culture du Grand-Duché de Luxembourg et l'Ambassade du Grand-Duché de Luxembourg
** Bourscheid Mike, Bouvy Aline, Giorno John, Hetz Florian, Meret Lotte, Ramirez Mary-Audrey, Tönnissen Katja.



- Texte de présentation
Nous sommes ravis d'inaugurer enfin l'exposition « BODY FLUIDS » le 12 mars. Initialement prévue du 5 novembre au 18 décembre 2020, elle est actuellement ouverte du 12 mars au 3 avril.
Pour ceux qui souhaitent en savoir plus à l'avance ou qui ne peuvent pas y assister : Vous trouverez ci-dessous un lien vers la chaîne YouTube de la Saarländische Galerie avec 5 courts clips dans lesquels les commissaires discutent des œuvres exposées.
https://www.youtube.com/channel/UCjMOTB10qXZklmUHxlYaBDA



FLUIDES corporels : À propos de l'exposition
« Watermelon Sugar » et « WAP » sont les noms de deux des plus grands succès de 2020. Dans le premier morceau, l'ancien idole des ados Harry Styles décrit le liquide pré-éjaculatoire masculin avec une métaphore fleurie, tandis que dans le second, les rappeuses Cardi B et Megan Thee Stallion rappent explicitement sur des chattes mouillées, tellement mouillées qu'il faut « un seau et une serpillière ».
D'où vient cette préoccupation pédagogique (renouvelée) pour les fluides corporels ? S'agit-il d'un désir de provocation propre à la culture populaire ?
En partant du corps humain – qui produit, entre autres, les fluides mentionnés précédemment –et en se concentrant sur l'art contemporain, de nombreux artistes se sont penchés sur les « fluides corporels » de manières aussi bien provocatrices qu'humoristiques. Le sang, la sueur et les larmes, ainsi que l'urine, les sécrétions, le sperme et autres excrétions corporelles, sont des matériaux artistiques, parfois explicitement !

Du « Sudarium de Véronique », l'une des reliques les plus célèbres du christianisme, à l'essor des représentations de « Maria Lactans » au Moyen Âge, en passant par les œuvres des actionnistes viennois et du Pop Art américain dans les années 1960, la représentation et l'utilisation des fluides corporels dans l'art ont toujours su combiner beauté et dégoût, exerçant ainsi attraction et provocation sur le spectateur.
L'exposition « BODY FLUIDS » illustre la diversité des artistes d'aujourd'hui qui utilisent des matériaux issus de leur propre corps pour explorer des thèmes fluides tels que le corps, la sexualité, l'individualité et la dividualité, ou encore le genre dans notre société numérique hypersexualisée. À une époque où la distanciation sociale et la désinfection obligatoire renforcent le désir de physicalité, l'exposition « BODY FLUIDS » apparaît particulièrement pertinente.

Notre programme de soutien en ligne a jusqu'à présent inclus les événements suivants :
Vendredi 4 décembre 2020, 20h : Vernissage virtuel
L'exposition « body FLUIDS » sera pour l'instant entièrement présentée en ligne. Nous vous invitons donc à une rencontre à distance lors de notre « body-FLUIDS-W(h)APopening » le vendredi 4 décembre 2020 à 20h. Gilles Neiens et Johannes Honeck animeront une visite guidée de l'exposition à la Saarländische Galerie et trinqueront virtuellement avec un cocktail fluide à tous les invités en ligne. Nous serons également présents avec les artistes Florian Hetz et Mike Bourscheid, ainsi qu'Amely Deiss, directrice du Kunstpalais d'Erlangen. Ensemble, nous discuterons de leurs œuvres exposées et explorerons la question de la fluidité dans les différentes pièces. Le vernissage sera accompagné par les morceaux de musique qui ont inspiré l'exposition et dont les paroles évoquent explicitement « body FLUIDS ».
Jeudi 10 décembre 2020, 19h00 Tutorat avec Lotte Meret et Katja Tönnissen
Dans le premier des deux tutoriels, l'artiste Lotte Meret prépare une huile de soin intime naturelle. Nous discutons avec elle du corps, de la perception et des bonnes manières. Dans sa vidéo « Surface Glaze », qui pourrait à première vue ressembler à une publicité HD parfaite pour des crèmes et des lotions, ces fluides ne coulent pas sur une peau parfaite, mais plutôt sur une peau poreuse, squameuse ou présentant des imperfections. L'huile peut faire des merveilles et vous aider à retrouver une nouvelle sensation corporelle. Avec Katja Tönnissen, nous recréons ensuite un vagin en pâte à modeler ou en argile, inspiré par sa sculpture-fontaine « Detoxfountain » présentée dans l'exposition. Nous discutons avec elle de l'importance du vagin dans son art et, surtout, de son goût pour la provocation.
Dimanche 13 décembre 2020, 19h : Cuisine en direct avec l'artiste Aline Bouvy.
Avec l'artiste belge Aline Bouvy, nous recréerons une soupe à l'oignon très spéciale, qui fait également partie de sa nouvelle œuvre pour l'exposition FLUIDES corporels. Connectez-vous pour découvrir de quoi il s'agit et pourquoi on ne peut pas éviter de parler des « soupeurs » ou « croûtards » et des urinoirs publics !



Aline Bouvy, *Les soupeurs, 2020, Affiche : impression numérique* (photo : L. Paffrath)

Images et informations : https://www.saarlaendische-galerie.eu

body FLUIDS Video #3: About "Les soupeurs" by Aline Bouvy :
https://www.youtube.com/watch?v=wZYkp7yP_2I

(09/06-31/08/2020) Liège, **Art au centre #3**



* Commissaires de l'exposition : Philippe Braem, curateur indépendant chez Byro (Gand-Oudenaarde) ; Marine Candova, fondatrice de la Galerie Cdlt+ (Liège) ; Arthur Cordier, artiste et commissaire d'exposition, The Balcony (La Haye) ; Sophie Delhasse, historienne de l'art, Gallery Manager à Galerie mor. charpentier (Paris) ; Thomas Ghaye, fondateur de la GalerieLa Peau de l'ours (Bruxelles) ; Mikail Kocak, artiste plasticien, éditeur, commissaire d'exposition & fondateur de Mermermer (Liège), Maxime Moinet, historien de l'art, commissaire d'exposition & directeur de l'Asbl Mouvements Sans Titre ; Saryna Nyssen, historienne de l'art, Directrice de la Galerie Nosbaum Reding Luxembourg ; Anna Ozanne, critique d'art, éditrice, commissaire d'exposition & fondatrice de Mermermer (Liège) ; Marjorie Ranieri, critique d'art, médiatrice culturelle ; Pauline Salinas, historienne de l'art, commissaire d'exposition, médiatrice culturelle, Les Brasseurs (Liège), Thibaut Wauthion, historien de l'art, commissaire d'exposition (Asbl Mouvements Sans Titre)

** Bouvy Aline, Bruxelles (BE), 1974 ; Claus Ines, Anvers (BE), 1993 ; Cohen Dorian, Paris (FR), 1987 ; Colrat Héloise, Lyon (FR), 1992 ; Dauw Alexis, Bruxelles (BE), 1993 ; Dewinter Antoine, Bruxelles (BE), 1985 ; Didion Clémence, Bruxelles (BE), 1989 ; Fau Jot, Bruxelles (BE), 1987 ; Janvier Julien, Liège (BE), 1991 ; Jobé Vic, Liège (BE), 1990 ; Hernaïz Olivia, Bruxelles (BE), 1985 ; Kern-Donck Julie, Bruxelles (BE), 1992 & Battseren Damba, Ulaanbatar (MO), 1989 ; Lerch Gabrielle, Bruxelles (BE), 1993 ; Mayer Jérôme, Paris (FR), 1967 ; Mönnich Michael, Munich (ALL), 1992 ; Montiel-Soto Sabrina, Maracaibo (VEN), 1969 ; Sedlerova-Villanen Kristina, Helsinki (FIN), 1987 ; Spitaels Bart, Gand (BE), 1987 ; Tomàs Nina, Béziers (FR), 1989 ; Van Impe Antoine, Liège (BE), 1979 ; Winants Laure, Spa (BE), 1991 ; Zurell Xarli, Bayonne (FR), 1993
+ collaboration avec L'ÉSAVL : Martial Yoko, Liège, 1995 ; Montagna Erika, Caltagirone (IT), 1992 ; Vieutemps David, La Louvière (BE), 1979 ; Xiaochuan Wang, Heilongjiang (CHI), 1987

(02/09-03/10/2020) Bruxelles, Island. **Vessels ~ on body fluids.**
* Commissaire : Alix Janta-Polczynski.

* Bouvy Aline, Depas Emeline, Cousins Maisie, Jacotey Marie, Marie Alix, Mendick Lindsey, Pavlou Anastasia & Payne Anousha, van der Heyden Eloïse,

(25/10-05/12/2020) Liège, New Space Collection. Bouvy Aline. Splendeur et Décadence des Sirènes.
Une proposition d'Aline Bouvy avec la participation de Pierre Dozin et Julien Bouille.





- Texte de présentation :
Splendeur et Décadence des Sirènes est une exposition d'Aline Bouvy, en collaboration avec Pierre Dozin (partition musicale & installation sonore) et Julien Bouille (programmation électronique), présentée au New Space à Liège du 25 octobre 2020 au 9 janvier 2021. Le bâtiment était autrefois le garage de la police fédérale à Liège, et l'exposition consistait en une frise en trois panneaux présentant une unité de police et quatre voitures télécommandées modifiées.
Une voix spécifique a été attribuée à chaque voiture. Il s'agit de véhicules chantants dont la performance — solo, duo, trio ou quatuor — dépend du nombre de personnes qui les conduisent. L'éventail des combinaisons possibles est infini. La manière dont leur chant est activé et développé dépend de la façon dont le public déclenche et dirige la voiture.
Le 11 décembre 2020, quatre musiciens ont été invités à conduire l'une des voitures.



La face A présente l'enregistrement de cette session. La face B est une composition originale de chaque musicien créée à partir du matériel sonore développé pour les voix des voitures télécommandées.

Pochette gatefold vinyle rouge
+ livret 4 pages, 316 x 312 mm
Publié par Triangle Books
Texte de Jean-Baptiste Carobolante



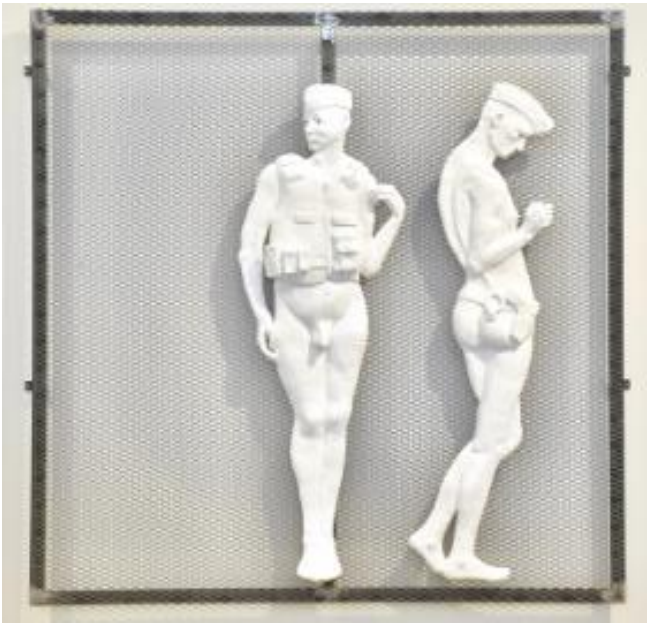
Écoutez sur BANDCAMP

Tracklist :
1. Splendeur et Décadence des Sirènes (Live session)
2. Margaret Hermant & Fabien Leseure — Songes
3. Late Bush — Consolia
4. Antoine Pierre — Spirale
5. ssaliva — Out of Sight
Enregistré et mixé par Pierre Dozin
Édition limitée (10+3AP)

"The Cruiser", un tourne-disque portable personnalisé en résine et résine électrolytique (123 x 62 x 58 mm)







Achat de la Space Collection : 2020-2021
252 x 252 x 25 cm
Métal, jesmonite, fibre de verre, pigments, yeux de verre

- https://space-collection.org/oeuvres/splendeur-et-decadences-des-sirenes-appendix-i/
La critique des codes sociaux en général et des codes artistiques en particulier est au cœur du travail d'Aline Bouvy. On peut apprécier cette poétique transgressive, brise tabous, dans la pièce de la Space Collection. Il s'agit d'une variation au « frises » que Bouvy avait montré à la New Space de Liège en 2020. A cette occasion elle s'avait inspiré des alto-reliefs qui décorent la façade de l'athénée Léonie de Waha réalisés en les années 1930. Elle a aussi pensé au fait que la New Space abritait le garage de la police judiciaire de Liège. Les jeunes filles nues couvertes de quelques petits voiles ornant l'énorme façade de la toute première école pour filles de Belgique, avec corps exagérément sexués, on inspiré la manière dont Aline Bouvy comme elle pouvais appréhender les figures policières. En les présentant dénudés, avec une esthétique queer, et en gardant le képi et les accessoires de l'uniforme de policier, elle arriva à destituer les personnages de leur fonction et les déposséder de leur pouvoir, leur autorité, nous faire confronter la violence qu'impose la pensée normative et punitive. « La New Space abritait le garage de la police judiciaire de Liège. Il était évident pour moi qu'il fallait que j'intègre cet élément dans l'exposition que j'allais faire à Alain De Clerck. Je voulais travailler sur la notion du « corps » de police, évoquer le passé du lieu et surtout faire écho à la situation actuelle. J'ai longtemps réfléchi à comment ne pas tomber dans un discours moralisateur ou une dénonciation simpliste et éviter tout propos illustratif faussement politique ou engagé. C'est après une visite des lieux que j'ai découvert, sur le chemin vers la gare, un bâtiment des années 1930 que je n'avais jamais remarqué avant : l'Athénée Léonie de Waha. J'ai immédiatement été interpellée par la frise de hauts-reliefs présentant de jeunes filles nues couvertes de quelques petits voiles ornant l'énorme façade aveugle de la toute première école pour filles de Belgique. En scrutant la manière dont les corps des prétendues étudiantes de l'école avaient été exagérément sexués, au point que ça en devenait ridicule, la manière dont je pouvais appréhender les figures policières m'est progressivement apparue. En les présentant dénudées, mais en gardant le képi et les accessoires de l'uniforme, je pouvais en quelque sorte les mettre en incapacité de travail et les destituer de leur fonction. Il fallait vider ce corps policier de toute



hiérarchie, autorité, le déposséder de son pouvoir d'hommes blancs agissant en groupe. La panoplie d'accessoires ornant les corps évoquerait plutôt celle de certaines pratiques sexuelles. Les poses seraient exagérément lascives ou présenteraient des saynètes infantilisantes, un peu comme dans le théâtre de Guignol. … Pour le travail du modèle des corps en argile, je me suis inspiré des dessins d'autres artistes, comme Pierre Klossowski, Tom of Finland, Jean Cocteau ou Le Bernin. En suite j'ai ajusté ici et là, gonflé les tétons, remplacé le ventre par un urinoir. Certaines figures proviennent du panorama dessiné par Elisàr von Kupffer qui trônait dans la rotonde de sa maison-temple dans le Tessin à côté du Monte Verità. Ces dessins en particulier m'on permis de rendre ces corps queer, de les confronter à la violence qu'impose la pensée normative et punitive. J'ai réalisé plusieurs tirages en jesmonite blanche et j'ai incrusté des yeux de verre dans les cavités oculaires. A partir de ce moment, ces reliefs me sont apparus comme des poupées ou de petits soldats de plomb agrandis. Accroché à des grilles en métal aux mêmes proportions que le haut-rélieff de l'Athénée de Waha, l'ensemble faisait également écho à ces petites figurines qu'on utilise dans les maquettes d'architecture et que s'achètent attachés ensemble à un cadre. Les grilles arrivaient à une vingtaine de centimètres au-dessus de la tête des gents, ce qui divisait la hauteur de l'espace en deux nivaux, un peu comme les gens d'en haut et nous, les gens d'en bas.

(20/11/2020-16/01/2021) Bruxelles, Galerie Baronian-Xippas (Knokke). **Le Salon de la Boutique**



* Biltereyst Alain, Bouvy Aline, Burki Marie José, Cemin Saint Clair, Devriendt Robert, Estève Lionel, Gilbert & George, Halley Peter, Mary Xavier, Perutz Tessa, Poitevin Eric, Porter Matthew, Séchas Alain, Serralongue Bruno, Siena James, Smith David Brian, Touloub Achraf, Tusek Mitja, Voet Leen, Zurstrassen Yves.

- Texte de présentation :
Baronian Xippas est heureux de vous présenter THE SHOP SHOW disponible sur la nouvelle boutique en ligne de la galerie : baronianxippas.com/shop
L'année 2020 a été différente de l'ordinaire, un défi pour nous tous. Pour terminer l'année en beauté, THE SHOP SHOW rassemble différentes œuvres et éditions réalisées par une sélection de nos artistes, disponibles directement sur notre site.
Tel un « chop suey », THE SHOP SHOW est un mélange de différents types d'œuvres : photographie, œuvres sur papier, lithographie, sculpture, sérigraphie, peinture et des éditions limitées disponibles de 50 à 5000 euros.
Spécialement pour l'occasion, la plupart de nos artistes ont réalisé une œuvre unique et une série d'éditions limitées.

(20/03-26/08/2020) Genève / CH, Galerie Xippas. **Uplift**.



© REUTERS / Suzanne Plunkett

* Aceto Alfredo, Bouvy Aline, Burkhard Balthazar Chan Miriam, Creven Ann, Liu-Le Laan Thomas, Mary Xavier, Muniz Vik, Plogsties Jochen, Poitevin Eric, Rondinone Ugo, Vasconcelos Joana, Zink-Yi David.

- Texte de présentation

La galerie Xippas est heureuse de présenter Uplift, l'exposition d'une rencontre entre de grands noms de l'art contemporain et de jeunes talents pour créer un monde aussi étrange qu'envoûtant.
Conçu comme un voyage dans une terre secrète où surgiraient d'étonnantes formes de vie, l'accrochage s'inspire de l'idée de provolution, ainsi que le suggère son titre anglais d'Uplift. Trope de science-fiction, cette conception de l'évolution voit une espèce en améliorer une autre en lui procurant, par exemple, l'intelligence. Elle a été notamment popularisée par l'écrivain américain Glen David Brin dans son « Cycle de l'Élévation » et trouve sa source dans « L'Île du docteur Moreau » de H.G. Wells.
À l'instar de ces maîtres de la littérature, les treize artistes réunis dans l'exposition prêtent à leurs créatures formes, matières ou expressions dont la nature ne les a pas dotés, les incarnant dans le plâtre, le caoutchouc ou la céramique, les drapant de textile, les faisant émerger du sol ou des murs. Chaque oeuvre interroge ainsi l'identité tant de la bête que de l'humain qui la contemple, posant la question de leurs liens et de leur avenir commun sur une planète en alarmante métamorphose.



Au centre de la galerie, des morceaux de poulpe en céramique réalisés par David Zink Yi reposent sur le plancher. Le face-àface avec ce céphalopode géant qui dévore l'espace est tout sauf familier : ce portrait fragmenté renvoie aux profondeurs inconnues confinant au mythe d'où la mort semble avoir tiré le monstre sous-marin.
Trois autres pièces font un écho thématique à cette puissante évocation des mers. Une huile de Jochen Plogsties figure la mâchoire d'un requin blanc, suspendue après dépeçage ; mais le couteau de l'équarisseur n'a su ôter son inquiétante superbe au rictus du squale. À côté, la grande pince de homard recouverte de tissu conçue par Thomas Liu Le Lann et l'aileron de cuir imaginé par Alfredo Aceto s'avèrent presque apaisants, évoquant, ici, l'oreille rassurante d'un fauteuil et là, la rondeur souple de la peluche.
C'est également dans la sphère domestique que convie Joana Vasconcelos. L'artiste portugaise a recouvert une tête de taureau en faïence de dentelle : la mâle bestialité se voit retenue, comme domptée, dans les filets d'un savoir-faire éminemment féminin. Ugo Rondinone joue aussi avec le trophée et le symbole.

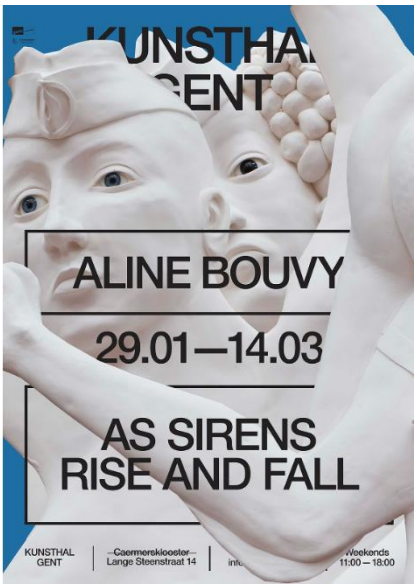
Sa tête de bouc en caoutchouc renvoie aux représentations mythologiques du faune, personnification joyeuse et décomplexée des plaisirs charnels. Plus austères sont les volatiles de Xavier Mary et Éric Poitevin. L'aigle du premier, sérigraphié sur de la tôle industrielle, paraît prendre une revanche apocalyptique sur une société de consommation qui n'a eu de cesse de l'emprisonner dans ses emblèmes. Photographié sur un fond cliniquement blanc, l'oiselet du second dit la finitude de l'existence. L'œil définitivement clos, il est suspendu par une patte dans un vertige poétique. Une ambiance d'après le drame que vient démentir le pinceau d'Ann Craven : nichés dans des frondaisons fleuries, ses oiseaux aux plumes vives frissonnent de vie. Le 8e art sert encore le propos de Balthasar Burkhard. Devant une bâche tendue, un rhinocéros est immortalisé à taille presque réelle. Le mastodonte s'impose au spectateur dans toute son évidence, sans toutefois lui révéler son mystère. L'énigme, toujours, règne chez Vik Muniz, qui emprunte, pour le transfigurer, le célèbre cliché de Garry Winogrand où une blonde racée et un élégant black se promènent dans le zoo de Central Park avec des chimpanzés habillés dans les bras. Du chien en plâtre **d'Aline Bouvy**, façonné à même le mur, transpire une sorte de laideur triste, alors que les êtres flous de Miriam Cahn affirment avec violence sur la toile leur grâce déconcertante, faisant fi de la classification des espèces. Les œuvres rassemblées pour Uplift outrepassent la sécurité des hiérarchies et des normes pour replacer la bête et l'homme dans le vaste contexte d'une histoire évolutive dont le futur s'esquisse dans l'incertitude. Elles tendent au destin un miroir des possibles et confrontent sans concession à l'extraordinaire.





2021

(29/01-14/03/2021) Gand, Kunsthal. Bouvy Aline. As Sirens Rise and Fall.



* Une installation d'Aline Bouvy en collaboration avec Pierre Dozin (son) et Julien Bouille (programmation)
Les voitures sont fabriquées par les Ateliers Arseni.
Photos : Michiel. De Cleene.

- Aline Bouvy. Texte de présentation :
On se demande pourquoi il y a si peu de symphonies écrites en fa dièse mineur. Serait-ce à cause de la sonorité mélancolique, de l'éloquence obsédante de cette tonalité, de l'amertume obscure mais aussi de la passion intense qui y résonnent ? Le chant plaintif et obsédant des sirènes tentatrices, figures de la mer nourricière comme de l'océan destructeur, pourrait sans doute être imaginé en fa dièse mineur. Encore faudrait-il qu'il soit audible sous l'eau, à l'instar de l'appareil inventé en 1820 par l'ingénieur Charles Cagniard de Latour, appelé sirène, qui est capable de produire des sons très aigus de fréquences variables : un son modulant, ascendant et descendant. L'utilisation de ce signal sonore pour avertir d'un danger s'étant généralisée, sa codification est devenue universelle.



Quatre voitures télécommandées identiques se sont vues attribuer leur propre voix. Ce sont des véhicules-annexes-instruments, dont le chant est le plus souvent en fa dièse mineur, et dont l'interaction en duo, trio ou quatuor dépend des personnes qui les conduisent. Les possibilités de combinaisons sont infinies. Elles sont activées et développées en fonction de la manière dont les véhicules sont guidés.
Le contrôle est simulé à l'aide de la télécommande et du volant. La piste est libre, il n'y a pas de panneaux de signalisation, seuls les murs de la salle font office de limites.

Défier le logo de la police
Se tamponner le front avec de l'huile miracle
Tisser la toile d'araignée
Avoir peur de son numéro
Se rouler nu dans du yaourt Construire une cabane avec des oreillers Parterre — détox terre-à-terre

Émeline Depas

Vidéo sur le site d'A Bouvy



(27/03-26/09/2021) La Louvière, Centre de la gravure et de l'image imprimée. **Bye Bye His – Story, chapter 5050**.
* Curateur : Emmanuel Lambion, directeur du centre.





** Antin Xavier, Apparatus 22, André Jacques, Azuchi Shuzo, Badalov Gulliver,Babi, Beaudry Charlotte, Beloousovitch Léa, Bouvy Aline, Bru Lucia, Bruneau Basile, Buchy Marc, Calligaro Stefano, Canesi Mirko, Chaushova Alexandra, Ceulers Michiel, Couderc Thomas, Dans Michael, Denicolai & Provoost, Depas Émeline, Duclaux Lise, Étienne Alexis, Fineschi Serena, Geers Kendell, Gendre Laetitia, Geoffray Agnès, Goalec Valérian, Greenhalgh Mathias, Hernaïz Olivia, Kamma Eleni, De Jonge François & Kural Sukrii, Lamas Nicolás, Lippard Hanne, Maljković David, Mater Katja, Mathieu Fabien, Meurant Gérard, Meuris Wesley, Meurrens Adrien, Mispelaëre Marianne, Mul Marlie, Muller Jean Pierre, Onnen Serge, Pain Odilon, Poiz Niels, Quertain Emmanuelle, Remacle Roger, Ruiz Francesc, Saladin Matthieu, Santoro Vittorio, Sdralevich Teresa, Thomine Clara, Tót Endre, Túpac Elliot, Turato Nora, Van Oost Chloé, van Straalen Daniel, Vanello Luca, Végétamère, Vilanova Oriol, Weinberger Lois.

Un titre qui sonne comme un au revoir mais propose des futurs d'un genre nouveau.
60 artistes - un mix de créateurs reconnus et émergents - nous interrogent sur notre rapport à l'économie, à la nature, aux autres espèces, aux genres, à la technologie… Bousculons les préjugés et décloisonnons dans un parcours où les arts imprimés côtoient les installations, la vidéo, la sculpture ou encore des jeux.
Avec la bonne distance esthétique; humour, rencontres surprenantes, interactions sont au rendez-vous.
La locution anglaise, qui décompose phonétiquement de façon subversive le vocable anglais désignant l'Histoire donne le point de départ de notre exposition.

- Texte de présentation

Allusion au concept féministe de *herstory*, le titre de l'exposition décompose de façon subversive le mot anglais désignant l'Histoire, *His-Story*. L'histoire, c'est bien entendu l'apparition de l'écriture, cet outil précieux, propre à l'humanité, qui permet la création et la transmission de la culture, le développement de nos civilisations dans ce qu'elles ont de plus brillant et élevé. Mais l'écriture, c'est aussi le début d'une logique de séparations et de cloisonnements, car sa naissance est liée en premier lieu avec la nécessité d'inscrire les transmissions patrimoniales d'une société patriarcale et agraire. L'écrit apparaît donc dans cette perspective intrinsèquement liée à la propriété, à une économie et à un ordre social spécifiques. Premier cadastre, outil d'objectivation et d'assujettissement de la nature, des êtres vivants, des genres, l'écrit et la propriété sont à la source de ce qui créera, au cours de l'histoire précisément, les conflits et affrontements entre groupes humains, cultures, mythologies, religions et idéologies mais aussi parfois les divisions et séparations entre leurs connaissances, leurs savoirs et leurs sciences.

Les tensions du monde actuel, ses crises multiples (climatiques, énergétiques, culturelles, idéologiques, migratoires ou encore épidémiologiques) résonnent comme autant d'invitations pressantes au décloisonnement, à l'ouverture, à bousculer les préjugés et à recréer des liens et rebâtir des ponts, de la fluidité, entre individus, genres, peuples et nations de cultures, langues, croyances différentes, à mutualiser nos savoirs et faire se croiser les approches mentales et culturelles et disciplines scientifiques, pour trouver, ensemble, des solutions pour ce que l'on devrait considérer, sinon comme notre bien, plutôt comme notre havre commun.

Au-delà de toute illustration littérale de ces concepts, l'exposition est la première articulation d'une recherche curatoriale à l'approche critique et engagée, et inclusive. Elle rassemble en son sein les œuvres de près de 60 artistes des personnalités confirmées, des artistes émergents ou fraîchement sortis de leurs études, articulant leur rapport à l'estampe et aux arts imprimés, à l'édition, de façon transversale et prospective.

Avec humour et la bonne distance esthétique, vous êtes conviés, et parfois de façon participative, au détour d'un parcours qui inverse la circulation du bâtiment, à des rencontres surprenantes, détonantes, entre des travaux qui parlent et nous interrogent sur des problématiques aussi diverses que notre rapport à l'économie et au dogme de la croissance, les rapports de genre et la diversité, notre rapport à la nature et aux autres espèces, celui que nous avons vis-à-vis de la technologie et du corps bionique augmenté

Edu - Emmanuel, vous êtes le nouveau directeur du CGIi et Bye bye His-story - chapter 5050 est votre première exposition dans ces murs. Pouvez-vous nous parler de ce titre ?

E.L - Oui c'est la première exposition que je conçois pour le Centre de la Gravure et de l'Image imprimée. C'est une exposition qui va occuper l'ensemble du Centre et qui va un peu modifier le parcours habituel puisque l'exposition débutera au deuxième étage. Elle prend le bâtiment à rebours, avec la volonté de bousculer une évolution « linéaire » de l'histoire.

Le titre Bye Bye His-story, bien qu'en anglais, reste simple à comprendre et contient un jeu de mot : history devient « his-story ». Cela renvoie à un terme inventé par les théoriciennes féministes contestant l'histoire écrite par les hommes et les protagonistes masculins : la her-story. Le titre de l'exposition est donc une inversion de ce terme, replaçant le « his » masculin dans le mot «history» pour l'associer à un au revoir, adressé donc à l'Histoire telle qu'on l'a écrite jusqu'à présent.

L'histoire de l'humanité est étroitement liée à l'apparition de l'écrit, vecteur de transmission et de savoir. L'écriture est associée à l'humanité dans sa dimension la plus élevée mais elle est aussi intrinsèquement liée aux raisons de ses diverses séparations. À l'origine, l'écriture est apparue à un moment spécifique de l'histoire de l'homme, celui de la sédentarisation entrainant la volonté humaine de s'approprier l'environnement. Ce qui est révélateur c'est que les premières tablettes contenant des écritures, retrouvées en Mésopotamie, sont en fait des cadastres. Les premiers textes ne sont donc ni philosophiques ni poétiques mais des actes de propriété, d'appropriation par l'homme du reste de

l'environnement. Qui dit propriété dit affrontement, conflit, entre différents groupes humains, cultures, langues, idéologies … Et la séparation des genres par le contrôle de la transmission de cette propriété. Parallèlement, l'homme commence à exploiter la nature via l'agriculture et établit une nouvelle séparation : ce qui est humain et ce qui ne l'est pas. Les bases de l'anthropocène.
Pour finir, chapter 5050 a une double lecture : à la fois la notion de chapitre inscrit cette exposition dans une continuité de ce qui a été fait et sous-entend qu'il y en aura d'autres, à la fois 5050 en chiffre romain s'écrit … LL, comme La Louvière.

- Quel lien existe-t-il entre l'exposition et le courant écoféministe ?
- Aujourd'hui, on sent la nécessité de trouver ensemble des réponses aux problèmes globaux que nous rencontrons tous : crise écologique, sociale, épidémique... Pour notre propre survie, il est essentiel de recréer du lien, des ponts entre les espèces, les genres, les religions ou cultures. Il est important de décloisonner et de faire sauter ces séparations.
C'est le canevas général de l'exposition, abordé de différentes manières par les artistes : le rapport homme/nature, projection vers un futur ou une histoire autre, questionnement du genre…

- À quel moment cette dynamique transversale s'est-elle imposée comme projet d'exposition ?
- Il y a des informations qu'on ne peut plus nier à l'heure actuelle, des choses qui nous parviennent à tous, par différents canaux et qui se retrouvent aussi dans le travail des artistes. Cela fait plusieurs années que ce projet germe, il fallait à présent lui donner une forme concrète qui revêt, dans celle qu'elle prendra ici, les spécificités du lieu.

- Justement, Bye bye His-story - chapter 5050 est très mixte dans les supports présentés. Comment concevez-vous l'intérêt d'un tel contraste avec le lieu du CGIi, son histoire et ses intentions premières ?
- Il y a cette volonté d'ouvrir sur la question de l'art imprimé, qui répond d'une part aux évolutions technologiques qui sont indéniables et qui conditionnent la pratique des artistes. D'autre part, je pense que les artistes ont une approche très poreuse, transdisciplinaire, et que tous, à un moment ou un autre, sont amenés à s'essayer à des techniques différentes. Dans tous les cas, le passage vers la réalisation d'art imprimé leur apparaît souvent essentiel car il reste le moyen par excellence de diffusion d'un projet artistique. Il y a dans l'exposition une place donnée à des artistes qui sont à la base graveurs mais qui sortent de la gravure en tant que telle, ou à contrario des plasticiens qui ne sont pas nécessairement graveurs et qui développent une pratique d'art imprimé au départ de leur propre création. Dans la même dynamique de décloisonnement que ce que nous avons évoqué plus haut, il y a la volonté de mettre en lumière celui qui s'effectue au sein des pratiques et du monde de l'art.

- Pour finir, dire au revoir à cette entité qu'est le « His-story » et tout ce qu'il contient, apparait comme un message optimiste. Diriez-vous qu'il y a un message sous-jacent à l'exposition ?
- Il y en a plusieurs, qui se traduisent par les différentes manières d'aborder les questionnements transversaux de l'exposition. Mais oui, je pense que la tonalité générale reste un message d'optimisme. On n'a pas encore les réponses mais on se pose des questions, Clara Thomine 8 avec humour et assurément une certaine forme de distance esthétique. Par exemple, le jeu d'Olivia Hernaïz « Art & my career » pourra être activé sur rendez-vous, donnant la possibilité au visiteur.se de se mettre dans la peau d'une femme exerçant une profession artistique : curatrice, professeure, galeriste, historienne de l'art… et ainsi de revêtir le quotidien d'une autre. Certaines œuvres appellent aussi à la participation des visiteurs, les amenant à interagir physiquement par le toucher ou l'appropriation. L'apparence de certaines œuvres changera donc au cours de l'exposition, échappant de fait à la destinée traditionnelle d'une œuvre d'art.
L'exposition finit par une gravure présentant un message qui peut être lu de deux manières : « Une porte doit être ouverte ou non fermée », ou « Une porte doit être ouverte ou non, fermée », et apparait

comme une mise en abyme de la nécessité de décloisonnement ; la porte se ferme au sectaire pour s'ouvrir à l'empathie.
https://www.centredelagravure.be/exhibition/bye-bye-his-story/

(28/04-05/06/2021) Bruxelles, Galerie Baronian Xippas (rue de la Concorde) **Ceramicarpet.**
* Bouvy Aline, Garabedian Mekhitar, Lockshin Larissa, Paul Zoé, Perutz Tessa.

- Communiqué de presse.
Cette exposition au titre évocateur regroupe une sélection de sept artistes de la galerie Baronian Xippas. Tous de nationalités différentes, nous avons choisi de les rassembler ici car ils partagent un désir commun, celui de travailler la matière à travers l'artisanat. De leurs œuvres, deux médiums ressortent aussitôt : la céramique et la tapisserie. La présentation de ces deux techniques dans une même exposition de groupe a fait naître le néologisme ceramicarpet. Toutes les deux issues de pratiques artisanales, ces techniques présentent des caractéristiques opposées : la surface lisse et brillante produite par la glaçure de la céramique contraste avec le touché laineux et souple du tapis. Un dialogue à la fois d'opposition et de complémentarité s'établit donc entre les œuvres. Longtemps cantonnées à la sphère domestique et aux arts décoratifs, la tapisserie et la céramique se défont petit à petit des préjugés grâce à des artistes contemporains qui n'ont de cesse de renouveler leur approche du tissage et du travail de la terre. D'une part, les nouvelles tapisseries gardent une certaine ambivalence, à la fois entre l'image et le sculptural, entre la pulsion scopique – ce plaisir de posséder l'autre par le regard - et le plaisir tactile, mais aussi entre l'ancien et le contemporain. D'autre part, le nouveau succès de la céramique s'explique par les côtés imprévisibles et inimitables du matériau, ainsi qu'aux imprévus liés à la technique. La céramique doit avoir l'air vivante, elle possède une présence que le marbre ou le bronze n'ont pas. Les artistes regroupés ici ne travaillent pas uniquement ces deux techniques, ils se sont, pour la plupart, lancés dans la réalisation de ce type de pièces en marge de leur pratique. Leurs œuvres exposées au sein de ceramicarpet incarnent un retour au vivant, au travail manuel, comme un besoin urgent de modestie et de pudeur. Les œuvres de Ry Rocklen (US) représentent ici des objets familiers qui mettent en exergue les activités banales de la vie quotidienne. A travers sa technique, il crée une relation paradoxale entre des objets du quotidien et l'aspect précieux qu'il leur donne. Un ballon de plage gonflable, une télévision ou une part de pizza deviennent ainsi des sculptures précieuses et de valeurs. Par l'utilisation de la céramique, les objets du quotidien accèdent à une dignité qui les rend intemporels. La main de Larissa Lockshin (CA) est en jeu dans chacune de ses œuvres et elle choisit intentionnellement des matériaux qui résistent à leurs limites. Cherchant à remettre en question les associations, les catégorisations, les définitions et le langage existants qui entourent l'art et la peinture, Lockshin met l'accent sur l'objet plutôt que sur le contenu de l'image. En représentant des animaux dans la nature ou des objets du quotidien comme les quilles de bowling sur ses céramiques, elle nous plonge dans l'insouciance et nous offre ainsi une relecture contemporaine du médium.
info@baronianxippas.com baronianxippas.com 2 Rue Isidore Verheyden T +32 (0)2 512 92 95 B-1050 Brussels Communiqué de presse ceramicarpet Aline Bouvy Wang Du Mekhitar Garabedian Larissa Lockshin Zoë Paul Tessa Perutz Ry Rocklen 33 rue de la Concorde 29.04 - 05.06.2021 Vernissage Jeudi 29.04.2021 18h-21h FR L'artiste d'origine anglaise Zoë Paul utilise des techniques variées et des matériaux intemporels tels que la céramique, le bronze, le textile et le dessin. Son œuvre interroge notre relation à la tradition et à l'artisanat ainsi qu'aux notions de collectivité et d'espace domestique à l'ère du numérique. Sa série de vases en céramique Hospitalfield Pot rappelle des parties de corps humains en équilibre instable. Pour les réaliser, Paul a étiré des morceaux d'argiles jusqu'à ce qu'ils se brisent et s'effondrent pour ensuite transformer ces formes affaissées en corps humains. Selon l'artiste, travailler l'argile revient à dessiner dans la troisième dimension et nous permettrait d'appréhender

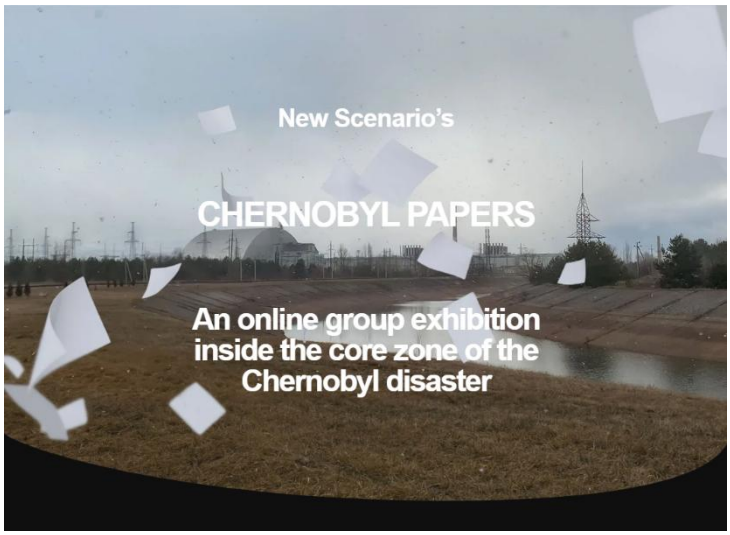
l'espace à travers nos corps. Les explorations esthétiques d'Aline Bouvy (LU) sur une diversité de techniques - dont la céramique - ont généralement un point de départ unique : la question des tabous, principalement ceux liés au corps. La liberté et le refus des convenances sont à la base de son travail, qui a moins pour programme la provocation que la mise en évidence vivante et transgressive du désir. Sous les allures du kitsch et de l'incongruité, le travail d'Aline Bouvy met en scène un éventail de figures plus ou moins indécentes, passant hardiment du désir à la répulsion. Le drapé brodé de perles en céramique de Tessa Perutz (US) représente parfaitement l'univers de cette artiste américaine. Ses œuvres fonctionnent comme des paysages psychologiques et témoignent d'une exploration spontanée ponctuée d'anecdotes, de notes hâtives et de réflexions existentielles. L'œuvre de Tessa Perutz est façonnée par des processus de conceptualisation et d'intuition qui s'entrecroisent et s'informent mutuellement de manière organique. Pour ceramicarpet, Tessa Perutz expérimente le travail de la céramique qu'elle s'approprie et fait sien en proposant un paysage en relief créée par un assemblage de perles sur un fond couleur lavande. Arménien d'origine, le travail de Mekhitar Garabedian se structure autour des thèmes de la mémoire, de l'identité et de l'histoire, considérés comme des dilemmes insolubles. Déployant une variété de médiums dont la tapisserie, nombre de ses œuvres s'inspirent de son expérience d'immigrant et jouent sur l'humour et les qualités poétiques qu'il trouve entre les langues, les cultures et les histoires. Souvent basées sur des textes, ses œuvres sondent la manière dont le langage et les structures linguistiques façonnent notre position individuelle dans le monde. Avec ses allers-retours entre l'arménien, l'arabe, le néerlandais, le français et l'anglais, Garabedian montre comment le langage joue un rôle clé dans la construction de l'identité. C'est dans cet esprit qu'il façonne ce tapis sur lequel il a tissé les lettres de l'alphabet Arménien. Wang Du (CN) traite du flux incessant d'informations dont les médias nous submergent quotidiennement, menant à ce qu'il conçoit comme une « post-réalité » dans laquelle se confondent monde réel et monde créé par les médias. Les images de la presse occidentale (principalement française et américaine) ou des réseaux sociaux ne sont pas uniquement des inspirations, elles sont les supports principaux de sa création. Avec cette tapisserie, il s'agit d'une reproduction en trois dimensions d'un bordereau d'abonnement directement prélevé dans une revue de psychologie. Le psychologique, la mémoire mais aussi le quotidien sont des thèmes que ces artistes partagent. Dans ceramicarpet, l'objet prime par rapport à l'image : le médium utilisé – la céramique ou la tapisserie – est souvent en décalage avec ce qui est représenté. En se réappropriant ces médiums, les artistes créent un nouveau langage singulier mêlant pratiques traditionnelles artisanales et innovations artistiques.

(22/04-25/04/2021) Bruxelles, Fondation Boghossian. **Limited Edition Art Fair. Prints & Multiples. Le salon du multiple et de l'image imprimée (02e)**
* Institutions, éditeurs et galeries : Galerie Alice, Ars Belga, Baronian Xippas, Centre de la Gravure et de l'Image Imprimée, CIVA, Éditions Bruno Robbe, Galerie Félix Frachon, Gallery Fifty One, Galerie Irène Laub, JAP, La Patinoire Royale – Galerie Valérie Bach, LMNO, Meessen De Clercq, Roven.

** e. a. artistes : - Biltereyst Alain, Bouvy Aline, Burki Marie José, Devriendt Robert, Estève Lionel, Gilbert & George, Kazarian Aïda, Mary Xavier, Perutz Tessa, Poitevin Eric, Porter Matthew, Séchas Alain, Serralongue Bruno, Tušek Mitja, Zurstrassen Yves.



(23/04 - / /2021) Tchernobyl /UKR, site de la catastrophe**. Nouveaux Scénario's. Tchernobyl Papers**.



Une exposition collective en ligne au cœur de la zone de la catastrophe de Tchernobyl
* Curateur : Nouveaux scénarios.

** artistes participants :
Nakatani Michiko, Swanson Ian, Karlson Maren, Landi Francesca, Deja Stine, Bussell Michael, Bouvy Aline, Waak Paul, Spichtig Tobias, Cytter Keren, Furni Inci, Schönherr Teresa, Haslinger Nschotschi, Gonzalez Elin, Si-Qin Timur, Bezpalov Vitaly, Hošek Jakub, Lock Matt, Barsch Paul, Longo Spencer, Monkkonen Pentti, Endrulat Alexander, Collar Beth, Madden Nunzio, Strazicic Tea, Holaschke Bernhard, Hornig Tilman, Reif Linda, Timofeev Viktor, Hinge Philip, Stewart Hannah Rose, Kemter Kevin, Imminger Bernd, Phan Phung-Tien, Patrício Nuno, Kim Sylbee, Slama Anna & Delong Marek, van Liefland Joep, Lee Eunsae.



- Texte de présentation
Le 26 avril 1986, le réacteur 4 de la centrale nucléaire de Tchernobyl explosait, provoquant la plus grande catastrophe nucléaire jamais enregistrée. Trente-cinq ans plus tard, New Scenario s'est rendu dans la zone d'exclusion pendant cinq jours avec 39 dessins d'artistes internationaux pour créer une exposition hors site, une rencontre poétique avec l'immatériel. Ces dessins, témoignages de confrontations artistiques individuelles avec le tragique accident, ont été installés et documentés au cœur du chaos hanté des bâtiments abandonnés, de la nature luxuriante et des déchets radioactifs. Ils y

resteront à jamais – contaminés et en décomposition – mais pourront être admirés en ligne sur newscenario.net.

CHERNOBYL PAPERS est le neuvième projet d'exposition de New Scenario et une étape conséquente dans l'exploration d'espaces extraordinaires et narratifs au-delà du cube blanc pour redéfinir les limites de la création d'expositions artistiques et en ligne.
Date de sortie : 23 avril 2021 (chapitre 1) / 30 avril 2021 (chapitre 2)
https://www.ofluxo.net/new-scenario-presents-chernobyl-papers-an-online-group-exhibition-inside-the-core-zone-of-the-chernobyl-disaster/



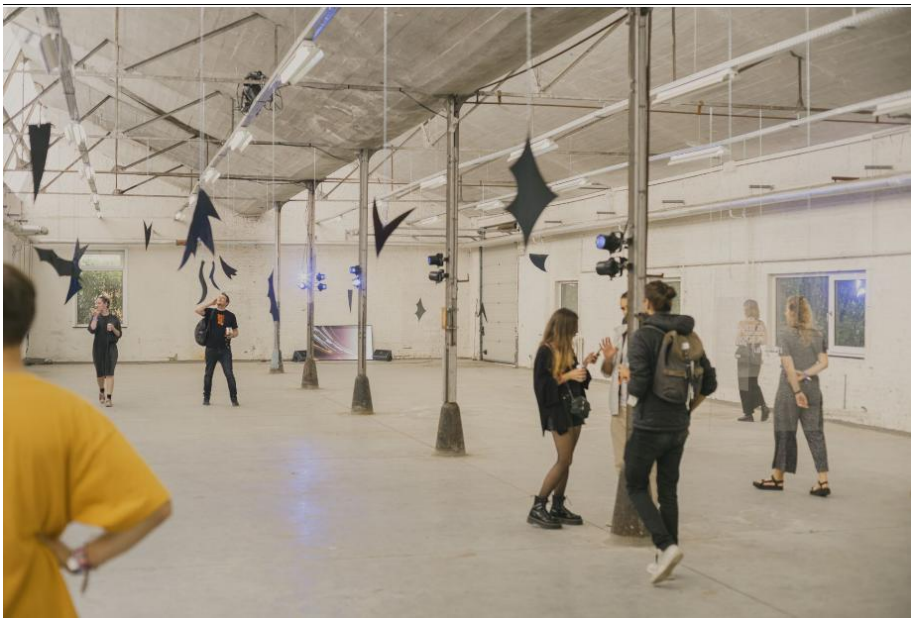
(11/07-05/09/2021) Vilvoorde, Asiat Horst Festival. **Art and Music, Flying on the raven's wing**
* Curateur : Evelyn Simons



** Artistes Bouvy Aline, Gielis Daan, Gomes Sonia, Johnson Rashid, Lakhrissi Tarek, Ndritu Grace, Senatore Marinella
Architectes : Banchini Léopold, Rotor, Senatore Marinella

Après une année où nos interactions et notre perception de soi ont été définies et réduites par les réunions en ligne et les représentations numériques de type avatar, Horst Arts & Music 2021 a célébré intensément la chair brute du corps humain. Corps dansants. Corps en protestation. Corps trébuchants. Corps faisant l'amour.

Les artistes qui ont réinvesti l'ancienne base militaire d'Asiat cet été ont exploré le potentiel et l'abondance de ce que le corps recèle et peut provoquer. La rigidité qui abritait autrefois les bâtiments abandonnés s'est couverte d'histoires et d'imaginations qui ont exploré le chaos délicieux de notre être véritable. Ils ont réfléchi à la manière de supporter la vulnérabilité et le cycle inévitable de la fugacité et de la décadence. Comment gérer la menace, la menace et l'autodéfense. Ils ont cherché du réconfort dans la rencontre avec d'autres personnes, avec des animaux, des plantes et peut-être même des divinités.



Chaque année, Horst invite artistes et architectes, les encourageant à dialoguer avec le parc Asiat, source d'inspiration et lieu d'expositions en plein air. Le festival Horst Arts & Music constitue un moment charnière, contribuant à l'épanouissement artistique du parc Asiat et enrichissant l'expérience du festival.

Flying on the raven's wing était une exposition interdisciplinaire s'appropriant Asiat à Vilvorde comme un lieu de nouvelles promesses. Les interventions artistiques oscillaient entre œuvres autonomes, pistes de danse inventives, commandes collaboratives et architecture circulaire. Nous avons accueilli Aline Bouvy (BE), Daan Gielis (BE), Sonia Gomes (BR), Rashid Johnson (US), Rotor (BE), Tarek Lakhrissi (FR), Leopold Banchini (CH), Grace Ndiritu (UK/KE) et Marinella Senatore (IT) comme artistes et architectes participants. Leurs contributions, principalement des commandes in situ, ont orné et revigoré l'architecture délabrée d'Asiat. Leurs œuvres allaient de la vidéo aux interventions audiovisuelles, en passant par la sculpture et l'installation.
Par ailleurs, les pavillons, qui servaient à la fois de pistes de danse et de scènes pour le Horst Arts & Music Festival, s'inscrivaient dans la recherche constante de Horst sur la scénographie, l'architecture et l'art. Œuvres autonomes ou lieux de rencontre pendant l'exposition, ils se sont transformés en plateformes électriques et énergisantes pour la musique, les performances et les conférences pendant le festival.

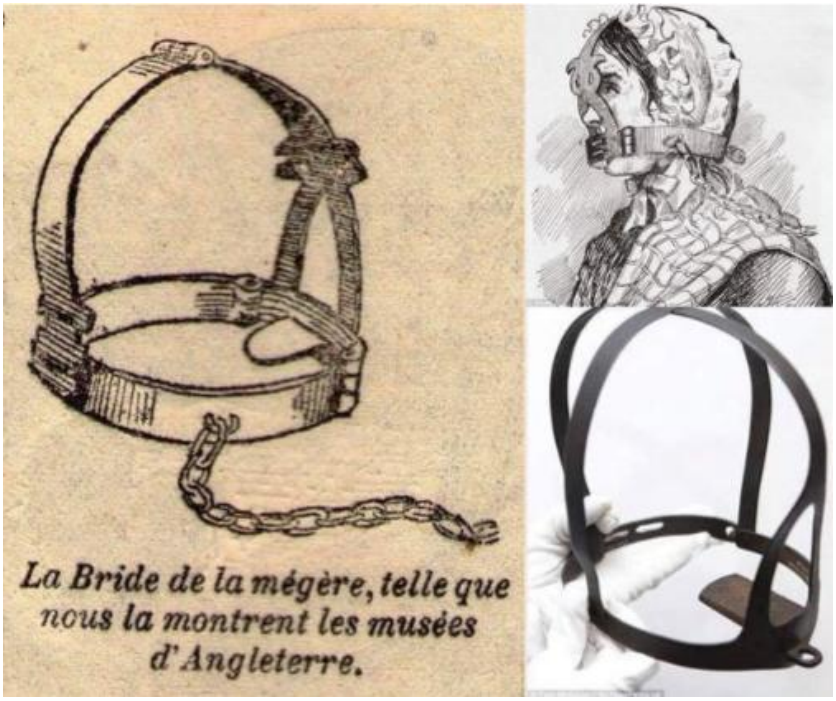
- Aline Bouvy
« Le côté post-industriel et naturel des choses plonge les gens dans une atmosphère particulière. On se sent un peu dépaysés, dans un espace et un temps différents. »

Enclosure a été commandé par la commissaire d'exposition Evelyn Simons pour l'édition 2021 du Horst Festival à Vilvorde, en Belgique. Horst est une plateforme de renommée internationale pour la diffusion de musique électronique innovante, d'œuvres d'art in situ et d'architecture inventive. Horst propose des festivals de musique immersive où les architectes sont invités à créer des scènes et des pistes de danse uniques, et où les artistes contemporains sont invités à dialoguer avec le contexte et l'environnement à travers de nouvelles productions in situ.

- Denis Gielen
Haute structure en acier inoxydable brossé dessinant un profil féminin, *Enclosure* est une allusion à la « bride de la grondeuse », un dispositif utilisé dans l'Angleterre du XVIe siècle pour humilier publiquement les femmes qui « parlent trop » et « troublent l'ordre public ». À la même époque, toujours en Angleterre, le mouvement des Enclosures a été témoin d'une privatisation de l'agriculture caractérisée par l'abolition progressive des terres communes et le développement d'une économie cherchant à maximiser le profit. Cette évolution s'est faite au détriment des femmes, confinées à une activité reproductive non monétisée (produire des « ressources humaines » en élevant des enfants, etc.). L'auteure féministe Silvia Federici, dont *Caliban et la Sorcière* a inspiré Aline Bouvy pour cette œuvre, établit d'ailleurs un parallèle entre la chasse aux sorcières diabolisant les « femmes prolétaires » et l'essor du capitalisme. Dans l'espace intérieur de *l'Enclos* , symbole de domination patriarcale, Aline Bouvy a semé de la belladone, une plante hautement toxique aux propriétés thérapeutiques, cosmétiques (dilatation des pupilles) et hallucinogènes. La belladone était associée au sabbat des sorcières et, par extension, au tabou entourant le plaisir féminin, car elle pouvait induire des états d'extase.

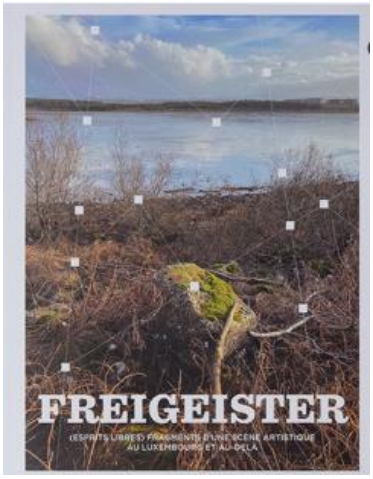


Enclosure / Enceinte
Acier inoxydable brossé,
Hauteur : 316 cm,
Circonférence : 160 cm
Production Ateliers Arseni


La Bride de la mégère, telle que
nous la montrent les musées
d'Angleterre.



(11/11/2021-27/02/2022) Luxembourg / LU, MUDAM. **Freigeister. Fragments d'une scène artistique au Luxembourg et au-delà**



* Commissaires : Clément Minighetti, Sarah Beaumont, Marie-Noëlle Farcy, Gallois Christophe.

** Annicchiarico Yann, Bixhain Laurianne, Bouvy Aline, Godinho Marco, Jung Sophie, Lorent Catherine, Markiewicz Filip, Markiewicz Karolina and Piron Pascal, Passeri Claudia, Reuter Daniel, Tomàs Nina, Wagener Daniel, Jeff Weber

*** Catalogue.
Freigeister – (Free Spirits) Fragments of an art scene in Luxembourg and beyond, 2021, FR / EN, 256 pg, 20.32 x 2.29 x 26.04 cm
Textes de **:** Magali Nachtergael, Jean Portante, Nathalie Roelens, Carole Schmit et François Thiry.
Edition : Dr. Cantz'sche Verlagsgesellschaft mbH & Co. KG, Mudam Luxdembourg. ISBN: 978-3969120651, 35 €
Il rassemble des textes sur les artistes et une riche documentation visuelle des œuvres présentées. Elle présente également quatre essais offrant une perspective unique sur la société luxembourgeoise, autour de certains des thèmes qui ont guidé le développement de l'exposition : frontières et migrations, langues, vivre-ensemble et territoire.

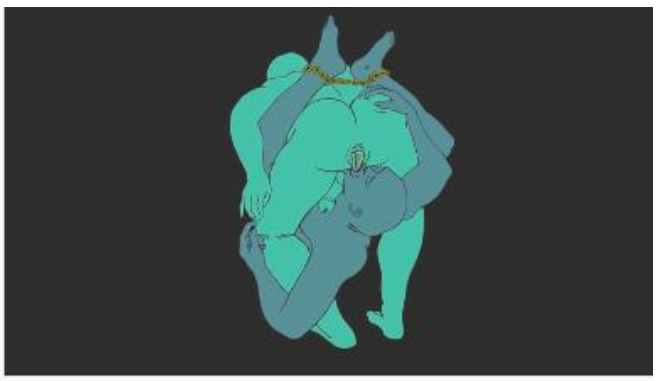
- Texte de présentation du Mudam
Organisée à l'occasion du 15e anniversaire du Mudam, l'exposition *Freigeister* esquisse un portrait subjectif de la scène artistique luxembourgeoise actuelle en réunissant quatorze artistes nés dans les années 1970 et 1980. Explorant des formes variées, de la photographie à la peinture en passant par l'installation, la sculpture, le film ou la réalité virtuelle, ces artistes ont en commun de tisser, du fait de leurs origines ou leurs trajectoires personnelles, des liens entre le Luxembourg et d'autres pays, reflétant en cela l'ouverture sur l'ailleurs qui caractérise le Grand-Duché.
Freigeister met également en lumière le rôle essentiel que les artistes jouent au sein de la société contemporaine à travers le regard tour à tour critique, engagé, décalé ou poétique qu'ils portent sur celle-ci. Elle souligne leur capacité à interroger les cadres, les idées et les formes établis – agir, selon le terme du philosophe allemand Friedrich Nietzsche (1844, Röcken, Allemagne – 1900, Weimar), en « esprits libres ».
L'exposition se distingue par le processus singulier qui a accompagné sa réalisation. Pensée sur le modèle d'une plateforme collective, la préparation de *Freigeister* a donné lieu à l'organisation de journées d'échanges associant des moments de réflexion autour du projet d'exposition et des rencontres avec des personnalités extérieures – chercheurs, écrivains, responsables d'institutions et d'associations, etc. – autour de thématiques particulièrement prégnantes dans le contexte luxembourgeois, telles que les migrations, les langues, le vivre-ensemble, les communs ou le territoire. Sans chercher à illustrer ces thématiques, *Freigeister* est empreinte des échanges qui ont nourri sa conception. Elle rassemble des propositions pensées par les artistes en réponse au contexte spécifique de l'exposition, comme autant de fragments d'une scène artistique qui se distingue par sa vitalité et sa pluralité.
Le service des Publics a collaboré avec l'artiste Daniel Wagener autour d'un projet inédit de four à pain installé à l'extérieur du musée, *Ket Baker*, qui sera régulièrement activé durant toute la durée de l'exposition. Un programme de performances et de rencontres prolongeant le principe d'une plateforme collective accompagne également l'exposition. Les performances de Marco Godinho, Sophie Jung, Catherine Lorent, Karolina Markiewicz & Pascal Piron, et Filip Markiewicz seront présentées lors d'un week-end spécial organisé en résonance avec la Luxembourg Art Week, les 13 et 14 novembre 2021.

Enfin, le Mudam a invité vingt-sept personnes d'horizons variés à parler chacune d'un mot, de « ailleurs » à « zesummen » (ensemble), pour former un abécédaire vidéo, l'Abécédaire Freigeister, visible au Mudam Studio.

- Marie-Noëlle Farcy
Pour Freigeister , Aline Bouvy a discrètement inséré dans le parcours de l'exposition un objet apparemment utilitaire, une sculpture aux allures de distributeur automatique de billets. Insignifiant, ce dispositif en acier brossé pourrait bien passer pour une sculpture minimaliste ; pourtant, son titre, « Insérez votre carte », trahit sa fonction première. En regardant l'écran, le visiteur active une courte animation qui se déroule sur un interlude musical. L'ensemble paraît bien rudimentaire comparé aux standards actuels de l'iconographie numérique, à l'image de ces distributeurs automatiques voués à l'obsolescence technologique. Avec sa mascotte sautillante et sa mélodie entraînante, notre cerveau identifie rapidement le langage publicitaire, mais nos attentes sont vite déçues par la chute inattendue de l'animation.



vidéo : pour la visualiser :
https://alinebouvy.com/projects/insert-your-card



Insérez votre carte

Animation 2D, boucle 2"
Animation par Lora D'Addazio et Mathilde Remy
Montage son, sound design et mixage par Pierre Dozin
Dispositif par Ateliers Arseni

Production du Musée d'Art Moderne Grand-Duc Jean , MUDAM, Luxembourg

Performances
Parallèlement à la Luxembourg Art Week
13.11.2021 | 10h00–18h00 | Forever Immigrant (Tattoo) Par Marco Godinho et Yung-chi Ku | Mudam Galerie Ouest
13.11.2021 | 11h00 | PARADICE Par Catherine Lorent et Tom Früchtl | Mudam Galerie Est
13.11.2021 | 15h00 | Metamorphosis Par Karoline Markiewicz & Pascal Piron | Mudam Galerie Est
14.11.2021 | 11h00 | The Offing Par Sophie Jung | Mudam Galerie Ouest
14.11.2021 | 15h00 | Ultrasocial Pop Par Filip Markiewicz | Mudam Galerie Est

Programme associé
Rencontres | Plateforme d'échanges – Freigeister Les samedis matin | 10h00–12h00
08.01.2022 | Au-delà des frontières | Nathalie Roelens et Marco Godinho
15.01.2022 | Form Follows Fiction | Carole Schmit, François Thiry et Aline Bouvy
22.01.2022 | Cohésion | Serge Allegrezza et Claudia Passeri
29.01.2022 | En transition | Norry Schneider, Natasha Lepage et Daniel Reuter
05.02.2022 | Entre les langues | Jean Portante et Sophie Jung
12.02.2022 | Vivre ensemble | Denis Scuto, Magali Nachtergael, Karolina Markiewicz & Pascal Piron
19.02.2022 | Lieux communs | Hans Fellner et Laurianne Bixhain
26.02.2022 | D'ici et d'ailleurs | Marianne Donven et Nina Tomàs
Pour tous | **Abécédaire Freigeister et Mudam Go! Abécédaire Freigeister**
11.11.2021 – 27.02.2022 | 10h00–18h00 | Mudam Studio
24 & 31.12.2021 | 10h00–15h00 | Mudam Studio| Mudam Studio



Aline Bouvy, *Splendeur et décadence des sirènes (détail) 2020*, Collection Uhoda, Liège
Courtesy de l'artiste et Galerie Baronian-Xippas, Bruxelles © Hugard & Vanoversc

(17/11/2021-30/01/2022) Bruxelles, Collection Frédéric de Goldschmidt / Cloud Seven.
Inaspettatamente (Inattendu)



* 250 Artistes – 315 Œuvres D'art – 1 Collection
Alighiero Boetti , Inaspettamente , 1987 © SIAE 2021 - avec la permission de la Fondazione Alighiero e Boetti
* Commissaires :Frédéric De Goldschmidt Et Gregory Lang

** Aballí Ignasi, Abonnenc Mathieu, Afif Saâdane, Almeida Helena, Ancart Harold, Anderson Alice, **André Jacques**, Andrianomearisoa Joël, Andrzejczak Claire, Arcangel Cory, Argianas Athanasios Athanasios, Attia Kader, Aubertin Bernard, Badalov Babi, Bajo Elena, Baldessari John, Bałka Mirosław, Baroff Jill, Barth Guillaume, Baudelaire Éric, Beer Oliver, Bell Larry, Beloufa Neïl, Beshty Walead, Binschtok Viktoria, Bjarland Sara, Bochner Mel, Bock Katinka, Boclé Jean-François, Boetti Alighiero, Bourgeois Louise, Bourouissa Mohamed, Bouvier Amélie, **Bouvy Aline**, **Brognon David** & Rollin Stéphanie, **Broodthaers Marcel**, **Buchy Marc**, Bunga Carlos, Burr Tom, Calçada-Bastos Rui, Calzolari Pier Paolo, Camargo Sergio, Castro Jota, Cesarco Alejandro Alejandro, Charlton Alan, Charrière Julian, Chirulescu Marieta, **Claerbout David** , Clayborn Cameron, Cogitore Clément, Collier Anne, Corse Mary, Courtney-Clarke Margaret, Csörgo Attila, **Cuvelier Céline**, Dadamaino, Darboven Hanne, **De Boeck Lieven**, De Bruyckere Berlinde, de Vries Herman, **Dekyndt Edith**, Domanović Aleksandra, Donegan Cheryl, Drescher Jürgen, Drew Leonardo, Durham Jimmie, Dury Lionel, **Estève Lionel**, **Exposito Lopez Aniceto**, Falls Sam, Fang Wen, Fattal Simone, Fautrier Jean, Fineschi Serena, Fontana Lucio, Förg Günther, Formwalt Zachary, Fragateiro Fernanda, **François Michel**, Gaillard Cyprien, Galan Marcius, Gandolfo Flavia, Garrido Cristina, Gates Theaster, Gautier Alexis, Gilbert Marianne, Giraux Sophie, Gróf Ferenc, Guerroui Nadia, Gupta Shilpa, Hoa Hong, Hartung Hans, Henderikse Jan, Hildebrandt Gregor, Holstad Christian, Horn Roni, Hughes Rowena, Huzjan Ištvan Išt, Imhof Anne, Ingimarsdóttir Guðný Rósa, Jankowski Christian, Johnen Andreas, JuliusRolf , **Kasimir Marin**, Kassay Jacob, Katz Bronwyn, Kerr Will, Kiefer Anselm, Jonna Kina, Kiwanga Kapwani, Klein Yves, Kley Maria, Knoebel Imi, Kounellis Jannis, **Kozakis Nicolas**, Kuri Gabriel, Kwade Alicja, Lahlou Mehdi-Georges, Lamas Nicolás, Lassry Elad, Laurette Matthieu, Lavier Bertrand, Lawler Louise, Leal Paulo Roberto, Leblon Guillaume, Leimer Sonia, Lemieux Annette, Lennard Elizabeth, LeWitt Sol, Littwitz Ella, Liversidge Peter, Loebs Jason, Long Richard, Loze Ariane, Luther Adolf, Macchi Jorge, Mack Heinz, Mackie Alastair, Magno Luciana, Malich Karel, Manet Édouard, Mann Curtis, Manzoni Piero, Marcel Didier, Marchand Yves & Meffre Romain, Marden Brice, Marrin Megan, Martin Agnes, Matheus Rodrigo, May Alexander, McClure Stefana, Medin Eva, **Meessen Vincent,** Meldibekov Yerbossyn, Merz Mario, Micha Wobbe, Monk Jonathan, Moore Gareth, Morellet François, Motta Aline, Motta Carlos, Mullan Simon, Muller Dave, Myrrha Lais, Nelson Erin Jane, Neshat Shirin, Nicolai Olaf, Nkanga Otobong, Nxumalo Musa N., O'Neill Pat, Oakes Maud (d'après Jeff King), Opalka Roman, Oppenheim Lisa, Orozco Gabriel, Ortega Damián, Ots Jurgen, Parmentier Michel, Parmiggiani Claudio, Penalva Mano, Pfeiffer Henri Ernst, Piene Otto, Pimentão Diogo, **Platéus Benoit**, Pohle Sascha, **Prouvost Laure**, Raad Walid, Rafman Jon, Ramírez Enrique, Rauschenberg Robert, Rauscher Josué, Regnery Renaud, **Remacle Roger**, Rials Louis-Cyprien, Richer Evariste, Rickard David, Róbertsdóttir Ragna, Rollins Tim & KOS, Saban Analia, Sabatier Benjamin, Salgado Sebastião, Samyn Fabrice, Santoro Vittorio, Saraceno Tomás, Schoonhoven Jan, Scibetta Hugo, Scott Peter, Seguin Elodie, Sepuya Paul Mpagi, Sharma Raja Babu, Sibony, Sietzen Gedi Quentin, Sigurdardóttír Katrín, Sime Elias, Smith Michael E., Snobeck Valérie, Société Réaliste, Stark Frances, Sze Sarah, Taufenbach Edouard, Teeuwen Marjan, Teoldi Alessandro, Thomas Hank Willis, Tillmans Wolfgang, Tinguely Jean, Tobey Mark, Toguo Barthélémy, Tomasello Luis, Trockel Rosemarie, Tropa Francisco, Tuazon Oscar, **Tuerlinckx Joëlle**, Turner Daniel, Uecker Günther, **Van Hoeydonck Paul**, van Nikelen Isaac, Vauthier Laurence, Vidor Vuk, Visser Kees, Walther Franz Erhard, Warhol Andy, Weiner Lawrence, **Wéry Marthe**, Wilson

Letha, Wojnarowicz David, Wolowiec Margo, Wols Otto, Woodgate Agustina, Zamora Héctor, Zangs Herbert, Zao Wou -Ki.

***Au programme des performances du week-end d'ouverture : Barth Guillaume, Boclé Jean-François, Buchy Marc, De Boeck Lieven, Gautier Alexis, Sabatier Benjamin, Samyn Fabrice et Tamditi Ibrahim, Ibrahim Vauthier Ibrahim entre autres artistes qui présentent leurs œuvres dans l'exposition.
A cette occasion, nous lançons un nouveau livre publié par Mercartorfonds et distribué par Yale University Press, avec les contributions de : Nicolas Bourriaud, Frédéric de Goldschmidt, Christine Jamart, Agata Jastrząbek, Grégory Lang, Donatienne de Séjournet et Dirk Snauwaert.
Full House : Un Espace, deux Spectacles, 307 Artistes et 400 Pièces de la Collection Frédéric de Goldschmidt
304 pages, 31 x 21 cm, avec images d'expositions. ISBN : 9789462302853 – Prix : 59,95 €

- Texte de présentation :
L'exposition collective Inaspettamente tire son nom d'une œuvre brodée d'Alighiero Boetti. Frédéric de Goldschmidt et Grégory Lang ont imaginé comment Boetti lui-même aurait pu sélectionner des œuvres de la collection Frédéric de Goldschmidt. Ensemble, ils ont exploré des thèmes tels que l'ordre et le désordre, le temps, le processus, la dualité et l'altérité, ainsi que la position de l'artiste dans le monde, avec des réflexions poétiques et géopolitiques qui considèrent l'état actuel de nos temps incertains.
Inaspettamente présente des sculptures, des peintures, des vidéos et des techniques mixtes d'artistes internationaux historiques, émergents et plus établis.

2021. Prix Francis-André Grant, Luxembourg

ALINE BOUVY. 2021 Vidéo : ***De l'amour courtois au bardcore : le gâteau d'un gobelin***

Commandé par Anne-Claire Schmitz pour les célébrations de « l' Anniversaire de l'Art », organisé par le M_HKA en 2021.
Végétamère (aka Aline Bouvy) est un compte IG -sans viande- en cours, présentant une interprétation en ligne de ce que l'on appelle un moment fort de la tradition du M_HKA : le gâteau.



Texte de présentation



Quel genre de gâteau original peut-on réaliser soi-même à une époque où les fêtes d'anniversaire traditionnelles ont cédé la place au confinement, à l'isolement et à la solitude ? Pendant le confinement, les gâteaux ont évolué au-delà de simples créations culinaires ; pour certains, ils sont devenus un vecteur d'expression, un nouveau moyen de transmettre des idées, des émotions, voire des résistances. Les gâteaux se transforment en pancartes de protestation modernes dans un monde où les manifestations publiques sont de plus en plus difficiles à organiser et où la liberté d'expression est mise à rude épreuve.
Une évolution particulièrement intrigante est l'essor des gâteaux qui bouleversent délibérément l'esthétique traditionnelle pour susciter l'inconfort et remettre en question les normes conventionnelles. Les gâteaux inspirés du Goblincore, par exemple, célèbrent des aspects de la nature souvent jugés « laids » ou indésirables. Embrassant cette « laideur bien-aimée », l'esthétique Goblin devient un symbole ludique et provocateur de notre engouement pour les qualités brutes, sauvages et imprévisibles de la nature.



Ces pâtisseries maison se délectent de motifs contrastés et de palettes non conventionnelles, rejetant la perfection raffinée prônée sur les réseaux sociaux. Elles proposent plutôt une critique des idéaux sociétaux liés au genre, au pouvoir et à la respectabilité. La pâtisserie féministe a une longue et riche histoire, illustrée par des œuvres comme *Semiotics of the Kitchen* de Martha Rosler. Les gâteaux Goblincore perpétuent la tradition de la pâtisserie anarchiste féminine, qui résiste à la « forme violente de la perfection » au profit d'une « promiscuité esthétique » sans complexe.

Avec leur charme décalé, les gâteaux Goblincore transforment le pain en un paysage fantastique aux ornements maximalistes. Les bougies évoquent d'étranges arbres enchantés, idéalisant un retour à la nature et à sa beauté sauvage. Ces gâteaux sont chaotiques et pourtant sensuels, troublants et pourtant réconfortants : un baume visuel et comestible en cette période de profonde destruction et de perte.

Martha, je sais combien tu trouves dévalorisant ce genre d'émissions culinaires pour nous, mais je te promets que je ne mettrai pas l'accent sur le rôle patriarcal des femmes en cuisine ni que je ne présumerai du naturel de leur rôle d'employées de maison compétentes.





Pour visualiser la vidéo : https://alinebouvy.com/projects/from-courtly-love-to-bardcore-a-goblin-s-cake

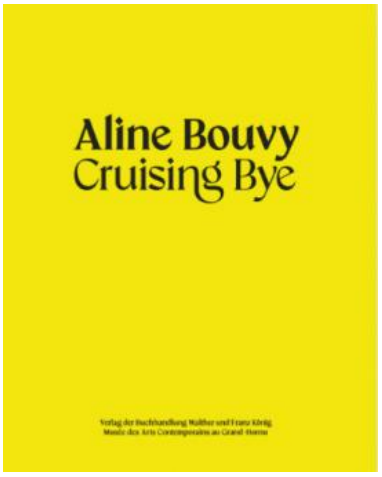
Marionnette et marionnettiste : Aline Bouvy
Directeur de la photographie : Thomas Depas
Prise de son, montage son, sound design et mixage : Pierre Dozin
Motion graphics : Anna Sougy
Musique de Stantogh, Isengard, ssaliva, DJ David Gobelin & The Horde et Late Bush

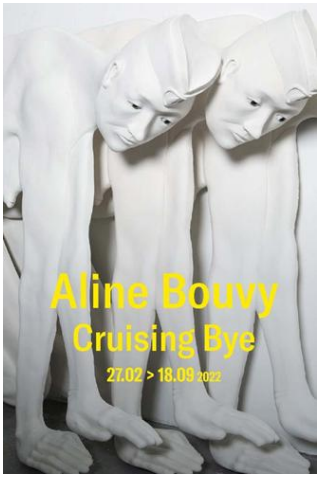
2022

(27/02-18/09/2022) Grand-Hornu, Musée des Arts Contemporains / MACS. Bouvy Aline. Cruising Bye.

*** Gaillard & Claude et Aline Bouvy: doubles sens et détournement du réel**
Surprises, humour, poésie et sexualité dans la double exposition du Mac's avec l'univers étrange et un peu psychédélique de Gaillard & Claude et les vagabondages transgressifs d'Aline Bouvy.

BOUVY ALINE.
** Catalogue :





Accompagnant l'exposition *Cruising Bye*, ce catalogue prolonge l'expérience de maraude (au sens où il est autant question de vagabondage sexuel et de patrouille policière que de chiens errants et de batifolages queer), à laquelle nous convie Aline Bouvy au MACS. Illustré d'un reportage photographique complet de l'exposition permettant une plongée au cœur du travail de l'artiste, il comporte également une importante interview d'Aline Bouvy au sujet de sa pratique et de ses sources d'inspiration réalisée par la critique d'art Milena Oldfield et un essai écrit par Denis Gielen, commissaire de l'exposition

L'exposition était accompagnée d'un catalogue qui élargit l'expérience visuelle de l'exposition, dans la mesure où il aborde et évoque aussi bien la croisière que les patrouilles de police, les chiens errants ou les flirts homosexuels. Il comprend un essai de Denis Gielen, commissaire de l'exposition, un entretien approfondi avec la critique d'art Milena Oldfield, ainsi qu'un reportage photographique complet de l'exposition.

Réalisé avec le concours du Fonds culturel national Luxembourg et édité par Buchhandlung Walther König // MACS / Musée des Arts Contemporains au Grand-Hornu.
Catalogue bilingue FR- EN
200 pgs
91 illustrations
30 x 24 cm
ISBN :978-3-7533-0178-5
39 €





Entre autres œuvres :
Potential for Shame (2022)

- https://kanal.brussels/fr/inventaire/aline-bouvy/potential-shame
Potential for Shame (2022) est une installation monumentale comprenant sept bas et hauts-reliefs muraux en jesmonite, métal et néon. Quatre voitures mécaniques téléguidées évoluent dans l'espace d'exposition et produisent des sons en réaction à la présence des visiteurs grâce à un système d'intelligence artificielle conçu en collaboration avec Julien Bouille pour la programmation robotique, et Pierre Dozin pour la composition sonore.
Présentée dans une version plus modeste sous le titre de Splendeur et Décadence des Sirènes à la New Space (2020) de Liège puis à la Kunsthal de Gand (2021), Potential for Shame croise les sexualités réprimées et les figures autoritaires. Le sujet de cette installation résulte du contexte spécifique de l'invitation à la New Space qui abritait autrefois le garage de la police judiciaire de Liège, qui a beaucoup inspiré l'artiste.
Potential for Shame, titre de l'installation, évoque ainsi les jugements portés sur les pratiques sexuelles libres dont certains policiers pourraient avoir honte aux yeux de leurs pairs. Mais le titre peut aussi s'interpréter autrement, le potentiel honteux peut s'incarner dans les regards jugeant ces pratiques, qui « confrontent les corps à la violence qu'impose la pensée normative et punitive » comme le dit Aline Bouvy.
Par leur sujet et leur aspect, les bas-reliefs font référence à la peinture monumentale Le monde clair des Bienheureux, peint par Elisarion, dans la villa Monte Verità à Ascona en Suisse. Elle est l'unique trace du Clarisme, religion utopique transgenre inventée dans les années 1920 en Allemagne qui prônait un retour à la nature, à l'égalité des genres à travers l'émancipation des femmes et des homosexuel.le.s. Potential for Shame répond à Urine Mate 2 et Strategy of Non-Cooperation VI, autres œuvres de l'ensemble d'Aline Bouvy présentes dans collection de la Fondation KANAL traitant des corps masculins nus, des pratiques queer du cruising et plus largement, des minorités.
Formellement, les panneaux de Potential for Shame rappellent aussi une série de hauts-reliefs provenant d'un tout autre contexte : celui de l'Athénée de Waha de Liège, école construite par une philanthrope liégeoise dans les années 30 pour permettre aux jeunes filles d'accéder à l'enseignement secondaire. Malgré l'hypersexualisation des corps d'adolescentes sur la frise - courant pour l'époque - le symbole émancipateur que représente l'Athénée de Waha a beaucoup inspiré Aline Bouvy.
Potential for shame fait aussi écho à l'invisibilisation des femmes dans l'espace public. Les urinoirs en jesmonite rappellent la domination numéraire et visible des lieux d'aisance masculins par rapport à ceux offerts pour les femmes. Aline Bouvy les considère comme des « protubérances architecturales », des éléments qui se retrouvent en ville, en extérieur et affirment physiquement une masculinité

écrasante. Or dans son installation, les urinoirs placés à l'envers sont détournés de leur symbole phallique : ils prennent même étrangement la forme d'une vulve, opérant un « renversement queer » (« Renversements queer », Denis Gielen, Cruising Bye, 2022).
Au centre de l'espace, le ballet des voitures incarne l'emprise de la domination des forces de l'ordre sur les mœurs et l'espace public tout entier. Les voitures téléguidées sont programmées pour reproduire les mouvements caractéristiques des patrouilles policières d'encerclement ou de dispersion pendant les manifestations. Entreprenant des chorégraphies de manière autonome, elles s'interrompent dès que les visiteurs pénètrent la salle pour entrer en interaction avec eux. L'artiste met en lumière le développement exponentiel des dispositifs de surveillance qui soutiennent les systèmes répressifs contemporains. Composée par l'ingénieur son et musicien Pierre Dozin, la musique que produisent les voitures oscille entre le chant des sirènes croisées par Ulysse et les sirènes des voitures de police. Elle interpelle et alerte d'un danger : celui du contrôle répressif croissant.

- Texte de présentation sur le site du Musée.
Comme le suggère son titre *Cruising Bye*, l'exposition d'Aline Bouvy au MACS se présente comme une maraude, au sens où il est autant question de vagabondage sexuel et de patrouille policière que de chiens errants et de batifolages *queer*. À l'horizon de cette dérive poétique et transgressive se dessine l'utopie d'une sexualité fluide que l'artiste plasticienne assimile moins au militantisme pragmatique LGBT qu'à la critique permanente des codes esthétiques et hygiénistes par lesquels la société surveille nos corps et enferme leurs désirs. Anticipant la fin des inhibitions mortifères, sa démarche artistique procède d'une érotisation décomplexée de notre milieu en y intégrant matériaux dépréciés, postures décadentes, territoires désaffectés et organes disqualifiés. Sa palette pluridisciplinaire où alternent plexiglas thermoformés, linoléums marquetés ou véhicules téléguidés surprend le public par son atteinte au bon goût et sa désinvolture face aux tabous. Par ses références au Clarisme, une mystique transgenre fondée dans les années 1920 par l'artiste allemand Elisarion, Aline Bouvy revisite également la lente trajectoire utopique d'une culture en train de se détourner des modèles dominants du patriarcat et de l'hétéronormativité. Dépassant les normes de la morale bourgeoise et les bornes du politiquement correct, ses œuvres leur adressent même au passage un *bye bye* insolent, signe d'une mutation irréversible de la société. Véritable ode à la liberté, l'exposition *Cruising Bye* d'Aline Bouvy prend ainsi l'allure poétique d'une « parade sauvage » où se mêlent aussi bien un défilé de policiers androgynes (au son des sirènes) qu'un sabbat de sorcières (sous belladone).
Le parcours à travers les salles du musée a été conçu, suivant cette notion de *cruising* mise en évidence par le titre de l'exposition, comme une flânerie articulée en trois moments principaux : la découverte de la série des linoléums qu'Aline Bouvy a réalisés entre 2014 et 2016, l'immersion dans la nouvelle version de l'installation interactive *Potential for Shame* (2021-22) ainsi que l'exploration à l'extérieur du bâtiment d'une série de sculptures anthropomorphisant l'architecture du MACS.

Aline Bouvy travaille le linoléum selon la technique de la marqueterie. Elle en limite volontairement la palette à des tons noirs et grisés, mais en étend les textures à différentes variétés de mouchetage et de moirage. Ce matériau naturel utilisé ordinairement dans l'aménagement des revêtements de sol est détourné par l'artiste qui en fait l'un des éléments essentiels de sa signature plastique en l'employant tantôt comme cadre pour ses photographies (série *Urine Mate*), tantôt comme matériau principal, voire unique (*Interruption in the Social Contract*). Dans la série des linoléums *Politics of Intimacy* (2014), Aline Bouvy s'est attachée à exprimer «une certaine manière d'être au monde, comment s'y inscrire, comment vivre, l'amour, la sexualité, les relations humaines, l'art ». Par ailleurs, l'aspect brouillé et moucheté des surfaces souligne la dimension psychologique de ces « paysages mentaux » où s'insèrent quelquefois des photos ou des objets en 3D comme autant d'explorations de territoires intimes. La série *Urine Mate* (2016) dont le titre pourrait se traduire en français par l'expression « compagnon d'urinoir » propose également plusieurs pistes de lecture en rapport avec cette notion d'intimité vue à travers le prisme des codes moraux et des mœurs d'une société patriarcale. Avec ses photos de nus masculins, troublant les stéréotypes du genre, Aline Bouvy nous emmène dans des territoires marginaux : zones de maraude et de *cruising*, à l'instar de ces « terrains vagues » auxquels renvoient les «mauvaises herbes » à l'avant-plan des nus. Le titre de la série, *Urine Mate*, renvoie à l'existence d'espaces proprement réservés à la « communauté masculine », questionne en creux la place de la femme dans la société et peut aussi être entendu comme une déformation d'urine made,

littéralement fabriqué avec de l'urine puisqu'Aline Bouvy a, de fait, utilisé sa propre urine pour fabriquer son plâtre et réaliser des sculptures dont on retrouve la trace dans certaines photographies insérées dans ses linoléums. Plâtre et urine se mêlent également dans les moulages de chiens errants figurant, comme des « notes en bas de page », sous certains linoléums, en hommage, nous dit l'artiste, à « l'insolence et l'irrévérence des animaux des villes ».

Afin de souligner l'effet *cruising*, Aline Bouvy a placé le long de cette première partie du parcours des « casse-vitesses » qui ont pour objectif de souligner l'importance de la lenteur dans la pratique de la maraude, entendue au sens de « drague » mais aussi de « patrouille policière ». La traversée de cette première salle qui regroupe les linoléums et montre leur évolution dans le temps, en inversant le code moderniste du passage de la figuration à l'abstraction, est aussi ralentie par une série de grandes sculptures en plexiglas thermoformé, *Empathy* (2014), évoquant une surface fluide et déformable comme celle de l'eau. Des anguilles, un peu flasques, qui pourraient évoquer des étrons aussi bien qu'une phobie de l'intrusion corporelle, les pénètrent à travers des orifices. L'œuvre tisse ainsi avec le spectateur des liens d'attraction-répulsion dans ce qu'Aline Bouvy nomme une esthétique du grotesque, transcendant les notions de bon ou de mauvais goût.

Occupant la totalité de la grande salle du MACS, *Potential for Shame* (2022) est la version augmentée de l'installation *Splendeur et Décadence des Sirènes* qu'Aline Bouvy avait réalisée en 2020 à la NEW SPACE à Liège et présentée ensuite à la Kunsthal de Gand. Réalisé en collaboration avec Julien Bouille pour la programmation robotique et Pierre Dozin pour la composition sonore, le projet, qui a notamment bénéficié d'une aide à la production du musée, se présente comme une forme de théâtre subversif ou d'arène grotesque où se croisent sexualités réprimées et figures autoritaires. Le public peut choisir de se mêler à la scène ou de s'en extraire en prenant place sur l'estrade.

Au sol, des voitures dotées d'intelligence artificielle animent l'espace. Programmés pour reproduire les trajectoires caractéristiques des patrouilles de police, les véhicules sonorisés s'adaptent au comportement du public qui, en retour, interagit avec eux. Les sonorités émises évoluent suivant la chorégraphie adoptée par les voitures, et évoquent les sirènes de police ainsi que la répression de comportements illicites par exemple, le sexe dans les lieux publics. Compris comme une allusion aux chimères de la mythologie, le « chant » des voitures exerce un pouvoir de fascination inquiétante dans ce qui s'apparente à une musique orgiaque.
Aux murs, une frise monumentale déploie une autre chorégraphie, de figures/poupées : des policiers débarrassés de leurs uniformes rigides et physiquement efféminés (tétons surdéveloppés) batifolent et affichent des postures lascives (BDSM). Les urinoirs retournés qui prennent ainsi la forme d'une vulve et les néons jaunes qui dessinent des jets d'urine (*golden shower*) confirment l'allusion aux pratiques sexuelles non normatives et tabous.

Le parcours de l'exposition se clôt par l'installation de plusieurs sculptures à l'extérieur du musée : *Enclosure* (2021), *Bastinado* (2018) et *Wall Piercing* (2018). Haute structure en inox brossé dessinant un profil féminin, *Enclosure* est une allusion à la « bride de mégère » (*Scold's Bridle*), un dispositif employé au 16e siècle en Angleterre pour humilier publiquement les femmes qui « parlent trop » et « troublent l'ordre public ». À cette même époque fut développé, toujours en Angleterre, le mouvement des enclosures (enclos) qui vit s'opérer une privatisation de l'agriculture caractérisée par la suppression progressive des terres communes et le développement d'une économie cherchant à maximaliser le profit ; une évolution qui se fit au détriment des femmes, cantonnées dès lors à une activité reproductive non monétisée (produire des « ressources humaines » en élevant des enfants…). L'auteure féministe Silvia Federici, dont l'ouvrage *Caliban et la Sorcière* a inspiré Aline Bouvy pour cette pièce, trace en effet un parallèle entre les chasses aux sorcières diabolisant la « femme prolétaire » et l'essor du capitalisme. Dans l'espace intérieur d*'Enclosure*, symbole de la domination patriarcale, Aline Bouvy a semé de la belladone, une plante très toxique ayant également des vertus thérapeutiques, cosmétiques (elle dilate les pupilles) et hallucinatoires. La belladone fut associée au sabbat des sorcières et par extension au tabou entourant la jouissance féminine, car la plante pouvait provoquer des états d'extase. Réalisés en jesmonite, matériau récent qui fut d'abord mis au point pour créer des décors de théâtre, les pieds géants de *Bastinado* anthropomorphisent le musée pour

l'observer selon un nouveau point de vue. Les pieds peuvent ainsi devenir des bancs sur lesquels les visiteurs sont autorisés à réaliser des graffitis. Quant aux *Wall Piercing*, ils invitent de même à percevoir le musée comme un grand corps qu'Aline Bouvy, avec l'insolence qui caractérise sa démarche, perce des signes de la même subculture sexuelle underground à laquelle se rattache également l'installation *Potential for Shame* avec ses batifolages *queer*.

- **Rencontre avec Denis Gielen**, directeur du MACS Grand-Hornu et commissaire des expositions *A Certain Decade* de Gaillard & Claude et *Cruising Bye* d'Aline Bouvy.
Interview menée par Clémentine Davin in *Flux News*, 06/04/1922



- Pourriez-vous nous dire de quelle manière est née cette intention de présenter, en parallèle, deux expositions monographiques qui présentent de nombreuses similitudes tout en étant relativement différentes du point de vue de leur matérialité comme de leur discours ? Artistes de même génération aimant travailler en collaboration, ils critiquent, chacun·e à leur manière, la société contemporaine en axant leur dénonciation sur tout ce qui touche à la normalisation, à la globalisation et à la standardisation.
- « Le projet de départ, de manière assez pragmatique, était axé sur l'exposition solo d'Aline Bouvy. L'architecture du musée possédant, de fait, une structure résolument narrative, nous avions convenu ensemble de n'en occuper qu'une partie – les deux dernières salles et l'esplanade –, et je lui avais proposé d'être la co-commissaire d'une exposition qui aurait pu prendre place dans les salles antérieures et, ainsi, introduire son propos. Dans les premières conversations se dessinait l'idée d'une thématique autour du grotesque car c'est l'une des esthétiques qu'affectionne particulièrement Aline Bouvy. Et puis forcément les projets évoluent, tant du côté de l'artiste que du commissaire, et, à un moment donné, anticipant le fort engagement qu'elle allait devoir mettre dans la réalisation de nouvelles productions pour son exposition, je lui ai soumis l'idée de la décharger de cette tâche et, dès lors, me suis mis en recherche, je dirais, de l'association idéale ; un parti pris artistique qui pourrait pleinement entrer en conversation avec celui d'Aline Bouvy. J'avais gardé en mémoire l'exposition de Gaillard & Claude à Établissement d'en face à Bruxelles, tant par l'étrangeté du propos que par le fait qu'il s'agissait d'une œuvre qui n'enfermait pas les concepts mais permettait, au contraire, à chacun/e de les interpréter avec beaucoup de liberté. Un travail abstrait relevant plus encore du symbolique, du langage et du discours dans son appréciation des normes sociétales que celui d'Aline Bouvy qui, lui, intègre des thématiques de manière résolument plus nette et franche, avec une revendication claire de la part de cette dernière. Il y a également, chez Aline Bouvy, une certaine franchise doublée d'une insolence virulente et crue dans sa façon d'aborder les problématiques qui la touche. C'est ainsi que j'ai initié cette petite rétrospective de Gaillard & Claude qui reprend une dizaine d'années de production et qui correspond, à peu près, au début de l'installation du duo à Bruxelles.

- « Patrice Gaillard et Claude réalisent des postures, terme rare dans la sculpture mais qui pourrait leur être attribué tant leurs objets semblent avoir une attitude étudiée et maintenue. » Êtes-vous d'accord avec cette citation de Jean-Paul Jacquet ? Pensez-vous qu'elle soit également applicable au travail d'Aline Bouvy ?
- « En effet, il y a une forme d'abstraction corporelle qui va même très loin chez Gaillard & Claude. Dans les *marbrés*, par exemple, nous sommes face à une vision psychédélique voire physiologique car l'on peut aisément imaginer que ce sont des flux sanguins ou taches entoptiques, quelque chose de très abstrait et, en même temps, que l'on peut rattacher au corps. Quant au paracétamol surdimensionné, c'est aussi un corps. Pour les *Balooneys* – que l'on peut traduire par foutaises ou encore balivernes –

c'est sensiblement la même chose. Effectivement, dans ces boyaux en polyuréthane noués à la manière de lettres issues de l'écriture déliée, telle une esperluette très abstraite qui touche au langage charnel et argotique, on observe une posture alambiquée qui peut qualifier une sorte d'inconfort lié au corps mais également au langage. Et *a fortiori* avec les instruments de musique qui caractérisent les organes polymorphiques d'un corps d'orchestre et sont disposés dans l'espace suivant un principe de narration ou de mise en scène qui, indubitablement, fait référence à la fiction. Et cela est encore plus vrai chez Aline Bouvy car il y a tout le langage qui a trait au corps et à sa représentation et, plus spécifiquement, à son hyper-sexualisation. Pour la réalisation des imposants panneaux rassemblés au sein de l'installation *Potential for Shame*, produite pour l'occasion, l'artiste a effectué un important travail de recherche et s'est librement inspiré, entre autres, de l'iconographie d'une fresque circulaire intitulée *Die Klarwelt der Seligen* et réalisée par l'artiste allemand Elisàr von Kupffer (1872-1942), ainsi que de celle présente sur le frontispice de l'Athénée Léonie de Waha à Liège. Procédant à une féminisation du corps de police, Aline Bouvy tente ici, avec audace et insolence, une déconstruction du modèle de domination masculine. »

- *Tous trois développent également un travail pluridisciplinaire basé, entre autres, sur le détournement des objets dont ils interrogent les caractéristiques ainsi que la charge affective associée à ceux-ci. Pensez-vous que l'affect puisse ainsi être considéré à la fois comme un lien de correspondance et un élément déterminant dans leurs pratiques respectives ?*
- « La charge affective est autrement marquée chez Gaillard & Claude car cela relève de quelque chose de peut-être plus abstrait, de plus complexe à décoder aussi mais, en même temps, il est vrai que l'on peut dire que c'est un domaine qui les rassemble. Chez Gaillard & Claude, comme chez Aline Bouvy, le malaise, par exemple, ce sentiment un peu inquiétant, étrange, est régulièrement convoqué. L'entre-deux, l'incertain chez Gaillard & Claude est un paramètre plastique qui nait de la fluidité des matières par le recours à des pratiques relativement souples au niveau des gestes, malléables de par le choix des matériaux et ambigües dans les interprétations. Les premières marqueteries en linoléum d'Aline Bouvy, semblables à des images mentales, résonnent avec les papiers marbrés de Gaillard & Claude. Et pour aborder l'affect selon la terminologie établie par Deleuze qui l'associe à la création musicale, un sentiment qui s'empare du corps et qui active la mémoire de manière beaucoup plus directe et organique que ne peut le faire la vue, nous retrouvons ce paramètre dans le travail de Gaillard & Claude à travers la présence physique des instruments de musique, même silencieux et au repos ; et bien sûr, dans l'installation sonore et interactive d'Aline Bouvy, *Potential for Shame* qui est la version *in situ* et augmentée d'un projet antérieur intitulé *Splendeur et Décadence des Sirène*. »

- x in https://fomo-vox.com/2022/03/01/macs-grand-hornu-aline-bouvy-gaillard-claude/
Aline Bouvy se lance à l'assaut de l'ancienne cité ouvrière du Grand Hornu pour un déboulonnage en règle des fondations du patriarcat dominant et institutionnalisé et le moins que l'on puisse dire c'est que ça décoiffe ! Sa démarche inspirée d'une vision décomplexée de la culture camp trouve un terrain de jeu à la fois intérieur et extérieur à la hauteur de ses ambitions subversives. ***Cruising Bye***, titre de son exposition monographique renvoie à la fois à des dérives sexuelles, des patrouilles policières et des batifolages queer. Sous une apparente désinvolture, l'esthétique du grotesque convoquée et l'érotisation générale des corps et des accessoires à partir d'une large palette de matériaux et de techniques, qu'elle qualifie volontiers de bordeline, indique une propension au détournement et à l'insolence vis-à-vis du politiquement correct et des normes de la bienséance bourgeoise et du bon goût. Au fil de cette parade, nous croisons tout à tour des chiens errants qui copulent ou se soulagent, des nus masculins floutés par des mauvaises herbes, des plâtres faits de l'urine de l'artiste, des policiers efféminés, des urinoirs urbains retournés, des piercings géants transformant le musée en un grand corps ou de la belladone, plante toxique aux nombreuses propriétés liée au sabbat des sorcières. Une figure de la contre-culture qu'elle convoque régulièrement. Sans jamais tomber dans le vulgaire de par l'économie du choix de matériaux d'apparence minimaliste et la rigueur de l'accrochage, cette traversée du miroir est aussi troublante qu'attirante.



Vue de l'exposition Aline Bouvy *Cruising Bye* © photo Isabelle Arthuis

Pour la salle carrée de 45 mètres, l'artiste imagine un long travelling de la drague rejouant la série des linoléums *Politics of Intimacy* et la série *Urine Mate*, titre d'un morceau d'un groupe post punk qui renvoie directement à la domination masculine de l'espace public à partir de l'expérience d'Aline qui n'ayant pas de toilettes dans son atelier a imaginé un système pour recueillir son urine qu'elle décide alors d'utiliser comme matière première à ses sculptures. Les grandes sculptures en plexiglas *Empathy* qui marque une transition évoquent des sortes d'anguilles qui traversent et pénètrent cette surface fluide.
L'installation *Potential for Shame* (2022) marque le climax du parcours, son acmé, par le dispositif théâtral retenu, cette estrade sur laquelle le regardeur peut se placer pour s'extraire de la scène ou au contraire s'y mêler. Version augmentée de *Splendeur et décadence des Sirènes* (2020), cette arène conjugue pulsions débridées et répressions autoritaires incarnées par un ballet de policiers se livrant à des batifolages queer, tandis que des urinoirs retournés deviennent des vulves sous des néons crachant des jets d'urine (golden shower). Des voitures au sol dotées d'intelligence artificielle et sonorisées évoquent les sirènes de police et les stratégies de surveillance de l'espace public.



Vue de l'exposition Aline Bouvy *Cruising Bye* © photo Isabelle Arthuis

Cette parade se poursuit à l'extérieur du musée qui se voit paré de piercings, de pieds géants anthropomorphes tandis qu'une haute sculpture en inox *Enclosure* reproduit les muselières utilisées en Angleterre au XVIème siècle pour humilier les femmes qui troublaient l'ordre public. A l'intérieur de cet enclos symbole de la domination patriarcale, l'artiste a semé de belladone synonyme

d'extase féminine. Cette dérive nourrie des lectures de l'auteure et militante féministe Silvia Federici, *Caliban et la sorcière* ou du philosophe Paul B. Preciado « Je suis un monstre qui vous parle » et de la mystique transgenre du Clarisme (1920) garde un parfum langoureux entêtant à travers ces ambiances suggérées et brouillées, ces états psychologiques indéterminés d'une grande puissance et perméabilité. De plus l'artiste garde tout au long de la visite une attitude très ouverte, à l'écoute des autres, d'une grande proximité, c'est toujours appréciable et révélateur.

- Clémentine Davin. « Formes et figures de l'altérité s'invitent au MACS » in *Flux News*, 06/04/22.
(…)
Aline Bouvy présente un ensemble de productions s'étendant, lui aussi, sur plus ou moins une dizaine d'années de création. Introduite par un bas-relief mêlant plâtre et urine, et représentant un chien occupé à faire sa toilette intime, l'installation *Cruising Bye*, conçue par l'artiste pour l'espace du MACS, a été pensée comme une déambulation au sein de sa pratique, en résonnance avec l'architecture du lieu. Dans le vaste corridor dédié à ses marqueteries de *Linoleums* (2014-18), elle a ainsi opté pour l'intégration de ralentisseurs qui ont pour but de ponctuer la marche tout en délimitant des zones, une démarche qui fait autant référence à l'usage commun dudit matériau qu'à ses errances personnelles en termes de recherche esthétique et plastique sur l'art du grotesque ou du « mauvais goût ». Sculptures, marqueteries et photographies semblent s'imbriquer et se répondre selon une organisation quasi-organique, disséminées dans l'espace tels les fragments d'un paysage que chacun/e serait libre de reconstituer à sa guise – si tant est que cela soit possible. À l'issue de ce que l'on pourrait qualifier de pérégrination onirique, une tout autre installation nous attend, comme pour nous sortir de l'état de semi-conscience dans lequel nous étions plongés depuis le début. *Potentiel for Shame* (2021-22) est, de ce fait, un imposant dispositif visuel, mobile et sonore qui habite l'entièreté de la salle qui lui a été attribué. Selon les mots de l'artiste : « Je voulais reproduire des figures policières sans tomber dans une espèce de cliché et, lentement, l'esthétique est arrivée, née de mes recherches sur la représentation homo-érotique dans l'histoire de l'art, essentiellement au travers de l'étude de dessins et peintures. La Jesmonite® est un matériau qui est beaucoup utilisé dans le cinéma, en particulier pour la réalisation des décors. Ce qui me plaît dans ce matériau c'est que, tout comme le linoleum, il n'a pas vraiment de noblesse dans le domaine de l'histoire de l'art, c'est pourquoi j'ai choisi de l'utiliser pour créer mon décor de figures policières. Le projet a débuté à l'occasion d'une invitation à exposer à la New Space en 2020 – ancien garage de la police judiciaire de Liège -, pour laquelle j'avais réalisé trois grilles de bas-reliefs, associées à de petites voitures téléguidées. Cette nouvelle implantation au MACS fut l'occasion idéale d'agrandir, de pousser l'idée plus loin. » Cette coproduction immersive, hautement symbolique et subversive, met nos sens en émoi en nous conviant, tantôt à prendre part à la chorégraphie partiellement interactive induite par les véhicules sonorisés, tantôt à nous en soustraire pour l'observer depuis l'estrade disposée à cet effet – tel un témoin se tenant au-dessus de la mêlée.

- **Antoinette Jattiot** « Synopsis d'un carnaval sauvage » in revue *Zerodeux,* 2022.
https://www.zerodeux.fr/news/synopsis-of-a-wild-carnival/

L'exposition Aline Bouvy au MAC's retrace le parcours d'une décennie de travail à travers des sentiers en diagonale qui échappent aux préceptes de la rétrospective. À l'entrée de l' « espace pont », long de 45 mètres, « Cruising Bye » annonce la promesse d'une longue déambulation irrévérencieuse, légèrement grotesque et sexuelle. Comme son titre l'indique, l'exposition se présente sous la forme d'une croisière, une « parade sauvage » subversive où l'on prend de la vitesse, suivi par des voitures de police, trébuchant sur des ralentisseurs, marchant sur la pointe des pieds parmi des corps queer et des horizons utopiques qui font fi des tabous et des hiérarchies.



Potential For Shame, 2020-2022, (en collaboration avec Pierre Dozin pour la création sonore multi-canal et Julien Bouille pour la programmation électronique des véhicules), vue de l'installation, salle carrée, photo: Isabelle Arthuis

Indifférente à l'exhaustivité ou à la chronologie, l'artiste aborde l'exposition comme un médium, comme les coulisses d'où elle tire les ficelles du grand théâtre qu'elle nous présente. Aline Bouvy s'empare de l'architecture complexe des espaces d'exposition du Grand Hornu – un musée de la Fédération Wallonie-Bruxelles creusé dans le bâtiment central d'un ancien site minier industriel – et lui donne une forme quasi anthropomorphique. Des oreilles (*Plaisirs compliqués,* 2021) et des paires de pieds géants (*Bastinado* , 2021) animent les murs intérieurs et de la terrasse, eux-mêmes percés de larges anneaux (*Piercings muraux* , 2021). Les organes sexuels, indiscernables, fusionnent avec leurs fluides, conférant à l'ensemble l'allure d'un homme-machine hybride, où tout circule et s'imbrique indistinctement.

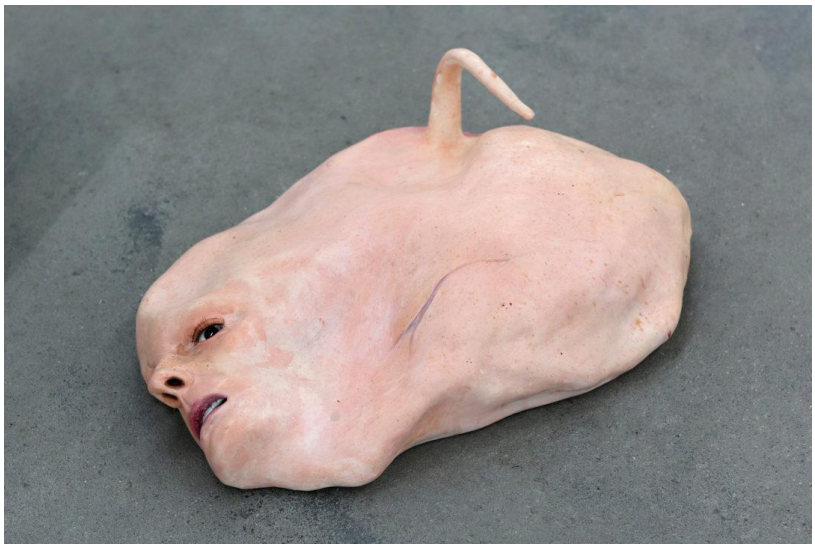
La danse commence dès l'entrée du visiteur dans l'exposition, avec la première figure nue, *Urine Mate VIII* (le seul linoléum couleur, réalisé en collaboration avec Alexandre De Menditte en 2016). Des chiens errants en terrazzo, comme celui que nous voyons ici, nous accompagnent tout au long de l'exposition. Ces animaux, tels des nuisibles, placés en notes de bas de page sous les images, rappellent la marginalité, l'esprit indomptable et désinvolte des figures et des formes qui tombent ou s'envolent dans « Cruising Bye ».
Les œuvres en linoléum, fabriquées selon un procédé proche de la marqueterie, se substituent à la peinture et dialoguent entre elles de manière inédite. Par exemple, l'œuf en terrazzo noir visible à la surface de *Que nous veut la queue* (2018) est reproduit hors cadre. Les formes ovales (*Sterile Symptoms of Leadership* , 2018) s'échappent du tableau, longent le mur jusqu'à donner l'impression de s'écraser sur les blocs modernistes de la série voisine « Urine Mate » (2016) ; elles sont ici réalisées à partir de photographies de moules en plâtre réalisés à partir de l'urine de l'artiste, insérés ensuite dans les pièces en linoléum. Ce matériau, certes noble mais naturel, est utilisé par l'artiste depuis 2014, lui permettant de créer des images, même si, comme elle l'a déclaré, elle ne sait ni peindre ni dessiner. *Politiques de l'intimité* (2014) est peut-être l'œuvre la plus emblématique de ce passage (ou dilemme) entre matérialisation de l'image, photographie et abstraction. Sur un panneau de linoléum

noir moucheté de blanc, surmonté d'une étagère, sont disposés plusieurs cadres en plexiglas de différentes tailles, vides à l'exception d'un seul, contenant l'image de trois figures endormies, nues ou partiellement vêtues. Le fond vide du panneau contraste avec les personnages du premier plan. Tel un garde-fou contre l'absence totale de représentation (3), la photographie de corps au repos agit comme un indicateur de l'expérience de l'abandon vibratoire et physique que promet l'œuvre.



Urine Mate VIII, 2016, (en collaboration avec Alexandre De Menditte), Linoléum naturel sur bois, jesmonite, fibre de verre, cire naturelle, 230 x 190 cm, Collection Eric Decelle, photo: Isabelle Arthuis

La photographie est présente dans le travail de l'artiste depuis ses débuts et devient un moyen de saisir la matière en transformation. *Sorry I Slept With Your Dog,* présentée chez Exo Exo à Paris en 2015, en est un exemple, donnant une forme sculpturale (on pourrait même dire zoomorphe) à des bouteilles d'eau en plastique remplies de pâtes de riz teintes au bleu de méthylène. Dans les deux volets de la série « Urine Mate » (jeu de mots qui fait référence à la fois à « fait » avec de l'urine et au terme désignant un partenaire à l'urinoir), la photographie n'est pas un objet isolé ; elle fait partie intégrante de l'œuvre. Les portraits masculins nus, dissimulés derrière une épaisse rangée de plantes sauvages récoltées sur des terrains vagues, forment des compositions où les corps des sujets restent visibles. L'herbe et les fleurs de la photographie trouvent un écho dans les motifs végétaux dessinés sur le linoléum. En jouant sur le flou de l'arrière-plan, la profondeur de champ et le cadre en linoléum qui entoure la photographie, une fenêtre s'ouvre sur les espaces marginaux. La superposition d'images floues et subversives, semblables à des affiches placardées, défie les codes de communication observés dans l'espace public ainsi que les subterfuges contre les techniques de surveillance et de contrôle. Par l'utilisation de la photographie, en l'intégrant à toutes sortes de supports, Bouvy attire l'attention sur le rôle du regard, la représentation des corps et la relation entre genre et espace public.
Lors d'une résidence à Berlin en 2019, Aline Bouvy s'est intéressée aux cabarets et spectacles de marionnettes allemands de l'entre-deux-guerres. Sa fascination pour l'univers de l'animatronique, la fluidité des genres et les idées progressistes issues de ces univers nocturnes exubérants a donné naissance à une exposition au Künstler Bethanien, l'occasion de laisser jaillir au grand jour l'esprit de cet univers « décadent ». Dans un geste similaire à celui des vitrines « Urine Mates », les espaces intérieurs et extérieurs sont inversés. L'exposition elle-même a été traitée comme un espace public, pour lequel l'artiste a réalisé des répliques de bancs de parcs publics berlinois à une échelle réduite de 5 %, servant de socles aux sculptures. Parmi elles, la série « PUPP », des parties du corps sculptées en biscuit de céramique et peintes à l'aquarelle, jouant avec l'idée de morphing et les effets hyperréalistes de la peau. Avec les affiches des vitrines en arrière-plan, ces êtres hybrides et polymorphes semblaient étrangement monter la garde dans la galerie.



Pup II, 2019, faïence, aquarelle, yeux de verre, cils, 48 x 28 x 16 cm, Collection du Ministère de la Culture, Luxembourg, photo: Luise Von Nobbe

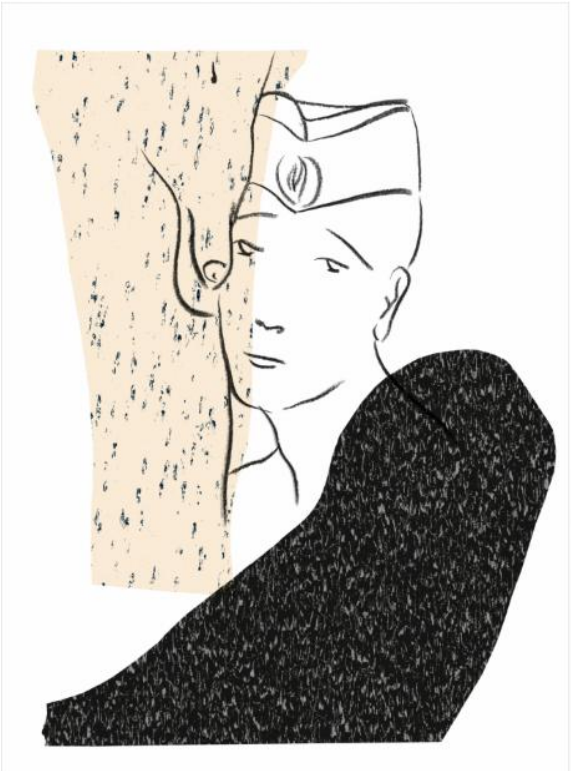
Comme souvent dans l'œuvre d'Aline Bouvy, un sentiment étrange, entre la vie et la mort, émane de ces formes inclassables, ou « limites ». « Le dérangeant, ou le malsain, pourrait bien être plus qu'une simple stratégie esthétique dont les normes nous sont familières et qui établit des différences sociétales entre le bon et le mauvais goût » (2). Dans un mélange de postures punk, de culture populaire et de politique, dont le point de départ est sa propre représentation, l'œuvre de Bouvy évoque celle de Mike Kelley. Les deux artistes décortiquent les conventions morales et culturelles à travers des formes singulières qui bouleversent le concept de beauté, dissolvant les frontières entre les arts (savants et populaires). Dans son texte *The Aesthetics of Ufology* (2004), l'artiste américain évoque la « substance flasque », qui confère un aspect visqueux, à l'image de certaines représentations surréalistes et de messages de l'inconscient ; terrifiante par la crise ontologique qu'elle provoque (4). Difficiles à saisir, à l'instar des figures « morphogénées » et dégoulinantes de Bouvy (mentionnons également les anguilles noires qui coulent des oreilles et *Empathy* , la grande sculpture en plexiglas), elles sont horrifiantes et menacent notre autonomie et notre capacité de contrôle. En bouleversant Ordre et douceur, les stratagèmes formels utilisés par l'artiste donnent naissance à la puissance d'une pensée émancipatrice qui résiste aux discours socionormatifs et aux mesures coercitives de l'époque contemporaine.

La multitude de supports et de matériaux utilisés par l'artiste évoque souvent le corps et sa sensibilité. L'aspect irrégulier des linoléums évoque le phénomène auditif d'un bruit blanc, provenant de l'intérieur, transformant le grand couloir du MAC en conduit auditif. Lors de sa première exposition à la galerie Nosbaum & Reding en 2014 (5), Aline Bouvy commençait déjà à travailler avec le son et les possibilités auditives du linoléum qui servait de toile de fond à l'exposition. Par l'utilisation d'ondes infrasonores, inaudibles à l'oreille mais perceptibles par les vibrations qu'elles provoquent, l'artiste a tenté de « solliciter un état altéré, ou secondaire, tel que le sentiment amoureux, l'ivresse, la dépression » (6). Le son et la musique sont également à l'origine de *Spendeur et Décadence des Sirènes (* 2019), la version liégeoise de *Potential of Shame* (2021-2022), une frise monumentale qui représente des policiers androgynes flânant sous des jets d'urine symbolisés par des néons jaunes. Les références au bruit des voitures de police et au chant de la chimère mythologique grecque rappellent la connotation sexuelle de la musique dans la mythologie, comme le souligne le commissaire Denis Gielen en référence à Judith A. Peraino. Dans le même texte, Gielen rattache l'étymologie du mot queer à la notion de questionnement (*quaerer* , en latin : « chercher », « interroger ») (7). De plus, et contrairement à l'exposition New Space Collection à Liège (2019), la présentation de *Potential of Shame* accentue l'idée de *mise en scène* . C'est d'ailleurs depuis une estrade récupérée au festival HORST (8) que l'on assiste à l'orgie, bien qu'elle soit également visible depuis le sol, au centre de l'espace. Les voitures de police, autrefois radiocommandées, sont désormais dotées d'une intelligence artificielle réagissant aux mouvements des visiteurs de l'exposition. La chorégraphie des petits véhicules, semblables à des jouets, comparée aux corps démesurés de la frise donne l'impression d'une scène grotesque. Contrepoint au politiquement correct, cette célébration des corps dans un état trivial

et la place importante accordée à la sexualité entrent en résonance avec le travail de Bakhtine sur ce genre. Selon l'auteur russe connu pour ses théories sur l'univers de Rabelais, les représentations carnavalesques contribuent à la subversion des valeurs traditionnelles, également mise en lumière dans l'œuvre d'Aline Bouvy.

Pour l'artiste, l'anti-rétrospective est clairement un moyen d'explorer une voie singulière vers un rôle de mise en scène. Ici, « cruising » s'apparente au déroulement d'un scénario, à l'animation d'une longue pellicule où se jouent des saynètes dissidentes et poétiques, proches d'un film de Pasolini, menant à l'apogée de *Potential of Shame* . Les corps, emprisonnés dans le linoléum au début de l'exposition, se libèrent. Ils dansent sans vergogne, mais aussi avec humour, tandis que nous attendons avec impatience leur prochaine apparition, que ce soit dans une exposition ou ailleurs.

1. Extrait d'un entretien avec l'artiste réalisé pour cet article, Bruxelles, mai 2022.
2. *Ibid.*
3. L'un des mannequins de l'exposition Berlin/Eupen qui s'est inspiré du visage de l'artiste était son alter ego.
4. Laura Lopez Paniagua, *Mike Kelley : Esthétique matérialiste et illusions de mémoire* , Mousse Publishing, 2020, pp.171-72.
5. Aline Bouvy a collaboré par le passé avec John Gillis.
6. Extrait d'un entretien avec l'artiste à l'occasion de l'exposition : https://www.nosbaumreding.com/en/artists/exhibitiondetails/20/aline-bouvy-politics-of-intimacy?iae=120 , consulté le 4 juin 2022.
7. Denis Guilen, « Queer Reversals », cat. exp. *Cruising Bye* , op. cit.
8. Aline Bouvy a participé au festival en 2020, en présentant *Enclosure* , également présentée au MAC's : une sculpture en acier inoxydable d'une femme de profil portant une sorte de muselière, ou *bride de mégère,* présentée ici en extérieur, à côté de laquelle l'artiste cultive également de la belladone, une plante qui était souvent associée au sabbat des sorcières.



Lithographie réalisée par l'artiste Aline Bouvy à l'occasion de son exposition au MACS

Sheer Impotence, 2022
Lithographie en 4 passages couleur, papier Rives BFK 270 g
76 x 56 cm
Tirage 30 exemplaires + 10 épreuves d'artiste.
Édition : MACS et Atelier Bruno Robbe Éditions

400 € (non encadrée),
525 € (encadrée)

Podcast - Démêler les pinceaux
Artiste pluridisciplinaire d'origine luxembourgeoise, Aline Bouvy développe une pratique complexe et critique du monde qui l'entoure. Brisant les normes et les tabous de notre société, l'artiste maîtrise l'art de la fine subversion, questionnant nos représentations les plus intimes.



► Spotify, Deezer, Soundcloud, Apple Podcasts ou Podcast addict.

Nous sommes heureux d'annoncer que le **prix AICA Belgique de cette année pour l'exposition la plus remarquable est décerné à l'exposition solo Cruising Bye d'Aline Bouvy qui s'est tenue au MAC's Grand-Hornu en 2022.**

- Clémentine Davin, 12 mai 2024 « Laudatio » accompagnant le Prix ABCA/BVKC de l'exposition la plus remarquable de 2022
"Je ne parle au nom de personne", mais mon travail s'adresse à chacun.e de vous. Tel pourrait être l'adage d'Aline Bouvy, tant son engagement individuel et artistique touche à des questions existentielles qui, aujourd'hui plus que jamais, en viennent, de toutes parts, à s'imposer dans le débat démocratique. Comme le rappelle Maxime Cervulle, professeur en sciences de l'information et de la communication à l'Université Paris 8 Vincennes–Saint-Denis, dans son article intitulé *La sexualisation normative de l'espace public*[1] : "Au cours du XX°siècle, les identités sexuelles modernes se sont à ce point ossifiées qu'elles apparaissent désormais comme des catégories ordinaires de reconnaissance de soi et d'identification d'autrui. La sexualité est devenue un lieu de segmentation de l'expérience sociale et de définition du sujet : nul ne semble pouvoir échapper à la qualification de son être par son « orientation » sexuelle. Au cours de l'histoire, l'asymétrie inhérente au binarisme sexuel a régulé l'accès à l'espace public et prescrit le cadre du débat public [...]. Devenue hégémonique du fait de sa triple valorisation par les discours bourgeois, médical et pastoral, l'hétérosexualité en est venue à prendre la forme d'une culture publique." Et de conclure : "Tandis que la perspective d'une véritable mise en délibération des binarismes sexué et sexuel paraît plus incertaine que jamais, la tâche de constituer des « cultures publiques sexuelles non normatives » reste d'une brûlante actualité."

Mais revenons à Aline Bouvy, artiste belgo-luxembourgeoise dont la pratique multidisciplinaire et indisciplinée a su se démarquer de celle de ses contemporain.es par un refus constant et obstiné de se conformer aux injonctions patriarcales et hétéro-normatives d'une société moralisatrice qu'elle juge délétère en termes de libertés individuelles et collectives. D'abord engagée dans une pratique en duo avec l'artiste belge John Gillis de 2000 à 2013[2], puis active de 2010 à 2015 au sein du collectif féministe qu'elle a cofondé, "The After Lucy Experiment"[3], elle poursuit sa carrière de manière individuelle à partir de 2013 et mène ainsi, depuis une vingtaine d'années, une vaste entreprise visant à remettre en question les attributions sensorielles, relationnelles et symboliques rattachées au corps

humain, espace de cristallisation des enjeux sociaux et culturels depuis l'apparition des premières civilisations. Outil de travail, sujet de révolte, de protestation, objet de désir, de plaisir mais également lieu de souffrance et de privation, l'artiste a fait de la représentation du corps féminin, comme masculin, à travers les âges et les traditions son sujet d'étude et de détournements, s'attachant à contredire, à exagérer ou encore à travestir certaines de ses caractéristiques et manifestations pour mieux révéler les porosités, fluctuations et autres marginalités qui y sont à l'œuvre. Comme l'écrivait très justement Françoise Lonardoni, commissaire de l'exposition consacrée au travail personnel d'Aline Bouvy à l'Espace d'arts plastiques Madeleine-Lambert à Vénissieux, intitulée *Forme et Langage de l'Empathie*, en 2014 : "La liberté et le refus des convenances sont à la base du travail de l'artiste, qui n'a pas pour programme la provocation mais plutôt la mise en évidence vivante et transgressive du désir. Sous les allures du kitsch et de l'incongruité, le travail d'Aline Bouvy met en scène un éventail de figures plus ou moins indécentes, passant hardiment du désir à la répulsion. Il souligne aussi notre rapport à la fonction visuelle, nous obligeant à commercer du regard avec les cibles exactes de notre aveuglement. Le travail d'Aline Bouvy appartient donc de manière vitale au « genre » de la figuration. L'élaboration est lente, l'artiste collecte ou fabrique des signes, ceux de la sexuation, des orifices corporels, mais également des formes vagues et évocatrices, matières ou organes, ni tout à fait identifiables, ni tout à fait étrangères. Cette énergie syncrétique, qui semble attirer avec convoitise les matériaux et les images, joue sans cesse avec les artifices visuels, créant des connexions, des voisinages, des syncopes."
Bien que relevant de l'intime, cette lutte individuelle de l'artiste prend appui sur un vaste recueil de sources artistiques, littéraires et scientifiques, tant historiques que contemporaines, et engage, presque systématiquement, un rapport de force inversé et transgressif avec les lieux qu'elle est amenée à investir. Car si Aline Bouvy ne porte pas son intérêt envers une technique ou pratique en particulier, elle envisage l'exposition en tant que médium, ce qui implique que plusieurs de ses pièces s'apparentent à des décors, une qualification attestée par l'emploi de la Jesmonite pour la réalisation de ses sculptures murales. Lors d'un entretien avec Jeanne Mouffe, attachée au service culturel du MAC's, pour le premier épisode de la série de podcasts *Démêler les pinceaux*, l'artiste exprime son point de vue : "Je pense que l'art est vraiment un outil à travers lequel je peux questionner tout cela, avec ma position d'artiste, qui n'est pas celle du politicien ou du scientifique, c'est-à-dire que ma science n'est pas exacte et ne doit pas correspondre à autre chose qu'à ce que j'ai envie qu'elle soit. Il s'agit là d'une liberté qu'il faut savoir prendre et qui demande beaucoup d'efforts pour être prise mais qui ne doit nullement le laisser paraître. Ce qui me motive dans ma pratique c'est donc de pouvoir pousser ce questionnement à des endroits où je ne vois aucune autre manière qui me permettrait d'y arriver." Et, pourrait-on ajouter, pousser la reproduction jusqu'à son potentiel point de bascule. Pensée comme une déambulation au sein de dix années de création, en résonance avec l'architecture d'accueil, *Cruising bye* opérait un renversement significatif de l'attribution originelle des espaces du musée via l'intégration de ralentisseurs dans le vaste corridor intérieur dédié à ses marqueteries de *Linoleums*, un dispositif destiné à ponctuer la marche tout en délimitant des zones, et qui relève ici d'une démarche qui fait autant référence à l'usage commun dudit matériau, associé à des compositions photographiques de corps dénudés surmontées de quantité d'herbes folles, côtoyant çà et là plusieurs sculptures en bas-reliefs de chiens errants s'accouplant ou s'adonnant à la toilette intime, qu'à ses errances personnelles en termes de recherche esthétique et plastique sur l'art du grotesque ou du « mauvais goût », pour ensuite venir anthropomorphiser le bâtiment extérieur en le dotant de pieds de géants et d'un Wall Piercing. Quant à la pièce maitresse de l'exposition qui occupait l'entièreté de la grande salle, il s'agissait-là de la version augmentée d'un dispositif visuel, mobile et sonore qui avait été conçu pour l'inauguration de la New Space en 2020, un espace d'exposition implanté dans l'ancien garage de la police judiciaire de Liège. *Potentiel for Shame* (2022)4, illustration hautement symbolique et subversive de la "maraude policière" à laquelle fait référence le titre de l'exposition, est une installation qui rassemble une frise composée de sept bas et haut-reliefs montés sur panneaux, représentant des corps nus masculins efféminés et hypersexualisés, , engagés dans diverses stratégies d'expression du désir, et dont seuls les attributs policiers ont été conservés, à laquelle est associée un

ensemble d'urinoirs publics inversés évoquant, pour le coup, l'appareil génital féminin, auquel est adjoint une chorégraphie induite par quatre véhicules téléguidés et sonorisés qui, dans son ensemble, se moque ouvertement du politiquement correct en défiant l'ordre social régulé par les organes de contrôle. "Il y a, chez Aline Bouvy, une certaine franchise doublée d'une insolence virulente et crue dans sa façon d'aborder les problématiques qui la touchent", me confiait Denis Gielen dans un entretien pour FluxNews.
Pour terminer cette présentation, il me semble important de mentionner une actualité de l'artiste. Intitulée *Le prix du ticket*, sa dernière exposition personnelle est visible jusqu'au 02 septembre à la Friche Belle de Mai, une installation d'un blanc virginal qui vient habiter l'entièreté du Panorama, un imposant cube partiellement vitré surplombant la ville de Marseille, et qui sera également présentée à l'automne prochain au centre d'art la Ferme du Buisson, située dans la commune voisine du célèbre parc à thème parisien. Selon Victorine Grataloup, l'une des commissaires de l'exposition : "*Le prix du ticket*, joue sur le double sens du mot prix : il s'agit tout à la fois de ce dont le public doit matériellement s'acquitter pour entrer dans un parc d'attractions, pour en franchir les grilles ; mais aussi sur un plan symbolique de ce qu'il en coûte, de ce que l'on doit sacrifier. Car la monochromie des œuvres invite elle aussi à un glissement de sens : de la blancheur à la blanchité, impliquant dans un cas comme dans l'autre une prétendue neutralité, un certain ordonnancement du monde – une cruelle *fiction blanche* ». Comme toujours chez Aline Bouvy, ses propositions à double-tranchant ne se livrent jamais vraiment tout à fait pour donner corps à un trouble que l'on pourrait qualifier de manifeste.

1 In Hermès, La Revue 2014/2 (n° 69), pages 146-151, CNRS Éditions.
2 Débutent une recherche commune à l'Académie de Jan van Eyck à Maastrich, après avoir achevé leurs cursus respectifs à l'École de Recherche Graphique de Bruxelles en Belgique
3 Avec Claudia Radulescu, Delphine Deguislage, Charlotte Beaudry, Céline Gillain et Aurélie Gravas
4 Potentiel for Shame (2022), Urine Mate II (2016) et Strategy of Non-Copperation VI (2016) font partie de la collection de la Fondation KANAL.

(29/04-29/05/2022) Paris, CENTRE WALLONIE-BRUXELLES. **Allez, allez !**
* Commissaire Juan d'Oultremont.



Après avoir été le nom d'un célèbre groupe de funk belge dans les années 80, *Allez Allez !* est une exposition qui, comme son nom l'indique, a pour ambition d'embarquer la.le spectateur.trice dans une installation « totale » mêlant les disciplines et explorant la frontière entre l'art et la musique, entre la collection et le recensement scientifique, entre la France et la Belgique…

** Alÿs Francis, Angenot Eric, Arrouy Chloé, Balleux Stéphan, Bara Manon, Bay Anastasia, Berlanger Marcel, Beaudry Charlotte, Ben, Bernardet Jean-Baptiste, Bisch Karina, Blas Lisa, Bolilard Ludovic [???], Bonin Sébastien, Boremans Michael, Bossurov Anne, Bouvy Aline, Bowmann Deborah, Calais Stéphane, Capouet Sébastien, Ceulers Michiel, Chardon Nicola, Charlier Jacques, Coppieters Ethel, Coulon Gwendal, Courcelles Pascal, Curlet François, Dans Michael, Delrue Ronny, Devriendt Robert, Didion Clémence, Donegan Cheryl, Dornfeld Mathias, Du Bois Arpaïs, Durviaux Gregory, Gilbert Bernard, Gillen Tina, Ghekiere Joris, Grunewald Manor, Heck Kati, Hubert Gauthier, Installé Benjamin, Jackson Richard, Janne Alice, Janssens Djos, Klazgebrun Viviane, Kozakis Nicolas, Lambert Remi, Lennep Jacques, Lerooy Thomas, Linoman Erik, Lingson Arthur, Lizein Annick, Lopez-Menchero Emilio, Lucox Adrien, Mackay Honaz, Maeseele Stéphanie, Mannaerts Valérie, Meery Julien [????], Moerman Jean-Luc, Moreno Nancy, Noiret-Thomé Xavier, Tompkins Betty, Palacios Victoria, Pauwels sébastien, Plantis Etiennette, Platéus Benoît, Quetrtain Emmanuel, Quint Robert, Ruobbo Augusta [?????], Rossignol Marc, Ryslavy Kurt, Samyn Fabrice, Scurti Franck, Stallaert Helmut, Suermondt Robert, Swennen Walter, Thiébaut Boris, Thielemans Diego, Thirion Dominique, Toby Pierre, Totti Cléo, Valckenaere Tom, Van den Abeele Michel, Van Imschoot Jan, van Kerckoven Anne-Mie, Villers Bernard, Vermeersch Tinus, Vermeersch Pieter, Vester Ane, Vergara Angel, Wuidar Léon, Zurstrassen Yves.

Tableaux (augmentés) d'une exposition : performance marathon de Juan d'Oultremont, ponctuée des interventions musicales de Victoria Palacios et Sebastien Pauwels, samedi 14 mai 12h > minuit (Nuit des Musées)

- Stéphanie Pécourt, directrice du Centre. Texte de présentation sur le site du Centre.
« I'm not duplicating life, I'm making a statement about human values » Duane Hanson.
En cette Saison Liquide Éthique Barbare, innervée par des projets qui traduisent cet état d'impossible retour à l' « a-normalité » engendré ces derniers mois, Allez, Allez ! résonne comme un appel à l'insubordination.
Quand l'iconoclaste initiateur de ce projet, Juan d'Outremont - fidèle à un postulat qu'il s'est fait tatouer adolescent sur l'avant-bras -, a soumis à notre attention ce projet, d'emblée sa dimension fractale nous a séduite.
Allez, Allez ! brouille (pour mieux les réévaluer) les chronologies, les ordonnancements, les taxonomies, les motivations, les sensibilités, les critères, les modèles.
Mise en abime entre peinture et musique, dilution entre nouveauté, réhabilitation et réassignation, en ce siècle de la reproduction et du simulacre, Allez, Allez ! résonne plus que jamais comme un appel à la piraterie, comme une invitation à penser alternativement, à approcher autrement l'enjeu artistique, à dénaturer les essentialismes et à appréhender le trouble comme une vertu.

(29/06-23/07/2022) Paris / FR, **Galerie Ceysson & Bénétière. Ce qui emporte la décision.**
* Sur une proposition d'Exo Exo et en collaboration avec Clara Guislain.

** Bouvy Aline, Culprit Chelsea, Donzeaud Antoine, Saytour Patrick, Scherer Yves, Villard Julie & Brossard Simon.



- Clara Guislain et Elisa Rigoulet, juin 2022. Texte de présentation :
Ce qui emporte la décision, ouvre un dialogue inter-générationnel autour des notions de geste et de décision créative en confrontant le travail de Patrick Saytour, figure fondatrice de Supports/Surfaces, à une jeune génération d'artistes internationaux : Aline Bouvy, Antoine Donzeaud, Chelsea Culprit, Yves Scherer et Julie Villard & Simon Brossard.
Les œuvres de l'artiste que nous avons choisies parlent ainsi de l'hétérogénéité de ses procédures. Elles font un pas de côté par rapport à l'approche sérielle de son travail, et donc par rapport à certaines lectures canoniques du courant Supports/Surfaces : des sangles, des textiles enroulés, des vêtements, qui déjouent la frontière de l'utilitaire et du décoratif dans lesquels sont piqués des objets figuratifs, des motifs imprimés pré-formés, des compositions de textiles colorés enchâssés qui explorent la relation de la représentation et du modèle.
« *Ce qui importe, c'est ce qui emporte la décision* », dit Patrick Saytour. Chez lui, le geste comme moyen pur est appliqué à une déconstruction de la peinture en tant qu'objet et dispositif, et lieu où la finalité (de la peinture) est communément régulée. C'est le geste de la reprise qui domine ici. Reprendre, comme on reprend un accroc par la couture. Reprendre comme on s'inscrit dans un « recommencé ». Ses œuvres résistent par l'humour, mais surtout par le witz au caractère « fixé » de la représentation. Le protocole chez lui « emporte la décision ».
Les œuvres d'Aline Bouvy, Antoine Donzeaud, Chelsea Culprit, Yves Scherer et Julie Villard & Simon Brossard co-existent ici et ouvrent les pièces de Saytour à d'autres lectures : s'insérer dans le « déjà » représenté, marquer/métamorphoser, interroger les points de résistance à l'hyper-formalisme et la préméditation de nos espaces quotidiens qui déterminent autant la forme de nos mondes intérieurs que nos gestes et nos techniques de corps. Le protocole encore « emporte la décision ».
Et c'est peut-être à travers cette dernière entité symbolique justement, le corps, que les pièces de Saytour entrent le plus en dialogue avec celles des autres artistes. Le corps comme modèle atténué de la représentation ou enveloppe déchue des dispositifs qui assimilent les moyens aux fins, résidu fluide, laissé à un ironique vagabondage.

(07/11-21/11/2022) Luxembourg, . Art Week.

* e. a. **Bouvy Aline (2 solo show : "Enclosure" (section Art Walk ; 07-21/11) et "Schlaraffenland" (section Projets Spéciaux ; 01-13/11).**
- Son exposition solo intitulée **"Enclosure"** faisait partie de la section "Art Walk" et était située à l'entrée de la foire. Cette œuvre, réalisée en 2021, intégrait de l'acier inoxydable brossé, de la terre, de l'herbe et des plantes, explorant des thèmes inspirés par l'auteure féministe Silvia Federici.
L'autre, **"Schlaraffenland"** a été présentée dans le cadre de la section "Projets Spéciaux". Cette série d'affiches, exposée sur la Place Guillaume II, était le fruit de ses recherches sur le magazine berlinois de 1928-1933 "Die Frechheit. Ein Magazin des Humours. Zugleich Programm des Kabaretts der Komiker". Elle y explorait des graphiques élégants et provocateurs faisant allusion à la bourgeoisie berlinoise du début du XXe siècle, ainsi qu'à l'homoérotisme et à l'insubordination féminine.

(26/11/2022) 20h. Antwerpen, Universiteit Lichtekooi-L.-.chtekooi Artspace. **Aline Bouvy.**
Conférence performative ***Fontaine, je ne boirai pas de ton eau***
(en anglais), *A short glimpse through the glory hole*
En collaboration avec HART et Letterwerk, avec le soutien du Gouvernement Flamand




https://lichtekooi.be/Aline-Bouvy
(vidéo de la conférence - performance)

(09/12-22/12/2022) Bruxelles, Etablissement d'en face. **Big sales Show**

* Anesiadou Danai, Audoire Théo, Aubrit Angélique & Ludovic Beillard, Auer Abel, Baghramian Nairy, Bastis Nick, Bernstein Judith, Bijl Guillaume, Bouvy Aline, Brugge Jakob, Caillard Sarah, Cullen Ryan, Curlet François, de Rohan Christophe, Chabot, De Busschère Alec, de Gruyter Jos & Thys Harald, Dewar Daniel & Gicquel Grégory, Dïner Hugo, Eynon Douglas, Jurczak Dorota, Foulon Olivier, Gaillard & Claude, Giraux Sophie, Holmqvist Karl, Ivory-Weber Eleanor, Janssens Ann Veronica & François Michel, Jotta Ana, Kaarstein Henrik Olai, Katambayi-Mukendi Jean, Kristensen Steinar Haga, Kokopeli Marc , Mesmaeker Jacqueline, Milius Gijs, Mul Marlie, Moreno Nancy & Jocteur Monrozier Régis, Moreno Rafael, Nys Sophie, Okumura Yuki, Ots Jurgen, Oushoorn Gauthier, Radulescu Claudia, Rebetez Boris, Ruff Thomas, Taylor Zin, Tusek Mitja, Van den Abeele Michael, Vercammen Stefke, Vermeersch Pieter, Voïta Bernard, von Wulffen Amelie, Wächtler Peter.

(24/12/2022-08/01/2023) Bruxelles, Galerie Baronian Xippas (Knokke) **Shop Show (Le salon de la boutique)**

Abbott John Phillip, Bedez Jean, Biltereyst Alain, Bouvy Aline, Burki Marie José, Devriendt Robert, Estève Lionel, Frintrop Max, Garabedian Mekhitar, Gilbert & Georges, Goldrajch Stephan, Hernaïz Olivia, Holzapfel Olaf, Hosseiny Toufan. Lacalmontie Jean-François, Lockshin Larissa, Mary Xavier, Perutz Tessa, Platéus Benoît, Poitevin Eric, Rocklen Ry, Salomone Yvan, Sandison Charles, Séchas Alain, Serralongue Bruno, Smith David Brian, Smith Joshua, Sommelette Charles-Henry, Stallaerts Helmut, Touloub Achraf, Tušek Mitja, vander Borght Charlotte, Voet Leen, Zurstrassen Yves.
Baronian est heureux de présenter une troisième édition de The Shop Show. Comme les éditions précédentes, The Shop Show rassemble différentes œuvres et éditions réalisées par une sélection de nos artistes. Juste à temps pour les fêtes de fin d'année, nous proposons un mélange de différents types d'œuvres : photographies, œuvres sur papier, sculptures, sérigraphies, peintures et éditions limitées. Les prix de ces œuvres peuvent atteindre 5 000 euros.
Les œuvres seront visibles du 1er au 17 décembre 2022 à la galerie de la rue de la Concorde 33 à Bruxelles et du 23 décembre au 22 janvier 2023 dans notre galerie de la Zeedijk 731 à Knokke.
L'exposition sera accompagnée par la boutique en ligne : www.baronian.eu/eshop.

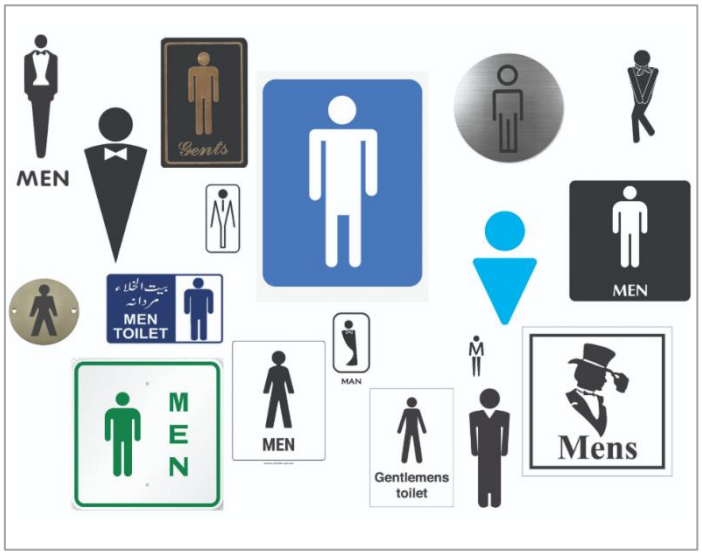
Aline Bouvy : Conférence -Performance **Fontaine, je ne boirai pas de ton eau**
À travers l'histoire des urinoirs publics de 1400 à nos jours, et plus particulièrement des vespasiennes parisiennes, cette conférence performative de 45 minutes examine la hiérarchie des genres dans l'espace public et ses autres déviations sexuelles.
Plus de 100 illustrations, photographies, documents, extraits de films et de sons enrichissent cette recherche, initiée en 2022 et initialement commandée par l'Université Lichtekooi d'Anvers.

Previous presentations include Cloud Seven, Kunsthal Mechelen, Biennale de l'Image Possible, Palais de Tokyo, La Cambre, ...



Marc Martin, Les Tasses - Toilettes Publiques, Affaires Privées (Agua, 2019)

"Anonymes (fragment d'un ensemble de photographies amateur)"



2023

(23/01/2023) Interview Kanal
https://www.google.com/search?q=Bouvy+Aline&rlz=1C1GCEA_enBE963BE963&oq=Bouvy+A&gs_lcrp=EgZjaHJvbWUqCAgAEEUYJxg7MggIABBFGCcYOzIICAEQRRgnGDsyBggCEEUYQDIGCAMQRRg5Mg0IBBAuGK8BGMcBGIAEMgcIBRAAGIAEMggIBhAAGBYYHjISCAcQLhgUGK8BGMcBGIcCGIAE0gEJODcwNGowajE1qAIIsAIB8QU_kP0jTqFptQ&sourceid=chrome&ie=UTF-8#fpstate=ive&vld=cid:e4811ed2,vid:bdHn5iyHHHQ,st:0

(28/01-23/04/2023) Dunkerque / FR, FRAC, Garand Large. **De leur temps (7), un regard sur les collections privées, FRAC**

Une exposition en partenariat avec l'ADIAF (Association pour la diffusion internationale de l'art français)
* Participants belges : Bouvy Aline, Brognon David / BE et Rollin Stéphanie / FR, Dekyndt Edith.



- Texte de présentation :
Le Frac Grand Large est une institution dédiée à la constitution d'une collection publique d'art contemporain. Ses espaces d'exposition accueillent aujourd'hui des collections privées. Mais qu'est-ce qu'une collection ? Comment s'opèrent les choix artistiques et quelles visions de l'art et de la société véhiculent ces collections ? Quels rapports entretiennent-elles avec les institutions publiques ? En accueillant la septième édition de la triennale « De leur temps », proposée par l'ADIAF, le Frac présente des œuvres contemporaines qui donnent à voir de nouvelles formes de représentation, proposent d'autres manières de se relier à notre environnement, revisitent des histoires oubliées. Entre expression de l'intime et adresse publique, ces œuvres montrent un esprit du temps traversé de doutes, de visions et d'émotions.

(10/03-06/05/2023) Den Haag / NL, Le Balcon. **Chapitre quatre : L'entracte. Le charme insincère des choses**.
* Commissaires d'exposition : Arthur Cordier et Valentino Russo, en collaboration avec Philippe Braem.
* e. a. Bouvy Aline, Broodthaers Marcel, Randaxhe Louis

- Texte de présentation :
L'exposition mettait l'accent sur la ruine contemporaine, où le travail artistique et les artefacts historico-artistiques (souvent) fictifs se mélangent. Le concept explorait également comment les ravages du temps rendent opaque le moment figé de l'éternité.

(06/05-10/09/2023) Luxembourg /LU, Casino du Luxembourg. **Bodies of Identities**.
* Curateurs : Paul di Felice, Krystyna Dul, Kevin Muhlen, Stilbé Schroeder



** Baba-Ali Younes, Belet Lorraine, Bouvy Aline, Clement Louisa, Effi & Amir, Greszykowska Aneta, Hoël Philomène, Kher Bharti, Milach Rafal, Muja Alban, Neves-Marques Pedro, Palacz Julian, Panek Lukas, Pepe Dita, Pizzani Lucia, Rosi Silvia, Simnett Marianna, Steinbach Andrzej, Tillotson Vince, Vadala Romain.

- Texte de présentation
Après *Rethinking Nature* (2021), l'équipe curatoriale du Mois européen de la photographie (EMOP) a choisi le thème de *Rethinking Identity* pour son édition 2023.
Décliné sous différents sous-thèmes, ce sujet d'actualité marque une continuité au sein du réseau EMOP dans la recherche actuelle de la photographie contemporaine. Plus que jamais, le rôle de la photographie et de sa diffusion sur les réseaux sociaux dans la construction et la déconstruction des identités est aujourd'hui crucial. Dans ce cadre, le Casino Luxembourg proposera deux expositions en relation avec le thème général : *Bodies of Identities* et *Tills* de Raphaël Lecoquierre.
L'exposition collective *Bodies of Identities* interroge les enjeux complexes de l'identité dans notre société contemporaine. Aujourd'hui, les questions identitaires se posent par rapport à des orientations équivoques, parfois conflictuelles, au croisement des problématiques psychologiques, philosophiques, biologiques, géographiques, culturelles et sociopolitiques.
Les œuvres d'une vingtaine artistes se font face pour dialoguer sur les rapports de subjectivités et de tensions sociales dans un monde en crise tout en conjurant les hiérarchies et les politiques d'identité actuelles.

Vidéo European Month of Photography : https://casino-luxembourg.lu/fr/agenda/bodies-identities


Aline Bouvy

(13/05-24/06/2023) Anvers, Lichtekooi. **De vainqueur ~~van de mens~~ op de dingen. Over sport /Le dépassement ~~des hommes~~ sur les choses . Au-dessus du sport.**



Avec le soutien du Gouvernement flamand et de l'Ambassade van het Koninkrijk der Nederlanden en Belgique.

* Bouvy Aline, Denicolai & Provoost, Farocki Harun, Gaba Meschac, Lüscher Ingeborg, Morgante Sandrine, Nkosi Thenjiwe-Niki, Rezaei Shervin/e Sheikh, Vanluffelen Amber, van der Ende Jivan, Verhoeven Benjamin, Verhoeven Gert et Ken.

Le titre de l'exposition est emprunté à l'essai de Roland Barthes de 1961, « Qu'est-ce que le sport ? »

* Communiqué de presse :
Quel besoin ces hommes ont-ils d'attaquer ? Pourquoi ce spectacle les perturbe-t-il ? Pourquoi s'y engagent-ils si complètement ? Pourquoi ce combat inutile ? Qu'est-ce que le sport ? Qu'est-ce donc que les hommes mettent dans le sport ? Eux-mêmes, leur univers humain. Le sport est fait pour exprimer le contrat humain.
Roland Barthes*, Qu'est-ce que le sport ?*



Le sport est une métaphore enrichissante de la condition humaine, des structures de pouvoir politique, des relations sociales, du monde de l'art … . Le sport exprime-t-il la « supériorité » de l'homme sur la résistance des choses (la nature, les animaux, la pesanteur, le temps…) ? La recherche de la victoire sur les choses ne conduit-elle pas à une objectivation – le « devenir chose » – des humains eux-mêmes ? Et quel est le bilan de cette lutte pour l'homme et son corps ? Dans le climat social actuel, dans l'Anthropocène, où cette victoire sur les choses suscite une certaine honte, y a-t-il encore de la place pour la victoire de l'humanité sur les c
choses ? Ces réflexions constituent le terrain de jeu de cette exposition collective.



Vendredi 09/06/2023
Action de Ken Verhoeven et performance de Jivan van der Ende

Samedi 24/06/2023.
Lichtekooi Sportdag - pendant le finissage

une journée pleine de sport et de conférences.
Programmation :
~ 14h00 Portes et bar du Lichtekooi
~ 14h30 Conférence de Stella Lohaus sur "Die Angst desTormanns beim Elfmeter" de Peter Handke + extraits. (NL, DE) Un tournoi de baby-foot a eu lieu pendant la lecture.
~ 15h30 Conférence Koen Brams : « LIDL versus A379089 - over sport en kunst, autonomie en engagement. » (NL)
~ 17h00 Dîner à Lichtekooi
Avec un bras de fer pendant le dîner.
~ 18h00 Déplacement de Lichtekooi vers le terrain de basket de Gedempte Zuiderdokken
~ 19h00 Conférence Zeyneb Kubat : "Citations inspirantes sur le basket-ball pour les artistes" (EN, NL)
Un tournoi de basket-ball a eu lieu pendant la conférence.
~ Ensuite 20h30 : Pétanque au KMSKA
Le Pastis était ivre pendant le match !

https://lichtekooi.be/Over-Sport

(16/06/2023-07/01/2024) Paris / FR, Palais de Tokyo. **La Morsure des Termites**.
* Commissaire : Hugo Vitrani





** A. One (Anthony Clark), Bojórquez Chaz, **Bouvy Aline**, Bosseur Samuel, Brassaï, Cadere André, Cahn Miriam, Calle Sophie, COCO 144, Cooper Martha, Dado (Miodrag Durić), Davidson Bruce, Divola John, Dohi Miho, Dolto Nicolas, Ekblad Ida, Enard Mathias, Eneri, Feeney Caley, Futura 2000, Hambleton Richard, Hirschhorn Thomas, Hopper Dennis, Horfee Antwan, Jerez Renaud, Johnson David L., Kilgallen Margaret, Kosta-Théfaine Olivier, L. Pope, Laderman-Ukeles Mierle, Levi Renée, Madani Tala, Manders Mark, Marcopoulos Ari, Matta, Maura Julia, Mode 2, Mouraud Tania, NOC 167, Nomakh Nestor, PHASE 2, Raczka Alexander, Rammellzee, Ramier Jay, Sadler Leomi, Saeio, Sato Ataru, SKKI©, Smithson Robert, SNAKE 1, STAY HIGH 149, Signorini Lisa, Steyerl Hito, Télémaque Hervé, Tomek Pablo & Sortais Ken, Toni, van der Stokker Lily, Valie Export, Weiner Lawrence, Widcoq Marion, Wong Martin, Zlotykamien Gérard.

- Texte de présentation :
Agissant par parasitage, par télescopage, par fantasme, par friction, par contre-sens ou par amitié, La morsure des termites tente une relecture spéculative de l'histoire de l'art envisagée sous le prisme du graffiti. Le graffiti non pas comme sujet ou esthétique, mais comme expérience, comme attitude, comme imaginaire, comme pensée souterraine. Une expérience de l'illégalité et des vitres brisées, de l'errance des corps en mouvement, une attirance pour les perspectives sans lumière, un romantisme du vandalisme qui prend autant soin des choses qu'il ne les abime, une fascination pour les langages visibles ou invisibles qui se confrontent avec la matière précaire du réel, et qui se façonnent avec elle tout en la transformant.

En combinaison et rupture avec le projet Lasco, qui accueillait depuis 10 ans l'art urbain dans les espaces dérobés du Palais de Tokyo, l'exposition provoque un dialogue fragmenté, parfois cryptique, entre une cinquantaine d'artistes plus ou moins reconnu.es, voire pas du tout connu.es. Dans un essai publié en 1962, Manny Farber oppose les artistes termites aux artistes éléphants blancs. Les artistes termites s'expriment dans des pratiques plus difficiles à saisir et à manipuler.

« L'art style termite, ver solitaire, mousse ou champignon, a la particularité de progresser en s'attaquant à ses propres contraintes, pour ne laisser d'ordinaire sur son passage que des signes d'activité dévorante, industrieuse et désordonnée ».*White Elephant Art vs. Termite Art, Manny Farber, Film Culture, no. 27 (Winter 1962-63).*

Pensée structurellement comme une ville invisible, en référence à l'ouvrage d'Italo Calvino dont l'exposition emprunte le titre, on pénètre dans La morsure des termites comme dans la ville de Tamara : par « des rues hérissées d'enseignes qui sortent des murs », où « l'œil ne voit pas des choses mais des figures de choses qui signifient d'autres choses ».

https://palaisdetokyo.com/exposition/la-morsure-des-termites/

(08/07-30/09/2023) Neuwied / DE, Neuer Kunstverein Mittelrhein / NKVM, Der Ruf - -**Eine Liebeserklärung an das Relief.**
* Organisation : Patrick C. Haas



** Participante belge : Bouvy Aline
Aline Bouvy, Czebatul Zuzanna, Emrich Lena Marie, Herfurtner Cornelia, Husain Nadira, Knogl Alfons, Kox Vera, Logua Keto, Maeller Martin, Mann Claudia, Markues, Schmenger Lukas

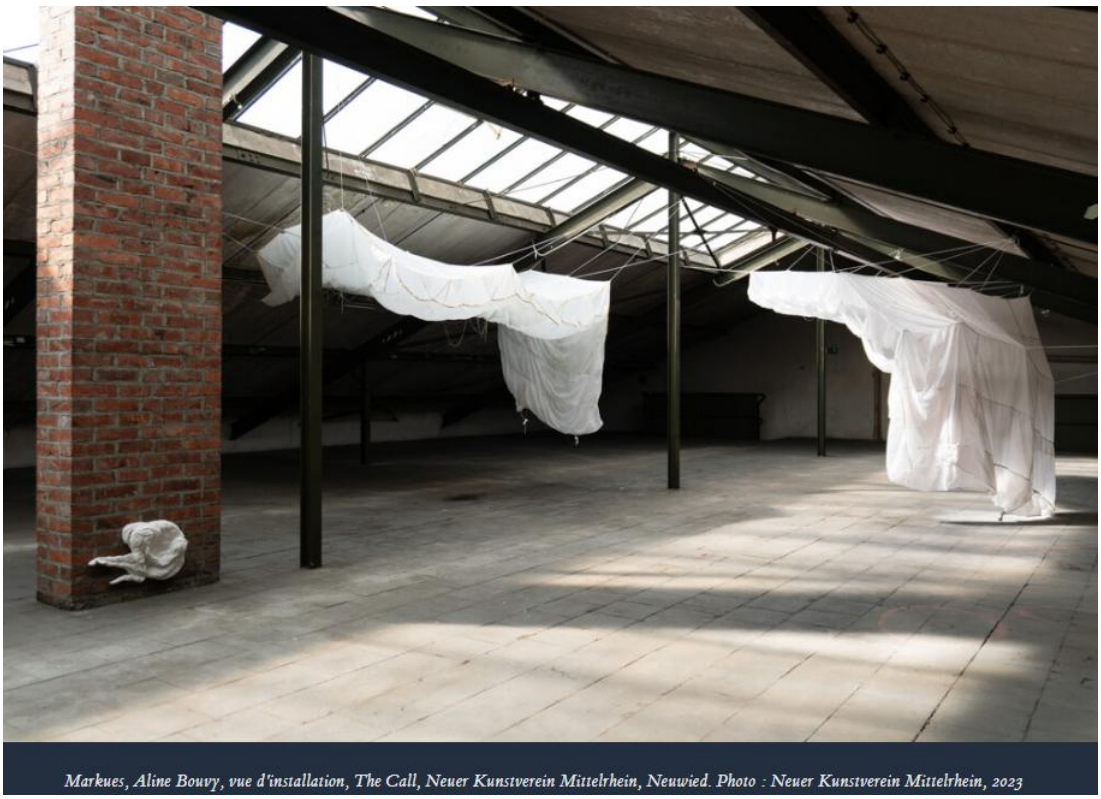
- Texte de présentation
Avec cette exposition collective internationale, le Neue Kunstverein Mittelrhein souhaite attirer l'attention sur le relief. Des œuvres exemplaires exploreront les nouvelles possibilités techniques et conceptuelles ainsi que les thèmes de ces œuvres

sculpturales. Avec de jeunes artistes comme Vera Kox, Lena Marie Emrich et Cornelia Herfutner, ce sont surtout les femmes qui se sont intéressées au relief ces dernières années. Herfurtner voit le relief comme une déclaration féministe, une nature morte documentant la violence répressive et la rébellion. Emrich, quant à elle, utilise des photographies comme base pour ses reliefs : une femme en posture de yoga, des scènes du quotidien. Les images gravées dans des panneaux de pierre acrylique sont à l'opposé du matériau utilisé. Telles d'anciennes tablettes de pierre, elles pourraient perdurer éternellement, tandis que les représentations évoquent des instants fugaces. Lukas Schmenger, qui travaille également le relief depuis de nombreuses années, utilise son propre visage pour composer son propre portrait.
Les œuvres, en partie inédites, en aluminium et résine époxy, seront présentées dans une scénographie architecturale spéciale. Les artistes explorent les formes d'expression classiques entre sculpture et architecture, en s'appuyant sur les questions actuelles de la figure et de l'objet. L'exposition se déroule en deux parties : l'espace extérieur de la Sayner Hütte et le site Rasselstein du NKVM à Neuwied, reliant ainsi ces deux sites historiques.





Aline Bouvy, vues d'installation, *L'Appel,* Neuer Kunstverein Mittelrhein, Neuwied. Photo : Neuer Kunstverein Mittelrhein, 2023

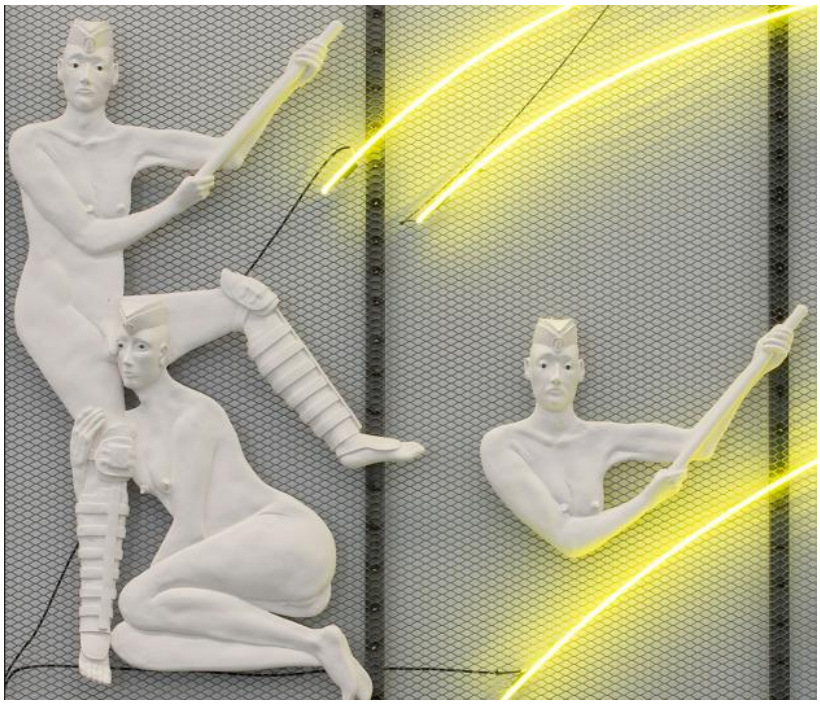


Markues, Aline Bouvy, vue d'installation, The Call, Neuer Kunstverein Mittelrhein, Neuwied. Photo : Neuer Kunstverein Mittelrhein, 2023

https://nkvm.de/2023/05/04/der-ruf/

(20/09-28/10/2023) London / GB, Public Gallery. **The last train after the last train**.





* Barrois Lyndon Jr., Bouvy Aline, Branigan Rob, Caserman Katarina, Chassepot Héloïse, Hawksworth Alexa, Pagin Jacopo, Qu Meitao, Southgate-Smith Divine

- Texte de présentation :
« Ils ont l'air de retardataires, un peu comme s'il était possible de prendre encore le dernier train après le dernier train - et pourtant d'être en retard à la fin de l'histoire. » - Jacques Derrida, *Les Spectres de Marx (*1993)

La Public Gallery a le plaisir de présenter The last train after the last train, une exposition collective réunissant neuf artistes dont les peintures, les sculptures et les pratiques vidéo incitent à considérer la jonction entre un futur inimaginable et un passé dont on ne se souvient pas. Empruntant son titre aux *Spectres de Marx* de Jacques Derrida, l'exposition s'intéresse à l'immatérialité et à la déformation potentielle de la mémoire et du temps, et met en lumière l'accumulation des déchets, la dissipation des libertés individuelles et les possibilités d'espoir renouvelées lorsque l'on vit à la fin des temps.
Avec pour toile de fond la chute du mur de Berlin en 1989, la dissolution de l'Union soviétique et la vague d'optimisme qui s'est emparée des États démocratiques occidentaux, le texte de Derrida porte sur sa théorie de la hantologie, ou la mémoire et l'héritage de Marx et de ses fantômes. Les difficultés actuelles des économies démocratiques de marché - le sort des sans-abri, le manque de soins de santé adéquats, la dégradation de l'environnement, l'énorme fardeau de la dette nationale - remettent en question les modèles optimistes pour l'avenir, nous rapprochant plutôt du « point zéro apocalyptique » du système capitaliste mondial, selon Slavoj Zizek. Pour imaginer le train qui suivra le dernier train, il faut une perspective radicalement expansive, une sorte de pensée magique.
All Aboard the Glory Train (2023) de Meitao Qui fait directement référence à la fausse promesse de mobilité sociale face au ralentissement de l'économie et à l'augmentation du chômage, démontrant un désespoir plein d'espoir de remplir le train au-delà de sa capacité. Les sculptures en jesmonite d'Aline Bouvy remettent en question les notions morales et esthétiques de l'acceptable, son défilé de policiers nudistes dépeint avec une érotisation débridée dans une ode à la liberté et à la transgression poétique.



Aline Bouvy, *Je vais chier, pisser, pleurer et pisser dans ma bouche parce que le doux et le mouillé n'est pas encore sorti., 2022-2023*, Jesmonite, pigment, métal, néon, fibre de verre, yeux de verre, 250 × 250 × 21 cm

https://www.ofluxo.net/the-last-train-after-the-last-rain-group-show-at-public-london/
https://artviewer.org/the-last-train-after-the-last-train-at-public-gallery/
https://kubaparis.com/submission/363012

Les utopies architecturales et les espaces spéculatifs de la sculpture MELA-9 Series : Past is Mourning (2023) et du film AMONGST THE STARS, AGAIN (2023) de Divine Southgate-Smith célèbrent la communauté, les possibilités et la quête de nouvelles réalités imaginées. De même, un tel optimisme se dégage des vignes et des branches de Yesteryear (2023) de Rob Branigan, dans lequel des objets mis au rebut et vidés de leur valeur capitaliste sont transformés et réutilisés.

Si le fonctionnement d'une hantise est tel qu'il renvoie à la fois à ce qui n'est plus présent et à ce qui n'a pas encore eu lieu, le spectre existe, coincé entre le passé oublié et le futur à venir. Prendre le dernier train après le dernier train, c'est voyager en compagnie de fantômes, de ceux qui ne sont plus en vie ; cela soulève un discours sur les politiques de la mémoire et de la perception, et inspire plutôt la foi en un avenir radical réimaginé.

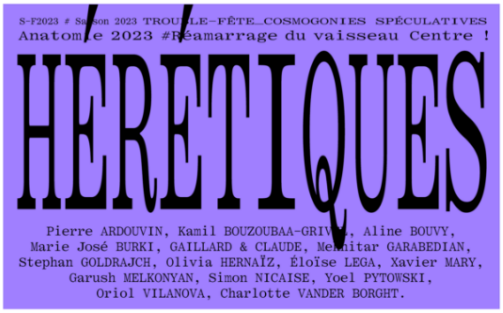
(05/10-08/10/2023) Bruxelles, Tour & Taxis. **Art on paper. Brussels International Drawing Fair**.
- Baronian :
Dans le cadre du 50ème anniversaire de la carrière de galeriste d'Albert Baronian, nous présenterons sur 50 m2 50 œuvres sur papier de 50 artistes. Il s'agira une fois de plus d'artistes qui ont croisé la route d'Alberts au cours de sa carrière de galeriste.

* Abott John Philippe, Burki Marie-José, Bedez Jean, Biltereyst Alain, Bouvy Aline, Crumb Robert, Delahaut Jo, Devriendt Robert, Estève Lionel, Frintop Max, Garabedian Mekhitar, Gilbert & George, Goldrajch Stephan, Hernaïz Olivia, Hödicke Karl Horst, Holzapfel Olaf, Hosseiny Toufan, Johanson Chris, Joubert Bernard, Lacalmontie Jean-François, Maier-Aichen Florian, Mary Xavier, Morellet François, Nemours Aurélie, Oursler Tony, Perutz Tessa, Pointevin Eric, Porter Matthew, Salamone Yvan, Sandison Charles, Séchas Alain, Serralongue Bruno, Serse, Smith David Brian, Sobolev Marcin, Sommelette Charles-Henry, Tusek Mitia, Tuttle Richard, van Imschoot Jan, Wilson Robert, Whiyney Stanley, Zurstrassen Yves.

(08/12/2023-31/03/2024) Paris / FR, Centre Wallonie-Bruxelles à Paris). **Hérétiques**
* Organisation : Galerie Albert Baronian

** Ardouvin Pierre, Bouzoubaa, Bouvy Aline, Burki Marie-José, Gaillard & Claude, Garabedian, Goldrajch Stephan, Hernaïz Olivia, Lega Eloïse, Mary Xavier, Melkonyan Garush, Nicaise Simon, Pytowski Yoel, Vilanova Oriol, Vander Borght Charlotte.





Aline Bouvy à l'occasion de cette exposition :
https://www.google.com/search?q=Bouvy+Aline&rlz=1C1GCEA_enBE963BE963&oq=Bouvy+Aline&gs_lcrp=EgZjaHJvbWUqBggAEEUYOzIGCAAQRRg7MggIARBFGCcYOzIGCAIQRRhAMggIAxAAGBYYHjIICAQQABgWGB4yCAgFEAAYFhgeMggIBhAAGBYYHjIICAcQABgWGB7SAQk3MTI4ajBqMTWoAgiwAgHxBcGU1eJe0Qz88QXBlNXiXtEM_A&sourceid=chrome&ie=UTF-8#fpstate=ive&vld=cid:093ed2bf,vid:xHA55CFY8hA,st:0

- Stéphanie Pécourt, directrice générale et artistique. Texte de présentation.
Après une année de nomadisme entamée en juin 2022 avec la rénovation totale de son infrastructure, et plus de 70 Hors-Les-Murs et coprogrammes - depuis - à Paris et en France, le Centre Wallonie Bruxelles à Paris a rouvert ses portes de verre en octobre 2023 dans un espace rendu à son édifice primitif et dépouillé de tout ornement.
Nos programmes y ont été repositionnés avec la même volonté de ne pas s'enfermer, de ne pas se figer, de ne pas se cristalliser, tout en continuant à devenir viraux dans les espaces physiques et le cyberespace. Elles ont été réinfiltrées, contaminées par de nombreuses alliances, dont une collaboration avec Albert Baronian, premier commissaire extérieur à avoir été invité à y concevoir une exposition collective.
Dans le domaine de l'art contemporain, Albert Baronian est une figure rebelle, espiègle, originale et idiosyncrasique. Fondateur de l'une des premières galeries d'art contemporain de Bruxelles - sa galerie

a fêté ses 50 ans en 2023 -, il est sans conteste un précurseur qui a pris des paris risqués en s'engageant à la fois dans son travail de galeriste et de commissaire d'exposition.
Il est le premier commissaire à être invité au Centre en tant que visionnaire rebelle, au-delà du statut qui lui a été attribué.
Les artistes qu'il a réunis sous la bannière des HÉRÉTIQUES ne sont évidemment pas exclusifs à sa galerie, mais porteurs de démarches qui ont retenu l'attention de ce corsaire de l'art contemporain.

2024

(03/02-02/06/2024) Marseille / FR, Triangle- Astérides, centre d'art contemporain d'intérêt national. Bouvy Aline. **Le prix du billet**.
* Commissariat : Marie de Gaulejac, Victorine Grataloup et Thomas Conchou.
En coproduction avec la Friche la Belle de Mai et en partenariat avec Kultur | Lx, le ministère de la Culture du Grand-Duché de Luxembourg, le GMEM (centre national de création musicale), le Conservatoire Pierre Barbizet (INSEAMM) et Bi-pole.



L'exposition se tient dans l'espace Panorama de la tour de la Friche de la Belle de mai, établissement dans lequel se trouvent les bureaux de Triangles-Astérides.

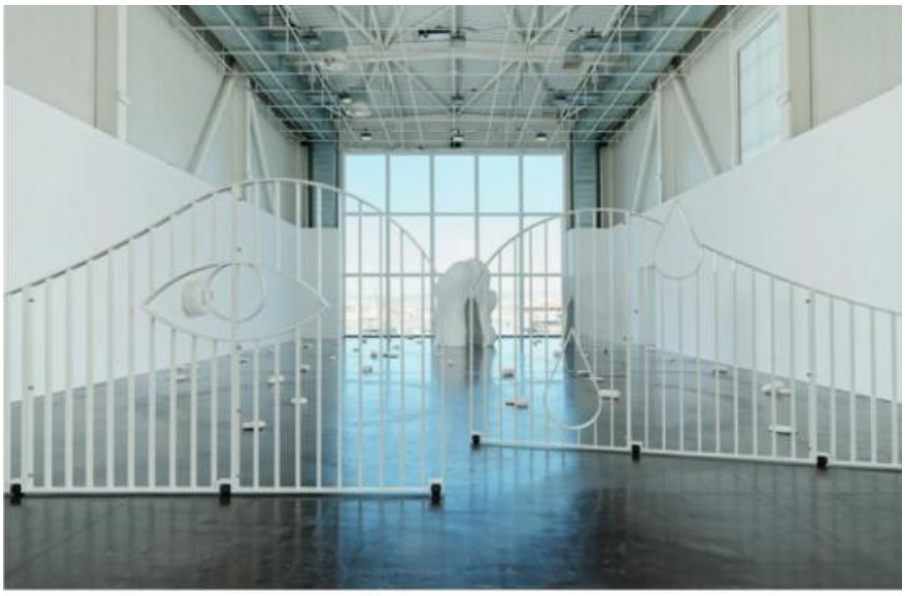
- Texte de présentation :
Nous sommes heureux de vous annoncer la première exposition personnelle institutionnelle d'Aline Bouvy en France, conçue et réalisée par Triangle-Astérides en collaboration avec le centre d'art de la Ferme du Buisson, où elle sera présentée à l'automne prochain.

Son titre, Le prix du ticket, joue sur le double sens du mot prix : il désigne à la fois ce que le public doit payer matériellement pour entrer dans un parc d'attraction, dont l'installation d'Aline Bouvy joue avec les attentes et les normes ; mais aussi, sur le plan symbolique, ce que cela coûte, ce qu'il faut sacrifier.
Structure blanche adossée au bâtiment de la Friche la Belle de Mai, l'espace et le nom de Panorama évoquent pour Aline Bouvy l'architecture des parcs d'attractions et des parcs à thèmes, ainsi que les constructions éphémères des grandes expositions internationales. A l'intérieur, la vue grandiose de Marseille encadrée par l'immense baie vitrée fonctionne comme un panopticon : le point de vue surélevé confère un sentiment de grandeur et de puissance, comme dans une tour de contrôle où l'on devient l'observateur distancié d'un monde devant soi.
Aux angoisses volontairement provoquées par les attractions de type maison hantée ou train fantôme, se superpose une autre forme d'angoisse psychologique, celle d'un monde déformé dans l'interprétation de son histoire, d'où la mélancolie générale d'un passé qui n'a jamais été.
Avec Panorama, Aline Bouvy imagine un environnement où l'angoisse est provoquée par un excès de blanc (la couleur de la boîte elle-même, à l'intérieur comme à l'extérieur), reprenant les codes du "white cube" et ceux des intérieurs chics, minimalistes et chromophobes. A travers des sculptures, des costumes et une performance chorale - toutes inédites - l'exposition évoquera l'inquiétude provoquée

par la neutralité supposée d'un blanc presque trop blanc, impliquant un certain ordonnancement du monde.

https://triangle-asterides.org/en/exhibitions/le-prix-du-ticket

Un haut portail, cerclé comme une lèvre, orné d'un œil et de larmes, barre l'entrée de l'espace d'exposition. D'un côté, des costumes suspendus au plafond, représentant une faune sous-marine spectrale. De l'autre, pour ceux qui peuvent entrer, une sculpture monumentale – visage mi-grimacant, jambes entrouvertes d'où s'échappent d'étranges cris – et une cabine à miroir sans tain se font face au milieu d'un chemin jonché de gros jetons. Des murs aux œuvres, tout est blanc. « Un blanc presque trop blanc », selon les mots de l'artiste Aline Bouvy.



Aline Bouvy, *Triangle Astérides*, 2024, vue de l'exposition *Le Prix du Ticket*
© Aurélien Mole

Bien que l'exposition dépeigne un paysage théâtral, qui semble inviter le public à jouer un rôle actif dans une pièce immersive dérangeante dont il ne saisit pas totalement les termes, ce n'est pas l'espace scénique avec lequel Aline Bouvy joue, mais l'espace tout aussi codifié des parcs d'attractions et de loisirs.

En France, les parcs d'attractions sont apparus dans les années 1980, mais ils sont les successeurs des fêtes foraines traditionnelles ainsi que des expositions universelles et coloniales (dont deux ont eu lieu à Marseille, en 1906 et 1922), nées au XIXe siècle. L'espace d'exposition Panorama, inauguré pour Marseille, Capitale européenne de la culture en 2013, en est un lointain parent : « Son immense baie vitrée fonctionne comme un panoptique ; le point de vue élevé sur la ville transmet un sentiment de grandeur et de puissance, comme dans une tour de contrôle où l'on devient l'observateur distant du monde qui s'offre à soi. »
Le titre de l'exposition, *Le Prix du Billet* , joue sur le double sens du mot « prix » : il désigne à la fois ce que le public doit débourser matériellement pour entrer dans un parc d'attractions, pour en franchir les portes, mais aussi ce que cela coûte symboliquement, ce qui doit être sacrifié. La monochromie des œuvres invite également à un glissement de sens : du blanc (*blancheur*) à la blanchité , impliquant dans les deux cas une prétendue neutralité, un certain ordre du monde – une cruelle *fiction blanche* .

Née en Belgique en 1974, elle vit et travaille entre la Belgique et le Luxembourg. Aline Bouvy explore un large éventail de médiums, dont la sculpture, le dessin, la photographie et le son. Entre 2000 et 2013, l'artiste a collaboré avec John Gillis et a également cofondé le collectif féministe The After Lucy Experiment avec Claudia Radulescu, Delphine Deguislage, Charlotte Beaudry, Céline Gillain et Aurélie Gravas (de 2010 à 2015). […] Elle interroge notre rapport au corps et à l'espace, nous invitant à de nouvelles expériences sensorielles, à la fois séduisantes et répulsives. Ici, le corps devient médium. Entre désir et empathie, formes et langages se révèlent là où il est difficile d'évoquer une image ou un mot.

Si les œuvres contiennent une forte charge sensorielle liée à l'identité et aux tabous, l'histoire des corps, masculins et féminins, est […] évoquée dans ses connexions latentes et sexuelles, domestiques, intimes et politiques. […]
En revisitant la lente trajectoire utopique d'une culture en voie de se détourner des modèles dominants, patriarcaux et hétéronormatifs, la libido, libérée de toute moralité, sans jugement, destitue ces corps exemplifiant l'autorité d'une société qui surveille et confine nos corps. En exposant le monde sous surveillance, elle détourne les codes esthétiques et politiques du pouvoir et de la domination, déstabilisant nos repères. […]
Biographie par la commissaire Marianne Derrien.

- **Jean-Luc Cougy** in https://www.enrevenantdelexpo.com/2024/01/28/ « aline-bouvy-le-prix-du-ticket-friche-la-belle-de-mai/ »
Jusqu'au 2 juin 2024, **Aline Bouvy** présente « ***Le prix du ticket*** », une des propositions les plus singulières et déstabilisantes de ce début d'année 2024.
On attendait avec une certaine curiosité de découvrir ce que réserverait « ***Le prix du ticket*** », mais aussi la manière avec laquelle **Aline Bouvy** se serait emparée du volume imposant et immaculé du Panorama…
Dans sa note d'intention, l'artiste luxembourgeoise qui vit à Bruxelles s'interrogeait sur cette « structure blanche déposée sur le bâtiment de la Friche la Belle de Mai » qui lui évoquait « les architectures des parcs d'attractions et parcs à thèmes ainsi que les constructions éphémères des grandes expositions internationales ». Dans son texte d'introduction pour la fiche de salle, **Victorine Grataloup**, co-curatrice de l'exposition, souligne que ces parcs d'attractions sont « les héritiers des traditionnelles fêtes foraines ainsi que des expositions universelles et coloniales (dont deux ont eu lieu à Marseille, en 1906 et 1922) nées du XIX° siècle ».
La grande boite du Panorama, posée en en porte-à-faux en 2013 sur les bâtiments industriels de l'ancienne Manufacture des Tabacs de la Belle de Mai en est pour **Aline Bouvy** un lointain parent : « Son immense baie vitrée fonctionne comme un panoptique, le point de vue surélevé sur la ville confère un sentiment de grandeur et de puissance comme dans une tour de contrôle dans laquelle on devient l'observateur·rice distanciée d'un monde devant soi ».
Pour l'artiste, aux frayeurs provoquées à dessein par certaines attractions « se superpose une autre forme d'angoisse psychologique, celle d'un monde distordu dans l'interprétation de son histoire, suscitant la mélancolie générale d'un passé qui n'a jamais été ».
Aline Bouvy a donc conçu, spécifiquement pour ce lieu, « un environnement dans lequel l'angoisse serait provoquée par un excès de blanc (couleur de la boîte même, aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur) reprenant les codes du "white cube" aussi bien que ceux des intérieurs chics minimalistes et chromophobes ».





L'exposition commence par une première partie que l'artiste définit comme le « vestibule ». Accrochés à des hameçons démesurés et suspendus par des cordes, un peu moins d'une dizaine de costumes représentent des crustacés, des mollusques et des poissons méditerranéens. Dans cette faune sous-marine fantomatique, on reconnaît une crevette, un homard, une moule, une baudroie, une raie, un saint-pierre, une rascasse, un merlan et une méduse…
L'ensemble évoque à la fois la salle des pendus, le vestiaire des mineurs, mais aussi comme le souligne **Marie de Gaulejac**, co-curatrice de l'exposition, « le pompon que les enfants tentent d'attraper dans les manèges ».
Intitulé *Shrouds of grief (Linceuls de chagrin)*, ces costumes ont été conçus et réalisés avec la collaboration **Carmel Peritore** qui a travaillé pendant 20 ans à l'opéra de La Monnaie à Bruxelles. Ils attendent d'être endossés par les visiteur·euses qui le souhaitent…
Sur la gauche, *Portal-Darkness calls your name* barre toute la largeur du Panorama. Déguisé ou non, il faut franchir ce vaste portail en acier blanc à peine entrouvert pour commencer la visite.
Cette haute grille, ornée d'un œil et de larmes, dessine clairement le profil d'une lèvre. Sans doute, doit-on y voir une évocation des Luna Parks ou de certaines attractions foraines où l'on entre par la bouche. **Victorine Grataloup** laisse entendre que son titre *(l'obscurité vous appelle)* pourrait aussi sonner comme un mauvais présage…



On circule ensuite au travers d'un dédale de pilules, de gélules et de jetons immaculés qui jonchent le sol. Le titre de cette installation – *Oh, won't you lay down with me? (Oh, ne veux-tu pas t'allonger avec moi ?)* – résonne comme une invitation peu équivoque…
Ces comprimés n'évoquent sans doute pas que de simples médicaments… Il faudrait être particulièrement naïf pour ne pas y voir aussi quelques allusions à des substances hallucinogènes…
Mais ici, impossible de distinguer la « pilule rouge » et la « pilule bleue » ! Comment répondre à la question de Morpheus : « Choisis la pilule bleue et tout s'arrête, après tu pourras faire de beaux rêves et penser ce que tu veux. Choisis la pilule rouge : tu restes au Pays des Merveilles et on descend avec le lapin blanc au fond du gouffre » ?
Dans cette situation ambiguë, il ne reste plus qu'à rejoindre en zigzaguant les trois sculptures qu'**Aline Bouvy** a installées dans le Panorama**.**
Au milieu du mur de droite, *Omphaloskepsis* est accroché un peu plus haut que les yeux des visiteur·euses, les obligeant à lever la tête ou à se mettre sur la pointe des pieds. Au centre d'un bugger évidé, on découvre la maquette d'un diner américain et son local poubelles. Cette sculpture reste assez mystérieuse…

Quelques inconditionnels de David Lynch y verront certainement un écho avec la scène du Winkie's dans Mulholland Drive. Dans la fiche de salle, **Marie de Gaulejac** propose cette explication : « Cette microarchitecture énigmatique nous lie, tel le nombril dans la partie centrale de l'abdomen, aux implications politiques et sociales d'une fast food indissociable des parcs d'attractions. Par la différence d'échelle, l'artiste fait appel à l'inconscient voire aux limbes de l'industrie du divertissement ».



Pour Wikipédia, *Omphaloskepsis* « dérive des mots grecs anciens ὀμφᾰλός (omphalós, lit. "nombril") et σκέψῐς (sképsis, lit. « vision, examen, spéculation ») ». Pour la version américaine de l'encyclopédie, « L'utilisation réelle de cette pratique comme aide à la contemplation des principes de base du cosmos et de la nature humaine se retrouve dans la pratique du yoga ou de l'hindouisme et parfois dans l'Église orthodoxe orientale »… La version française évoque ce nombrilisme comme une façon de penser égocentrique, mais ajoute que « c'est aussi une théorie qui fait référence à soi ou indirectement à soi (par exemple en la centrant sur le milieu social, culturel, ethnique, etc. auquel on se sent lié) en ne restant pas objectif »…
Aline Bouvy nous suggèrerait-elle qu'à travers ses expositions, le monde de l'art contemporain contemplerait son nombril ?
De l'autre côté du Panorama, *Negative hallucination* est à première vue moins hermétique. Devant sculpture couverte de miroirs, on pense immédiatement aux labyrinthes des palais des glaces qui font perdre orientations et repères dans les fêtes foraines… Les choses se brouillent un peu lorsqu'on entre dans cette cabine construite avec des miroirs sans tain. Une fois la porte refermée, on se retrouve dans la position de voyeur·euse qui peut à loisir observer ce qui se passe sans être vu. La présence d'une boite de mouchoir en papier accrochée au niveau du sol laisse dubitatif et peut conduire à de multiples et surprenantes interprétations.
Pour **Thomas Conchou**, co-curateur de l'exposition, *Negative hallucination* propose de « faire l'expérience du rôle endossé par le public dans les parcs d'attractions, tout aussi en représentation que les acteur·ices qui y travaillent : l'économie de l'attraction est aussi celle de la représentation »…
Devant la grande baie vitrée, **Aline Bouvy** a installé une imposante figure en polystyrène de trois mètres de haut. Le regard tourné vers l'horizon, son visage grotesque pourrait évoquer les entrées d'attractions foraines, mais il nous montre son arrière-train. En inversant les codes des Luna Parks, l'artiste nous invite donc à pénétrer entre les jambes de *Krypt*. Dans cette cavité, sans doute difficile d'accès aux crustacés, baudroies et autres raies, on entend *Il Circo Oscuro*, une pièce sonore commanditée par Aline Bouvy à Aldo Platteau. Elle est composée de soupirs, de chuchotements, d'onomatopées, de cris de jouissance et d'effroi interprétés par le chœur coryphée et le chœur lyrique du Conservatoire Pierre Barbizet – INSEAMM et enregistré au GMEM.



En revenant vers le « vestiaire », il faut prendre soin de ne pas écraser quelques comprimés ou trébucher sur quelques pilules blanches… **Victorine Grataloup** rappelle que cette première exposition personnelle dans une institution française d'**Aline Bouvy** a été conçue et produite par **Triangle-Astérides** avec le centre d'art de la **Ferme du Buisson**, où elle sera présentée à l'automne prochain.
Avec un peu de malice, elle ajoute que la Ferme du Buisson est située à proximité de Disneyland Paris et que jusque dans les années 1960, elle appartenait à la famille Meunier. Ces célèbres chocolatiers auraient été, confie-t-elle, les inventeurs d'un enrobage pour les médicaments susceptibles de faire « passer la pilule »…
Aline Bouvy démontre une nouvelle fois son étonnante et singulière capacité à s'approprier les espaces comme on avait pu le constater en 2022 au MACS (Musée des Arts Contemporains du Grand-Hornu) avec « *Cruising Bye* ».
On reste un peu interloqué et désarçonné par cette exposition où elle entremêle avec une précision machiavélique, installations, sculptures, costumes, créations sonores, multipliant les collaborations avec les ateliers de l'opéra de La Monnaie à Bruxelles, le Conservatoire Pierre Barbizet et le centre national de création musicale de Marseille.
Si le sens de son projet est assez manifeste, **Aline Bouvy** paraît jouer avec délices sur les ambiguïtés sémantiques de nombreux éléments de son parc d'attractions qui évoquent « l'inquiétude suscitée par la prétendue neutralité d'un blanc presque trop blanc impliquant un certain ordonnancement du monde »…
Rappelant que *The Price of the Ticket* est aussi le nom d'un recueil d'essais de James Baldwin, évoquant les travaux universitaires de Judith Ezekiel sur le genre et la race, **Victorine Grataloup** revient ainsi sur le titre de l'exposition :
« ***Le prix du ticket***, joue sur le double sens du mot prix : il s'agit tout à la fois de ce dont le public doit matériellement s'acquitter pour entrer dans un parc d'attractions, pour en franchir les grilles ; mais aussi sur un plan symbolique de ce qu'il en coûte, de ce que l'on doit sacrifier. Car la monochromie des œuvres invite elle aussi à un glissement de sens : de la blancheur à la blanchité, impliquant dans un cas comme dans l'autre une prétendue neutralité, un certain ordonnancement du monde – une cruelle *fiction blanche ».*
« ***Le prix du ticket*** » ne nous invite-t-il pas ainsi à réinterroger l'espace d'exposition, à reconsidérer le rôle qu'il joue depuis la galerie jusqu'aux foires internationales en passant par les institutions telles que la Friche ? Ne faudrait-il pas sortir de la bibliothèque les quatre essais de Brian O'Doherty ? Peut-être pourrait-on trouver quelques pistes de réflexion dans « *Des grains de poussière sur la mer* » et « *Astèr Atèrla* », les deux autres expositions actuellement présentées à la Friche ?

"Il Circo Oscuro" est une composition originale d'Aldo Platteau commandée par Aline Bouvy, interprétée lors du vernissage.
Professeur de chorale Jean-Emmanuel Jacquet. Avec le chœur coryphée (Mallory Blin, Brigitte Caron, Kenza Châa, Jeanne Klein, Jaya Micmacher, Maïwenn Piccioli, Lilian Poulain, Julian Rose, Paul

Rouault, Hazel Thibaud, Tézya Tschaenn) et le chœur lyrique (Florence Bansept, Damien Barra, Loïc Basille, Tamara Kakabadze, Julie Louail, Esma Mehdaoui, Salma Omri, Roman Panzer, Manon Pizzichemi, Laura Willot) du Conservatoire Pierre Barbizet – INSEAMM. Enregistrement et Mixage : GMEM – Centre National de Création Musicale (Pierre-François Brodin, Tito Loria, Christian Sebille).
Organisé par Victorine Grataloup, Marie de Gaulejac et Thomas Conchou
en coproduction avec La Ferme du Buisson
Photos par Aurélien Mole



- **Anysia Troin-Guis** *«* Aline Bouvy à la Friche Belle de Mai, Marseille » in revue *Zérodeux, n° 108*
https://www.zerodeux.fr/reviews/aline-bouvy-a-la-friche-belle-de-mai-marseille/
En 2024, le centre d'art contemporain d'intérêt national, Triangle-Astérides, fêtera ses 30 ans avec une exposition d'Aline Bouvy, présentée au Panorama de la Friche la Belle de Mai, du 3 février au 2 juin. Elle est coconçue et coproduite avec le centre d'art de la Ferme du Buisson où elle sera visible du 6 octobre 2024 au 26 janvier 2025.
À Marseille, l'exposition est curatée par Marie de Gaulejac, Victorine Grataloup et Thomas Conchou. Elle annonce dès son titre une polysémie ambiguë : « Le prix du ticket » ; quirenvoie à la somme dont doit s'acquitter le visiteur d'un parc d'attractions ; ledit ticket se présente sous un avatar distordu, disruptif et déceptif, blanc immaculé et silencieux ; il fait aussi écho au sacrifice, selon l'expression « en payer le prix ». Ce double est emprunté au titre de James Baldwin, The Price of the Ticket, un recueil d'essais de l'écrivain afro-américain.
L'exposition se déploie en deux parties, délimitées par une grille blanche entrouverte, depuis laquelle une bouche, ou un œil, et des larmes laissent entrevoir l'espace principal. En entrant dans le Panorama, c'est une sorte de « vestibule », selon les mots de l'artiste, qui nous accueille et nous invite à découvrir une faune méditerranéenne mêlant crevette, homard, saint-pierre, rascasse, moule, merlan, raie ou baudroie. Selon un agencement qui cumule différents niveaux interprétatifs, les superbes pièces – réalisées avec des professionnels des ateliers de l'opéra de la Monnaie, à Bruxelles – convoquent un imaginaire marin, étayé par les ancres sur lesquelles sont accrochées des tenues, prolongées par l'organisation des cordes qui les suspendent et par des nœuds marins, dans lesquels on devine le geste du pêcheur, qui lui-même renvoie à un paysage théâtral où l'humain maîtrise et organise le jeu. Le public est alors invité à se vêtir de ces costumes pour pénétrer dans le second espace de l'exposition, et, si le dispositif conduit à une véritable participation ludique de la part du spectateur, il commence néanmoins à induire une posture de doute, de gêne vis-à-vis de son appropriation d'œuvres d'une extrême finesse, qu'il faut délicatement revêtir avec des gants blancs. On a peur de salir et c'est toute cette ambivalence qui régira l'exposition : cette blancheur qui met mal à l'aise et qui questionne.
L'exposition se poursuit après la grille qui rappelle l'entrée des Luna Parks, qui apparaissent aux États-Unis au début du xx^{e} siècle. Selon Victorine Grataloup, ces parcs sont « les héritiers des traditionnelles fêtes foraines ainsi que des expositions universelles et coloniales ». L'artiste s'empare alors des codes de ces parcs et de ces expositions, y voyant un écho à la structure blanche qu'est le Panorama, seul bâtiment rajouté à la friche industrielle, en 2013, inauguré pour Marseille Capitale européenne de la culture. Discrète jusqu'alors, l'énergie inquiétante se déploie dans une accumulation de petites sculptures reprenant une forme ronde qui mêle pièces, jetons de manège et médicaments, voire drogues. *Negative hallucination*, une cabine en miroir sans tain rappelle les palais des glaces et joue

avec le désir scopique du visiteur, organisant un jeu d'optique, tout en superposition, autour des lignes de force de l'exposition. L'œuvre transforme le visiteur en un voyeur qui consomme des images. D'ailleurs, la boîte de mouchoirs pourrait évoquer un *peep-show*…
Dans ce parcours, c'est bel et bien la dimension corporelle qui s'étend : depuis le rôle donné aux visiteurs, aux motifs de la grille d'entrée, jusqu'à la monumentale sculpture face à la baie vitrée. *Krypt* cristallise l'informe et l'humain, et représente une tête distordue, inquiétante, depuis laquelle on perçoit une pièce sonore, *Il Circo Oscuro*, réalisée avec le conservatoire Pierre-Barbizet et le Centre national de création musicale de Marseille, qui se compose de soupirs, de chuchotements, d'onomatopées, de cris de jouissance et d'effroi.
Omphaloskepsis, en forme de burger, condense les éléments de fiction qui jonchent l'exposition et convoque l'industrie du divertissement, distordant le réel pour en faire une fiction du capital et de la blanchité. Il représente l'intérieur d'un fast-food – de la première chaîne de restauration rapide, White Castle, fondée en 1921 –, dont les arcs brisés lui donnent une dimension quasi mystique ; et son fond blanc, encore, fait écho à la politique très stricte de la marque qui souhaitait insister sur une propreté exemplaire, de la tenue des employé·es, jusqu'aux intérieurs et extérieurs du restaurant. Dans la salle maquettée, l'artiste met en avant une sorte de débarras où l'on trouve poubelles, saletés et autres objets amoncelés, détonnant avec le blanc aseptisé.
La mise en perspective de cette œuvre avec le Panorama semble éclairante, si l'on accepte de tordre la définition première du *white cube* et de ses quatre murs blancs. En 1976, Brian O'Doherty écrivait ceci au sujet de l'espace formaliste par excellence qu'est le « cube blanc » de la galerie : « Quelque chose de la sacralité de l'église, du formalisme de la salle d'audience, de la mystique du laboratoire expérimental s'associe au design chic pour produire cette chose unique : une chambre d'esthétique. » Tout comme le *white cube* charriait l'idée d'une atemporalité et d'une neutralité, le fast-food mis en avant par Aline Bouvy revendique l'aseptisation : mais à quel prix ? Quelle neutralité peut exister lorsque celle-ci ne repose que sur le cadre théorique et critique d'un consensus bourgeois qui refuse les voix subalternes ? Que dit ce burger qui collecte les symboles d'un vieux monde qui, dans le regard de l'artiste, n'est que déliquescence ? L'emprunt au titre de James Baldwin permet dès lors d'inscrire cette pensée sur le blanc, la blancheur et la blanchité.

(03/03-07/04/2024) Courtrai, Elders. **Phenomena**



* Isabelle Andriessen, Annabelle Binnerts, Aline Bouvy, Jim Campers, Max Hooper Schneider, Barbara Leclercq, Xavier Mary, Stijn ter Braak, Jenkin van Zyl

PHENOMENA est la troisième exposition organisée par ELDERS. Le bâtiment scolaire abandonné de Stella Maris qui forme la toile de fond a été construit en 1911 et peut être visité pour la dernière fois à cette occasion avant sa conversion en immeuble résidentiel. Le collectif a invité une sélection d'artistes internationaux, dont quatre présentent leur travail pour la première fois en Belgique. À travers un cycle d'installations immersives, ils invitent les spectateurs à une expédition à travers les couches cachées du bâtiment.

ELDERS poursuit la fonction originelle du site en tant qu'espace où les visions du monde ont été façonnées, avec une expérience stimulante qui explore la complexité de la perception et de la corporalité. PHENOMENA explore diverses perspectives alternatives, allant de futurs transhumanistes et de principes physiques insaisissables à des mondes oniriques improbables. Les expériences énigmatiques évoquent les questions de la matière et de l'existence, ainsi que des réflexions sous-jacentes sur notre propre perception et la relativité. Elles indiquent que ce que nous considérons comme la réalité est en fait en grande partie une construction de notre propre esprit, ce qui rend intangible la réalité ultime

Programme Public
(15/03 -17/03, 14h-18h) Festival Memento Woord
(24.03, à 15h) Conférence Isabelle Andriessen
(28/0 3à 19h() Design Talks & Drinks. Conférence de Xavier Mary, en collaboration avec Designregio
(04/04 à 19h45) Projection du film *Apocalypse Now,* Collaboration avec BUDA Arts Centre
Budascoop, Kapucijnenstraat 10, Kortrijk

https://elderscollectief.be/Phenomena

(16/03-01/06/2024) Liège, Ancienne bibliothèque des Chiroux, **Biennale de l'Image Possible** : **Mutantx**

La Biennale de l'Image Possible/BIP est un événement artistique d'envergure internationale, basé à Liège, qui interroge la nature des images actuelles et les relations que nous entretenons avec elles. Elle explore l'hétérogénéité et la porosité des différents régimes de l'image contemporaine, en résonance avec les problématiques qui traversent le monde et la société. La Biennale de l'Image Possible est une manifestation engagée qui, à partir de son territoire et du présent, s'ouvre à l'ailleurs et au futur. La programmation artistique de BIP regroupe des artistes belges et internationaux afin de présenter une large sélection d'œuvres composée de séries photographiques, de vidéos, de films, d'installations immersives plastiques, sonores et numériques.

Le temps de la Biennale de L'Image Possible, MUTANTX insuffle une vie collective et polyphonique à l'intérieur de cet immense complexe de verre et de béton abandonné. Ce laboratoire d'énergies rassemblées et complémentaires s'exprimera également à travers un programme d'événements qui rythmeront la vie de la Biennale.

En plus des nombreuses possibilités de médiation accessibles aux écoles et au tout-publicX, une série de performances, d'activation d'installations, de rencontres avec les artistes, de workshops, de débats et de projections seront proposées au sein de l'**OPEN LAB**, en vue de favoriser les rencontres, les croisements de trajectoires et la naissance de dynamiques inédites. Les publicX sont invités à faire vivre cet espace, amenés à être ou devenir MUTANTX et à questionner leur rôle dans la transition profonde de la ville et, plus largement, du monde.
Un programme de résidences artistiques et d'accueil de groupes d'étudiant.es en art, belges et internationaux, sera aussi mené en collaboration avec plusieurs académies, artist-run spaces et lieux de résidence reconnus en Belgique et dans la Grande Région.
Les résultats des workshops et ateliers seront dévoilés le temps d'expositions éphémères dans l'**OPEN LAB** (ancienne bibliothèque enfantine).
Dans le cadre du programme de résidence également, une table-ronde sera organisée afin de découvrir le fonctionnement des structures partenaires et de réfléchir collectivement aux nécessités d'espaces de création et de recherche pour les artistes dans une ville en mutation.
Le livre d'artiste et de photographie, mais aussi le travail d'éditeurs et de libraires spécialisé.es, seront mis à l'honneur, le temps d'un week-end spécial les 17, 18 et 19 mai.
Last but not least, MUTANTX sera aussi un lieu de fête, avec le club éphémère **diXmute**. Son programme, diurne et nocturne, est à suivre !

(14/04/2024 18-19h) Conférence-Performance d'Aline Bouvy.
Aline Bouvy – Fontaine, je ne boirai pas de ton eau – Une brève introduction à l'élasticité de la paroi vésicale dans l'espace public
Lieu : DIXMUTE – Ancienne médiathèque des Chiroux – Quai Van Hoegaerden 1, 4000 Liège
Tarif : 5 € / Jauge limitée à 40 pers, **Durée** : +/- 50 min
À travers l'histoire des urinoirs publics de 1400 à nos jours et plus spécifiquement des vespasiennes parisiennes, cette conférence interroge la hiérarchie des genres dans l'espace public et ses autres déviances.
Une co-organisation de la BIP et du Musée d'art contemporain en plein air du Sart Tilman



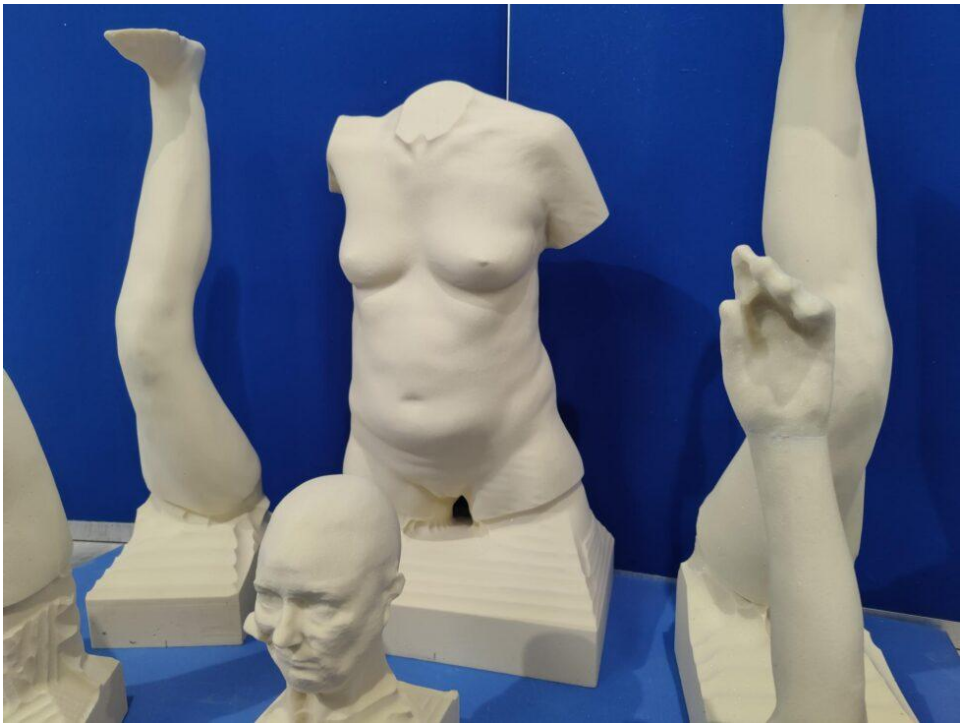
©photo : Marc Martin, Les Tasses – Toilettes Publiques, Affaires Privées (Agua, 2019) : « Anonymes (fragment d'un ensemble de photographies amateur) »

Notice sur
Aline Bouvy explore de nombreux médiums tels que la sculpture, le dessin, la photographie, le son. Elle interroge notre rapport au corps et à l'espace pour nous inviter à de nouvelles expériences sensorielles à la fois séduisantes et repoussantes. Le corps devient ici un médium. Entre désir et empathie, des formes et des langages se révèlent là où il est difficile de faire advenir une image ou une parole. Si ses œuvres contiennent une forte charge sensorielle liée à l'identité et aux tabous, l'histoire des corps, tant masculins que féminins, est ici convoquée dans son rapport latent et sexuel, domestique, intime et politique.

En revisitant la lente trajectoire utopique d'une culture en train de se détourner des modèles dominants du patriarcat et de l'hétéronormativité, la libido délivrée de toute morale, sans jugement, destitue ces corps incarnant l'autorité d'une société qui surveille et enferme nos corps. Cette mise à nu du monde sous surveillance lui permet de détourner les codes tant esthétiques que politiques du pouvoir et de la domination afin de déstabiliser nos repères. (…)
(Extrait biographie par Marianne Derrien)

Pour MUTANTX, Aline Bouvy investit une vaste salle de compactus (étagères sur rails utilisées pour archiver les livres). L'espace, retiré, sans fenêtres, vidé de ses livres, est transformé en une attraction d'un parc à thème ou de foire. Aux angoisses provoquées délibérément par ces endroits se superpose une autre forme d'angoisse, psychologique, plus générale, celle d'un monde idéalisé où les événements historiques sont problématiquement réinterprétés, où le faux est présenté comme vrai, suscitant un sentiment de mélancolie générale, d'un passé qui n'a jamais existé.
Le projet artistique d'Aline Bouvy est présenté en collaboration avec le Musée en Plein Air du Sart Tilman
https://mutantx.bip-liege.org/

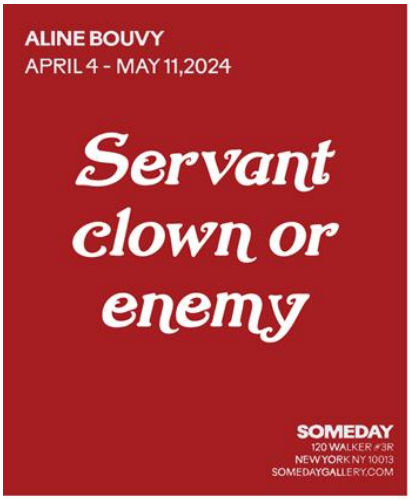
(16/03/2024) Liège, Musée en Plein Air du Sart-Tilman. Bouvy Aline. Installation inédite.
Dans le cadre le Biennale de l'Image Possible / Mutantx



Disobedience is key (II) - 2024 - Sculpture (mousse PU, résine, pigments, tissu, cheveux artificiels), installation sonore en collaboration avec Pierre Dozin et intervention lumineuse

(04/04-18/05/2024) New York / US, Someday Gallery. Bouvy Aline. Servant, clown or enemy.





Exhibition card

- Texte de présentation : En janvier, un écrivain new-yorkais suivi sur Instagram a posté la photo d'une page de livre avec cette phrase : « Quels que soient sa qualité, sa stature, sa finesse, sa capacité créative, son succès, le poète ne peut être pour la bourgeoisie que : SERVANT, CLOWN ou ENNEMI. »

Lorsque je me suis rendue quelques jours plus tard dans le studio de Lisette à Dordrecht, aux Pays-Bas, pour une séance de scan corporel en 3D, j'ai réfléchi très fort à ces trois mots. Ils ont résonné dans mon esprit pendant que son scanner portable Artec Eva parcourait chaque crevasse de mon corps nu - sous mes aisselles, sur ma poitrine et entre mes cuisses. Pendant la séance, je me suis sentie désolée de devoir la confronter à ce spectacle. L'embarras m'envahissait lorsque je devais vérifier le résultat de chaque scan sur l'écran de son ordinateur, et mes sentiments de vulnérabilité et de ridicule augmentaient au fur et à mesure que nous prenions les différentes poses. À quoi avais-je bien pu penser ? J'allais faire mouler ces scans dans de la mousse PU, à 63 % de ma taille réelle. Je voulais que l'échelle soit celle d'un enfant, mais avec les caractéristiques d'un corps de femme pré-ménopausée. Curieusement, lorsque j'ai découvert la première copie fraisée de cette petite figure, une grande partie de mon embarras a disparu. La pause m'est apparue comme un surmoi emprunté, pas du tout miséricordieux, habité par une irrévérence proche de celle de mes chiens. Si ces figures semblent sortir d'une piste de cirque, je peux vous assurer que je ne suis pas le gentil clown. Je m'abstiens juste de mordre parce que si je le fais, je perds mon travail, c'est tout.

Someday est heureux d'annoncer « Serviteur, clown ou ennemi », une exposition de nouvelles œuvres d'Aline Bouvy.
La pratique multidisciplinaire d'Aline Bouvy explore la relation entre le désir personnel et les normes sociales. Son travail embrasse souvent le laid, l'inconvenant, l'embarrassant et le déviant pour remettre en question les conventions morales et esthétiques occidentales. Pour l'exposition, Bouvy développe ces thèmes et sa fascination permanente pour les marionnettes et les poupées, le théâtre d'objets et le « Kleinkunst ».



L'exposition s'ouvre sur un petit passage - une déformation délibérée de l'entrée de la galerie, désormais réduite à des proportions enfantines. Cette intervention architecturale introduit un jeu avec l'échelle qui définit le reste de l'exposition, transformant la galerie en un espace sculptural que les spectateurs peuvent physiquement habiter. Parallèlement, l'entrée s'inscrit dans des thèmes plus larges de l'espace public et de la conception pour souligner comment les environnements construits influencent notre expérience émotionnelle de la sécurité ou du danger, de l'inclusion ou de l'exclusion, du confort ou de la claustrophobie.

À l'intérieur de la galerie se trouve une figure gelée en mousse moulée. Intéressée par l'utilisation de son propre corps à la fois comme outil et comme médium, Bouvy a réalisé cette sculpture à partir de scans 3D d'elle-même, nue dans des poses grotesques. La figure est plus petite que la taille réelle, ce qui crée une dissonance visuelle. Les postures ont été inspirées par les écrits de Roque Dalton sur l'exploitation créative et la lutte des classes. Reprenant la classification de Dalton selon laquelle le poète, c'est-à-dire l'artiste, est « serviteur, clown ou ennemi » aux yeux de la bourgeoisie, Bouvy se réapproprie un sens de l'agence - transformant la dégradation voulue en autonomisation. La figure est entourée de pilules, de jetons, de gaufrettes et de bric-à-brac éparpillés, rendus à une échelle tout aussi inquiétante.
Coulés dans la Jesmonite et dépourvus de pigments, ces bibelots jonchent le sol de la galerie comme les restes fantomatiques de souvenirs abandonnés - des reliques d'albâtre dépouillées de leur ancienne fonctionnalité. L'utilisation délibérée de la couleur blanche sert à exposer sa pseudo-« neutralité ».

Dans le prolongement de ce thème, un hamburger agrandi accroché au mur retrace l'histoire des premiers fast-foods américains, tels que White Castle et White Towers. Ces deux chaînes ont exploité les multiples connotations du mot « blanc » et ont fantasmé sur l'idée de la forteresse médiévale européenne, tant sur le plan architectural qu'idéologique. Au centre du burger, un diorama miniature sculpté oppose les détails d'une chapelle de style gothique à ceux d'un théâtre abandonné ou d'un

centre de congrès - les Colisée du 21e siècle, où agents, vendeurs, bouffons, politiciens et influenceurs peuvent colporter leurs récits respectifs.

Ensemble, les œuvres reflètent le spectacle marchandisé de la vie moderne. Bouvy fusionne des recherches sur l'architecture exubérante des expositions universelles, le développement des fêtes foraines et des parcs à thème, et l'invention du « white cube ». En subvertissant les attentes sociales et en embrassant le rôle de l'artiste en tant que serviteur, clown et ennemi, Bouvy illustre le potentiel libérateur de l'irrévérence, de la naïveté, de la transgression, de l'insubordination et de l'espièglerie.

1 Stephanie LaCava
2 Roque Dalton dans « Stories and Poems from a Class Struggle » (Histoires et poèmes d'une lutte des classes)
Traduit avec DeepL.com (version gratuite)



https://www.somedaygallery.com/copy-of-now-1



- Casey Detrow. « Missive de Manhattan“ in *Land, le pays luxembourgeois du 26/04/2024*
© 2024 le Land luxembourgeoi
https://www.land.lu/page/article/567/341567/DEU/index.html



Photo : Daniel Terna

L'un des ouvrages les plus célèbres du sociologue américain Erving Goffman est son livre de 1956, La Présentation de soi dans la vie quotidienne. Goffman y propose une analyse dramaturgique des interactions humaines. Célèbre pour son étude du quotidien, Goffman adhère à la philosophie shakespearienne selon laquelle « le monde entier est une scène » et suggère un dualisme dans lequel nous naviguons dans la vie. Sur le devant de la scène, nous sommes en présence des autres, conscients de nous-mêmes, contrôlés, respectables ; nous émettons des signaux sociaux et signalons notre rôle et notre place dans une hiérarchie. Sur le devant de la scène, nous apparaissons costumés, partageant des informations stratégiques par le biais de notre tenue, du langage verbal et non verbal, et d'autres modalités, désirant être perçus par les autres comme appropriés et acceptables. Les coulisses, théorise Goffman, sont l'espace métaphorique où nous nous retirons, où nous sommes notre moi le plus intime, privé, hors de vue, hors de costume. Nos coulisses et notre avant-scène se chevauchent rarement, mais il arrive qu'une confusion théâtrale survienne, et que nos désirs privés empiètent sur notre façade publique, provoquant une certaine gêne. À ce moment-là, notre moi d'avant-scène est mis à mal, et la vérité éclate, ne serait-ce qu'une fraction de seconde.

L'exposition actuelle d'Aline Bouvy à la Someday Gallery de New York, « Servante, clown ou ennemi », met en avant l'idée de personnages des coulisses (une servante, issue des quartiers ouvriers, un clown, issu du spectacle, et un ennemi, issu du côté obscur) et les place au premier plan, dans la lumière d'un espace d'exposition formel. Aménageant un espace spécifiquement dédié à la reconnaissance embarrassante entre l'avant-scène et l'arrière-scène, les œuvres de Bouvy fusionnent l'immaculé et le punk, invitant le spectateur dans une dynamique intentionnellement inconfortable, où la conscience de soi déstabilisante est précisément le but.

À quelques minutes en ascenseur de l'effervescence du quartier chinois de Manhattan, la galerie Someday se trouve au troisième étage du 120 Walker Street. Inaugurée à l'été 2021 par Rosie Motley, elle est la première exposition in situ de Bouvy aux États-Unis. (En 2020, sous la direction de son alter ego Végétamère, Bouvy a collaboré avec l'Institut luxembourgeois de recherche artistique de New York pour leur exposition inaugurale, « Chou-fleur à la sauce blanche et aux œufs durs ».)

En sortant de l'ascenseur, l'exposition commence. Un grand anneau de septum en acier inoxydable brillant perce le mur (Wall Piercing III, 2024) près du comptoir d'accueil. À droite, un chien, émergeant du mur tel un relief, se penche pour se lécher l'entrejambe (Strategy of Non-Cooperation, 2024). Un encadrement de porte étrangement étroit mène à l'espace d'exposition principal. Le seuil semble suffisamment large pour qu'un enfant puisse le franchir sans difficulté, mais pour moi, qui mesure 1,69 m et suis gênée par le fait que je sois tout sauf gracieuse, il me semble étrange. « C'est fait exprès », me confie Motley lors d'une visite de l'exposition. « Nous l'avons réduit à environ 63 % de sa hauteur initiale. » Un sentiment de malaise, cette sensation de gêne lorsque la personne qui se trouve au premier plan a oublié son texte et que c'est l'heure de son solo, monte en moi lorsque j'entre dans la galerie. J'espère que mon corps ne va pas trébucher. Mais mes pensées vont exactement dans le sens

que Bouvy cherche à atteindre : créer une conscience de soi accrue, une hyper-physique qui sonde, en silence : connaissez-vous la place de votre corps ? Son rôle ? Votre statut social ?

Tout au long de Serviteur, clown ou ennemi, Bouvy joue subtilement avec les échelles. Des sculptures de jesmonite d'un blanc éclatant gisent au sol de la salle principale de la galerie, rondes et lisses aux formes variées, qui me font penser à des pilules surdimensionnées, des médicaments, des comprimés de vitamines et des bonbons gélifiés (Oh, veux-tu t'allonger avec moi, 2024). Leur absence de pigmentation est frappante ; sans couleur pour faciliter l'interprétation, il est difficile de savoir s'il s'agit bien de pilules, ou plutôt d'un mélange de bonbons, de pastilles à la menthe et d'hosties.

Je regarde une silhouette au sol, une jambe contre le mur : une femme, également de taille déformée, dans une pose de défi, le bras sur le genou, mais aussi une sorte d'épuisement, la jambe levée, comme pour faire circuler son sang (Servante, clown ou ennemi, 2024). La pose de la figure incarne les écrits de Roque Dalton sur l'exploitation créative et la lutte des classes, les mêmes dont est tiré le titre de l'exposition : « Quelles que soient sa qualité, sa stature, sa finesse, sa capacité créatrice, son succès, le poète ne peut être pour la bourgeoisie que : SERVANTE, CLOWN ou ENNEMI. » La figure, une sculpture en mousse moulée, est Bouvy elle-même ; réalisée à partir de scans 3D de son corps et réduite à 63 % de sa taille réelle, elle porte un tutu, mais est autrement nue.

Je me demande si ces capsules sont ses ISRS, ou peut-être ses amphétamines, pour gérer le stress de la vie sur scène. Peut-être sont-ce des produits comestibles au THC, pour qu'elle puisse s'évader en coulisses et faire abstraction du bruit avec quelque chose d'un peu plus naturel. Le visage de la silhouette grimace, comme si elle essayait d'en avaler une. Elles semblent terriblement grandes pour cette petite personne. Mais qui suis-je pour juger ?

Un grand hamburger blanc monochrome est accroché de côté sur un autre mur (Work hard, pray harder, 2024), le pain du haut tourné vers la galerie. À l'intérieur, parmi les graines de sésame, se trouve un monde intérieur : le plafond voûté d'une chapelle gothique et une pièce découpée dans le pain, minuscule diorama d'un espace en construction. Il y a des sacs-poubelle de la taille d'une poupée remplis de débris, des échafaudages qui soutiennent les choses, et une pizza à moitié mangée dans sa boîte. Serait-ce les coulisses de Bouvy ? J'ai envie de m'y glisser.

Au sein de l'exposition, les œuvres deviennent une scène à part entière, mêlant recto et verso pour créer une tension à la fois inconfortable et génératrice. L'absence de pigmentation des œuvres pose un dilemme : sans couleur pour établir des repères sociaux, comment l'intention, ou la valeur, de chaque œuvre est-elle déterminée ? Cette indiscernabilité du sens devient de plus en plus inconfortable, car la blancheur de l'œuvre impose au spectateur de gérer ses propres préjugés pour déterminer ce qui est neutre, voire neutre.

C'est presque comme si Bouvy, encore et encore, travaillait sur les tensions du quotidien en refusant d'y cesser d'y participer. Bouvy embrasse le grotesque, l'étrange et l'inconfortable, partageant son univers en coulisses à travers la scène qu'est son œuvre. Ses sculptures sont des objets blancs sereins dont la forme dégage une certaine élégance, la scène principale de son œuvre. La fonction suggérée (la restauration rapide, le complexe industriel pharmaceutique, le corps d'une femme nue) représente les dessous de son univers. Le langage matériel de Bouvy est imprégné des angoisses de ce qui est considéré comme la haute et la basse culture : ce qui est acceptable et ce qui est odieux. Cependant, tout au long de son œuvre, je sens aussi une profonde attention et un profond respect pour les parias, les bizarres, les excentriques (les domestiques, les clowns, les ennemis). Les œuvres de Bouvy construisent un environnement où les démarcations claires entre la scène principale et les coulisses sont floues ; On est ailleurs, dans les coulisses du théâtre, à échanger une blague salace entre acteur, machiniste et ouvreur. Ou peut-être dans cette salle voûtée, à partager une pizza.

En quittant l'exposition, je prends l'ascenseur pour redescendre au rez-de-chaussée, replongé dans la clameur et le bruit de Chinatown. Un dernier coup d'œil à la perforation murale me donne l'impression qu'Aline est présente dans l'espace et me fait un clin d'œil ; son intervention architecturale déstabilise ce qu'est ou devrait être une galerie, et invite ainsi à une sensibilité non normative, queer ou punk. J'y décèle de la bienveillance et de l'encouragement : soyez bizarre, faites ce que vous voulez. Devant ou derrière, le monde entier est une scène. Peu importe que vous oubliiez votre texte ou que vous vous présentiez nue, vêtue d'un simple tutu – assurez-vous simplement de profiter de l'exposition.

(27/04/2024) 14-15h. MuHKA. Parcourez l'exposition de Jim Shaw *The Ties That Bind* en compagnie de l'artiste Aline Bouvy.
Dans le cadre de « Discussion d'artiste, visite guidée », invitée spéciale – Aline Bouvy à propos de Jim Shaw
Fidèle aux engagements de sa pratique, l'artiste nous invite à appréhender l'exposition de Jim Shaw sous l'angle de diverses formes de pratiques culturelles, du féminisme ou encore de la formation des normes sociales.
La promenade commence à 14h00 et peut être suivie gratuitement à condition d'être en possession d'un billet d'entrée à l'exposition. La visite se déroulera en anglais et durera une heure.

(12/05-25/08/2024) Malines, Kunsthal, De Garage. **Le spectacle des fontaines**.

Une exposition collective qui explore la fontaine comme objet d'art. Artistes Commissaire : Brenda Guesnet



* Bernstein David, Bouvy Aline, Esfandiari Anita, Fudakowski Kasia, Masduraud Lou, Nys Sophie, Op de Beeck Chloé, Overton Virginia, Siebra Paula, Tan Jay, Williams Zoe.

- Texte de présentation :
https://artviewer.org/the-fountain-show-at-kunsthal-mechelen/
Les fontaines contrôlent le mouvement et le cycle de l'eau. Nous sommes entourés de structures banales qui font circuler l'eau, souvent invisibles : pompes, canalisations et réseaux d'égouts. À l'inverse, une fontaine est visible et exubérante : elle peut stimuler, ravir et susciter l'érotisme. Dans cette exposition, la fontaine devient un espace où rêves et désirs se transforment en une forme ruisselante, éclaboussante et scintillante.
Les fontaines ont été une source de plaisir depuis l'Antiquité, à travers les civilisations et les cultures. Les Romains vénéraient l'eau et se réjouissaient de son apparition et de son mouvement grâce à une

puissance invisible. Les souverains perses du Moyen Âge ont construit des fontaines élaborées dans leurs palais et jardins pour représenter le paradis décrit dans le Coran. Le roi Louis XIV de France a utilisé des fontaines à Versailles pour représenter visuellement sa domination sur la nature. Au XIXe siècle, les fontaines sont devenues partie intégrante des infrastructures municipales, fournissant de l'eau potable aux populations urbaines et devenant ainsi d'importants lieux de rencontre, à l'image du cliché contemporain de la fontaine à eau de bureau où se répandent nouvelles et potins. Aujourd'hui, les fontaines ont principalement une fonction décorative, mais elles subsistent dans les espaces publics et les jardins privés.
« The Fountain Show » considère la fontaine comme un objet artistique. En 1917, Marcel Duchamp créa la plus célèbre « fontaine » de l'histoire de l'art occidental : l'urinoir ready-made (1917). L'œuvre, sobrement intitulée *Fontaine* , jouait avec le symbolisme historique de la fontaine décorative et bouleversait les conceptions antérieures de l'art. Les œuvres réunies dans cette exposition s'inscrivent dans une longue lignée de fontaines représentées ou conçues par des artistes et interrogent la signification de la fontaine aujourd'hui.



- Notice sur Aline Bouvy

En 1915, le Newark Museum of Art présenta trois toilettes en porcelaine dans le cadre d'une exposition. Son directeur déclara que « le génie et le savoir-faire qui ont permis d'orner et de perfectionner des objets familiers méritent la même reconnaissance que le génie et le savoir-faire de la peinture à l'huile ». Deux ans plus tard, Marcel Duchamp présenta un urinoir en porcelaine intitulé *Fontaine* à une exposition de la Society of Independent Artists à New York, sous le pseudonyme de R. Mutt. L'œuvre ne fut pas retenue, déclenchant une série d'événements qui inaugurèrent un cadre entièrement nouveau pour le monde de l'art tel que nous le connaissons aujourd'hui.
Le potentiel esthétique de l'urinoir est mis en valeur par les sculptures murales en jesmonite d'Aline Bouvy. Elles se fondent dans l'architecture de l'espace d'exposition, telles des décorations en stuc dans un palais pervers. Dans sa pratique, Bouvy s'intéresse aux normes sociales et aux codes moraux qui imprègnent l'espace public et la vie privée. Cette œuvre incite le public à se demander quelles fonctions corporelles – et lesquelles – sont autorisées dans l'espace public. Bouvy renverse littéralement un objet codé masculin et lui donne la forme d'une vulve, dans ce que Denis Gielen a qualifié de « renversement queer ». L'œuvre s'intéresse aux distinctions hiérarchiques entre art, design et décoration, faisant écho à la place de la fontaine dans l'histoire de l'art, notamment chez Duchamp.

(juillet 2024) Anvers, Stadpark. .**Personnalité publique n°5. Inauguration de la sculpture d'Aline Bouvy :**
https://alinebouvy.com/projects/figure-publique

- **Samuel Saelemakers**, "Kunst in de Stad"
Pour la cinquième édition de Public Figure, Aline Bouvy a été invitée à créer une nouvelle œuvre. Bouvy a étudié la collection historique d'art public d'Anvers et exploré les différentes manières dont les corps sont représentés dans l'espace public. Généralement, le corps humain est présenté fièrement, avec force ou séduction sur un piédestal. Mais, selon Bouvy, être exposé en public avec son corps peut aussi susciter la honte ou le malaise. Cette sculpture en bronze est le fruit d'une réflexion de l'artiste sur le fonctionnement du corps féminin nu dans l'espace public.
Serviteur, clown ou ennemi représente le corps de l'artiste, reproduit par scan 3D, puis coulé en bronze. La pose grotesque contraste fortement avec les poses charmantes des statues féminines traditionnelles. Bien que Bouvy s'inscrive dans une tradition ancestrale d'habillage des statues, elle souligne ici la nudité du personnage au lieu de la dissimuler. Le vêtement a été conçu par Adam Halleux.
Avec le titre *« Serviteur, clown ou ennemi »* , Aline Bouvy évoque les différents rôles que les artistes se voient attribuer ou assument face au public. La figure sur le piédestal refuse de remplir ces rôles – ou plutôt les remplit tous les trois à la fois. Ainsi émerge une interprétation ludique de la représentation publique, libérée des normes dominantes ou des idéologies d'un comportement « féminin » approprié.



- Laurens Van Aert « Cinquième œuvre de la série « Public Figure » dévoilée au Stadspark : « L'image vous fait réfléchir à notre place dans le monde. » in Nieuwsblad, 10/07/2024
Anvers :La nouvelle œuvre *« Servante, Clown ou Ennemie »* de l'artiste bruxelloise Aline Bouvy a été dévoilée mercredi soir au Parc de la Ville. Cette femme à moitié nue est la cinquième sculpture des commandes artistiques annuelles organisées par Kunst in de Stad (L'Art en Ville).

Dans le cadre de la série « Personnage public », Kunst in de Stad, une initiative du Musée Middelheim, invite chaque année des artistes contemporains à créer de nouvelles œuvres pour le Parc municipal. Cette année, l'artiste pluridisciplinaire bruxelloise Aline Bouvy est à l'honneur.
Bouvy a exploré la collection historique d'art public d'Anvers et s'est intéressée aux différentes manières dont les corps y sont représentés. À partir de là, elle a créé *« Servante, Clown ou Ennemi »* .
La sculpture représente le corps (semi-)nu de l'artiste, reproduit par scan corporel 3D puis coulé en bronze.



Nudité
Bien que Bouvy adhère à la vieille tradition d'habiller les statues, elle a ici mis en valeur la nudité du personnage plutôt que de la dissimuler. Le vêtement que porte la statue est une création d'Adam Halleux.

Par le titre de l'œuvre, l'artiste bruxelloise fait allusion aux différents rôles que les artistes assument ou adoptent face au public : serviteur, clown ou ennemi. La figure sur le piédestal refuse d'assumer ces rôles ou les remplit tous les trois. Selon Bouvy, cela crée une interprétation ludique de la représentation publique, libérée des normes ou idéologies dominantes concernant le comportement « féminin » approprié.
L'échevine de la Culture, Nabilla Ait Daoud, se réjouit de l'arrivée de la statue. « Aline nous fait réfléchir à notre place dans le monde et encourage le changement. Elle suscite la prise de conscience, le rapprochement et la compréhension mutuelle. Apprécions ensemble l'art et l'inspiration qu'elle nous offre. »

La nouvelle statue dans le parc de la ville. © Photo : Tom Cornille



Pieter Boons, commissaire de Come Closer, l'échevine Nabilla Ait Daoud, l'artiste Aline Bouvy, le commissaire Samuel Saelemakers et le commissaire adjoint Gertjan Decock avec la sculpture « Serviteur, clown ou ennemi ». © lava

(12/09/2024-28/03/2025) Bruxelles, Cloud Seven**. Une affaire publique**
Sélection de 42 œuvres de la collection Frédéric de Goldschmidt,
* Commissaire : Bayo Hassan Bello
** *A Public Affair* présente 42 œuvres de la collection de Frédéric de Goldschmidt réalisées par 31 artistes: Almeida Helena, Aramesh Reza, Aupol Éric, Baba-Ali Younes, Bouvy Aline, Casebere James, Charles Laurie, Chaushova Aleskandra, Claerbout David, Courtney-Clarke Margaret, Dean Tacita, Depoorter Dries, Hazoumè Romuald, Henderikse Jan, Ishibashi Hideyuki, 't Jolle Sven, Kiwanga Kapwani, Kley Maria, Mazzoni Michel, Mesmaeker Jacqueline, Musekiwa Terrence, Nys Sophie, Orso Camille, Patterson-Carver Michael, Reátegui Carmen, Sugimoto Hiroshi, Toguo Barthélémy, van Nikelen Isaac, Williams Nico, Wikander Ulla-Stina, Wojciechowska Wiktoria et Zhang Yun Yao.

- Texte de présentation
https://cloudseven.be/exhibition/a-public-affair/

Sur trois étages de la galerie de Cloud Seven, *Espaces, Systèmes et Souveraineté* offrent trois perspectives distinctes sur la façon dont la vie privée et la vie publique se croisent, se chevauchent et façonnent nos expériences quotidiennes.

En remettant en question notre conception de l'espace, du pouvoir et de l'autonomie, *« Une affaire publique »* invite les visiteurs à réfléchir aux frontières mouvantes entre le privé et le public. L'exposition examine comment ces sphères se façonnent, se contrôlent et se redéfinissent mutuellement.

Les espaces nous invitent à réfléchir à ce qui les distingue du privé et du public. Des lieux comme une église, un atelier d'artiste ou un cinéma sont-ils véritablement privés ? Ou sont-ils toujours façonnés par les règles, la surveillance et les attentes publiques ? Ces œuvres suscitent des interrogations sur la manière dont nos maisons, nos lieux de travail et même les espaces publics comme les parcs et les rues sont constamment négociés. Un lieu peut-il être à la fois privé et public ? Comment les contextes historiques, culturels ou politiques modifient-ils notre compréhension de l'espace ?

Les systèmes examinent comment les structures de pouvoir plus vastes – telles que les gouvernements, les économies et les normes sociales – contrôlent et organisent nos vies. Quelles sont les règles cachées qui façonnent nos comportements et nos interactions ? Les œuvres explorent la manière dont les individus s'intègrent à ces systèmes ou y résistent, et comment les liens historiques et mondiaux jouent un rôle dans nos vies actuelles. Pouvons-nous trouver de nouvelles façons de nous organiser, plus justes et plus équitables ? Que se passe-t-il lorsque des individus ou des communautés s'opposent à ces structures ?

Sovereignty s'intéresse aux notions de contrôle et d'autonomie, tant au niveau personnel que plus largement. Que signifie avoir le contrôle de ses propres choix et de son identité ? Comment les individus revendiquent-ils ou perdent-ils leur droit à l'autodétermination ? Les œuvres explorent ces questions, offrant différents points de vue sur la manière dont nous gérons la tension entre autorité et liberté individuelle.



Photo de : Hugard & Vanoverschelde

(06/10/2024-26/01/2025) Noisiel /FR Centre d'art contemporain - La Ferme du Buisson Aline Bouvy. Le prix du ticket



https://www.lafermedubuisson.com/fr/le-prix-du-ticket

***« La fête a aussi son décor, son architecture, ses codes, ses apparats, ses costumes et, souvent, son système hiérarchique bien spécifique. »* - Aline Bouvy**

Co-produite avec Triangle-Astérides, Centre d'art contemporain d'intérêt national installé à Marseille, *Le prix du ticket* est la première exposition monographique de l'artiste Aline Bouvy (née en 1974 en Belgique, elle vit et travaille entre la Belgique et le Luxembourg). Son titre joue sur le double sens du mot *prix* : ce dont il faut s'acquitter financièrement pour entrer dans un espace de loisir, de culture ou de fête, mais également ce qu'il en coûte, ce que l'on doit sacrifier. Pour cette exposition, l'artiste s'intéresse à l'histoire des parcs d'attractions et des parcs à thèmes, et plus largement aux idéologies que véhiculent les architectures des loisirs.
En France ceux-ci font irruption dans les années 1980, et sont les héritiers des traditionnelles fêtes foraines ainsi que des expositions universelles et coloniales. *Le prix du ticket* invite à expérimenter plusieurs « attractions » en déambulant dans un environnement complètement blanc, habité par des installations, des costumes et une bande-son. L'exposition convoque des phénomènes de hantise, de distorsion, d'angoisse ou d'humour par une monochromie extrême : une cruelle fiction blanche.



Aline Bouvy, Oh, won't you lay down with me ?, Omphaloskepsis et Krypt, 2024, vue de l'exposition Le prix du ticket, La Ferme du Buisson, 2024,
© photo Émile Ouroumov

En 2024, le Centre d'art contemporain de la Ferme du Buisson expérimente une nouvelle manière d'utiliser ses espaces. Au rez-de-chaussée, un·e artiste est invité·e à produire une exposition monographique d'ampleur : il s'agit cet automne d'Aline Bouvy, pour sa première exposition solo en France, co-produite avec le centre d'art contemporain de Triangle-Astérides à Marseille. Dans la grande « black box » de l'étage, sont présentées des œuvres déjà produites mais jamais montrées en France, c'est le cas du film Free to Choose de l'artiste Bahar Noorizadeh. Enfin, La Chambre à échos, un programme de valorisation des collections d'art contemporain du territoire francilien s'installe dans le second espace en étage. Notre partenaire est le MAC VAL - Musée d'Art Contemporain du Val-de-Marne


Aline Bouvy, Shrouds of grief, 2024, courtesy de l'artiste, vue de l'exposition Le prix du ticket, La Ferme du Buisson, 2024,
© photo Émile Ouroumov

Une haute grille ourlée comme une lèvre, ornée d'un œil et de larmes, barre l'espace d'exposition dès son entrée. Derrière elle : des costumes pendent du plafond, esquissant une faune sousmarine spectrale. Pour qui pourra entrer, l'exposition propose de faire l'expérience de pénétrer dans une sculpture monumentale — mi-visage grimaçant, mi-jambes entrouvertes d'où s'échappent d'étranges cris — ou de se glisser dans une cabine de verre sans tain, au milieu d'un parcours d'étranges personnages et de larges jetons disposés au sol. *Le prix du ticket* invite les publics à déambuler dans un environnement complètement blanc, habité par des installations, des costumes et une bande-son. L'exposition convoque des phénomènes de hantise, de distorsion, 'angoisse ou d'humour par une monochromie extrême : une cruelle fiction blanche. Car l'homogénéité des œuvres invite elle aussi à un glissement de sens : de la blancheur à la blanchité, impliquant dans un cas comme dans l'autre une prétendue neutralité, un certain ordonnancement du monde.



Conçue dans sa première itération pour l'espace du Panorama de la Friche la Belle de Mai, à Marseille, l'exposition s'adapte et se transforme pour sa seconde présentation à la Ferme du Buisson.

Ici, les pilules, jetons et cachets géants disposés au sol font écho à l'histoire des industries

Menier, intimement liée à celle du développement pharmaceutique. Jean-Antoine Brutus Menier, avant de fonder les chocolateries Menier, connaît le succès et la richesse grâce aux triturations : la réduction en poudre de principes actifs utilisés dans la conception des médicaments. De la pharmacie à la confiserie, l'exposition pose elle aussi la question de l'ingestion de remèdes ou de drogues récréatives : dans un cas comme dans l'autre, des substances à même d'influer sur notre perception du monde.

L'intérêt de l'artiste pour les parcs à thème éclaire également l'histoire du territoire de la Seine-et-Marne et de la création de Val d'Europe, sur la commune de Marne-La-Vallée. Un partenariat pionnier entre la Walt Disney Company et l'état Français inaugure en 1987 la construction d'ensembles résidentiels à l'architecture néo-classique, synonyme de sécurité et d'entre-soi pour la classe moyenne. La ville nouvelle et le parc Euro Disney sont deux modèles d'organisation urbanistique contigus qui viennent s'implanter sur les territoires agricoles du département. À Euro Disney, des pastiches d'architectures haussmanniennes exaltent l'image d'un Paris fantasmé et aseptisé : les bâtiments, se rapetissant au fur et à mesure des étages, donnent l'impression d'une petitesse familière.

L'exposition d'Aline Bouvy ne cesse elle aussi de jouer d'échelles et de distorsions visuelles dans le but de provoquer chez le·a visiteur·euse une légère sensation de malaise et de questionner notre participation volontaire - et parfois aveugle - à l'ordre social.

sam 30 novembre 2024, Gratuit, Journée Publique
Une journée d'échanges et de propositions artistiques autour de la spectralité et des parcs à thèmes, suivie d'une projection des films d'Arnaud des Pallières et de Pilvi Takala au Cinéma de la Ferme du Buisson.
16h performance Il Circo Oscuro de Aldo Platteau ; composition commanditée par Aline Bouvy, Interprétée par les élèves du Conservatoire Val Maubuée de Noisiel
(…)



Aline Bouvy, Oh, won't you lay down with me ?, Servant, Clown, or Enemy (III) et Negative hallucination, 2024, courtesy de l'artiste, vue de l'exposition Le prix du ticket, La Ferme du Buisson, 2024,
© photo Émile Ouroumov

https://www.lafermedubuisson.com/fr/le-prix-du-ticket

- **Guillaume Benoit** « Aline Bouvy — La Ferme du Buisson, Noisiel », in *Slash revue,* 21/10/2024
https://slash-paris.com/en/articles/aline-bouvy

Aline Bouvy réactive son exposition Le prix du ticket au centre d'art La Ferme du Buisson, un projet sculptural plein d'humour et d'invention qui joue avec les codes des parcs d'attractions pour mettre en lumière leurs tensions organiques – et les nôtres.

Dans l'espace d'exposition minimaliste, des œuvres d'un blanc radical sont disséminées, contrastant immédiatement avec l'extravagance multicolore des parcs traditionnels. Entre la neutralité du monochrome et la révélation de la face cachée du décor, chaque élément semble former la matrice d'une multiplication possible. Objets-témoins des festivités à venir, les attractions de Bouvy se lisent d'abord comme une pharmacopée des lois du divertissement.

La science prime, avec des composés chimiques incarnés dans des pilules et des comprimés monumentaux disséminés tout au long du parcours. Viennent ensuite les émotions primaires : la peur, capturée par un visage massif à la grimace exagérée qui hurle au son de cris divers, et le rire, représenté par une parodie de travestissement, avec de magnifiques costumes à porter ou à regarder défiler dans l'espace.

Le besoin vital de se nourrir est également abordé, la formule magique du fast-food étant recréée dans une salle sculpturale, gardant soigneusement ses gaspillages et ses excès hors de vue ; l'évasion de l'imaginaire n'a pas besoin qu'on lui rappelle ses racines terrestres. Enfin, le vice – ou du moins la malice – apparaît dans une installation faite de miroirs sans tain, servant à la fois de cabine de secours et de salle de surveillance, permettant aux visiteurs d'observer les errances de leurs pairs.



Aline Bouvy, Portail — L'obscurité t'appelle, 2024, coproduction La Ferme du Buisson et Triangle-Astérides, Linceuls de chagrin, 2024*Avec l'aimable autorisation de l'artiste, vue de l'exposition Le prix du ticket, La Ferme du Buisson, 2024 © photo Émile Ouroumov*

Il s'agit d'une joyeuse concentration polyphonique d'éléments, permettant à l'artiste d'explorer de nombreuses directions et problématiques concernant la codification de nos espaces de loisirs, leur emprise sur nos imaginaires et les moyens de s'en libérer.

Car, des lois économiques qui régissent la prolifération des espaces de loisirs qui maintiennent les visiteurs ouverts à la consommation, à la représentation hygiéniste et morale du corps qui les accompagne, le jeu s'avère plus dangereux que prévu. Le « prix du ticket » du titre ne fait peut-être pas référence au prix d'entrée, mais à une loterie ; quel est le véritable coût du bonheur par le « divertissement », et que laissons-nous derrière nous dans cette quête d'ailleurs ? Que pouvons-nous y gagner ?

Peut-être la possibilité d'inventer nos propres désirs, d'échapper aux normes pour en créer de nouveaux. Peut-être même d'emprunter ces magnifiques costumes suspendus comme des uniformes de

mineurs et d'assumer l'ambiguïté de leur injonction ; puisqu'il faut s'amuser, autant plonger tête la première dans le corps du homard qui nous tend les bras, devenir la méduse qui nous effraie… Ces autres mondes possibles sont à portée de main, se superposant et se confondant. Aline Bouvy les fait coexister pour ce qu'ils sont : des possibilités irréductibles à une interprétation moralisatrice. Elle-même participe au voyage, avec des doubles sculptés de son corps qui peuvent être interprétés, au choix du spectateur, comme des serviteurs, des clowns ou des ennemis – une trinité familière du carnaval qui renverse les idoles. Mais ici, pas de déguisement ; le renversement des valeurs ne cache pas son sujet, mais en fait le lieu même de l'indétermination.



Aline Bouvy, Oh, veux-tu t'allonger avec moi ?, Serviteur, Clown ou Ennemi (III) et Hallucination négative, 2024*Courtesy de l'artiste, vue de l'exposition Le prix du ticket, La Ferme du Buisson, 2024, © photo Émile Ouroumov*

C'est là toute la force de l'exposition, qui ne perd jamais de vue son intelligence et sa subversion, soulignant l'ambivalence de nos choix, la nécessité du loisir, son pouvoir créatif et jouissif, et les risques qu'implique sa soumission à des entreprises commerciales. À chaque étape de l'exposition, la question du plaisir corporel est constamment réitérée. Si la société de surveillance tend à aliéner nos désirs en s'appropriant nos corps, l'artiste semble y répondre en injectant une sensualité singulière dans les codes de la machine de consommation. Sans imposer de forme ni la cantonner à des représentations, elle invente un érotisme fluide, lisible mais aussi insaisissable, libre et impétueux, ne se révélant qu'en de brefs aperçus. Le visage monumental se termine par une morphologie immaculée et anthropomorphique, les doubles nus de l'artiste nous regardent, provocateurs et joueurs, une boîte de mouchoirs est disponible dans le stand pour nous protéger des regards indiscrets, et des pilules de drogues de synthèse (entre autres) tracent un chemin à travers l'exposition.
Un dernier clin d'œil ludique conclut cette réflexion animée sur l'attraction : est-ce un appel à s'en guérir, ou à s'y épuiser, armé de pilules qui nous donnent la force de continuer ? Au visiteur de décider, mais il est clair que tous les chemins proposés comportent une part de peur. Et c'est à lui de s'aventurer sur ce chemin sinueux pour décider consciemment du prix qu'il est prêt à payer pour s'y perdre – et ainsi payer la rançon du plaisir.

- Entretien mené par **Pascale Viscardy**, le 12 décembre 2023, « Aline Bouvy – Poétique et politique des corps et des espaces », in *Flux News n° 41*
https://alinebouvy.com/media/pages/exhibitions/the-price-of-the-ticket/b852bbe3ac-1736240364/f9330-31.pdf
« *Je crois qu'un jour, nous serons meilleurs que nous ne sommes mais nous ne sommes pas encore prêts à en payer le prix* » James Baldwin

Chaque exposition d'Aline Bouvy est une expérience exaltante. Elle y déjoue et redéfinit les attentes de même qu'elle circonscrit des territoires accueillant des formes et de gestes qui donnent à éprouver *un point d'observation distancié d'un monde devant soi,* un monde distordu dont elle interroge l'ordonnancement et les normes de domination. Plongée au cœur de son nouveau projet dont le trajet de conceptualisation emprunte à différents éléments au fondement de nos constructions.
Ton année 2024 est balisée par deux solos shows en France, l'un qui démarre à Marseille, à Triangle-Astérides (structure qui fêtera ses 30 ans d'existence), le 2 février prochain pour se poursuivre à la Ferme du Buisson, le 6 octobre.

***Le Prix du ticket*, exposition co-produite par les deux institutions s'inscrit dans des architectures et des contextes spécifiques qui semblent être à l'origine de la proposition que tu as conçue.**
Oui, pour le premier volet à Triangle-Astérides à Marseille, j'investis l'espace du Panorama, cette énorme boîte déposée en porte-à-faux au-dessus du bâtiment de la Friche La Belle de Mai. Je suis partiellement partie de cette construction architecturale en métal galvanisé qui semble avoir atterri tel un ovni, sur le bâtiment, une ancienne usine à cigarettes. La boîte dispose d'une hauteur de plafond de 15 mètres avec une énorme baie vitrée qui offre une vue panoramique sur tout Marseille, jusqu'à la Méditerranée.
Une autre spécificité de cette boîte, c'est qu'elle est toute blanche, à l'extérieur comme à l'intérieur, le White Cube idéal. Sans vouloir refaire la critique institutionnelle du *White Cube* des années 60, cette architecture spécifique a quand même beaucoup titillé mon esprit, notamment, cette blancheur absolue et l'idée de la pseudo neutralité du blanc. J'ai relu *Inside the White Cube* (1) et je l'ai trouvé toujours très pertinent. Je suis, dès lors, remontée à des exemples architecturaux comme ceux édifiés pour les expositions internationales ou universelles et, notamment, le Panorama Transatlantique ou le Grand Globe Céleste, construit à Paris en 1900. En me replongeant dans l'histoire de ces expositions, énormes fêtes populaires au-delà de leur fonction commerciale ou idéologique, j'ai commencé à établir une sorte de parallèle avec les premiers parcs d'attractions en termes de mises en scène, de narration, d'effet d'immersion, de construction d'environnements exotiques et irréels. Mon intérêt pour les parcs d'attractions a été suscité, notamment, par la visite de la superbe exposition *The Fest : Between Representation and Revolt* au MAK à Vienne, lors de vacances passées toute seule en février 2023 en Autriche et en Allemagne. J'étais en déprime totale et cette exposition m'a vraiment dégourdi le cerveau. J'ai acheté le gros catalogue et, en rentrant à Bruxelles, la lecture de celui-ci m'a encore plus ébloui. Se plonger dans le concept de la fête, du Moyen-Âge à nos jours, dans toute sa force transgressive, fut assez jouissif. La fête a aussi son décor, son architecture, ses codes, ses apparats, ses costumes et, souvent, son système hiérarchique bien spécifique. Toute une série de films prenant comme sujet les parcs d'attractions se sont aussi greffés à ces recherches, je pense *à Escape From Tomorrow* (USA, 2013) de Randy Moore, entièrement tourné sans autorisation à Disneyland et Disney World ou *The Amusement Park* (USA, 1073) de George A. Romero qui au départ était une commande de la communauté luthérienne pour dénoncer les violences faites aux personnes âgées. C'est comme ça que j'ai été de plus en plus excitée par l'idée de transformer l'espace du Panorama en parc d'attractions.

Cette idée s'inscrit-elle aussi dans une volonté de déjouer quelque chose qui serait de l'ordre de la domination en regard du positionnement de la structure architecturale, et ce, à la manière d'un détournement ?
Oui, certainement. Physiquement, on y est un peu en suspension, à une hauteur assez privilégiée qui domine la ville, voire même dans une position de contrôle. On se sent littéralement détaché.e par rapport à ce qu'on observe. A partir de là, on pourrait également convoquer l'effet d'une suspension dans le temps, propre aussi au *White Cube* à nouveau, ainsi que l'aura que celui-ci octroi à tout ce qui y est présenté, comme si les œuvres dépossédées de toute temporalité appartenaient déjà à la postérité. O'Doherty compare le *White Cube* aux limbes et je trouve qu'il y a un peu de cela dans l'espace du Panorama. En tout cas, c'est une donnée que j'ai exploitée dans la conception de mon projet.

C'est très différent à la Ferme du Buisson. C'est une ferme briarde traditionnelle du 18ème qui a transitionnée en une ferme industrielle, accueillant en 1889 le concours de machines agricoles de l'exposition universelle de Paris. Elle est composée de plusieurs corps et possède des charpentes hautes et massives. On s'y sent bien près du sol.
Vu la spécificité architecturale singulière des deux institutions, l'exposition va s'y déployer différemment mais avec des résonnances communes.

Marie de Gaulejac, l'une des commissaires de ton exposition, me disait également que la Ferme du Buisson est assez proche du site de Disneyland Paris.
Effectivement, c'est un hasard incroyable parce que j'avais déjà entamé mes recherches sur les parcs d'attractions quand je l'ai appris. Disneyland, situé précisément à Marne-la-Vallée, conditionne pour beaucoup l'économie de la région.

J'aimerais qu'on puisse aussi s'attarder sur le bagage théorique, livresque ou autres qui nourrissent ton travail sans que celui-ci ne soit jamais ostentatoire dans les formes que tu décides de mettre en œuvre. Néanmoins, il me semble que ces différentes sources investies participent largement à l'élaboration de la grande pertinence de tes propositions.
Alors, je n'ai absolument pas d'approche théorique en tant que telle et je lis la plupart des bouquins de manière non-linéaire. Je me ballade dans le texte et je pioche. C'est vrai que j'aime faire des recherches, me plonger dans des lectures, même carrément enquêter ou devoir voyager pour visiter un site précis par exemple. J'adore ça, mais après, je construis des liens entre les idées de manière très intuitive et je fais de nombreuses projections personnelles qui finissent par tout déformer.

Une source très importante a été le film d'Arnaud des Pallières *Disneyland, mon vieux pays natal* (France, 2001) dans lequel l'auteur superpose sa voix sur les images qu'il filme dans le parc. Il y fait, entre autres, parler les mascottes de Disney. Pluto, entouré paradoxalement d'enfants qui ne font que pleurer, vient d'entamer une action syndicale relative aux conditions de travail et notamment vis-à-vis des costumes qui ne sont pas assez chauds pour travailler l'hiver et, à contrario, pas assez aérés en été. Il rend compte des tentatives de revendications infructueuses avec la direction du parc. Dingo raconte ensuite le rêve qu'il a fait la veille. Mickey était devenu une vraie souris, qui laisse des crottes derrière elle et qui crève dans un piège parce qu'il a voulu manger un petit bout de lard, de vrai lard. Peu à peu, c'est une véritable descente aux enfers dans le paradis sombre de Disneyland auquel nous confronte ce film. Grâce à ce film, et je pense que c'est là un élément très important aussi de l'exposition, je me suis rendue compte que dans ces parcs, tout est fait pour nier la mort, pour la cacher. Les parcs d'attractions sont pensés et dessinés par des adultes et ils s'adressent aux enfants. Peut-être que ces parcs n'existent aussi que pour le plaisir subversif de l'adulte qui revit une sorte d'état euphorique premier face à la crédulité de l'enfant pour ce monde merveilleux et sécurisé où le danger et la mort n'existent pas. D'ailleurs, c'est en observant ses filles jouer à Griffith Park que Walt Disney a voulu créer un parc à thèmes qui serait un endroit 'safe' pour les familles, et, osons le dire, blanches, ou du

moins, associées aux ‘valeurs blanches’. A l’opposé de Coney Island, il souhaitait un parc clos, une alternative rassurante, loin des bouleversements politiques et sociaux de l’Amérique des années 50.

Il y a aussi la performance de Pilvi Takala *Real Snow White* (Paris, 2009). Cette performance pointe le fait que si les enfants peuvent rentrer costumés, ce n’est pas le cas des adultes. L’artiste pénètre néanmoins dans le parc en costume de Blanche-Neige et génère de suite la curiosité du public qui lui demande des autographes. Elle se prête au jeu jusqu’au moment où une personne de la sécurité l’identifie comme intruse. S’ensuit alors toute une discussion sur sa légitimité à être ainsi costumée face à la déontologie qu’implique le rôle des mascottes dans le parc. Les discussions entre l’artiste et le staff de la sécurité sont fascinantes. J’ai aussi visionné une multitude de documentaires sur les premiers parcs d’attractions aux États-Unis, les Luna Parks et, ensuite, toute l’histoire de Disney. J’ai passé en revue les différentes attractions comme le « *Carousel of Progress* » qui présente la soi-disant histoire des États-Unis mais complètement faussée, idéalisée et distordue générant une forme de nostalgie d’un monde qui n’a jamais existé.

Plusieurs ouvrages théoriques ont aussi été écrits sur le sujet comme *Performance and the Disney Theme Experience* (Macmillan, 2019) qui démontre la facilité avec laquelle le public endosse, à son insu, le rôle d’acteur·rice dans ces parcs. Le livre parle aussi de comment Disney sélectionne son public, notamment à travers son prix d’entrée mais aussi par les narrations hyper rôdées qui y sont proposées. Tout ceci est d’une violence extrême, d’autant plus que cette violence est masquée, bien dissimulée, complètement floue par rapport à l’aspect inoffensif que le monde de Disney véhicule.

C’est par rapport à tous ces points, qu’en collaboration avec mes trois curateur·rice.s, Victorine Grataloup (Directrice de Triangle-Astérides depuis 2022), Marie de Gaulejac (Curatrice et residency Manager à Triangle-Astérides) et Thomas Conchou (Directeur artistique du Centre d’Art de la Ferme du Buisson), a pris forme l’exposition *Le prix du ticket*.

D’après ce que j’ai compris dans ma discussion avec Victorine Grataloup et Marie de Gaulejac, le titre de l’exposition serait une référence directe à James Baldwin. Qu’en est-il?
Le prix du ticket est le titre d’une anthologie de James Baldwin et d’un texte, le premier, de celle-ci. Nous avons été sensibles à ce titre car il fait d’abord bien sûr référence au ticket du parc d’attractions mais aussi de l’institution, le fait de devoir payer pour son plaisir ou payer pour accéder à quelque chose. C’est aussi l’idée du ticket de voyage, le ticket gagnant, le ticket magique, associé à une promesse de bonheur. Mais, il questionne surtout, dans le sens profond de Baldwin, ce qu’on serait prêt ou pas, à sacrifier pour renoncer au privilège blanc.

La spécificité du parc que je propose, est que tout y est absolument blanc. C’est par ce trop de blanc, un blanc pesant, lourd, trop insistant que j’essaie de reconstituer l’angoisse refoulée, latente, de ces parcs d’attractions qui sont de véritables usines idéologiques. D’une manière ou d’une autre, ce trop de blanc était déjà présent dans mon exposition *Bastinado* (2019, Galerie Albert Baronian). Ce titre réfère à une pratique de torture et d’humiliation particulière, utilisée notamment en Allemagne et en Autriche sous le 3ème Reich. Il s’agissait de bastonner la plante des pieds, ce qui inflige une douleur violente là où se rejoignent les extrémités sensibles du système nerveux. Pour ne pas laisser de marques sur le corps et ne pas risquer de diminuer leur valeur marchande, ce fut aussi une pratique utilisée sur les personnes esclavagisées, parce que cette forme de torture demeurait passablement invisible. Avec la série des pieds blancs géants, les murs de la galerie se changeaient en grands pans de peau que les piercings surdimensionnés venaient soutenir, armer presque.

En quelque sorte, ce que je comprends, c’est que tes expositions se répondent ou se poursuivent de l’une à l’autre dans les formes et dans leur matérialité forte. Tout comme, ce que charrient les

contextes dans lesquels elles s'inscrivent et, spécifiquement, ici, le contexte marseillais, nourrit la manière dont tu les conçois.
C'est effectivement cela. Les deux expositions universelles de Marseille ont aussi nourri mes premières recherches en ce qu'elles m'ont donné à voir des représentations des plus excentriques d'architectures, de displays, d'idéalisation du monde, du futur, de la technologie et surtout, de l'auto-construction narrative du pays même. C'est le propre de toutes ces manifestations, de la pure fiction, de la distorsion idéologique absolue qui nie au plus haut degré aux dépends de qui elle se construit et s'enrichit.

Quelles sont les formes produites pour l'exposition ?
Dès l'entrée, l'une des pièces principales de l'exposition est un portail composé de deux portes de 7 mètres. Tout parc est spatialement défini par un enclos. Et tout parc possède donc une entrée, un portail. J'ai joué avec des éléments qu'on retrouve souvent dans les premiers Luna Parks, particulièrement, le passage qui se fait à travers une grande bouche ouverte. Ici, j'ai dessiné une lèvre supérieure et inséré des dessins dans la grille.

Ce portail, pré-ouvert sur 1 mètre et quelques, répond au gigantisme de l'espace, au côté magique des entrées de parcs d'attractions et, en même temps, rappelle une barrière, même un peu une barrière carcérale, elle est très frontale en tout cas. «*Qu'on soit d'un côté ou de l'autre de la barrière, on l'a toujours devant soi»* dit Elisabeth Lebovici en parlant de la pièce *Publyck Sculpture* (1984) de Cady Noland - cette phrase m'a beaucoup marquée.

Dans mon exposition à la New Space (*Splendeur et Décadence des Sirènes*, Liège, 2020) et à la Kunsthal de Gand (*As Sirens Rise and Fall*, 2021), j'ai été intéressée par la mise en œuvre d'une dimension participative pour le public. Les personnes pouvaient conduire elles-mêmes les voitures télé-guidées. Depuis, cette dimension me tient particulièrement à cœur. Pour *Le prix du ticket*, j'ai voulu développer des costumes et des accessoires que le public est invité à enfiler avant de passer le portail. Comme quand on va à Disneyland, les enfants mettent leurs costumes, les adultes parfois l'un ou l'autre accessoire, on joue le jeu bien que celui-ci soit joué d'avance, à l'insu du public. Donc, s'ielles le souhaitent, les visiteur·euse·s peuvent revêtir un des costumes et déambuler ainsi dans le parc de manière à ce qu'ielles puissent devenir partie intégrante de l'exposition, un peu comme une sculpture ambulante peut-être. Les costumes ont été dessinés à partir d'un répertoire de formes de poissons de la Méditerranée. Ce sont des costumes de poissons et crustacés, très beaux, qui ont été fait avec un grand soin, comme des costumes d'opéra et, par là même, je l'espère en tout cas, devraient susciter l'envie de les porter. Mais, ces costumes sont aussi des cadavres, ils sont tout blancs. Ce sont des poissons anémiques, exsangues, morts, à l'instar de la carcasse d'un animal qu'on met sur soi tel qu'évoqué par Peau d'Âne par exemple, une souillure, une souillure anoblie. Je me suis rappelée de la salle des pendus sur l'ancien site minier du Mac's où j'ai exposé en 2022 (*Cruising Bye*). C'est dans la salle des pendus que les mineurs venaient changer de vêtements. Ils les accrochaient à un panier métallique relié à une corde passant par une poulie fixée au plafond. Ils tiraient ensuite à cette corde pour lever leurs vêtements et empêcher les rats de s'y nicher. Les vêtements humides séchaient mieux de cette manière-là aussi. C'est la vision de tous ces vêtements accrochés en hauteur qui donnait l'illusion de personnes pendues au plafond, une image assez macabre. Ce système était également un outil de contrôle vu qu'on pouvait dès lors très vite identifier les ouvriers absents. J'ai retravaillé le dessin du panier/crochet pour les costumes qui renvoie en quelque sorte à l'hameçon ou à l'ancre et ces costumes-cadavres pendent ainsi du plafond selon le même procédé.

Il s'agit là du point de départ de ton exposition. Quelles sont les autres pièces importantes de ton dispositif ?
Ah, mais j'en ai déjà dévoilé beaucoup. Je ne pense pas que ce soit intéressant de faire ici l'inventaire de toutes les pièces surtout que ce qui m'intéresse particulièrement dans cette exposition, c'est

l'ambiance provoquée et ressentie dans la déambulation entre les différentes propositions. Il y a des éléments comme les costumes ou le portail que j'ai longuement développé et il y a aussi des pièces qui sont des énigmes même pour moi et qui opèrent à un autre degré d'appréhension.

Certaines pièces véhiculent la peur et la menace. Il y a aussi un environnement sonore. Les parcs d'attractions sont généralement hyper bruyants et je voulais rendre compte de cette dimension aussi. J'ai travaillé sur un répertoire de sons et de mots produits dans ce contexte, des onomatopées que je souhaitais faire repasser par la voix humaine. C'est comme ça que le projet de la composition pour chœur et choryphée s'est profilé.

J'ai demandé au compositeur belge Aldo Platteau, spécialiste du contrepoint, chef de chœur, professeur, organiste, enfin un musicien impressionnant, s'il serait d'accord de m'écrire une telle composition. Il a accepté et ce fût une collaboration prodigieuse. Je n'y connais vraiment pas grand-chose en musique mais je pressentais qu'une telle partition allait certainement être visuellement très différente des partitions classiques. Elle est écrite à la main et jalonnée d'éléments graphiques, c'est très, très beau. Nous travaillons en collaboration avec Jean-Emmanuel Jacquet, musicologue et chef de chœur au Conservatoire de Musique Pierre Barbizet à Marseille dont les choristes chanteront la composition le jour du vernissage. La pièce sera également enregistrée et mixée grâce à la collaboration du Centre national de création musicale (GMEM) à Marseille également.

Il s'agit une nouvelle fois d'un projet qui engage de nombreuses collaborations, qui invite un certain nombre de personnes à rentrer inévitablement dans le processus de travail, ne serait-ce que par les dialogues entretenus tout au long de son élaboration. Avec le recul, quel est l'expérience que tu retires d'un projet collectif tel *The After Lucy Experiment* (2011-2015) ?
Le projet *The After Lucy Experiment*, est associé pour moi à un fabuleux territoire d'expérimentations inscrit au cœur d'un collectif de femmes artistes intrépides et insolentes qui osaient le tout pour le tout à travers toutes sortes de pratiques.

Tout ce que nous avons produit était un événement, en tout cas, ça l'était pour moi. Et surtout, le moment où nous l'avons fait est dingue. Les pratiques du 'care', de la sororité, se déclarer ouvertement « féministe », défier les pratiques patriarcales et moquer le système hiérarchique des institutions et du petit milieu de l'art de l'époque, franchement, à Bruxelles, ça ne courrait pas encore les rues. On nous aimait ou on nous détestait, je trouvais ça assez cool.

Pour moi, cette expérience correspond à une période spéciale de ma vie. Notre dernière performance, commanditée pour l'ouverture officielle de l'année académique de l'École nationale supérieure des arts visuels de La Cambre, fut magistrale.

Il y a toujours quelque chose de magique quand on travaille à plusieurs personnes, on est dans un trip ensemble, accordé.e.s, on est moins pollué.e.s par les sentiments de doutes, d'approbation et c'est ce qui permet de se laisser aller aux scénarios les plus fous.

Je rebondis sur le mot scénario car j'ai cru lire quelque part que tu avais un projet de film. Peux-tu nous en révéler les linéaments car je pense que tu en es à la phase d'écriture ?
Rah oui, mais je ne suis qu'aux prémices de ce projet. Grâce à la plateforme de production et de diffusion de films d'artistes Escautville à Anvers, j'ai pu bénéficier d'une bourse à la recherche et au scénario du VAF (Fonds audiovisuel de Flandre) et je compte me remettre sur ce projet à partir d'octobre 2024. J'ai enfin compris que je ne pourrai jamais mener à bien ce scénario si je ne m'y concentre pas exclusivement pendant quelques mois. De préférence avec une personne qui m'aiderait à l'écriture et une autre qui réaliserait en même temps le storyboard. Idéalement, isolé.e.s quelque part, comme Jodorowsky pour la préparation de Dune! A voir, il n'y a pas de pression mais je sens que ça

ne pourrait être que bénéfique et excitant pour moi - après tout le travail et l'investissement que m'ont demandé ces dernières expositions - de me plonger dans quelque chose de complètement différent. Un film, c'est autre chose quand même, non ?

(1)Inside the White Cube : The Ideology of the Gallery Space, The Lapis Press, 1986

- Propos recueillis par **Noémie Wuchsa**. Aline Bouvy : « Les monstres se cachent dans la norme »
In *Mouvement*, Publié le 07/10/2024
https://www.mouvement.net/aline-bouvy-les-monstres-se-cachent-dans-la-norme
Peut-on se marrer dans un monde monochrome ?, se demande Aline Bouvy. Pour son exposition *Le prix du ticket*, la Ferme du Buisson accueille un jardin aux sculptures polymorphes, à traverser en costume d'animal aquatique. La plasticienne belgo-luxembourgeoise, qui représentera le Luxembourg à la Biennale de Venise en 2026, invite à remettre en cause nos loisirs et les conditionnements qu'ils révèlent.

Quel est donc ce prix à payer, en référence au titre de votre exposition ?
Ce titre a plusieurs niveaux de lecture. D'abord, il résonne avec l'idée de classe sociale : le prix d'entrée d'un parc est parfois très élevé, et coûte à certain·es plus qu'à d'autres. Une sélection s'opère d'emblée au sein du public. Une dimension sacrificielle s'y ajoute : qu'est-on prêt·e à payer pour son plaisir, et pour rendre sa présence légitime dans cet espace ? La formule est tirée d'un essai de l'auteur américain James Baldwin, qui lui donne encore un autre sens : « *Qu'est-ce que vous, en tant que Blancs, êtes prêts à sacrifier pour vos privilèges ?* »

Une fois à l'intérieur, qu'est-ce que l'espace invite ou n'invite pas à faire ?
L'exposition-attraction peut se voir comme un espace public, mais celui-ci est en réalité privatisé et réglementé. Il faut trouver des stratagèmes pour le subvertir. D'où le système déambulatoire, que j'ai mis en œuvre à la Ferme du Buisson. En 2022, mon exposition *Cruising Bye* au Musée des arts contemporains du Grand-Hornu en Belgique comprenait un grand couloir pensé comme une zone de cruising. On y faisait une double-rencontre : d'abord entre visiteur·euses, puis avec les œuvres murales. Cette fois-ci, la plupart de mes travaux sont disposés au centre des trois pièces et le public est invité à porter un costume pour prolonger le mouvement, l'activité.

Quel souvenir gardez-vous des parcs d'attraction, enfant ?
J'y suis très peu allée, deux fois grand maximum. J'en ai visités davantage à l'âge adulte pour analyser ce qui s'y passe. La Ferme du Buisson se trouve à Noisiel, près de Disneyland Paris. Je suis donc arrivée de Bruxelles par la gare de Marne-la-Vallée. Dès la station de RER, tu vois le parc et tu peux te balader dans une zone intermédiaire sans payer l'entrée. À peine arrivé, tu entends la musique dans les haut-parleurs et dans les magasins. Tu te sens heureux, ou tu fais comme si.

Il y a quelque mois, *Le prix du ticket* était exposé à la Friche la Belle de Mai à Marseille. Entre-temps, deux nouvelles sculptures se sont ajoutées et habillent les recoins de cet espace.
Ces deux figures, ce sont des copies que j'ai fait faire de mon corps. Elles font exactement 64 % de ma taille réelle ! C'est une femme qui réalise des scans pour futures mamans qui me les a faites. Dans l'exposition, ces sculptures nous surveillent. Leurs poses de statue ne les mettent pas en valeur mais provoquent plutôt le malaise. Elles existent sous le titre *Clown, Servant or Enemy*. C'est d'abord une référence à la position de l'artiste qui se doit d'amuser constamment la galerie, de faire ressentir, de divertir. Ensuite, dans un rapport plus mercantile, c'est une personne qui doit servir l'industrie. Enfin, « ennemi », parce que l'artiste joue toujours au traître.

Tout est blanc dans ce parc d'attraction. Pourquoi la monochromie ?
J'ai du mal avec la couleur. Je ne sais pas comment la choisir. C'est une donnée dont je préfère me passer. Ou peut-être qu'elle a tellement d'importance pour moi qu'elle ne peut pas se plaquer aussi facilement sur des œuvres. Au-delà de cela, je voulais travailler sur ces espaces sans couleur auxquels nous sommes quotidiennement confronté·es. Les espaces d'exposition en sont un bon exemple : à Marseille, la vue panoramique et ultra claire dans laquelle la salle baignait renforçait cette supposée « neutralité » du blanc, et posait, par extension, la question du rapport à la blanchité. Quant aux costumes, les colorer les aurait juste rendus beaux ou bien faits. Alors qu'en blanc, ce sont comme des secondes peaux.



Aline Bouvy, *Shrouds of grief*, *Oh, won't you lay down with me ?*, *Krypt* et *Omphaloskepsis*, 2024, courtesy de l'artiste, vue de l'exposition *Le prix du ticket*, La Ferme du Buisson, 2024, © photo Émile Ouroumov

Cette immense tête qui domine l'espace, est-elle monstrueuse ?
J'avais imaginé une sculpture anthropomorphe, de la tête aux pieds, dans laquelle on pouvait rentrer. Mais une tête, c'était déjà assez. Dans l'idée, je voulais un détail inquiétant, comme un regard immense, ou des ongles monumentaux. En pratique, j'ai produit une forme de vingt centimètres de haut, en terre. Faire du modelage, c'est de l'écriture automatique. La forme souhaitée au départ peut devenir un crâne, des fesses. C'est un cadavre exquis ambulant. Mais cette monstruosité d'apparence est à nuancer. N'est-ce pas la normativité qui est monstrueuse ? Plus que dans leur aspect visuel, c'est dans ce que ces pièces provoquent, dans leur rapport au public, qu'elles sont monstrueuses. Ce serait trop facile de faire des monstres et de dire « c'est monstrueux ». Les monstres se cachent dans la norme.

Quelle place occupe l'humour dans ce récit plastique ?
Il y a une grande différence entre humour et ironie. L'ironie c'est rire ou se moquer de quelque chose de convenu, en groupe. L'humour à quelque chose de spontané. Et bien sûr, je préfère l'humour à l'ironie. Dans une œuvre, l'humour se manifeste par la convocation de formes contraires. Par exemple, les barreaux du portail monumental, pour entrer dans l'espace, produisent un sentiment carcéral. Mais on peut malgré tout y entrer ou en sortir. La larme géante, en bas à droite de ce portail, n'a pas de barrière : c'est un espace vide, ouvert. Elle crée donc un passage suffisant pour s'infiltrer à l'intérieur. Ou pour s'enfuir.

- Entretien mené par **Florian Gaité**, « Same old Luna Parc Blues » in *L'art même* n°94 4ème quadrimestre 2024, pg 27-29
https://www.calameo.com/books/006573198c7839db63968

Première exposition monographique dans une institution française, co-produite par Triangle-Astérides à Marseille et La Ferme du Buisson à Noisiel, Le Prix du Ticket d'ALINE BOUVY (1974; vit et travaille entre la Belgique et le Luxembourg) problématise avec élégance, acuité et humour la construction de nos régimes visuels. Dans un décor de fête foraine aussi immaculé qu'exsangue, la plasticienne démasque les idéologies latentes qui fondent la possibilité de jouir du spectacle contemporain. Entre histoire des formes carnavalesques, anthropologie du visuel et psychanalyse des affects, sa critique interroge les ressorts d'une joie coupable à voir : qui ou que sacrifie-t-on sur l'autel de nos divertissements ? Nos droits de regard sont-ils aussi des endroits coupables ? Rencontre.

L'art même *: Le projet mobilise la sémiotique des foires, des Rites foraines el, en creux, des expositions universelles et coloniales, qui font écho à l'architecture et à l'histoire des lieux. Pouvez-vous les recontextualiser ?*
Aline Bouvy : C'est un challenge d'avoir dû penser un même projet pour deux espaces, d'autant que ma manière de travailler est précisément de m'attacher au contexte, à des éléments visuels ou architecturaux spécifiques aux lieux. L'espace de la Friche à Marseille est une boîte blanche posée comme un vaisseau spatial au-dessus d'une ancienne usine, avec une baie vitrée qui offre un regard surplombant sur la ville. Sa position dominante et son aspect blanc immaculé m'ont renvoyée aux thèses de Brian O'Doherty sur le *white cube* comme espace idéal [2], qui m'ont elles-mêmes menée à l'image du parc d'attractions comme fabrique d'idéologies. A partir de là, le récit s'est construit. J'ai mis en perspective le parc, le musée, les foires et les expositions universelles ou coloniales, dont certaines ont eu lieu à Marseille[3], qui tous sont des lieux de regard et de visibilité extrêmement hiérarchisés. Je compte aussi sur les heureux hasards. Il se trouve que La Ferme du Buisson est installée près de Disneyland et qu'elle a aussi été la propriété des Menier, une famille issue de la pharmacopée reconvertie en confiseurs du fait du succès des enrobages en chocolat qui recouvraient leurs pilules. Je fais confiance à mon intuition comme à ces échos qui se dessinent peu à peu.

AM: *L'exposition s'ouvre sur un vestibule aux allures de salle des pendus ou de chambre froide de boucher, Shrouds of grief (Linceuls de chagrin), dans lequel vous proposez au public de revêtir des costumes de créatures marines. Pourquoi renvoyer d'emblée le parc d'attractions à la pulsion de mort ?*
AB: Je suis partie du fait que, dans ces parcs, on peut se déguiser comme ses héros, mettre la robe de Blanche-Neige ou enfiler les oreilles de Mickey. Je me suis associée à Carmel Peritore pour en faire des costumes élégants, ornementés, que le public ait envie de porter, car je désirais fortement l'inviter à jouer un rôle. Comme le panorama permet de voir un petit bout de la Méditerranée, j'ai joué avec les populations marines, même si, effectivement, on a moins affaire à des poissons et des crustacés qu'à leurs cadavres. Les spectateur-rice-s habitent des peaux blanches d'animaux anémiques, parce que morts, à la manière de Peau d'âne. Le titre, le système de pendaison et le crochet, qui peut être vu comme un hameçon, ne laissent pas de doute quant à cet aspect morbide. Que vous parliez de pulsion de mort me renvoie au film d'Arnaud des Pallières, *Disneyland, mon vieux pays natal*, exerçant une grande influence sur cette exposition, dans lequel on voit combien ces parcs entretiennent l'illusion que la mort n'existe pas [4], que tout n'y est que manifestation de vie, même si, pour finir, on y voit plus d'enfants pleurer que rire. Cette analyse m'a beaucoup frappée.

AM: *Cette entrée en matière donne l'impression d'une dystopie à l'image du* Park *décrit par Bruce Bégout dans son roman éponyme. Il faut d'ailleurs franchir un portail entrouvert (*Portal-Darkness calls your name*) dont on ne sait pas s'il est une invitation à entrer dans la fête ou l'annonce d'une malédiction : ce parc serait-il un piège ?*

AB: L'entrée des parcs est un élément architectural et symbolique fondamental : il signe la promesse du bonheur à venir. Son design est ici inspiré des entrées de Luna Park américains, ces grandes bouches dont je n'ai gardé que la lèvre. Je voulais donner à ce portail un côté carcéral, métallique et angulaire, épais et froid, qu'on puisse en tenir les barreaux des deux mains pour regarder au travers. Un parc, ça reste un espace clos, fermé, protégé, une espèce de forteresse avec des fils barbelés et des clôtures en bois, renforcé ici par le côté panoptique de la baie vitrée ou par la salle des pendus qui est aussi un système de contrôles. Même si ses 14 mètres impressionnent, même s'il est entrouvert, il invite quand même à entrer. On retrouve cette logique du seuil dans toute l'exposition : on entre, on sort (de la crypte, de la cabine, des costumes), on se tient sur des interfaces (la baie, le portail).

AM: *Ce qui frappe, c'est l'omniprésence du blanc, inhabituel pour un décor de fête, un blanc "presque trop blanc" dites-vous, qui finit par mettre mal à l'aise. Qu'entendez-vous par là ?*
AB: Je n'ai pas commencé à travailler en me disant que j'allais faire une exposition toute blanche, il s'agit d'une construction qui s'est faite petit à petit, qui commence avec l'histoire du *white cube* en tant qu'entité idéologique : comment est-on encore conditionné-e-s par cette manière d'exposer ? Avec ce projet, j'ai pris conscience que c'est un élément avec lequel je joue souvent dans mon travail, notamment parce que j'utilise de la jesmonite, un matériau originellement blanc que je ne modifie pas. Ici, j'ai surenchéri avec les costumes. Le blanc devient alors effectivement trop blanc parce qu'il est omniprésent, à un tel point que ça en devient oppressant, d'autant que la lumière artificielle le sature encore davantage. Le soir du vernissage, ça m'a fait un peu peur.

AM : *Le titre fait aussi référence à un recueil de James Baldwin, et donc en creux à la color-blindness* [6]*…*
AB : Oui, mais mon travail n'est pas directement politique au sens de produire des formes à partir de discours ou de concepts qui le sont. Ce titre, qui était presque trop beau, est venu plus tard, en discutant avec Thomas, Marie et Victorine [7]. Il englobe tout: le ticket gagnant, la monétisation, le sacrifice. Il n'y a qu'à voir combien le ticket d'un parc d'attractions est aujourd'hui un moyen de sélection sociale, tant il est onéreux et prohibitif. Avec la blanchité, évoquée en creux avec Baldwin, c'est le sacrifice du privilège blanc qui est aussi questionné : qui a droit de regard et à quel prix ? Qui, parmi nous, est prêt-e à renoncer à ses privilèges ?

AM *: Il est désormais fréquent de souligner que ce sont les artistes ou les publics qui sont trop blancs et blanches. Il y a là une sorte d'effet miroir avec ces œuvres qui me renvoie à* Négative Hallucination*, une cabine sans tain dans laquelle l'on disparaît, devient voyeur, expérimente son plaisir coupable à voir, comme dans un* peep-show*. Comment s'articulent ici pulsion scopique et visibilité ?*
AB : La cabine offre une possibilité de devenir invisible. Au départ, je voulais proposer aux personnes qui endossent un costume de pouvoir s'admirer dans un miroir derrière lequel quelqu'un peut vous observer ou vous tirer la langue. J'y ai ajouté une boîte à mouchoirs pour faire appel aux sécrétions corporelles, un geste certainement influencé par un projet que j'ai mené sur les toilettes publiques [8], ces espaces qui ont été détournés pour des usages sexuels ou pendant la résistance. Ce sont des endroits où l'on peut se dérober au regard, donc à l'autorité. La vision est aussi mise à mal par des effets déformants. La cabine fonctionne alors sur le principe du Palais des glaces : depuis l'intérieur, on a l'impression que le sol disparaît et que les pilules et les jetons qui le jonchent ressortent d'autant plus fort, ou au contraire s'évanouissent si l'on projette son ombre sur eux. C'est quasiment hallucinogène.

AM *: Les pilules au sol appuient cette esthétique clinique, aseptisée, qui entre en tension avec quelque chose de plus sale : vous proposez de pénétrer dans* Krypt *par un anus, pour entendre une chorale de cris d'effroi et de jouissance, quand dans* Omphaloskepsis *vous associez la maquette d'un fastfood White Castle au système digestif* [9] *et à un local à poubelle. Peut-on y voir une critique de l'hygiénisme de nos sociétés et un appel à assumer notre corps intérieur ?*

AB : Je vois en effet le corps comme un système ouvert et fluctuant, en perpétuel mouvement, au sens où quand on retient, ça coince, et c'est la constipation. J'aime l'idée d'un système où tout circule, où le même canal relie l'anus à la bouche, ce qu'on dit à ce qu'on digère. On peut dès lors évaluer autrement la manière dont on est conditionné-e-s à distinguer le propre du sale. Ce schéma est récurrent dans mon travail mais sans provocation. Je m'intéresse au sale au sens large, à l'anal, au viscéral, à l'excrémentiel comme à la peur de l'autre, il y a une résonance entre tout ça.

AM : *Le stade anal, c'est aussi l'âge où l'enfant apprend l'ambiguïté, celle qu'on expérimente dans les parcs d'attractions, où se mêlent joie et peur. Cette ambivalence laisse-t-elle une marge de liberté plus importante au public ?*
AB : L'exposition permet d'éprouver à la fois le rire et la cruauté, la séduction et le malaise, l'orgasme et l'effroi, l'appétit et le dégoût, etc. Cela dit, même s'il est certain que je ne veux pas être autoritaire et fixer les choses, je ne crois pas à l'adage qui voudrait que chacun-e puisse y voir ce qu'il ou elle veut. Disons qu'il y a dans mes expositions une envie de donner sans être dans la rétention. On peut donc y faire beaucoup d'expériences différentes, de la plus ludique à la plus angoissée, et passer de l'une à l'autre dans la même visite. Sa durée joue en ce sens un rôle prépondérant : tout est là pour qui y passe du temps.

AM : *L'ambivalence me renvoie aussi à la notion de "jouissance" ou de "plus-que-jouir" en psychanalyse, ce mélange de plaisir et de déplaisir qu'on ressent dans les chatouilles ou sur des montagnes russes, qui est aussi l'affect du monde contemporain, marqué par la surconsommation, la pornographie ou les addictions. Votre exposition, qui en réunit tous les signes (drogue, sexe, jeux), est-elle un paysage de jouissance ?*
AB : Certainement. En repensant à mon travail, je me dis qu'il y a aussi quelque chose de l'ordre de la jouissance visuelle, d'un "surplus" qui est entre le rejet et la fascination. Parfois je me dis que j'en fais peut-être trop, mais en même temps, je perçois cette exagération, si c'en est une, comme un moyen de donner forme à une dramaturgie théâtrale ou cinématographique. Celle-ci touche à quelque chose de l'ordre du psychologique, je réemploie quelque part un outil de la psychanalyse, une façon de "mettre en scène" la vie psychique en dehors de toute matérialité. L'espace de l'exposition peut très bien devenir imaginaire, symbolique, et se détacher complètement de sa réalité géographique ou historique.

AM : *A Noisiel, vous ajoutez à la proposition des sculptures-autoportraits dans lesquelles vous apparaissez nue, dans des positions bouffonnes, qui ne sont pas sans rappeler l'immense tête grimaçante de* Krypt*: quel est le rôle du grotesque dans votre travail ?*
AB : Pour le visage de Krypt, je me suis basée sur les représentations stéréotypées de monstres de films d'horreur ou de personnages qui habitent les trains fantômes. Je me suis constitué une sorte de librairie de signes et de regards pour identifier les traits d'un visage qui incarnerait la peur et l'autorité, le mal absolu. Pour les sculptures, je voulais introduire des sortes de personnages symboliques dans ce parc, des gnomes qui donneraient une dimension plus malicieuse à l'ensemble. Elles prennent la forme de mon corps scanné dans des positions malaisantes puis imprimé en 3D à la taille d'un enfant. Cette dimension appliquée au corps d'une femme de 50 ans crée quelque chose de dissonant et de très étrange. Le vocabulaire du grotesque m'intéresse fortement parce que j'y vois un moyen de contrarier les normes esthétiques et de renverser les positions. C'est une esthétique très *borderline* donc plus "ouverte".

AM : *Leur titre, emprunté au poète Roque Dalton dans* Stories and Poems from a Class Struggle*, parle de l'exploitation capitaliste de l'art. Le ridicule est-il alors également émancipateur ?*
AB: Ici, je me présente comme l'amuseuse de galerie, à la fois clown, serviteuse et ennemie de la bourgeoisie qui la fait vivre. Artiste est une position particulière parce qu'on a toujours un pied dans les trois. Le fait de l'assumer en me ridiculisant est un moyen critique de recouvrer ma liberté. Il y a aussi dans cette mise en scène une façon de me rendre vulnérable, de me mettre au même niveau que

le public à qui je propose d'enfiler les costumes. En me mettant à nu, je rends l'ensemble plus égalitaire.

2 Brian O'Doherty, Inside the White Cube: The Ideology of the Gallery Space, (1976), Berkeley and Los Angeles, University of California Press, 1999.
3 En 1906 et 1922.
4 On peut y voir aussi une image de la stratégie du "thanatocapitalisme dont parle Byung-Chul Han (*Thanatocapitalisme. Essais et entretiens*, Paris, PUF, 2021), se fondant sur les analyses de Bernard Maris dans son article "Capitalisme et pulsion de mort": le capitalisme instrumentalise le refoulement de la mort pour faire croire à la possibilité d'une croissance infinie.
5 Au moyen duquel on pouvait vérifier si les mineurs étaient venus ou non travailler.
6 Concept issu des *critical white studies*, il désigne la cécité à la différence de couleur de peau et à l'hégémonie de la blanchité, faussement perçue comme neutre et "universelle".
7 Thomas Conchou, directeur de La ferme du Buisson, Victorine Grataloup, directrice de Triangle-Astérides et Marie de Gaulejac, alors responsable du programme d'expositions et de résidences à Triangle-Astérides, tous trois assurant le commissariat de l'exposition.
8 *Fontaine, je ne boirai pas de ton eau.*
9 Le titre *Omphaloskepsis* vient du grec ancien ομφαλός, omphalos, "nombril et ψυχή, psychè, "âme".
10 Selon Freud, l'enfant fait l'expérience que se retenir est à la fois un soulagement et une douleur, qu'expulser c'est se purifier et perdre quelque chose.

(29/11-21/12/2024) Bruxelles, KXX – Überchannel. **Barbara numérique**



Une exposition organisée par Emmanuel Lambion, Bn PROJECTS, pour KXX – Überchannel.
* Boerman Doris, Bouvy Aline, Buchy Marc, Carano Alessandro, Mabesoone Natasja, Mathieu Céline, Morlon Willie, Stöckle Félix.

- Texte de présentation :
Cette exposition est la deuxième d' Überchannel , la programmation organisée par Bn PROJECTS @ KXX, dans un appartement subtilement remodelé par l'architecte Yannick Vergnaud.
Ce nouveau lieu de projets artistiques et de résidences est situé au 20e étage d'un immeuble emblématique du développement urbain bruxellois de la seconde moitié du XXe siècle.
KXX surplombe le Canal et le Centre Pompidou et offre un panorama inégalé sur la capitale européenne et belge.

- **Lætitia Paviani**, « Aline Bouvy, Artiste multidisciplinaire luxembourgeois » in *AWARE-Art* Paris / Conscient, 2024
Une biographie réalisée dans le cadre du programme +1 . © Archives des femmes artistes, recherche et expositions, 2024 https://awarewomenartists.com/en/artiste/aline-bouvy/

Aline Bouvy déclare ne pas avoir de médium de prédilection. Pourtant, à propos de son travail, elle et d'autres ont remarqué : *l'exposition devient médium, le corps devient médium* . C'est sans doute un sujet qui l'intéresse depuis l'enfance.
A. Bouvy n'a pas grandi entourée de livres, mais elle a eu deux grands-mères femmes de ménage. L'une emmenait l'enfant travailler à ses tâches ménagères, dans d'immenses demeures aux allures de décors de cinéma, tout en blanc, chrome et verre fumé, avec des cendriers partout et des œuvres d'art à côté. L'autre grand-mère l'incitait à créer des costumes DIY, mettant en scène son propre corps, à la gouache sur de vieux tissus. Presque tout y était. Mais c'est dans une bibliothèque, par un autre amour, celui d'un jeune amoureux, qu'elle a finalement découvert l'art contemporain, le « vrai » art, et les sculptures de Bruce Nauman. C'était ça. C'est ça que je veux faire, se dit-elle.
Entre 1995 et 1999, A. Bouvy a étudié à l'ERG de Bruxelles, puis à l'Académie Jan van Eyck de Maastricht de 1999 à 2001. Elle a ensuite déménagé à Berlin, puis à Londres, avant de revenir à Bruxelles. Entre 2000 et 2013, elle a collaboré avec John Gillis (né en 1974) et a cofondé le collectif féministe The After Lucy Experiment.
Toutes ces découvertes et ces « premières fois » ont stimulé le développement d'une pratique complexe, critique et ironique, faisant de l'œuvre d'A. Bouvy un outil très personnel pour questionner simultanément les corps, les espaces et les normes, toujours *« sur le fil »* , comme elle le dit. Si elle penche d'un côté ou de l'autre, c'est peut-être davantage en raison de ce que le public projette sur elle qu'autre chose.
Dans chacun de ses projets, un récit se déploie, A. Bouvy reliant et relisant sources et archives avec un regard féministe et non hiérarchique. Liens, relectures, plaisir de bousculer les conventions : tout cela constitue une part importante du travail préparatoire. Parfois, les œuvres elles-mêmes sont le fruit d'une collaboration avec d'autres corpus. Des éléments créés pour un contexte donné peuvent être réarticulés dans un nouveau récit.
En 2022, elle a présenté son exposition *« Cruising Bye »* au Musée des Arts Contemporains du Grand-Hornu. Des murs percés de piercings et des policiers nus flirtaient en bas-relief, entourés de chiens errants tout aussi excités qu'eux. Elle a ainsi remporté le prix de l'exposition la plus remarquable décerné par l' Association Internationale des Critiques d'Art (AICA).
À Marseille en 2024, elle a investi l'espace du Triangle-Astérides d'une neutralité blanche anxiogène, presque trop blanche, signal quant à son propre coût, pour son exposition *Le prix du ticket* . À New York, à la Someday Gallery, elle a mis en scène l'exposition *Servant, clown or enemy* , dans laquelle elle a exposé au monde du cirque une reproduction blanche de son propre corps, qui, bien que nu, vulnérable et à échelle réduite – la taille d'un enfant ou d'un chien – semble prêt à mordre.
A. Bouvy affirme n'avoir aucun *médium* de prédilection , mais peut-être privilégie-t-elle les nuances. *Le médium* est, bien sûr, le matériau et les outils choisis par l'artiste, mais il est aussi le centre, le neutre et sa fiction, les parties blanches ou vides de la conservation. Il est la substance, entre épaississement et dilution. Une voix entre le grave et l'aigu. C'est une personne, à la fois centrale et intermédiaire, en communication avec ce qui n'est presque plus de ce monde. Ou peut-être le médium est-il le majeur levé, levé par exaspération, colère ou rire. L'artiste nous fait-il un doigt d'honneur ? Non… Compris !

2025

(23/01-23/02/2025) Bruxelles, Galerie Stems. **La Galerie Zotto présente : Pâte-à-Sel Bruxelles**





* Arrouy Chloé, Barbaut Léo-Paul, Bay Anastasia, Bijl Guillaume, Blandet Théophile, Bonnet Pauline, Boudet Julien, Bouvy Aline, Bowmann Deborah, Caillaud Quentin, Croes Eric, d'Ansembourg Antoinette, De Clerck Marlies, de Brouwer Timothée, Djojo Aryo Toh, Emine Raphaël, Estève Lionel, Eubelen Arnaud, Fouqueray Igor, Gilon Naomi, Grillet Justine, Guilleman Béatrice, Haddad Eyal, Hallégouët Elen, Hauchecorne Maximilien, Jadot Lionel, Jadot Joséphine, Janisset Jean-Baptiste, Joulin Eléonore, Lacoste Elissa, Laprat Florence, Lechien Harold, Librizzi Marc, Luccioni Léo, Maquet Dylan, Mary Xavier, Medjeber Lilia, :mentalKLINIK, Messina Giulia, Morlon Willie, Moulinard Antoine, Mu Mathias, Palazzi Mathias & Martin Valentine, Pagin Jacopo, Park Yemo, Peeters Daan, Pernisco Nelson, Pischedda Emilie, Platéus Frédéric, Poplineau Clément, Roekens Senne, Schimmel Janne & Parys Helena, Siri-Renard Paola, Sihvonen Eetu, Smits Tommy, Stolarcyck Nicolas, Terlinden Christophe, Tschiember Morgane, Van Der Borght Bjornus, Van Looveren Stef, Verheylesonne Simon, Volkaert Tom, Wathieu Walter, Zacchi Romain.

- Galerie Zotto. Texte de présentation :
Dans un monde où l'art se sent souvent contraint par les exigences du marché, Pâte à Sel Bruxelles

propose une alternative, en partant des matériaux les plus communs - farine, eau et sel - pour en souligner la portée symbolique.
La Stems Gallery se transforme en un espace de réflexion, où l'ordinaire devient une forme de résistance et une critique des valeurs qui dominent notre société contemporaine. Après Cendar Brussels, présentée lors d'Art Brussels 2022 - une exposition transgressive où le cendrier, objet banal, était réimaginé en tant que sculpture et happening - ce nouveau projet continue d'explorer la réintroduction de l'ordinaire dans l'espace artistique, et maintenant, commercial. Du 23 janvier au 23 février 2025, la Stems Gallery devient un lieu où la matière et la pensée critique se rencontrent, nous invitant à reconsidérer l'importance de ce qui semble trivial.
De la farine, de l'eau et du sel.
Trois éléments apparemment banals, d'une simplicité désarmante, se transforment en support de création et de réflexion. La pâte à sel, modeste et universelle, rappelle les premiers gestes créatifs de l'enfance et incarne une intimité partagée. Transposée dans un contexte professionnel, cette pratique, typiquement associée à l'art amateur, invite inévitablement à un second niveau d'interprétation. Elle révèle une œuvre rendue précieuse par sa vulnérabilité, naviguant entre une réminiscence du passé et une douce critique des tensions présentes.
L'éphémérité de ces sculptures évoque la fragilité de notre époque, où l'abondance apparente ne cache que temporairement l'impermanence de nos systèmes. En détournant ces composants de leur fonction nourricière, la pâte à sel questionne l'équilibre précaire entre les besoins immédiats et la culture, souvent réduite à une marchandise dans un monde où l'instabilité est systémique. En tant que médium humble, la pâte à sel fait écho à certains concepts artistiques du passé, notamment ceux de l'Arte Povera, où les objets, réduits à leur substance la plus pure, étaient porteurs d'un message puissant. Ce mouvement valorisait, entre autres, les matériaux « pauvres » pour contester les excès d'une société consumériste. De la même manière, la pâte à sel, à la fois simple et familière, devient le reflet des transformations économiques et sociales qui redéfinissent sans cesse notre rapport à l'essentiel. Dans un monde où même l'ordinaire devient incertain, elle soulève des questions critiques sur nos perceptions du besoin et des objets culturels.
Dans une galerie commerciale, ce matériau prend une résonance unique. L'art, souvent confiné dans des limites spéculatives, se libère ici des cadres établis. L'espace se transforme en un environnement domestique et familier, où le quotidien supplante le précieux et où chaque œuvre témoigne d'une émancipation des normes économiques.

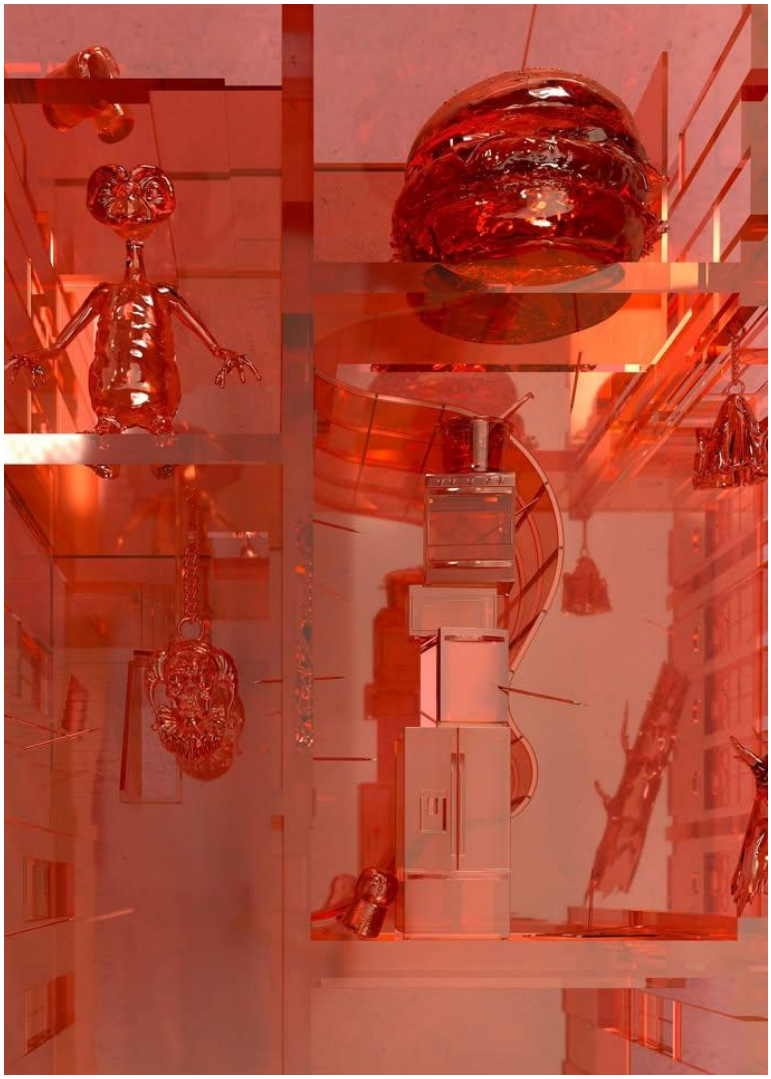
(04/04-31/12/2025) Vilnius / LT, Sapieha Palace. **Breaking the Joints.**
* Curateurs : Post Brothers, Edgaras Gerasimovičius

* Adomaitytė Gabrielė, Atkins Ed, Arnold Martin, Biocca Catherine, Bouvy Aline, Doupé Barry, Frederiksen Peter, Kar Özgür, Kowalski Tomasz, Laric Oliver, Muslimova Ebecho, Naveau Nadia, Polska Agnieszka, Ruscica Jani, Sadowski Mateusz, Simmons Gary, Timofeev Viktor, Triantafyllidis Theo.

- Texte de présentation :
Breaking the Joints" est une exposition collective et un programme d'événements qui examinent le statut du corps dans l'histoire de l'animation, en développant les concepts essentiels des dessins animés, tout en examinant ce que ces modes de construction du monde peuvent nous dire sur notre monde d'aujourd'hui.
Dans les années 1930, les animateurs étaient confrontés à un problème : le style de rendu des corps en mouvement à l'aide de tuyaux en caoutchouc était trop fluide, abstrait et sans structure physique, tandis que la rotoscopie - la pratique consistant à tracer sur des séquences d'action en direct - donnait lieu à des mouvements mécaniques rigides et dépourvus de vitalité. L'animateur de Disney et militant

des droits du travail Art Babbitt a trouvé une solution : pour donner de la force, de la souplesse et de la crédibilité aux corps animés, il faut successivement « casser leurs articulations ». En effet, ils ont découvert que pour donner aux personnages de la chair et des os, de la solidité et du poids, il fallait défigurer leur anatomie. Cette méthode suggère une certaine violence et un traumatisme au cœur de l'univers du dessin animé, mais aussi une souplesse et une plasticité du corps et de la matière elle-même, démontrant un principe contre-intuitif selon lequel le réalisme animé nécessite une flexion des lois physiques.
Autrefois reléguée à la périphérie en tant que forme d'art populaire pour le divertissement des enfants, l'animation est devenue partie intégrante de toute production médiatique, un code à travers lequel toutes les images et constructions sont composées. Parallèlement, les chercheurs de toutes les disciplines se tournent de plus en plus vers l'animation pour examiner non seulement les transmutations sociales et physiques de notre société et de nos médias, mais aussi pour reconsidérer les objets et les relations matérielles à travers une compréhension renouvelée et spéculative des principes animistes, agentiques et vitalistes. En tant que telle, l'animation n'est pas simplement une pratique historique spécifique de techniques et de conventions pour les images en mouvement, mais peut être considérée comme une épistémologie, un mode de compréhension et de relation, qui offre de nouvelles possibilités de critique sociopolitique, culturelle et écologique et de transformation incarnée. Avec un clin d'œil à l'ancienne utilisation du palais Sapieha comme hôpital militaire et clinique ophtalmologique, « Breaking the Joints » explore la fusion de l'optique et de l'anatomie dans l'animation et considère les héritages de la défiguration et de la manipulation du corps. Dans leurs œuvres, les artistes exposés s'inspirent des tropes et des techniques de l'animation et les déploient de manière critique pour aborder les angoisses corporelles et les relations matérielles, les médias et les traumatismes. Plus qu'une simple « illusion de vie », l'animation est en fait un pacte étrange avec la mort, occupant un intervalle entre l'émergence et la dissolution de la forme. Au cœur de tout cela se trouve une narration du corps caricatural, qui sert souvent aux artistes de figure pour l'étranger, l'objectivé, l'inhumain, l'anormal, le blessé, le mannequin, le gaffeur. Écrasé et étiré, contorsionné et fragmenté, le corps élastique et abstrait de la bande dessinée fonctionne pour de nombreux artistes comme un modèle de malléabilité illimitée, de liberté et de transgression des contraintes biologiques, des hiérarchies et des normes sociales face aux absurdités de la réalité. L'exposition examine une tension au cœur de l'animation : entre l'animation en tant que récit de libération, de métamorphose et de transformation, et l'animation en tant que discipline cyclique et mécanisée du corps, pleine de violence et de gags doux-amers.

(21/05-12/10/2025) Luxembourg / LU, Casino – Forum d'art Contemporain. Bouvy Aline. Hot Flashes.



* Commissaire : Stilbé Schroeder

Merci Ateliers Arseni, Ravit Bechor, Bureau Des Solutions, Léo Cohen, Francesca Krol, Louis Lallier, Ívar Ölmu, Antoine Rocca.

** Performance sonore au vernissage : « Cherub Dub » de Clyde Arcalis & Gouren (20-25 min)
Basé à Bruxelles, le groupe Clyde Arcalis & Gouren propose une activation singulière d'une des œuvres dans l'exposition d'Aline Bouvy, réalisée à l'aide de jouets musicaux.

- Texte de présentation :
L'exposition individuelle « Hot Flashes » d'Aline Bouvy explore le passage de l'enfance à l'âge adulte, cette période qui forge la construction et le développement de tout individu. L'exposition porte un regard critique sur les étapes de nos vies – constamment sous l'influence, prises dans le carcan de convictions éducatives, sociales, morales, familiales et politiques, soumises aux regards des autres et à une liberté toute relative.
En jouant sur des effets d'optique et sur l'exploration perceptive, « Hot Flashes » s'intéresse aux questions d'échelle et de perspective. Des œuvres inédites, conçues spécifiquement pour l'exposition, engagent une réflexion sur la manière dont notre perception agit sur notre rapport au corps et à l'espace.

- **Marianne Derrien.** « Aline Bouvy, exposition personnelle : Bouffées de chaleur »
https://alinebouvy.com/exhibitions/hot-flashes
« C'est moi ou il fait chaud ici ? » Dès l'entrée dans l'exposition, le cadre de Bouffées de Chaleur est posé : un monde dans un monde, à la fois minuscule et immense. Un bouleversement intérieur se prépare. À plusieurs endroits, à plusieurs niveaux, quelque chose manque ou dysfonctionne, mais la structure entière semble écrite. Si notre conception de l'ordre et du désordre, du propre et du sale, de l'habileté et de la maladresse, du bien et du mal fait est ici perturbée, elle se transformera progressivement en une introspection pleine de surprises. L'artiste belgo-luxembourgeoise Aline Bouvy identifie constamment les frontières entre nos corps, nos espaces et nos normes, utilisant jeux de mots, changements d'échelle et distorsions visuelles pour nous faire réfléchir à notre participation volontaire, parfois même aveugle, à un ordre social donné. Ses œuvres prolifiques, protéiformes, parfois dérangeantes, puisent dans l'imagerie de la culture populaire, tandis que leur forte charge

sensorielle est liée à l'identité dans ses dimensions latentes et sexuelles, mais aussi domestiques, intimes et politiques.



L'exposition s'ouvre sur une grande fresque murale représentant un monde pop coloré peuplé de poupées. Entre imaginaire, symbolique et réel, cette scène édulcorée résulte de l'agrandissement d'une image de figurines jusqu'à leur donner une étrangeté saisissante. Puis, petit à petit, tout se déploie dans un double voyage visuel, à la fois séduisant et repoussant, drôle et effrayant, où sujet et objet se confondent. Cet aller-retour entre une imagerie triviale et une proposition formelle si codifiée est caractéristique des tensions à l'œuvre dans l'œuvre de Bouvy. Lorsqu'elle s'intéresse à l'architecture des parcs d'attractions et de loisirs dans le but de subvertir les mécanismes de l'industrie du divertissement, un doute persiste quant à ce que nous voyons et croyons voir. Entre vides et reflets, un jeu plus ou moins conscient de perceptions et de sensations se diffuse dans l'espace et rythme notre expérience de l'exposition.

Une installation monumentale de miroirs sans tain – référence aux pavillons de Dan Graham – structure et articule l'espace d'exposition principal, contrastant avec d'autres groupes d'œuvres plus intimistes. Bouvy utilise des sculptures-objets aux formes très simples, réalisées à partir de matériaux ordinaires, qui rappellent fortement le minimalisme. Abordant le thème de la domesticité des espaces intérieurs, ses œuvres parodient à la fois l'architecture et la sculpture conceptuelle, révélant la dimension affective qui accompagne ces objets. Dans un registre tragi-comique, cette revisitation de l'utile et de l'ordinaire prend forme dans des constructions parfois absurdes qui subvertissent des meubles de cuisine de production industrielle en bois peint en blanc. À la frontière entre confinement, désir et besoin primaire, tout ce qui touche au corps est blanc.



Formaté et codifié, le blanc est, en Occident, synonyme de blanchiment et de blancheur, car il incarne la pureté et la virginité, mais aussi l'innocence, la sagesse, la paix, la propreté, la santé et la modernité. (1) Les principaux points d'hygiène dépendent en grande partie du statut de la femme. Il appartient à la ménagère, à la bonne, à la gouvernante de rendre tangible le compromis acceptable avec toutes les traces laissées par l'existence humaine. (2) Bouvy joue avec le registre de la maquette pour décortiquer, démanteler et reconfigurer l'espace domestique – symbole d'un lieu où les relations sociales sont inégales –, à l'instar des agencements créés par l'artiste américaine Julie Becker. Cette dernière a également exploré les espaces domestiques et commerciaux en maquettes, dans une approche mêlant temporalité, mobilité sociale et imaginaire.

Fonctionnalité et fiction se conjuguent, enfermant les œuvres dans un univers à la fois fantastique et fantaisiste. Tel un effet spécial au cinéma, cet étrange mélange se formalise dans une rencontre extraordinaire avec un alter ego. Un corps mutant et chimérique est généré là où le corps d'ET, le personnage extraterrestre du célèbre film de Steven Spielberg, fusionne avec celui de Bouvy. La quête du retour à la maison (« ET, rentre chez toi ! ») est synonyme d'une quête plus intime, empreinte de souvenirs.

Au fil de la métamorphose, la vision s'élargit, revendiquant une position enfantine – plus basse et plus petite. Faussement régressive, en réalité totalement émancipatrice et subversive, cette œuvre nous invite à entrer dans un imaginaire du double et donc de l'altérité. L'œuvre opère le montage d'un monde passé dans un futur mis au service de l'espèce (3) de l'autoreproduction, de la procréation qui donnerait sens à notre expérience du temps à venir. Dans son livre No Future: Queer Theory and the Death Drive (4), Lee Edelman critique une idéologie fondée sur le « futurisme reproductif », centrée sur une valorisation exagérée et une obsession de la reproduction. Ce futurisme reproductif est symbolisé par la figure de l'Enfant (avec une majuscule dans la phrase d'Edelman), qui contribuerait à produire, rendre intelligible et légitimer des politiques défendant le patriarcat, la famille, l'hétéronormativité et, par conséquent, l'immobilité sociale.

Contre un système conservateur de reproduction humaine, sociale, politique, culturelle et historique, Edelman cristallise les enjeux de valeur sociale liés à l'âge, en particulier celui des femmes. Si le vieillissement est l'ensemble des modifications fonctionnelles qui diminuent progressivement la capacité d'un objet, d'une unité d'information ou d'un organisme à remplir ses fonctions au fil du temps, il peut aussi être synonyme de décrépitude, de frustration et d'isolement. Cette construction sociale fondée sur la biologie et la surconsommation peut être déjouée afin de nous libérer du poids des nombreuses injonctions imposées à notre corps. La vie quotidienne et l'intimité participent de ce changement radical, d'une révolution totale (5), exploitant le pouvoir transformateur de l'art (6).

1 Michel Pastoureau, Blanc : L'histoire d'une couleur (Princeton (NJ) : Princeton University Press, 2023).
2 Camille Saint-Jacques, Le mouvement ouvrier. Une histoire des gestes créateurs des travailleurs (Paris : Max Milo Éditions, 2008).
3 Référence à La Servante écarlate (1985) de Margaret Atwood.
4 Lee Edelman, No Future: Queer Theory and the Death Drive (Durham (NC): Duke University Press, 2016).
5 Olga Bronnikova et Matthieu Renault, Défaire la famille, refaire l'amour (Paris: La Fabrique, 2024). Livre sur la révolutionnaire, féministe et femme politique soviétique Alexandra Kollontaï (1872-1952).
6 bell hooks, « Introduction: Art Matters », Art on My Mind: Visual Politics (New York: The New Press, 1995), xv.

Video de l'exposition sur casino channel, Aline Bouvy parle de son travail

https://vimeo.com/1100554672?p=1s






UR AN US



- **Valentin Maniglia**. « Aline Bouvy et les «flashes» de l'enfance », in *Le Quotidien, à la Une Culture*, publié le 25/06/2025 https://lequotidien.lu/a-la-une/exposition-aline-bouvy-et-les-flashes-de-lenfance/



« J'ai beaucoup apprécié peindre car c'est quelque chose que je ne fais pas », dit Aline Bouvy à propos de la fresque qui ouvre l'exposition.

L'artiste belgo-luxembourgeoise Aline Bouvy investit le Casino Luxembourg avec «Hot Flashes», étrange retour en enfance sous le signe du dysfonctionnement et des normes à défier, avec beaucoup d'humour.

Il semblerait logique de synthétiser «Hot Flashes», la nouvelle exposition d'Aline Bouvy, en la réduisant à son œuvre phare : une sculpture en résine représentant E.T., le célèbre petit personnage du film éponyme de Steven Spielberg. De loin, l'œuvre ressemble en tous points au gentil alien devenu une figure incontournable de la pop culture; de près, on se rend compte que dans la sculpture cohabitent deux corps : celui d'E.T., donc, et celui de l'artiste elle-même, qui assume la taille «réelle» du héros de cinéma à la petite stature et au corps fripé, rabougri et par endroits disproportionné. «E.T. est une figure importante de ma psyché», atteste Aline Bouvy, dont le travail s'inscrit depuis 25 ans dans une grande continuité (pour une autre œuvre, l'année dernière, elle avait réalisé un scan 3D de son corps, ici réinterprété sous une autre forme, donc).

L'enfant est une minorité à laquelle nous avons tous appartenu

Évocation de l'enfance comme période essentielle de la construction sociale de l'individu – en y allant, de manière plus frontale, sur la «relation fusionnelle» que l'extraterrestre tisse avec son jeune ami humain, Elliott –, du «rapport à l'autre» et du «conditionnement au regard extérieur», jeu d'échelles, dialogue avec l'art et la culture populaire, et une bonne dose d'humour : à elle seule, l'œuvre est traversée par les grandes idées contenues dans l'exposition et, par extension, à tout un pan du travail de cette figure majeure de l'art contemporain au Luxembourg, par ailleurs choisie pour représenter le pays à la Biennale d'art de Venise en 2026. Pour elle, la création d'une exposition repose sur un «scénario»; comme pour un film qui aurait son climax ou sa séquence marquante, «Hot Flashes» a son œuvre essentielle. Comme pour un grand film (par exemple, *E.T.*) dont chaque scène, chaque ligne de dialogue étaye le propos global et les thèmes évoqués, Aline Bouvy s'amuse à tordre son scénario, à multiplier les échos d'une œuvre-scène à l'autre, à oser surprendre, et à se surprendre à oser.

Associations d'idées
Il en va ainsi, sur ces deux derniers points, de la grande fresque qui ouvre l'exposition, inspirée du travail de l'Américaine Julie Becker (1972-2016), connue pour ses œuvres en miniature. Aline Bouvy

assume la dimension opposée, avec sa galerie de personnages placardée en géant sur les murs du Casino : poupées, ballerine de boîte à bijoux, animaux en peluche et diable en boîte, c'est tout un inventaire des classiques des jouets d'enfants qu'a peint l'artiste, comme représentants d'un «monde psychologique parallèle» aux «accents macabres», choisis pour refléter cette «notion abstraite de l'enfance» inspirée par et théorisée dans le livre de l'universitaire américain Lee Edelman au titre sans équivoque : *No Future*.

Le Casino devait être l'endroit parfait pour évoquer l'enfance puisque, bien que née et vivant principalement en Belgique, Aline Bouvy a grandi essentiellement au Luxembourg. La fresque, outre faire renouer la plasticienne avec un geste perdu (« J'ai beaucoup apprécié peindre car c'est quelque chose que je ne fais pas », dit-elle), colle à l'idée du terrain de jeu artistique – l'artiste indique s'être inspirée, pour cette exposition, des parcs d'attractions – qui cache une vision du monde beaucoup plus «urgente», «brûlante» même, si l'on se réfère au titre. Et qui tiendrait en une seule de ses phrases, qu'il ferait bon de méditer : «L'enfant est une minorité à laquelle nous avons tous appartenu.»

Malgré tout, Aline Bouvy insiste sur « l'importance du jeu, de l'humour, de la dérision et de la multiplication des significations » dans son travail. Cela saute aux yeux dans certaines de ses pièces : les hamburgers gros format servant de théâtre à des scènes miniatures et peu reluisantes autour de la société de consommation et de la condition féminine, seules pièces préexistantes de l'exposition mais qui ferment la boucle ouverte avec la fresque inaugurale; l'installation *La Fame*, entre «cuisine hallucinée» et «mini monde», initialement conçue comme «un parcours qui pouvait être exploré par des personnes de petite taille», revient elle aussi, à travers les nombreux modules qui lui donnent sa forme finale, à l'espace domestique et au diktat patriarcal. Autant de pièces, en apparence simples à appréhender mais aux niveaux de lecture multiples, qui illustrent la philosophie créative de l'artiste, basée sur « l'association d'idées » : « Dans mon travail, les liens se font de façon affective, politique, sociale, humoristique, mais aussi hormonale, chimique », analyse Aline Bouvy.



Ainsi, on en vient à la pièce centrale de l'exposition, cette structure qui fut d'abord « un tracé » en vue de la préparation de l'exposition, et sa « première décision » : *Wall*, un « mur-miroir » que l'on peut admirer de chaque côté, pour découvrir que les miroirs sont en fait sans tain. Et – surprise – si « E.T. Bouvy » se reflète du côté miroir (le plus spacieux), l'autre côté révèle une autre statue de l'extraterrestre en version reflet, qui (se) voit sans être vue. Encore de quoi disserter sur le rapport à l'autre, mais qui ne serait jamais aussi explicite que le nom de la fameuse (double) œuvre : *E.T. The Excremential*.

Une façon de détourner cet article de la revue de cinéma *Positif* qui avait descendu le film en 1982 (« le film est une reproduction de la défécation enfantine »), qui comparait le petit alien à « un paquet de matière fécale ». De la même manière, Aline Bouvy joue sur une « réplique importante » du film de Spielberg, lorsque les enfants se demandent où est la fameuse « maison » qu'E.T. cherche à retrouver : «– He's from Uranus ! – Your anus ?!» Et ainsi de suite sur le rapport au corps, idée centrale à la pièce et à l'œuvre de l'artiste, et aux jeux de mots et autres types de détournements. La richesse de son travail a de quoi forcer le respect – même de ceux qui restent persuadés que l'art contemporain, c'est de la merde.

- **Clémentine Davin**. « Aline Bouvy - Hot flashes", in *Flux News n°97* juin-août 2025
La nouvelle exposition personnelle d'Aline Bouvy vient tout juste d'ouvrir ses portes au Casino Luxembourg. De retour dans le pays de son enfance, la plasticienne a choisi de développer un propos mi-humoristique, mi-acerbe qui questionne l'instrumentalisation de la position de l'enfant dans notre société, entre autres via la voix des media et des dirigeants politiques : de qui parle-t-on exactement, lorsque l'on parle de nos enfants ? quel(s) point(s) de vue adoptons-nous vis-à-vis de ces derniers ? Ces questions pour le moins rhétoriques sont, pour Aline Bouvy, un prétexte pour concevoir un récit, en partie inspiré par le travail de l'artiste américaine Julie Becker (1972-2016), mêlant peinture murale, sculptures, maquettes et dispositif de réflexion autant que de circulation, qui nous place, d'office, dans une inversion des rôles. Après une exposition monographique remarquée au MAC's Grand-Hornu en Belgique en 2022, suivie d'une vaste installation immaculée, aussi époustouflante que déstabilisante, à la Friche Belle de Mai d'abord, puis à la Ferme du Buisson en France en 2024, l'artiste belgo-luxembourgeoise présente un nouveau dispositif qui s'écrira, cette fois-ci, en trois chapitres, et dont le premier opus pensé spécialement pour le premier étage du Casino Luxembourg s'achèvera, en fanfare, lors de la traditionnelle « Nuit des Musées», le 12 octobre prochain. *Hot Flashes*, première itération d'un scénario installatif et performatif destiné à s'enrichir au fil des présentations, fera ainsi l'objet d'une reconfiguration spatiale et plastique en 2026, lors de son intégration au sein du pavillon luxembourgeois à la Biennale de Venise, puis à l'occasion de son exposition de clôture, la même année, au Salzburg Kunstverein. Une affaire à suivre, donc.

Guillaume Lasserre : Aline Bouvy, in review 0 2
https://www.zerodeux.fr/reviews/aline-bouvy/
Au Casino Luxembourg, Aline Bouvy déploie un univers dans lequel l'enfance, les corps et les normes sociales s'entremêlent au sein d'une scénographie à la fois ludique et dérangeante, transformant l'espace du centre d'art en un terrain de jeu subversif dans une exposition intitulée « Hot Flashes ». Pour cette première monographie dans une institution luxembourgeoise, la future représentante du Grand-Duché à la Biennale de Venise en 2026 a le sens de la formule et une bonne dose d'autodérision avec ce titre équivoque, ces « bouffées de chaleurs » à l'accent étasunien, symptômes de la ménopause chez les femmes, dont il faut sans doute rappeler ici que, si elle recouvre une réalité biologique, elle est aussi une construction sociale1 assimilant les corps féminins à des corps chimiques, « soumis » à leurs « humeurs » alors que s'efface leur capacité reproductive. Mais le titre n'est pas le sujet de l'exposition, tout juste une auto-confrontation, le dysfonctionnement des sens renvoyant ici plutôt à l'enfance et aux normes à défier. L'artiste belgo-luxembourgeoise se joue des vrais-fausses pistes comme des cases desquelles elle a toujours débordé. Née en 1974 à Bruxelles, Aline Bouvy a quatre ans lorsque ses parents s'installent au Luxembourg et seize lorsqu'elle retourne en Belgique où elle étudie de 1995 à 1999 à l'École de Recherche Graphique (ERG), école d'art et de design à Bruxelles, puis à la Jan Van Eyck Academie à Maastricht, aux Pays-Bas, jusqu'en 2001. Si elle n'a pas de support de prédilection, elle pense l'exposition comme un lieu de questionnements, et va la définir comme médium en tant que tel.

« Hot flashes » s'ouvre au premier étage de l'institution sur une fresque monumentale intitulée « The same room (After Julie Becker) », inspirée des travaux de l'artiste américaine Julie Becker (1972-2016) et des parcs d'attractions, qui donne d'emblée le ton. Peuplée de poupées, ballerines d'écrins à bijoux et diables en boîte, l'œuvre, peinte in situ avec une liberté assumée, évoque les motifs colorés des chambres d'enfants des années soixante-dix, mais à une échelle démesurée qui perturbe l'ordinaire au point de devenir inquiétant. Aline Bouvy, qui revendique ici un retour au geste pictural, transforme ces figures en un « monde psychologique parallèle » aux accents macabres, dit-elle. En s'inspirant de l'ouvrage « No Future2 » de Lee Edelman, elle envisage l'enfance non pas comme un espace d'innocence, mais comme une construction sociale traversée par des tensions politiques et culturelles. Geste inaugural fort, cette fresque convoque la nostalgie pour mieux la détourner afin de révéler les conditionnements enfouis dans les objets du quotidien. La pratique de l'artiste questionne les constructions sociales qui nous cloisonnent, nous brident en faisant société.



Aline Bouvy, *The Same Room (after Julie Becker)*, 2025. Peinture murale, acrylique ; Aline Bouvy, *Wall*, 2025. Structure en verre et métal, film miroir sans tain.

Celui qui est vu et celui qui regarde

Le cœur de l'exposition réside dans son installation centrale : « Wall » (2025), structure de verre et de métal recouverte d'un film miroir sans tain qui divise la grande salle du centre d'art en un espace scénique ouvert et clos en même temps. Cette installation, à la fois visuelle et architecturale, joue sur les jeux de regards et les asymétries. Le miroir reflète les corps des visiteurs, tout en les exposant à une observation potentiellement invisible. L'artiste explore ici les relations entre corps et espace, questionnant la manière dont nos perceptions sont conditionnées par les regards extérieurs. Son travail « revisite la trajectoire utopique d'une culture s'éloignant des modèles dominants du patriarcat et de l'hétéronormativité » écrit Marianne Derrien dans le texte de présentation. Cette installation, en écho à des pièces antérieures comme « Enclosure » (2020), dans laquelle l'artiste semait de la belladone dans une structure évoquant une « bride de mégère3 », traduit sa fascination pour les corps comme lieux de résistance et de subversion. Dans « E.T. The Excremential » (2025), sculpture en mousse polyuréthane et résine, elle détourne avec humour une réplique du film de Spielberg – « He's from Uranus! Your anus?! » – pour explorer le rapport au corps, à ses tabous et à ses dimensions scatologiques.

« Hot Flashes » s'intéresse à l'enfance comme le moment au cours duquel l'individu est façonné par des normes éducatives, familiales et politiques. Aline Bouvy, qui a grandi au Luxembourg, fait du Casino un espace idéal pour cette réflexion, comme un « terrain de jeu artistique » qui cache une vision du monde « urgente, brûlante ». Ses œuvres, à l'image des hamburgers géants abritant des scènes miniatures sur la société de consommation, ou l'installation « La Fame », pensée comme une « cuisine hallucinée », revisitent l'espace domestique et les diktats patriarcaux. Ces pièces, bien que préexistantes pour certaines, s'intègrent dans un dialogue cohérent avec les créations inédites conçues pour l'exposition. La force de cette approche pluridisciplinaire est de faire de l'exposition elle-même son terrain d'expérimentation. La scénographie, pensée comme un parc d'attractions revisité, joue sur les effets d'échelle et de perspective. Les murs monochromes du Casino, contrastant avec la fresque colorée et les reflets du miroir sans tain, créent une tension entre immersion et malaise. La monochromie partielle, qui évoque la « neutralité » problématique du blanc dans d'autres expositions

de l'artiste comme « Le Prix du ticket4 », est ici moins marquée, au profit d'une palette plus ludique. Ce choix, bien que cohérent, représente peut-être une trop grande concession à l'accessibilité, au détriment d'une radicalité formelle.

« Hot Flashes » est une exposition dense, qui conjugue humour, critique sociale et réflexion esthétique. Avec sa pratique polymorphe, Aline Bouvy s'affirme comme une figure majeure de l'art contemporain capable de questionner les normes avec une liberté déconcertante. Son engagement féministe, son exploration des tabous corporels et son refus des conventions en font une artiste à la croisée des chemins, entre provocation et poésie. La puissance subversive de « Hot Flashes » réussit à transformer le Casino en un espace de confrontation dans lequel l'humour et les références pop ne contredisent pas une exploration plus profonde des tensions qu'elle soulève. Aline Bouvy, en jouant sur les échelles et les regards, invite à repenser notre place dans le monde, mais c'est dans les silences de son œuvre, là où le malaise s'installe, que sa voix résonne le plus fort.

1 Voir notamment Cécile Charlap, La fabrique de la ménopause, Paris, CNRS Éditions, coll. Corps, 2019, p.265
2 Lee Edelman, No Future: Queer Theory and the Death Drive, Duke University Press, 2004, p.277
3 Scold's Bridle : dispositif employé au XVIème siècle en Angleterre pour humilier publiquement les femmes qui « parlent trop » et « troublent l'ordre public »
4 Exposition personnelle d'Aline Bouvy à la Friche la Belle de Mai, Marseille, du 3 février au 1er septembre 2024, commissariat : Thomas Conchou, Marie de Gaulejac et Victorine Grataloup. Co-production avec le Conservatoire Pierre Barbizet – INSEAMM, et le chœur de Jean-Emmanuel Jacquet. Une proposition de Triangle-Astérides et coconçue et co-produite avec le centre d'art contemporain La Ferme du Buisson



Aline Bouvy, *Cherub Dub*, 2025.
Sculpture et installation sonore, en collaboration avec Léo Cohen et Clyde Arcalis, détail.

(01/09/2025-01/09/2026) Eupen, IKOB. **Plakt**
* Bouvy Aline, Downsbrough Peter, François Michel, Garabedian Mekhitar, Goalec Valérian, Goiris Geert, Guns Tine, Herman Gerard, Mater Katja Mathieu Céline, Picquot Camille, Shervin/e Sheikh Rezaei.
- Texte de présentation :
Pour le projet PLAKT d'Artlead, 12 artistes ont été invités à créer des affiches qui, à l'instar des affiches de concerts ou de théâtre, sont imprimées sur des posters « blueback » et placardées dans l'espace public. L'art apparaît de manière inattendue dans l'espace urbain, puis disparaît à nouveau. Le projet célèbre ainsi la spontanéité et l'éphémère. La première phase est en cours depuis décembre 2024 : 300 affiches A1 réalisées par huit artistes ont déjà été collées à Bruxelles et dans différentes villes flamandes.
Au cours de cette phase du projet PLAKT, des versions plus grandes de toutes les œuvres d'art seront présentées par différentes organisations culturelles en Belgique et aux Pays-Bas : à l'IKOB à Eupen, au CC Strombeek, à De Warande à Turnhout, à la Kunsthal Mechelen, au NW Aalst, à De Brakke Grond à Amsterdam, au C mine à Genk, à la Kapel Rozenkrans à Oostduinkerke, au musée Dhondt Dhaenens à Deurle et à l'Abby à Courtrai.
Chaque partenaire décide lui-même de l'ordre dans lequel il expose ces œuvres d'art et de la fréquence à laquelle il change leur présentation. Les affiches sont accrochées dans un cadre en acier conçu par Valérian Goalec, inspiré des panneaux publicitaires du métro parisien. Le cadre se trouve en face de l'IKOB, près de l'escalier menant à la rue Loten.

(04/09/2025-28/02/2026) Bruxelles, Cloud Seven. **Tout n'est pas or (mais pas forcément)**

* Commissariat : Emmanuel Lambion, Bn PROJECTS en dialogue avec Frédéric de Goldschmidt.

* Œuvres de la collection de Frédéric de Goldschmidt et artistes invités: I gnasi Aballí, Jacques André, Elena Bajo, Béatrice Balcou, Eva Barto, Thomas Bernardet, Alighiero Boetti, Kasper Bosmans, Aline Bouvy, Jérémie Boyard, Émilie Brout & Maxime Marion, Marc Buchy, Carlos Bunga, Julian Charrière, Magnus Frederik Clausen, Vaast Colson, David de Tscharner, Daniel Dezeuze, Nico Dockx, Jürgen Drescher, Laurent Dupont, Teresa Estapé, Cristina Garrido, Filip Gilissen, Valérian Goalec, Fernanda Gomes, Ferenc Gróf, Wade Guyton, Jan Henderikse, Ana Jotta, Ermias Kifleyesus, Gabriel Kuri, Pierre Leguillon, Tom Lowe, Karine Marenne, Céline Mathieu, Diego Miguel Mirabella, Jonathan Monk et d'autres.



L'exposition « (Not) All Is Gold » explore la notion de valeur dans l'art, qu'elle soit appréhendée au sens propre et figuré ou de manière métaphorique. Aux côtés d'œuvres qui embrassent ou subvertissent la nature

même de leurs éléments constitutifs, d'autres commentent subtilement l'économie du marché de l'art et, plus précisément, le statut des artistes et leurs stratégies de survie. Une attention particulière sera également portée aux œuvres qui intègrent des mécanismes transactionnels à leur propre processus créatif.

(06/12/2025-04/01/2026) Liège, Théâtre de Liège / Salle des Pieds Légers. **(Anti) Conformisme - Delphine Rama & Space Collection**
Angeli Marc, Berman Nina, Bouvy Aline, Cullen Ryan, Declercq Alain, Félix Benoit, Gasparotto Lara, Grootaers Thierry, Le Boulangé Bruno, Platéus Frédéric, Rama Delphine
- Texte de présentation :



Pour cette exposition au Théâtre de Liège, la Space Collection et l'artiste Delphine Rama présentent une mise en dialogue entre des œuvres de la plasticienne et une sélection de pièces issues de la collection. Cette proposition aborde le sujet du conformisme et invite à une réflexion sur ses mécanismes, entre nécessité sociale et entrave à l'émancipation individuelle.
Jusqu'où sommes-nous prêts à nous conformer pour être acceptés ? Quelle place laissons-nous à l'esprit critique et à la diversité des opinions ? La fuite est-elle une forme de résistance, une quête de liberté ou un refus de l'affrontement ?

2026

Le projet d'Aline Bouvy a été sélectionné pour le pavillon luxembourgeois à la Biennale d'art de Venise en 2026.

(14, 15, 21 et 22/02/2026) Anvers, Lichtekooi Artspace. **Liebesgaben**. Expo vente pour combler un subside annulé pour soutenir Lichtekooi.
(Lichtekooi Artspace est un espace d'art contemporain à Anvers, créé à l'initiative de Nadia Bijl et Pepa De Maesschalck. Il a ouvert ses portes au printemps 2021).



- Texte de présentation :
Nous avons le plaisir de vous inviter au premier Liebesgaben de Lichtekooi à l'occasion de la Saint-Valentin !
Nous sommes honorés de vous présenter et de vous proposer des œuvres et des éditions de : Beumer Anne, Bouvy Aline, Brams Dora, Coric Pierre, Gbaguidi Pélagie, Hoeben Chris, Kopljar Vedran, Mevis Hannah, Morgante Sandrine, Park Yemo, Schönweger Leander, Sigurðardóttir Valgerður, Spilliaert Clara, ter Braak Stijn, Van Aerde Sietske, Verhoeven Benjamin & Lahrach Amine, Woueté Guy.
Inspiré du concept allemand des Jahresgaben, Liebesgaben propose des œuvres d'art à des prix spéciaux tout en soutenant les artistes et le programme de Lichtekooi. La moitié des recettes est reversée aux artistes, l'autre moitié à l'espace artistique. Ce modèle solidaire célèbre cinq ans de collaboration et, espérons-le, contribuera à garantir un soutien supplémentaire pour la pérennité de Lichtekooi.
Lors du vernissage, nous organiserons une soirée bingo avec des prix allant d'une séance de sauna à des publications et des éditions d'art.
Venez avec votre partenaire, votre rendez-vous, vos amis ou venez seul(e) pour découvrir notre Liebesgaben et tenter votre chance au bingo !

(09/05-22/11/2026) Venezia / IT, Biennale. Pavillon Luxembourgeois (Arsenal, salle de l'armurerie, 1^e^ étage). Bouvy Aline. La merde.

https://paperjam.lu/article/le-pavillon-luxembourgeois-lance-la-merde-a-venise





Vue de l'installation «La Merde» d'Aline Bouvy, sous l'égide de la curatrice Stilbé Schroeder, au Pavillon du Luxembourg à la Biennale de Venise 2026. (Photo: Ernest Thiesmeier)

Son art sert d'outil pour interroger les corps, les espaces et les normes, en subvertissant les conventions tout en s'inspirant d'une vision féministe. Parmi ses expositions solo, Cruising Bye au MACS Grand-Hornu à Charleroi en 2022 constitue le plus grand choix de ses œuvres présentées à ce jour. Son travail a récemment été exposé au Triangle-Astérides à Marseille (2024), Kunsthal Gent à Gand (2021), New Space à Liège (2020) et Künstlerhaus Bethanien à Berlin (2019). En 2025, Aline Bouvy a présenté le spectacle solo Hot Flashes au Casino Luxembourg – Forum d'art contemporain. L'exposition présentait des œuvres qui jouaient avec l'échelle et la perception, et invitait les visiteurs à remettre en question leurs relations avec le corps, l'identité et les espaces sociaux.

https://venicebiennale.kulturlx.lu/



Commissaire nommé par le ministère de la Culture, Luxembourg :
Kultur l lx – Arts Council Luxembourg
Artiste : Aline Bouvy
Organisateur : Casino Luxembourg - Forum d'art contemporain
Curatrice : Stilbé Schroeder - Casino Luxembourg - Forum d'art contemporain, assistée de Thibaud Leplat
Identité visuelle : Olivier Vandervliet / Triangle Books
Production : Ateliers Arseni – Brice Dreessen,
Bureau des solutions – Jean-Daniel Bourgeois, Julien Dutertre, Antoine Rocca
Installation sonore : Pierre Dozin - Sonic Shelter, Late Bush
Coordinateur de production : ARTER
Film coproduit par Escautville, Animal Tank,
Casino Luxembourg – Forum d'art contemporain, Salzburger Kunstverein
Publication co-édité par Triangle Books, Casino Luxembourg – Forum d'art contemporain,Salzburger Kunstverein
Soutiens
Fonds culturel national, Luxembourg; Fondation Loutsch-Weydert; Œuvre Nationale de Secours Grande-Duchesse Charlotte; Vidi-Square AV Solutions
Donateurs privés : Emilie Rolin Jacquemyns, Guillaume Steichen
Remerciements
Ambassade du Luxembourg à Rome

- Texte de présentation :
Et si la merde pouvait parler ? Eh bien, elle le fait. Et elle s'exprime sans retenue depuis les égouts de la honte.
Aline Bouvy présente *La Merde*, une installation audiovisuelle immersive développée pour le Pavillon du Luxembourg à l'occasion de la 61e Exposition Internationale d'Art – La Biennale di Venezia.
L'œuvre associe un film, une composition sonore spatialisée et une structure en acier et en verre miroir qui reconfigure la position du spectateur dans l'espace, à la fois physiquement et socialement.
Au cœur du projet se déploie un essai cinématographique conçu comme un manifeste. *La Merde* explore la honte comme une construction sociale et expose les seuils à partir desquels l'humain est classé, toléré, réprimé ou disqualifié. L'œuvre interroge la violence systémique qui façonne les existences et conditionne les comportements. À travers la figure d'un être-étron, qui, tour à tour, prend la forme d'une marionnette, d'une animation en 2D, d'une simple trace ou d'une présence incarnée, le film traverse des situations ordinaires où la retenue s'apprend, se performe et s'impose, jusqu'à une confrontation publique qui transforme l'œuvre en une rencontre directe avec le jugement collectif.
Présenté au sein d'une structure de visionnage semi-circulaire, le film se déploie dans un environnement sonore spacialisé qui évolue et se transforme en temps réel. La structure en acier et en verre miroir prolonge l'expérience dans l'espace du pavillon, multipliant les reflets et intensifiant la question de l'identification : qui regarde, qui est regardé, et ce qui demeure insaisissable.
En écho à l'installation, la publication éponyme prend la forme d'un livre-objet à la fois dense et accessible, conçu comme une archive visuelle et un manifeste retraçant la déjection comme matière, métaphore et geste politique à travers le temps. Avec une préface des directrices éditoriales, Stilbé Schroeder (curatrice du pavillon) et Mirela Baciak (directrice du Salzburger Kunstverein), ainsi que

des textes commandés à Robert Garnett et Jessica Gysel, la publication est à considérer comme une œuvre à part entière, à la fois conceptuelle et sensorielle.
Dossier de presse : https://venicebiennale.kulturlx.lu/wp-content/uploads/2026/02/La-Merde_Dossier-de-presse.pdf





«La Merde» marque le premier passage derrière la caméra d'Aline Bouvy. (Photo : graysc)

ART Dans une Biennale de Venise marquée par les tensions géopolitiques, le Pavillon luxembourgeois présente «La Merde» d'Aline Bouvy, œuvre provocatrice qui résonne étrangement avec l'actualité.

«Shit happens», nous dit un fameux dicton anglophone. On pourra arguer que toute «merde» qui nous tombe dessus a aussi ses effets positifs : et au Luxembourg, qui mieux qu'Aline Bouvy pour le confirmer? «Si participer à la Biennale de Venise est quelque chose qu'un artiste a la chance de faire une fois dans sa vie, moi, je suis très heureuse et fière d'y être pour cette édition très particulière», raconte celle qui a transformé le Pavillon luxembourgeois de la plus grande manifestation internationale d'art contemporain aux couleurs de «La Merde», du nom de son installation immersive. À l'instar de son projet, l'artiste note que «la majorité des pavillons nationaux proposent d'une manière ou d'une autre une réponse aux urgences du monde» comme autant de «déclarations politiques». Elle cite notamment le pavillon autrichien, porté par les performances de Florentina Holzinger – dont une qui utilise justement les excréments comme point de départ d'une réflexion ...
https://lequotidien.lu/a-la-une/art-aline-bouvy-fout-la-merde-a-venise/

La Merde – Présentation du projet cinématographique

Pour la Biennale Arte 2026, Aline Bouvy a développé La Merde, une œuvre cinématographique qui s'inscrit dans la continuité de ses réflexions artistiques. Les spectateur.rice.s y suivent le récit du personnage principal – un être-étron qui, tour à tour, prend la forme d'une marionnette, d'une animation en 2D, d'une simple trace ou d'une présence incarnée – à travers plusieurs moments de sa vie. On l'y voit pendant une leçon d'hygiène dans une salle de classe au cours de laquelle son existence sert de support pédagogique ; pendant un trajet en tram où on l'y ai retenu, bousculé, voire effacé par l'espace public ; dans un bar où l'intimité et le désir deviennent des terrains de négociation avec son propre corps ; dans une chambre où la solitude révèle l'usure de la retenue, et enfin, lors d'une performance publique basée sur Identification/Projection (1977) de Dan Graham, qui l'amène à se retrouver face à un auditoire dans un dispositif qui fait affleurer le jugement, le malaise et l'identification.

Entre ces scènes, des images d'archives viennent s'insérer, tirées de l'histoire de l'art, de la culture populaire, de l'iconographie scientifique ou des circulations numériques, montrant des corps en train de se délester, des situations de déjection, de perte de contrôle ou de transgression du propre. Ces documents constituent une mémoire collective de ce que la société tente de reléguer hors champ : une histoire des gestes de rejet, de leurs usages et de leur traitement moral.

La Merde est un film qui explore la honte comme construction sociale et expose les seuils à partir desquels l'humain est classé, toléré, réprimé ou disqualifié. À travers la figure de l'être-étron, le film analyse la manière dont la société produit des corps qui sont soumis à la retenue et au contrôle. Lorsque la retenue cède, non par choix mais par saturation, la situation bascule : ce qui était contenu jusqu'alors se dévoile, se révèle aux yeux du monde. Il en résulte une décharge – politique, physiologique, émotionnelle – où la violence intériorisée se manifeste par la même force avec laquelle elle a été infligée.

La Merde est une farce au sens rabelaisien, où la figure d'être-étron devient un outil critique qui interroge la place de l'abject dans la culture occidentale. L'abjection fonctionne ici comme une frontière mouvante entre l'inclusion et le rejet, entre la visibilité et l'effacement. Le film s'inscrit dans une réflexion théorique où l'abject contribue à brouiller les catégories, à menacer la cohérence du sujet et à déborder les cadres symboliques de propreté, de forme ou de maîtrise. Les déchets, qu'ils soient matériels, émotionnels ou symboliques, deviennent alors un vecteur d'énergie subversive. La figure de l'être-étron traverse des moments grotesques, pathétiques, ironiques ou tendres, révélant les mécanismes de rejet et les territoires où ils se fissurent.

La Merde peut se concevoir comme un manifeste féministe présenté sous forme d'essai cinématographique, à travers une exploration de la honte comme construction sociale, mais aussi comme réponse possible à la violence systémique qui modèle les corps et les comportements.

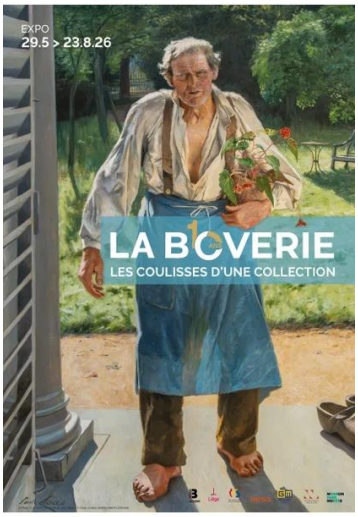
Une installation audiovisuelle immersive

L'œuvre audiovisuelle, qui consiste en un écran LED en haute résolution de 4,5 mètres de large sur 2 mètres de haut installé dans l'espace du pavillon, présente des qualités cinématographiques propres à un film de fiction et a été réalisée selon les codes du cinéma.
L'équipe de tournage et le casting ont été sélectionnés par l'artiste/réalisatrice/scénariste Aline Bouvy Ils comprennent le co-scénariste François Pirot, le regard extérieur Tanguy Poujol, le chef opérateur Olivier Boonjing, les actrices et acteurs Marie Bos, Damien Chapelle, Lucie Debay, Marc Guillaume et Louise Manteau, ainsi que Lora D'Addazio pour les animations 2D, Boris Wilmot pour les effets visuels et Laurence Vaes pour le montage. Le film La Merde est coproduit par Casino Luxembourg — Forum d'art contemporain, escautville et Salzburger Kunstverein.
Le son occupe une place centrale dans l'installation, conçu en partenariat avec l'ingénieur du son et compositeur Pierre Dozin, avec qui l'artiste collabore depuis de nombreuses années. La conception exploite des outils de pointe de spatialisation audio qui évoluent et se transforment en temps réel. L'acoustique a été pensée afin de créer une entité incarnée, vivante et quasi autonome, un espace en perpétuelle mutation où les frontières entre la bande audio et l'environnement s'estompent. Le public est ainsi plongé dans un paysage sonore dynamique, une expérience unique où le son, libéré de toute forme fixe, se déploie à nouveau. Afin de garantir l'immersion, une structure en demi-cercle d'isolation acoustique a été conçue en collaboration avec l'architecte Antoine Rocca et Ateliers Arseni (Brice Dreessen). Elle est constituée d'une version adaptée et préméditée de Wall (2025-26), une structure en acier et en verre miroir présentée au Casino Luxembourg à l'occasion de l'exposition monographique Hot Flashes en 2025. Sa surface en miroirs crée un effet de strates de reflets brouillant autant la perception des spectateur.rice.s de l'espace environnant que la place qu'ils et elles y occupent, donnant lieu à un enchevêtrement du système de relations ainsi provoquées.
Cette expérience visuelle, augmentée en quelque sorte, se complexifie par une sculpture, une présence imaginaire. Se mettre à nu, être soi ou un(e) autre, donne lieu à une rencontre extraordinaire. Un alter ego s'incarne dans le corps d'un mutant chimérique où l'apparence de l'extraterreste du film culte E.T. The Extra-Terrestrial (1982) de Steven Spielberg, fusionne avec le visage et le corps de l'artiste pour devenir E.T. The Excremential (titre de la sculpture). Conte moderne et populaire sur la différence et l'altérité, la sculpture entre ici en résonance avec le film dans sa relation à l'abject.
L'expérience hybride, mêlant film, sculpture et son, fait de La Merde une installation audiovisuelle immersive. Le décor est posé ; un bouleversement intérieur peut survenir.

La Publication
La publication se présente sous forme d'un livre-objet à la fois dense et sobre, d'environ 300 pages, conçu comme une archive visuelle et un manifeste. Le livre comprend quelque 250 images issues de l'histoire de l'art, de la culture populaire, du folklore, de recherches académiques et de l'internet. Ces images, tramées et imprimées en duotone marron, ont été volontairement homogénéisées malgré la diversité de leurs sources, créant une continuité visuelle qui transcende les époques et les registres. Ce flux iconographique met en scène des images de déjections – comme matière, métaphore ou geste politique – à travers les siècles.
Le livre s'ouvre sur une préface des directrices éditoriales, Stilbé Schroeder (curatrice du pavillon) et Mirela Baciak (directrice du Salzburger Kunstverein). Des textes ont été commandés au chercheur, écrivain et critique britannique Robert Garnett et à l'écrivaine, artiste et militante belge Jessica Gysel. Les textes sont suivis d'une section reprenant les légendes détaillées des images. Un feuillet de photogrammes en quadrichromie extraits du film clôturent la publication.
Cette dernière est à considérer comme un objet à la fois conceptuel et sensoriel. Elle et coéditée par Casino Luxembourg – Forum d'art contemporain, Triangle Books et Salzburger Kunstverein.
https://clubparadis.prezly.com/aline-bouvy-presente-la-merde-au-pavillon-du-luxembourg-a-la-biennale-arte-2026-a-venise

(28/05-23/06/2026) Liège, Musée Boverie. **Dix ans**. **Les coulisses d'une collection.**

- Texte de présentation sur le site de la Boverie



Visuel : Emile Claus, Le vieux jardinier, vers 1886 © La Boverie, Ville de Liège

À l'occasion du dixième anniversaire de la réouverture de La Boverie (2016–2026), le Musée des Beaux-Arts de Liège consacre une exposition d'envergure à la richesse de ses collections.
Au fil d'un parcours de **trois cents œuvres**, présentées sur la totalité de la galerie haute, le visiteur est invité à passer de l'ombre à la lumière. Il **lèvera le voile sur les coulisses du musée** en deux grands axes traversants et mêlés : la redécouverte des collections et le mode opératoire du fonctionnement des musées.
Ainsi, l'itinéraire de visite présente l'étendue des collections liégeoises, qu'il s'agisse des **œuvres maîtresses,** mais surtout d'œuvres méconnues du grand public ou rarement exposées. Passant des réserves à la lumière des cimaises, ces **inédits dévoilés** s'égrènent en un cheminement de visite consacré aux métiers du musée. Ils illustrent son fonctionnement, explorent le monde de l'art et en détaillent les tenants et aboutissants.
Les sections évoqueront successivement les **restaurations**, les **études physico-chimiques**, la **conservation en réserves**, la **constitution de la collection**, la **recherche** et ses **découvertes**, les **collaborations ou partenaires** et, enfin, la **médiation des publics**. Les anecdotes savoureuses et les décryptages d'œuvres ponctuent la visite qui se termine par une promenade au jardin de sculptures, dans la verrière du musée.
Pour conserver trace de ce voyage, un **catalogue richement illustré** reprendra l'ensemble des œuvres intégrées à la collection durant cette décennie 2016-2026. Certains de ces dons, legs, achats et dépôts seront accompagnés d'une notice explicative à la portée de tous.
Alors, que vous soyez amateurs éclairés, simples curieux, néophytes ou professionnels-experts, ne manquez pas ce rendez-vous estival. Chacun trouvera de quoi apprendre, découvrir et s'émerveiller aux pleins feux d'une collection.
Plus qu'une rétrospective, cet anniversaire se veut un **moment ouvert, festif et accessible à tous**. Rencontres, animations, concerts rythmeront cet été, invitant chacun à (re)découvrir La Boverie et ses collections



Aline Bouvy *: Splendeur et Décadence des Sirènes (Appendix I), 2020-2021*
Métal, jesmonite, fibre de verre, pigments, yeux de verre.
Dépôt de la SPACE Collection.

Cartel :

- « Aline Bouvy, Splendeur et Décadence des Sirènes (Appendix I) » :

Le travail d'Aline Bouvy place la critique des codes sociaux et artistiques au cœur de sa démarche, adoptant une poétique transgressive et brise-tabous. La pièce de la SPACE est une variation sur ses frises présentées en 2020 à la New Space de Liège. L'artiste s'y inspire des hauts-reliefs de la façade de l'Athénée Léonie de Waha (1930), où des jeunes filles nues, aux corps exagérément sexués et à peine voilées, ornent la première école pour filles de Belgique. Bouvy intègre également l'histoire du lieu, la New Space ayant abrité le garage de la police judiciaire.

En représentant ces figures policières nues, dans une esthétique queer tout en conservant le képi et des accessoires d'uniforme, l'artiste destitue ces personnages de leur fonction, les dépouillant de leur pouvoir et de leur autorité. Cette confrontation force le spectateur à affronter la violence de la pensée normative et punitive. Bouvy questionne notre rapport à la culture contemporaine et critique sans complaisance les normes de la société de consommation. Elle interroge la manière dont la morale façonne nos images de nous-mêmes, revendiquant une approche subjective impliquant des négociations affectives avec l'abus de pouvoir. Avec une apparente nonchalance, elle intègre des aspects tabous, dévalorisés ou jugés de mauvais goût à son processus créatif, échappant ainsi à toute catégorisation. Le corps humain, ses traces et ses zones cachées constituent son terrain d'exploration privilégié.

Aline Bouvy représente le Luxembourg à la 61" Biennale de Venise 2026 avec son projet subversif et féministe intitulé « La Merde».

Aurélie Frankenne. SPACE Collection